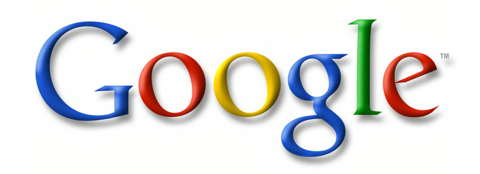
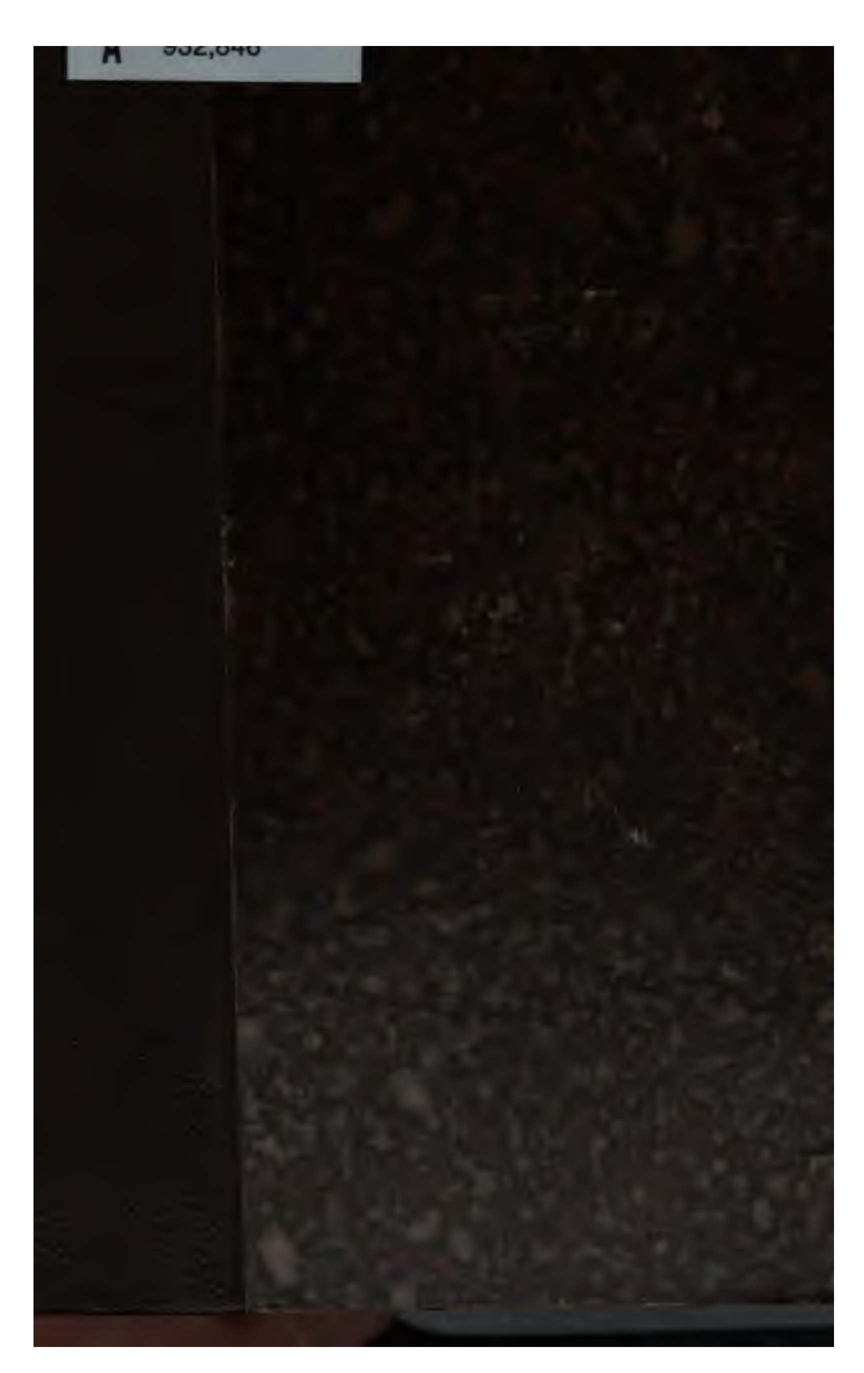
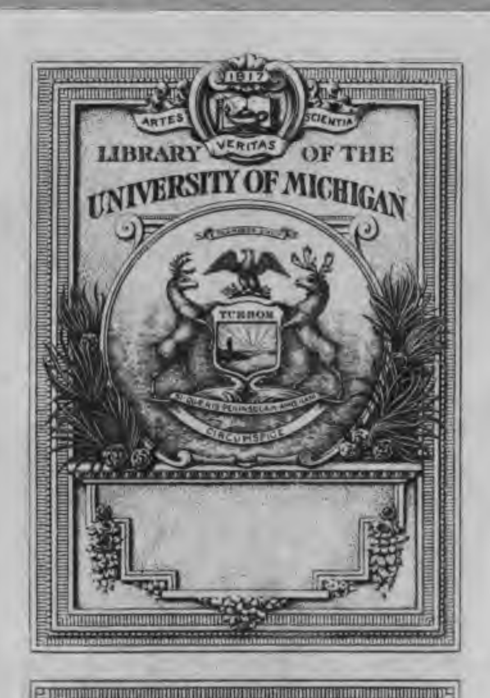





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

FRANÇAIS

TOME SECOND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

GRAMMAIRE ET LITTÉRATURE

Grammaire française, *6e édition*. — **Exercices.** — **Corrigé de la Syntaxe** .... 1 fr. 50
Adoptée par le Conseil supérieur de l'Instruction publique pour les Colléges de France.

Du Style et de la Composition littéraire, *5e édition* .... 3 fr.
Adopté pour les Ecoles normales par le Ministère de l'Instruction publique.

Histoire des principaux Ecrivains français, *6e édition*. 2 vol. in-12 .... 6 fr.

Les Poëtes français, recueil de morceaux choisis dans les meilleurs poëtes, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque poëte*. *10e édition*, augmentée de Notes grammaticales, littéraires, etc .... 3 fr. 50
Adopté pour les Ecoles normales par le Ministre de l'Instruction publique.

Les Prosateurs français, recueil de morceaux choisis dans les meilleurs prosateurs, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque auteur*. *10e édition*, augmentée de Notes grammaticales, littéraires, etc .... 4 fr.
Adopté pour les Ecoles normales par le Ministre de l'Instruction publique.

Prose et Poésie, recueil de morceaux choisis, destiné à *l'enseignement élémentaire*, à *l'enseignement moyen* et à *l'enseignement supérieur*, avec des *Notices biographiques* et des *Notes grammaticales* et *littéraires*. 3 vol. in-12. Chacun .... 1 fr. 50

Chateaubriand et Mme de Staël.

HISTOIRE

Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus reculés. *4e édition, refondue, avec deux cartes historiques*. 2 vol. in-12 .... 6 fr.
Ouvrage approuvé par le Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Histoire de France, depuis les temps les plus reculés. *3e édition, avec huit cartes historiques*. 2 vol. in-12 .... 7 fr.

Histoire de Louis XVI et de la Révolution française, racontée à la jeunesse .... 1 fr.

Tableau d'Histoire universelle, comprenant l'histoire comparée de tous les peuples qui ont existé avant J.-C. *Colorié* .... 3 fr.

Le Consulat et l'Empire. 1 vol. in-12 .... 2 fr.

LANGUE ANGLAISE

A French Grammar, *for the use of English Students* .... 3 fr.

Prose and Poetry, select pieces from the best Authors, for reading, composition, and translation. *2e édition* .... 2 fr 50

Les Poëtes et les Prosateurs anglais au XIXe siècle. *Notices biographiques* et morceaux choisis .... 3 fr.

GÉOGRAPHIE ET ASTRONOMIE

Géographie physique. 1 vol. in-12 .... 2 fr.

Géographie politique, industrielle et commerciale .... 5 fr.

Astronomie sans mathématiques. 1 vol. in-12 *avec soixante-dix figures* et une *Carte du Ciel* .... 2 fr. 50

664. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

HISTOIRE

DES PRINCIPAUX

ÉCRIVAINS

FRANÇAIS

DEPUIS L'ORIGINE DE LA LITTÉRATURE JUSQU'À NOS JOURS

PAR

ANTONIN ROCHE

DIRECTEUR DE L'*EDUCATIONAL INSTITUTE* DE LONDRES,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

6e ÉDITION

Augmentée de la biographie de *Chateaubriand* et de *Mme de Staël*.

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—

1878

presque insensible. On peut en attribuer la principale responsabilité à un écrivain qui le premier appliqua l'esprit critique à l'histoire politique et religieuse, et qui fut le précurseur de Voltaire; c'est Bayle, auteur d'un « Dictionnaire historique », qui exerça une grande influence en fournissant aux écrivains sceptiques et railleurs des matériaux qu'ils n'auraient pas pu rassembler sans lui.

Pierre Bayle (1647-1706) était fils d'un ministre calviniste de Carla-le-Comte, petit bourg du comté de Foix. Il commença ses études auprès de son père et les termina chez les Jésuites de Toulouse. En sortant de leurs écoles, il embrassa le catholicisme et y persévéra dix-huit mois, puis il redevint protestant. Le cardinal de Polignac lui demandait un jour s'il était luthérien ou calviniste : « Je suis protestant dans toute la force du terme, répondit-il ; car dans le fond de mon âme je proteste contre tout ce qui se fait et se dit. » Bayle fut d'abord précepteur dans plusieurs familles, puis professeur de philosophie à Sedan et à Rotterdam, où il se réfugia, après la révocation de l'édit de Nantes. Il écrivit beaucoup. Le plus connu de ses ouvrages est son « Dictionnaire historique et critique », où il se proposait de signaler les erreurs d'histoire et de jugement répandues dans les livres. Il y rassemble tous les raisonnements, bons ou mauvais, qui ont été faits sur les sujets qu'il traite, et jette du doute

sur tout, même sur les faits historiques et religieux les mieux avérés. Il explique lui-même, à l'article « Abel », sa manière de procéder. « J'ai rassemblé dans les remarques, dit-il, un assez grand nombre de différents sentiments sur les choses qui concernent Abel. C'est avoir rassemblé bien des mensonges et bien des fautes ; or, comme c'est le but et l'esprit de ce dictionnaire, le lecteur ne doit point donner son jugement sur ce ramas, sans se souvenir de ce but. » Bayle, qui se nomme lui-même « assembleur de nuages », conclut rarement. Ses successeurs s'en chargèrent, et il ne leur fut pas difficile de trouver dans son volumineux ouvrage, pour attaquer toutes les institutions, des armes qu'ils n'eurent plus qu'à polir et à aiguiser.

Bayle se vit violemment critiqué en Hollande. Le pasteur Jurieu l'accusa de pousser le lecteur au doute et à l'incrédulité, de faire des impies en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux, qu'il n'est pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée. Les magistrats de Rotterdam lui interdirent l'enseignement public et particulier ; et il allait être forcé, selon toute apparence, de quitter les Provinces-Unies, lorsqu'il mourut d'une maladie de poitrine. A l'heure suprême, il protesta qu'il mourait en philosophe chrétien, « persuadé et pénétré de la miséricorde de Dieu, » parole qu'on aime à croire sincère dans la bouche

d'un homme qui, malgré son scepticisme, était bon et modeste, d'un commerce aimable et tendrement attaché à sa famille.

Le « Dictionnaire » de Bayle, qui fut un arsenal pour les écrivains sceptiques, a rendu de grands services : il a inauguré chez nous la critique des faits historiques et dissipé une nuée d'erreurs accumulées dans les livres. Son style est « marqué au bon coin », selon l'expression de Boileau ; mais il est trop souvent négligé et languissant.

L'esprit de scepticisme se tourna naturellement contre les croyances littéraires, contre l'autorité en littérature. Déjà, sous Louis XIV, on avait attaqué les anciens. Les hostilités avaient été commencées par Desmarets, une des victimes de Boileau, et continuées par Perrault, l'ingénieux auteur des « Contes de fées », qui, dans son « Parallèle des anciens et des modernes » avait mis Scudéry et Chapelain bien au-dessus d'Homère et de Virgile. Mais les anciens, défendus par Racine et Boileau, perdirent peu de terrain. Il en fut autrement au XVIIIe siècle. Lamotte, mauvais poète, mais prosateur élégant, et Fontenelle, neveu de Corneille, reprirent les armes et ébranlèrent le culte de l'antiquité. Cette fois, le terrain était mieux préparé. Détrôner le latin et le grec, c'était travailler à la ruine de tout ce qui s'enseignait en grec et en latin. On négligea donc l'étude des anciens, et on s'éloigna

de leur manière d'écrire. A la langue simple, pure, abondante et gracieuse du grand siècle succéda un style d'une fausse noblesse, d'une élégance artificielle, semé de traits d'esprit et de tours ingénieux, dénué d'imagination et d'originalité. C'est surtout aux écrits purement littéraires de Fontenelle qu'on doit attribuer cette corruption du goût, cette décadence des saines doctrines de l'art, cette espèce de renaissance de Voiture et des « précieuses » de l'hôtel de Rambouillet.

Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757) était fils d'une sœur de Corneille et d'un avocat de Rouen. Il débuta dans les lettres par des comédies, des tragédies et des opéras, qui n'eurent aucun succès. Il écrivit ensuite des poésies pastorales, qui plurent davantage, et où l'ingénieuse coquetterie des bergers petits-maîtres parut une nouveauté piquante. Jusque-là, Fontenelle n'avait guère montré que ses défauts, qui sont la finesse, la subtilité, le bel esprit. Il montra ses défauts et ses qualités dans ses « Dialogues des morts », dans son « Histoire des oracles », et dans la « Pluralité des mondes », petit livre sur l'astronomie, mélange de science et d'afféterie. Mais on trouve davantage à louer dans ses « Éloges des savants », modèle d'atticisme et d'élégance, où les principes arides des sciences sont ornés de toutes les grâces du style et expliqués avec une clarté lumineuse qui les met à la portée de toutes les intelligences. Mais là même il laisse quel-

quefois désirer plus de naturel, d'abondance et de simplicité.

Fontenelle, qui naquit pendant la minorité de Louis XIV, et mourut au milieu du règne de Louis XV, sert comme de liaison entre les deux époques : à la réserve et à la modération du XVIIe siècle il unit le doute philosophique et l'égoïsme du XVIIIe. Cet homme, qui avait tant d'esprit manquait d'âme et d'enthousiasme, même en littérature. Madame de Tencin, son amie de quarante ans, lui mettant la main sur le cœur, lui disait : « C'est de la cervelle que vous avez là. » Au reste, cette amie était bien digne de lui. On louait un jour la douceur de madame de Tencin devant l'abbé Trublet, une des victimes de Voltaire : « Oui, dit-il, si elle eût eu intérêt à vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux.

L'exemple de Fontenelle devint funeste au bon goût ; les jeunes écrivains se laissèrent séduire par cette affectation de bel esprit, cette recherche de tours ingénieux, cette élégance artificielle et monotone, et imitèrent les défauts de leur modèle, sans atteindre à ses bonnes qualités. Le plus connu de ces imitateurs est Marivaux (1688-1763), auteur de comédies et de romans élégants et ingénieux, qui a eu le triste honneur de faire donner au genre subtil et maniéré le nom de « marivaudage ». Voltaire a dit de lui qu'il « pesait des œufs de fourmi dans des balances faites de toile d'araignée. »

Quelques écrivains, tels que Rollin, Louis Racine, dont nous avons déjà parlé, et Saint-Simon, qui vécurent dans la première moitié du XVIIIe siècle, conservèrent les sentiments religieux, la pureté morale et les saines doctrines du siècle précédent.

Nous devons à Rollin (1661-1741), « le Fénelon de l'enseignement et l'Abeille de la France », un « Traité des études », aimable et solide développement des doctrines littéraires de Port-Royal, une « Histoire ancienne » et une « Histoire romaine », écrites d'un style simple, naturel et abondant, mais trop dénuées de critique, d'érudition et de couleur antique.

Le duc de Saint-Simon (1675-1755) a écrit des « Mémoires » pleins de passion, de génie, d'éloquence et d'incorrections, qui l'ont fait appeler un « Tacite inculte » et lui ont valu le premier rang parmi les peintres de cour. On a dit de lui : « Quand il est mauvais, il est détestable. Quand il est bon, Bossuet n'est pas plus pathétique, La Bruyère plus piquant, Pascal plus profond. »

Quelques autres écrivains, sans avoir la foi et les mœurs du grand siècle, surent en conserver les qualités littéraires : les uns, comme Hamilton et Lesage, sans mélange, et le dernier avec du génie ; les autres, comme Jean-Baptiste Rousseau et Vauvenargues, avec des défauts et moins le mérite de la justesse irréprochable.

Le jacobite Hamilton (1646-1720), réfugié en France,

:it dans les « Mémoires du chevalier de Grammont », son beau-frère, une peinture légère, spirituelle et gracieuse de la cour de Charles II et sut, quoique étranger, trouver un style facile, naturel, d'un tour heureux, le vrai style simple de la conversation française.

Lesage (1668-1741), qui fit revivre l'auteur du « Misanthrope » dans la comédie de « Turcaret », censure des financiers parvenus, écrivit « Gil Blas », un des meilleurs romans de mœurs de notre langue, où à la fine observation de La Bruyère et à la verve comique de Molière, il réunit le style net, facile, et la correction élégante de Voltaire.

Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741) manque d'invention, de sentiment et d'enthousiasme, et n'a pas assez mérité le titre de prince de nos poètes lyriques, qu'on lui a longtemps donné; mais sa langue est habituellement pure, élégante, harmonieuse, et son habileté consommée dans l'art de faire des vers rappelle quelquefois Boileau, dont il eut le bonheur de recevoir les conseils.

Le marquis de Vauvenargues (1715-1747), qui eut quelque chose de l'accent de « Pascal » et de la douceur de « Fénelon », serait peut-être devenu un grand écrivain, s'il ne fût pas mort si jeune. On a de lui une « Introduction à la connaissance de l'esprit humain », suivie de « Maximes » et de « Réflexions sur divers auteurs », ouvrage qui rappelle un peu le grand solitaire de Port-

Royal par la candeur et la vérité du style, mais non par le génie, la profondeur, la justesse et surtout le sentiment chrétien.

Au-dessus de tous ces noms s'élèvent ceux de quatre hommes de génie, qui, pour les idées, appartiennent au XVIIIe siècle, mais qui, comme écrivains, se placent à côté des grands auteurs du XVIIe. C'est Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Buffon, qui méritent une étude spéciale et détaillée. Ces quatre grands esprits dominèrent leur époque : Montesquieu, par la sagesse, la force et l'éclat de ses pensées ; Voltaire, par un talent inimitable de plaire et d'amuser ; Buffon, par son savoir dans l'histoire naturelle et par la magnificence de son style ; Rousseau, par l'éloquence enthousiaste et passionnée avec laquelle il défendit de grandes vérités mêlées à de graves erreurs.

Après eux, la première place appartiendrait peut-être à Diderot (1713-1784), si l'absence de toute règle et de toute mesure, et la perversité de ses doctrines n'avaient pas gâté son talent de littérateur. Doué de la plupart des qualités qui font le grand écrivain, Diderot les dépensa à tort et à travers en improvisant sur toutes sortes de sujets. Il écrivit sur la philosophie, la critique, la peinture, la grammaire, l'histoire, les arts mécaniques ; il fit des romans, des drames, des discours, et partout il sema à pleines mains l'impiété poussée jusqu'à l'athéisme et la

négation de toute vertu et de toute loi morale. Son style, chaleureux, coloré, entraînant dans les sujets de fantaisie et de critique, est, surtout dans le drame, emphatique, verbeux, déclamatoire. On a dit de lui que c'est un volcan qui vomit du feu, de la fumée, des pierres et des charbons. S'il eût réglé son esprit et concentré ses belles facultés sur un grand sujet qui convînt à la nature de son talent, il aurait pu laisser une œuvre durable et arriver à la gloire ; il n'a fait que du bruit et n'a laissé qu'un nom.

Le plus important des ouvrages auxquels travailla Diderot est la fameuse « Encyclopédie des sciences, des arts et métiers », commencée en 1750, terminée en 1772, et composée de vingt-huit volumes in-folio. Le but de cet immense dictionnaire était de réunir et de juger, au point de vue de la philosophie sceptique, les connaissances, les doctrines, les institutions et les mœurs du passé, afin de tout détruire et de tout refaire. Diderot fut l'âme de cette grande entreprise, à laquelle coopérèrent tous les écrivains de l'époque. Sous son inspiration et sous sa plume, le livre se remplit de scepticisme, d'irréligion et d'immoralité, et servit puissamment la cause de la révolution, que le parti philosophique appelait de tous ses vœux.

A côté de Diderot, plaçons le grand géomètre d'Alembert (1717-1783), son ami et, pendant vingt ans, son colla-

borateur à « l'Encyclopédie ». D'Alembert en a écrit l'Introduction, le principal de ses titres littéraires. La première partie est une classification de toutes les sciences, et la seconde, une histoire de leurs progrès depuis le xve siècle. C'est un chef-d'œuvre de savoir, de méthode, de logique et de précision. On a dit, mais à tort, que d'Alembert réunissait, comme Pascal et Buffon, le génie du savant et celui de l'écrivain. Son style, clair et précis, quelquefois un peu sec, est trop dénué de chaleur et d'imagination pour être comparé à celui des grands maîtres.

Dans ses écrits publics, d'Alembert ménage la cour et le clergé, et montre une prudente réserve sur tout ce qui touche aux questions religieuses. Mais dans sa « Correspondance » avec Voltaire, publiée après sa mort, il se dédommage de cette contrainte, et son langage montre que le collaborateur de Diderot est son émule en impiété et en cynisme.

Le siége des prédications des encyclopédistes était les salons qui, au xviiie siècle, devinrent des foyers d'idées. On se réunissait chez madame de Tencin (1681-1749), femme d'esprit et de talent, mais intrigante et sans mœurs, mère dénaturée de d'Alembert, qu'elle abandonna au moment de sa naissance ; chez la marquise du Deffand (1701-1784), également connue par son esprit, son égoïsme et sa méchanceté ; chez mademoiselle de

Lespinasse (1732-1776), amie de d'Alembert, qui n'inspire guère plus de sympathie ; chez madame Geoffrin, qui alliait à des sentiments religieux une grande indulgence pour ceux qui travaillaient à la ruine de la religion et de la morale. La principale réunion avait lieu chez le baron d'Holbach (1723-1789), riche allemand naturalisé français, à qui ses dîners ont valu le plaisant surnom de « maître d'hôtel de la philosophie ». C'est là qu'on attaquait ouvertement toutes les institutions, tous les principes, toutes les croyances, et qu'on écrivait ce honteux « Système de la nature, code de sensualité et de destruction », qui prêchait, sans voile, l'athéisme et le matérialisme, et qui révolta même Voltaire et Frédéric II.

L'esprit français ne tomba pas tout d'un coup dans le matérialisme et l'athéisme, dont les habitués de l'hôtel d'Holbach furent les plus ardents promoteurs. Il descendit une pente presque insensible. Voici la marche qu'il suivit.

La philosophie spiritualiste et chrétienne repose sur ce principe : L'homme est l'image de Dieu ; l'intelligence humaine anime le corps, comme l'intelligence divine anime l'univers. Donc l'intelligence existe à part du corps.

Locke s'écarta de ce principe. Dans ses « Recherches sur l'origine de nos connaissances », il enseigne qu'il

n'y a rien dans l'intelligence qui ne vienne par les sens. Donc les sens sont la source première de nos idées.

Chez nous, Condillac (1715-1780), esprit lumineux, écrivain pur et élégant, adopta cette doctrine en l'exagérant et la simplifia d'une manière séduisante. « Si toutes nos idées nous viennent par les sens, dit-il, toutes nos facultés peuvent se réduire à une seule, la sensation ou faculté de sentir, qui se transforme en attention, en comparaison, en jugement, en mémoire, en imagination, en volonté. » Condillac reconnaissait l'existence de l'âme, mais il réduisait son rôle à un état passif qui la rendait inutile et menait droit au matérialisme.

Ce fut Helvétius, esprit étroit et faux, qui tira les conséquences extrêmes de la doctrine de Condillac. Helvétius, riche fermier général, ami de d'Holbach, écrivit le livre « de l'Esprit », que Voltaire appelait « le fatras de l'Esprit ». « Si l'on peut tout expliquer par les sens, dit-il, l'homme n'a que des sens ; il n'a point d'âme. La seule cause de notre supériorité sur les animaux, c'est la différence de notre organisation physique, et surtout la forme de nos mains... Si les chevaux avaient des mains, au lieu d'avoir des sabots, écrit Helvétius, ils bâtiraient des maisons. » Oui, peut-être, s'il ne fallait que des mains pour être architecte ou maçon. Bien des gens se laissèrent prendre à ce grossier matérialisme. Voltaire lui-même, qui combattit l'athéisme avec éloquence,

semble douter de l'immatérialité de l'âme et croire que le corps peut penser. Mais le corps est un composé d'atomes élémentaires. Si un seul pense, celui-là est l'âme. Si tous ces atomes pensent, quel amas d'atomes délibérant dans le cerveau ! Prétendre que la pensée, qui est une et indivisible, puisse appartenir à la matière, qui est complexe et divisible, c'est dire une chose vide de sens.

Helvétius ne s'arrêta pas à la négation de l'âme. « Si nous n'avons que des sens, ajouta-t-il, nous ne pouvons avoir qu'un but : le plaisir des sens. Le bien est ce qui contribue à nos plaisirs ; le mal, ce qui leur est contraire. Mais en soi il n'y a ni bien ni mal, ni vice, ni vertu. Tout cela dépend de notre plaisir, de notre intérêt. Donc notre intérêt est le seul mobile de nos actions. » C'est l'égoïsme érigé en doctrine philosophique.

Helvétius prêchait à des auditeurs dignes de l'entendre. Les contemporains se reconnurent dans la peinture qu'il faisait de l'homme. « Bon, dit madame du Deffand, il a révélé le secret de tout le monde. » C'était avouer que l'on ne consultait dans ses actions que l'intérêt personnel. Les uns font le bien parce qu'ils trouvent leur plaisir à le faire, tandis que d'autres trouvent leur bonheur à faire le mal. Après cela, qu'on s'étonne des crimes de la révolution française !

Du matérialisme à l'athéisme il n'est qu'un pas. On

avait dit que dans l'homme il n'y a que matière. Il en est de même dans l'univers, ajouta-t-on; donc la matière est tout l'univers, donc il n'y a point de Dieu. Ce que les hommes appellent Dieu n'est que le mouvement de la matière. Ainsi, on rejette l'idée d'un Dieu créateur, et l'on croit que c'est l'aveugle hasard qui a établi les proportions, l'ordre, l'harmonie et la sagesse qui règnent dans l'univers !

Il faut noter une singulière inconséquence chez les philosophes. Ces ennemis de Dieu, de la religion et de la morale, qui font de l'homme un animal, étaient pleins de zèle pour l'humanité. Au théâtre, comme dans les romans, comme partout, à côté de leurs désespérantes doctrines, ils prêchent la justice, la liberté, la tolérance, l'égalité civile, la charité, la réforme des abus, l'amélioration du sort de toutes les classes souffrantes. Et ils ne se contentaient pas de prêcher le bien, ils le pratiquaient. Helvétius et d'Holbach faisaient un noble usage de leur grande fortune, et la vie de Diderot et de d'Alembert est pleine de bonnes œuvres. Ajoutons encore en leur faveur qu'ils n'avaient pas fait, comme nous, la triste expérience des excès où peut tomber l'homme, quand il est affranchi du frein de la religion et de la morale. Ils faisaient des théories comme des enfants jouent avec le feu : ils ne se doutaient pas qu'ils préparaient cette terrible révolution où la moitié de leurs disciples devait

égorger l'autre moitié. Assurément, Diderot et ses amis auraient vu avec effroi leurs principes mis en pratique; Voltaire aurait flétri de son éloquente raillerie « les bourreaux barbouilleurs de lois », et Rousseau, qui croyait trop chèrement achetée une révolution, si elle devait coûter la vie d'un seul homme, aurait répudié avec horreur Robespierre et Marat qui se disaient ses disciples.

La rapidité des progrès des idées nouvelles ne s'explique que trop par l'état de la société française au XVIIIe siècle. Louis XIV avait laissé une noblesse énervée par une longue servilité, et un clergé déconsidéré par des querelles religieuses qui avaient affaibli dans tous les cœurs la foi et le respect de la religion. A sa mort, il léguait à la charge de la génération suivante un amas d'abus à détruire et d'injustices à réparer.

Avec Louis XV, dont le règne est le plus honteux de notre histoire, l'autorité devint insupportable, et toutes les institutions odieuses. La royauté fut avilie par un prince qui n'était occupé que de ses plaisirs, et qui abandonnait les rênes de l'Etat aux mains d'indignes favorites. La France n'eut pas même la gloire militaire pour voiler la honte de ce misérable gouvernement. Nos armées furent presque partout battues, nos flottes anéanties, nos colonies perdues, la patrie humiliée.

La noblesse, corrompue comme la royauté, était

odieuse pour ses immenses priviléges. Elle jouissait seule des faveurs de la cour, des grades élevés dans l'armée et la marine, des fonctions lucratives dans l'admistration, d'un grand nombre de droits féodaux, et elle ne contribuait point aux charges de l'Etat.

Le parlement, espèce de noblesse de robe, avait le monopole de toutes les fonctions judiciaires. Au lieu de se borner à rendre la justice et à veiller à l'exécution des lois, il s'engagea dans des querelles de théologie qui lui firent perdre la considération, et dans des tracasseries avec le gouvernement où il montra plus d'égoïsme que d'amour du bien public, et quelquefois une singulière ignorance économique. Ainsi, en 1755, il demanda au roi de faire baisser le prix du pain. Autant aurait valu lui demander de faire pousser le blé.

Le clergé était bien déchu du haut rang où l'avaient élevé le génie et les vertus des grands évêques du XVII[e] siècle. Les siéges de Bossuet, de Fénelon, de Massillon et de Fléchier étaient occupés par les cardinaux Dubois, de Tencin, de Rohan, et tant d'autres prélats mondains, vicieux et incrédules. Les prédicateurs semblaient déserter la cause du christianisme. Ils n'osaient parler ni du dogme ni des grandes vérités de la religion ; ils cherchaient, non à instruire ni à convaincre, mais à plaire, et ils faisaient des discours « sur la douceur, sur l'affabilité, » sur des vertus toutes mondaines.

La foi politique était éteinte comme la foi religieuse. On sentait que la société était condamnée à périr, et l'on ne faisait rien pour la sauver. Louis XV, dans sa coupable insouciance, disait que cela durerait bien autant que lui. « Après moi le déluge », ajoutait-il. Les fonctionnaires du gouvernement défendaient l'autorité comme le clergé défendait la religion. En 1759, l'ordre ayant été donné à Malesherbes, directeur de la librairie, de faire saisir les papiers de Diderot, ce magistrat eut soin de le prévenir en secret. « Je n'ai pas le temps de faire un triage, lui dit le philosophe. — Envoyez tout chez moi », répondit Malesherbes. C'était trahir son devoir. Une autre fois, Diderot fut cité devant le garde des sceaux pour avoir publié un volume malgré la défense, qu'il en avait reçue. « On me l'a volé, dit Diderot. — Je vous défends d'être volé », répondit le chancelier. Et l'affaire en resta là ; ce qui fit dire au prince de Conti : « Le garde des sceaux est bien hardi ; il a osé comparaître devant Diderot. »

D'autres fois, on condamnait un livre, et l'on en récompensait l'auteur. Ainsi Duclos vit condamner son « Histoire de Louis XI », et fut nommé historiographe de France, après le départ de Voltaire pour Berlin.

On éprouve un douloureux étonnement à voir si mal défendue la grande cause de la religion et de la royauté. En France, l'esprit sceptique ne rencontra pas, comme en

Angleterre à la même époque, de savants et éloquents apologistes de l'ordre et de la religion. Sans parler du manque de foi, les écrivains conservateurs étaient inférieurs à leurs adversaires en talent, et plusieurs d'entre eux ne valaient pas mieux pour la moralité. Ils comptaient moins sur les armes de la raison que sur les arrêts du parlement contre les mauvais livres et sur les lettres de cachet contre ceux qui les avaient écrits. Ils se donnèrent un autre désavantage : ils voulurent comprendre dans la défense des bons principes celle de tout le passé, et ils défendirent l'autorité absolue de la couronne, les priviléges excessifs de la noblesse et du clergé, l'intolérance, les persécutions religieuses, les abus de toute sorte, accumulés depuis des siècles. C'était tomber dans la même faute que leurs adversaires, qui voulaient tout détruire, qui confondaient la religion avec le fanatisme, et qui portaient aux saines institutions des coups qu'on aurait dû réserver pour un clergé opulent et incrédule, pour une noblesse hautaine et dégénérée, pour une royauté despotique et avilie.

Au-dessous des classes énervées qui jouissaient des priviléges et des abus, murmurait le peuple, qui avait pour lui l'activité, la force, et qui voulait enfin sortir de l'état d'abaissement et d'oppression où il avait si longtemps gémi. Les hommes de lettres qui plaidaient sa cause s'étaient affranchis de la tutelle de la cour, à me-

sure que le succès de leurs ouvrages n'avait plus dépendu que de l'opinion publique. Ils ne s'en tinrent pas là. À partir de 1750, ils voulurent dominer, et bientôt ils se virent tout-puissants. Alors ils ne connurent plus de frein, et ils remplacèrent l'intolérance de la religion par l'intolérance de la raison et de l'égalité.

Cette influence de l'esprit philosophique ne s'arrêta pas aux frontières; elle se répandit rapidement dans toutes les contrées de l'Europe. En Angleterre, nos philosophes, qui lui avaient emprunté tant d'idées, comptèrent, parmi leurs disciples, Hume, Robertson, Gibbon et bien d'autres écrivains éminents. En Allemagne, leur action fut encore plus forte. Ils y trouvèrent l'élève le plus fervent dans la personne de Frédéric II, roi de Prusse, et inspirèrent la politique humaine des empereurs Joseph II et Léopold II, fils de Marie-Thérèse. Leurs doctrines pénétrèrent aussi dans le Nord. Les rois de Danemark et de Suède firent des voyages en France, et semblèrent n'y être venus que pour apporter à nos écrivains leur tribut d'admiration. L'impératrice Catherine II était en correspondance avec Voltaire, et ne dédaignait pas de le flatter; elle s'efforçait d'attirer d'Alembert en Russie pour lui confier l'éducation de ses fils; elle accueillait avec distinction l'athée Diderot, et le comblait de présents. En Espagne et en Portugal, l'esprit philosophique français trouvait la même faveur. Les ministres de Charles III, disciples de nos

écrivains, fondèrent plusieurs institutions utiles et réformèrent une foule d'abus qui existaient depuis des siècles. Le marquis de Pombal, ministre despote et violent, fit traduire en portugais Voltaire et Diderot, et chercha à faire prévaloir leurs idées par l'échafaud et la terreur.

Nous avons exposé les tendances générales du XVIII[e] siècle. Un de ses principaux caractères, c'est qu'il n'est pas, comme le siècle précédent, uniquement littéraire. On a dit que les écrivains de l'époque sont moins littérateurs que « philosophes », c'est-à-dire libres penseurs, ennemis de toutes les croyances et de toutes les institutions du passé. Quoique amoureux de l'art d'écrire, ils se proposaient moins de faire un beau livre que d'agir sur les esprits, de répandre les idées nouvelles et de préparer la réforme de l'état social tout entier.

Cette philosophie raisonneuse et sceptique, jointe aux progrès des sciences, devint funeste à la poésie, qui vit d'imagination, d'enthousiasme et de sentiment. La poésie fut négligée, attaquée même par Buffon et Montesquieu; on lui préféra la prose, qui est plus facile, plus libre, plus propre à la critique et à la discussion. Le XVIII[e] siècle ne peut placer aucun nom à côté de ceux de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Racine. Voltaire est son premier poète. Encore n'a-t-il atteint la perfection que dans la poésie légère et badine, qui ne demande ni âme,

ni loi, ni enthousiasme, et à qui l'esprit suffit. Il fut moins heureux dans l'épopée, dans la tragédie, et surtout dans la comédie et dans la poésie lyrique.

Après Voltaire, on ne trouve que quelques beaux vers ; mais il n'y a aucun grand poème. Dans le genre léger, « Vert-Vert » est un élégant et gracieux badinage, où Gresset se propose, tout en racontant les aventures d'un d'un perroquet, de tourner en ridicule les petits travers de la vie de couvent.

Dans la poésie lyrique, on ne peut guère citer, après J.-B. Rousseau, que Lefranc de Pompignan (1709-1784), son heureux imitateur, qui sembla hériter de sa lyre pour célébrer sa mort dans une des plus belles odes du siècle.

Parmi les poètes tragiques, deux seulement méritent d'être mentionnés après Voltaire ; c'est Crébillon, dans la première partie du siècle, et Ducis, dans la seconde. Crébillon (1675-1762), auteur « d'Atrée, d'Électre » et de « Rhadamiste », a tracé quelques grands caractères et trouvé quelques situations vraiment tragiques ; mais il manque de goût, de mesure et de style. Il vise surtout à exciter la terreur, et il tombe dans l'horrible. Quant à son style, il est d'une incorrection qui va jusqu'à la barbarie, et qui faisait dire à Boileau que ce poète et ses vers étaient wisigoths.

Ducis (1733-1817), écrivain moins incorrect, est connu

par ses imitations de Shakspeare. Sans savoir l'anglais, il imita « Hamlet, le Roi Lear, Macbeth, Othello, Roméo et Juliette, et Jean sans Terre ». Mais, au lieu de transporter sur la scène française les hardiesses du poète anglais, il renferme ses drames gigantesques, émouvants, sublimes, dans les bornes étroites de nos règles dramatiques ; il change, il corrige, il « embellit » son modèle, selon l'expression de ses contemporains, et mérite d'être comparé à ce peintre en bâtiments, qui taillait, coloriait, vernissait et dorait les arbres de son jardin, sous prétexte d'embellir la nature.

Au XVIIIe siècle, la comédie resta bien loin de la perfection où l'avait portée Molière. Les quatre meilleures pièces ne sont que la peinture d'un caractère, développé, il est vrai, avec un grand talent. C'est, après le « Turcaret » de Lesage, qui est écrit en prose, le « Glorieux » de Destouches (1680-1754), censure de l'alliance avide et dédaigneuse de la noblesse avec la finance enrichie et vaniteuse ; « la Métromanie » de Piron (1689-1773), brillante de verve et de gaieté ; et « le Méchant » de Gresset (1709-1777), peinture fidèle de la corruption élégante de l'époque, et une des comédies les plus purement écrites de la scène française. Après ces quatre œuvres principales viennent les comédies en prose de Beaumarchais, que la musique a popularisées de nos jours, « le Barbier de Séville », petite comédie piquante

et gaie, et « le Mariage de Figaro », qui est moins une comédie qu'une satire dialoguée, où l'auteur livre à la risée et au mépris toutes les classes de la société.

Quelques autres poètes, plus ou moins célèbres à divers titres, méritent une mention en passant.

Florian (1755-1794), que Voltaire appelait spirituellement « Florianet », occupe la seconde place parmi nos fabulistes, mais à une grande distance de La Fontaine. Il manque de génie et d'originalité ; mais son style facile et naturel, et sa morale aimable font lire avec plaisir son petit volume de fables.

Malfilâtre (1733-1767), mort jeune dans la misère, a laissé quelques ébauches, dont les vers élégants et pleins de douceur rappellent quelquefois de loin la langue de Racine.

Gilbert (1751-1780), mort aussi avant l'âge et à l'hôpital, lança contre les mœurs et la littérature de l'époque deux satires pleines d'audace, de verve et d'énergie, mais d'une violence poussée jusqu'à l'injustice, et d'une versification souvent dure et incorrecte.

André Chénier (1762-1794), une des plus nobles victimes de l'échafaud révolutionnaire, écrivit sous l'inspiration des muses grecques, dont il semble par moments avoir retrouvé la langue, des « idylles » et des « élégies », où l'on admire une originalité naïve, une élégance harmonieuse et un parfum exquis de l'antiquité.

La prose du XVIIIe siècle, travaillée avec un art infini soutient mieux que la poésie la comparaison avec celle du XVIIe. Sous la plume de Montesquieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Buffon, elle atteignit la perfection où Racine et Boileau avaient élevé la langue poétique. C'est en plus d'une page la grande langue du XVIIe siècle, avec plus de mouvement et des nouveautés durables.

Après tous ces noms on peut encore citer Barthélemy et Rulhière dans l'histoire, et dans la critique La Harpe, Marmontel et Thomas.

Barthélemy (1716-1795), dans le « Voyage du jeune Anacharsis », raconta l'histoire et peignit les mœurs de l'ancienne Grèce, sinon avec la couleur antique, du moins avec élégance et une érudition rare pour l'époque.

Rulhière (1735-1791) a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont le meilleur, « l'Histoire de l'anarchie de Pologne », écrit d'un style plein de gravité et de mouvement, rappelle quelquefois la manière des historiens de l'antiquité.

La Harpe (1739-1803), auteur d'un « Cours de littérature », ouvrage populaire malgré son étendue, se montre critique supérieur, quand il parle des écrivains du XVIIe siècle, qu'il apprécie avec goût et loue avec éloquence et émotion dans un style excellent. Mais il manque d'érudition, quand il traite de la littérature an-

cienne, et d'impartialité dans tout ce qui regarde ses contemporains.

Marmontel (1728-1799), célèbre autrefois par des « Contes » et des « Romans » écrits avec une élégance artificielle, et aujourd'hui peu lus, a laissé des « Mémoires » intéressants sur sa vie et des « Éléments de littérature », ouvrage instructif et encore estimé, composé avec les articles qu'il avait fournis à « l'Encyclopédie ».

« L'Essai sur les éloges », par Thomas (1732-1785), est un livre de critique spéciale, peut-être trop négligé de nos jours. Mais l'auteur eut le tort de vouloir joindre l'exemple aux préceptes; et dans ses « Éloges » de Duguay-Trouin, de Descartes, de Marc-Aurèle et de quelques autres grands hommes, il fit de la déclamation étudiée et laborieuse et s'attira par sa recherche de la vaine pompe, le mot cruel de Voltaire : « Il ne faut plus dire du galimatias, mais du galithomas. »

A la fin du siècle, une figure d'une douce originalité se détache du cadre littéraire. C'est celle de Bernardin de Saint-Pierre, qui fut le disciple de Jean-Jacques Rousseau et le précurseur le Chateaubriand; et qui semble former comme un lien entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Bernardin a bien des traits de ressemblance avec Rousseau, qui lui était supérieur par le génie et par le désintéressement. Comme lui, il avait un caractère ombrageux, une humeur mobile, un esprit capricieux, bizarre, indépen-

dant; comme lui, il reçut une éducation libre, irrégulière, indisciplinée; comme lui, il avait plus d'imagination que de raison et de force d'esprit; comme celui de Rousseau, son talent, inférieur à son caractère, se forma au milieu des aventures d'une vie romanesque. Bernardin continua la lutte commencée par Rousseau contre les athées et les matérialistes. Dans ses « Études de la nature », son principal ouvrage, il entreprend d'expliquer les lois qui gouvernent le monde, et de montrer partout l'action d'une Providence paternelle et vigilante. Mais Bernardin consulte moins sa raison que son imagination; quand les preuves lui manquent, il y supplée par des hypothèses chimériques dont la science a fait bonne justice. Il nie, par exemple, l'attraction et la répulsion, dans la crainte qu'on n'attribue uniquement à ces deux forces la révolution de la terre autour du soleil et qu'on n'affaiblisse la foi en la Providence, comme si la force d'attraction pouvait exister d'elle-même et se passer d'un Dieu créateur. Il s'est jugé lui-même avec une modestie qui n'est peut-être pas exempte d'affectation. « Je ne suis, dit-il, par rapport à la nature, ni un grand peintre, ni un grand physicien; mais un petit ruisseau souvent troublé, qui, dans les moments de calme, la réfléchit le long de ses rivages. » Dans « Paul et Virginie », petit chef-d'œuvre de sentiment et de style, le seul de ses livres qui soit resté populaire, Bernardin rappelle ses contemporains au bonheur de la

famille par le tableau de l'innocence et de la vertu. La gloire de cet écrivain fut donc de défendre l'existence du Créateur, de célébrer les beautés de la nature, dont on a dit qu'il fut l'amant le plus tendre, de ramener le sentiment religieux dans les âmes, de réveiller des émotions poétiques dans des cœurs desséchés par le doute et l'impiété, de hâter peut-être la réaction religieuse qui devait porter ses fruits dans les premières années du XIXe siècle.

XIV

MONTESQUIEU

(1689-1755.)

Au XVIII[e] siècle, tout le monde conspirait contre un ordre social suranné et vicieux, les esprits les plus calmes et les plus sages comme les plus violents et les plus téméraires. A la tête des réformateurs modérés se trouve un grave magistrat, passionné pour les études politiques et la philosophie de l'histoire, celui des grands écrivains de l'époque vers lequel on se sent le plus attiré. C'est le président de Montesquieu, qu'on pourrait appeler le « Bossuet de la législation », parce qu'il a quelques-unes des qualités de l'immortel évêque de Meaux : la vigueur de conception, l'élan de pensée, l'esprit à la fois brillant et solide. Ce grand homme, qui semblait avoir pris pour devise « modération et conservation », ébranla tout l'édifice politique, social et religieux, et ne se défendit pas toujours des exagérations et des témérités de ses con-

temporains. Dans ses « Lettres persanes », qu'on a spirituellement appelées « le plus profond des livres frivoles », il fit une satire vive, piquante, moqueuse, de nos mœurs, de nos lois, de notre gouvernement, et même de la religion chrétienne, dont les prétendus voyageurs persans parlent en vrais mahométans. Dans ses « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains », résumé admirable d'histoire politique, il fait ressortir le contraste d'un peuple énergique et actif avec un État dominé par une cour énervée et corrompue, et donne cette grande leçon, que « de la raison, de la liberté, de la vertu, naissent tous les biens » ; et que « de la folie, de l'esclavage et des vices naissent tous les maux ». Dans « l'Esprit des lois », son chef-d'œuvre et le livre le plus profond du siècle, il combat tous les genres de despotisme dans la politique, dans la religion, dans la société, dans la famille, et plaide avec une raison noble et élevée, quelquefois avec une éloquence sublime, la cause de la liberté, de la justice et de l'humanité.

Charles de Secondat, baron de La Brède et de MONTESQUIEU, le créateur de la philosophie de la législation et de l'histoire, naquit en 1689 au château de la Brède, au sud-est de Bordeaux. On sait peu de choses sur sa vie. Son goût pour l'étude, qui se manifesta dès l'enfance,

devint la source de sa gloire et de son bonheur. Il disait plus tard qu'il « n'avait jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé ». Destiné de bonne heure à la magistrature, il se livra avec ardeur à l'étude de la jurisprudence et fit des extraits raisonnés des volumineux ouvrages qui composaient alors nos différents codes.

A cette époque, les fonctions judiciaires étaient vénales, et appartenaient en toute propriété à ceux qui les avaient payées de leur argent. A vingt-cinq ans, le jeune Montesquieu acheta une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. A vingt-sept, il fut nommé président à mortier, à la place d'un de ses oncles, qui lui laissa toute sa fortune. Doué d'une singulière vivacité d'esprit, d'une imagination brillante, le jeune magistrat trouvait peu de plaisir dans l'exercice de ses graves fonctions; il chercha des distractions dans des études qui fussent plus de son goût. Il s'occupa de philosophie, de littérature et surtout de sciences historiques, auxquelles il finit par se consacrer tout entier.

En 1721, le président de Montesquieu débuta, à trente ans, dans la carrière littéraire par les « Lettres persanes ». L'auteur y suppose que deux seigneurs persans voyagent en France, et rendent compte à leurs amis de Perse de tout ce qu'ils y ont remarqué. Ces prétendus voyageurs raillent nos usages, nos mœurs, nos lois, les abus du

gouvernement et de la société, et même la religion chrétienne, dont ils parlent avec une irrévérence toute musulmane. Il est difficile de se moquer avec plus d'esprit des ridicules et des vices d'une nation. Voici ce qu'écrit l'un d'eux sur la curiosité des badauds de Paris : « Lorsque j'arrivai, dit-il, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir... Je souriais d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan !...» Je résolus de quitter l'habit persan et d'en endosser un à l'européenne. Je tombai tout à coup dans un néant affreux... Mais si quelqu'un disait par hasard que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ! C'est une chose extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

Et comme il peint la légèreté des Français, « qui trouvent ridicule tout ce qui s'écarte de leurs modes, et qui, sur les choses importantes, semblent se méfier d'eux-mêmes jusqu'à se dégrader ; qui avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus, et que leurs perruquiers décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères ! » Nos Persans passent en revue tous les individus de la société. Ils commencent par le roi, « grand magicien, qui, sans avoir des mines d'or, comme le roi

d'Espagne, a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. » Puis viennent les courtisans dont l'avidité est insatiable; — les grands seigneurs vicieux, « qu'on dit être de bonne compagnie, et qui n'ont que des vices plus raffinés; » — les fermiers généraux, « qui sont autant au-dessus des autres par leurs richesses qu'au-dessous de tout le monde par leur naissance et leur éducation; » — les magistrats ignorants qui « se reposent sur les avocats du soin de travailler pour eux, de les instruire, et souvent aussi de celui de les tromper; » — les maîtres de langues, d'arts et de sciences, « qui enseignent ce qu'ils ne savent pas, talent considérable, car s'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sait, il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore, » — et les auteurs sans talent, qui, « non contents d'avoir ennuyé ceux qui ont vécu avec eux, veulent encore tourmenter les races futures, et faire savoir à jamais qu'ils ont vécu et qu'ils ont été des sots; » — et les vieilles femmes qui veulent faire les jeunes, et qui réussissent, car cela approche de l'enfance; — et les nouvellistes, « dont l'oisiveté est toujours occupée, qui ne sauraient consentir à ignorer quelque chose; qui, après avoir épuisé le présent, se précipitent dans l'avenir; qui conduisent un général par la main, et qui, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, lui en preparent

mille autres qu'il ne fera pas; qui font voler des armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons; qui ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens. »

On ne saurait trop regretter que, dans la peinture des mœurs de son époque, Montesquieu n'ait pas gardé plus de réserve, et qu'il se soit laissé emporter hors du goût et de la décence, qui fait partie du goût. Mais s'il faut voiler la moitié des « Lettres persanes », on doit dire aussi que l'autre moitié est digne de l'auteur de « l'Esprit des lois ». Voyez avec quel respect il parle de la puissance paternelle : « Quelques législateurs ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux pères une grande autorité sur leurs enfants... C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions et qui les a même précédées. On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux réglées : les pères sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte. »

Les pensées qui suivent sont aussi délicates que noblement exprimées : « J'ai vu des gens chez qui la vertu était si naturelle, qu'elle ne se faisait pas même sentir; ils s'attachaient à leur devoir sans s'y plier, et s'y portaient comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il semblait qu'elles n'avaient pas percé jusqu'à eux. » — « Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux; ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modèle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part! » « Hommes modestes, venez que je vous embrasse; vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien, et moi je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds. »

On voit que les « Lettres persanes » n'ont de légèreté que dans la forme. En plus d'un endroit, l'auteur rap-

pelle Pascal, dont il a l'expression précise, nerveuse et hardie, mais dont il n'a pas la mâle simplicité.

Ce livre se vendit « comme du pain ». Les libraires disaient à tous les écrivains : « Faites-nous des « Lettres persanes ». Montesquieu, heureux de ce succès, vendit sa charge de président (1726). « Je n'entendais rien à la procédure, dit-il; et ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait, pour ainsi dire. » Il se présenta à l'Académie française, et fut reçu à l'unanimité, après avoir désavoué, en les mettant sur le compte des éditeurs, les plus téméraires de ses « Lettres persanes » (1728). Dans son discours de réception, il fit, en quelques lignes, un éloge du cardinal de Richelieu, qui résume énergiquement toute l'histoire de ce grand homme. « Vous vous étonnez toujours, quand vous célébrez ce grand ministre, qui tira du chaos les règles de la monarchie; qui apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa faiblesse; ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles; brisa tour à tour toutes les puissances, et destina, pour ainsi dire, Louis le Grand aux grandes choses qu'il fit depuis. »

Devenu libre par la vente de sa charge, Montesquieu se mit à voyager, pour étudier les lois et les mœurs des peuples. Il porta partout un sentiment d'aimable bienveillance. « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers,

écrivait-il plus tard, je m'y suis attaché comme au mien propre; j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. » Il se rendit d'abord à Vienne, où il retrouva une politesse toute française à la cour et auprès du prince Eugène, qui l'admit dans sa société intime, et lui fit « passer des moments délicieux ». Il parcourut ensuite la Hongrie, la Suisse, l'Italie. A Florence, un des plus agréables objets pour lui, « ce fut de voir le premier ministre du grand-duc, assis sur une petite chaise de bois, en casaquin et en chapeau de paille, devant sa porte. « Heureux pays! s'écrie-t-il, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité et dans un pareil désœuvrement! »

A Rome, Montesquieu se lia avec le cardinal Corsini, depuis pape sous le nom de Clément XII, et avec le cardinal de Polignac, auteur d'un excellent poème en vers latins, où il réfute la philosophie épicurienne et sceptique de Lucrèce. Lorsqu'il prit congé de Benoît XIV, ce pontife, qui lui avait fait un gracieux accueil, lui dit : « Mon cher président, avant de nous quitter, je veux que vous emportiez un souvenir de mon amitié. Je vous donne la permission de faire gras pour toute votre vie, à vous et à toute votre famille. » Montesquieu remercia le pape, et alla prendre sa bulle de dispense. Mais, à la vue de la note un peu élevée des droits à payer, il rendit la bulle au secrétaire : « Monseigneur, lui dit-il, je remercie

Sa Sainteté de sa bienveillance ; mais le pape est un si honnête homme ! je m'en rapporte à sa parole. »

En Italie, Montesquieu rencontra un compagnon de voyage digne de lui : c'était lord Chesterfield, Anglais spirituel et poli comme un courtisan de Louis XIV. Ils vécurent dans l'intimité à Venise, discutant de toutes choses, sans oublier l'éternelle question de prééminence entre la France et l'Angleterre. Chesterfield convenait que les Français ont plus d'esprit; mais il soutenait que les Anglais ont plus de bon sens; et Montesquieu répliquait que le bon sens ne vaut pas l'esprit. Chesterfield voulut lui donner un exemple du contraire. Voici le tour dont il s'avisa pour prouver à son ami que l'esprit tout seul peut tomber dans tel piége dont le bon sens se serait sauvé.

Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir jetait sur le papier des notes sur ce qu'il avait observé dans la journée. « Un jour, raconte Diderot, il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous.

On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. » Cela dit, notre homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre ses papiers et de les jeter dans le feu.

« A peine cela fut-il fait, que lord Chesterfield entra. Le président lui rendit compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin : car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pourrait lui être si funeste. Lord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

« — Voilà qui est bien, mon cher président : mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

« — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

« — Mais qu'est-ce que cet homme, qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira : l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami?

« — Non.

« — Il était mal vêtu?

« — Oui, fort mal.

« — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis?

« — Oh! pas une obole.

« — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit?

« — Ma foi, je n'en sais rien... Des inquisiteurs, d'eux-mêmes.

« — Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

« — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient?

« — A d'autres! On prendra pour espion un étranger et cet espion sera vêtu comme un gueux en faisant une profession assez vile pour être bien payée; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé

si l'on vous prend et que vous le déferiez; si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami.

« — Mais qu'est-ce donc que ce peut-être?

« — Si cet homme vous avait été envoyé par un certain lord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit; car avec du sens commun...

« — Ah! scélérat!... s'écria le président, quel tour vous m'avez joué!... Et mon manuscrit! mon manuscrit que j'ai brûlé! »

Après avoir bien étudié ce sombre et tyrannique gouvernement, les deux voyageurs partirent pour la Hollande, et éprouvèrent peu de sympathie pour la liberté populaire, qui n'était, suivant l'expression de Montesquieu, « que la liberté de la canaille ». De là, ils s'embarquèrent pour l'Angleterre (1729).

Montesquieu trouva à Londres cet accueil empressé que les Anglais font toujours au mérite célèbre. La reine Caroline, femme de George II, l'honora même d'une bienveillance particulière, et prenait plaisir à causer avec lui. « Elle me demanda un jour, dit-il, s'il n'était pas vrai que Corneille fût plus estimé que Racine. Je lui répondis que l'on regardait ordinairement Corneille comme un plus grand esprit, et Racine comme un plus grand auteur. » Un autre jour, Montesquieu adressa à la reine

un compliment fin et délicat. Il avait pris le parti de l'Angleterre dans une discussion avec l'envoyé de France, qui prétendait que l'Angleterre n'est pas plus grande que la Guyenne. Le soir, la reine lui dit : « Je sais que vous nous avez défendus contre votre envoyé. — Madame, répondit-il, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas un grand pays. »

Ce qui frappa le plus les regards de Montesquieu en Angleterre, ce fut le spectacle, inconnu ailleurs, de liberté politique, civile et religieuse qu'offrait ce pays. Il fit une étude profonde de la constitution anglaise, alors mal comprise, et se prépara à en donner dans « l'Esprit des lois » cette explication admirable qui la rendit un objet d'envie pour l'Europe.

Montesquieu a laissé sur l'Angleterre des « Notes » qui montrent l'état déplorable où ses révolutions l'avaient fait tomber, sous le rapport de la religion et de la moralité.

« Point de religion en Angleterre, dit-il; quatre ou cinq de la chambre des communes vont au sermon de la chambre... Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. Un homme ayant dit : « Je crois cela comme un article de foi », tout le monde se mit à rire. Il y a un comité pour considérer l'état de la religion ; cela est regardé comme ridicule.

« La corruption s'est mise dans toutes les conditions.

Il y a trente ans qu'on n'entendait pas parler d'un voleur dans Londres ; à présent il n'y a que cela.

« L'argent est ici souverainement estimé ; l'honneur et la vertu peu.

« Un ministre ne songe qu'à triompher de son adversaire dans la chambre basse; et pourvu qu'il en vienne à bout, il vendrait l'Angleterre et toutes les puissances du monde. »

Si Montesquieu venait de nos jours en Angleterre, il s'étonnerait du profond et heureux changement qui s'y est opéré dans l'état religieux et moral de toutes les classes. Il verrait aussi que les rues de Londres ne sont « ni affreuses ni malpropres, que le pavé n'y est pas mal entretenu, et que personne ne songe à faire son testament lorsqu'il va en fiacre. « Ces fiacres, dit-il, sont des voitures hautes comme un théâtre, où le cocher est plus haut encore, son siége étant de niveau à l'impériale. Ils s'enfoncent dans des trous, et il se fait un cahotement qui fait perdre la tête. »

Après quatre ans de voyages, Montesquieu, muni d'un riche fonds d'observations, retourna en France, et partagea son temps entre Paris et son château de La Brède. Quand il allait dans le monde, il l'aimait comme s'il ne pouvait souffrir la retraite ; de retour dans ses terres, il ne songeait plus au monde. « Montesquieu, dit Suard, était simple dans son ton et dans ses manières : il l'était

dans les salons de Paris autant que dans ses domaines de La Brède, où parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, il courait du matin au soir, un bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule, ce qui lui fit demander plus d'une fois, par des gens qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe, et qui le tutoyaient comme un vigneron, si c'était le château de Montesquieu. » Quoique timide et distrait, il savait briller dans la conversation, pour peu qu'il s'en donnât la peine. Cependant on cite peu de bons mots de cet homme qui avait tant d'esprit la plume à la main. Le plus connu est la réponse qu'il fit à un magistrat gascon qui voulait lui faire croire une chose extraordinaire. « Si ce n'est pas vrai, lui disait-il, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, répondit Montesquieu, les petits présents entretiennent l'amitié. »

C'est dans la solitude de la Brède que Montesquieu écrivit ses deux beaux ouvrages, les « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains » et « l'Esprit des lois ». Le premier est un petit volume de deux cents pages, où il résume en peintre l'histoire politique du plus grand peuple de l'antiquité. On peut dire de lui ce qu'il a dit de Tacite : « Il abrége tout, parce qu'il voit tout. » Le premier, il nous a montré avec une profonde sagacité, les Romains arrivant à l'empire de l'univers, — par l'égalité qui se trouve au

berceau de leur histoire ; — par l'amour de la patrie et de la liberté, exalté jusqu'au fanatisme et qui étouffe les plus forts sentiments de la nature ; — par la sévérité de la discipline militaire ; — par cette force d'âme qui, dans le malheur, ne désespéra jamais de la république ; — par le principe toujours observé de ne jamais faire la paix qu'après des victoires ; — par le soin de s'approprier ce qu'ils trouvaient de bon chez les peuples étrangers ; — par cette politique habile qui laissait aux vaincus leurs dieux et leurs coutumes, qui évitait d'avoir deux puissants ennemis sur les bras, et qui souffrait tout de l'un jusqu'à ce qu'ils eussent annéanti l'autre.

Montesquieu découvre avec une égale sagacité les causes de la décadence et de la chute de Rome : — l'agrandissement même de l'Etat qui changea en guerres civiles les tumultes populaires ; — les guerres éloignées, qui, forçant les citoyens à une trop longue absence, leur faisaient perdre insensiblement l'esprit républicain ; — le droit de bourgeoisie accordé à une foule de peuples ; — la corruption introduite par le luxe de l'Asie ; — les proscriptions de Sylla, qui avilirent l'esprit de la nation et la préparèrent à l'esclavage ; — la longue suite de mauvais princes assis sur le trône impérial ; enfin le partage de l'empire, qui périt d'abord en Occident par l'invasion des barbares Germains, et qui, après avoir langui dix siècles en Orient, se vit réduit aux faubourgs

de Constantinople, et finit, selon l'expression de l'auteur, « comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau, lorsqu'il se perd dans l'Océan. »

Tout ce qui se trouve dans ce petit livre est excellent; mais il y a bien des omissions. Ainsi, l'auteur ne discute pas les traditions à demi-fabuleuses des premiers siècles de Rome. Il fait des réflexions sur les récits de Tite Live, sans examiner si Tite Live dit vrai. De même, il n'explique pas les origines des Romains, l'essence de leur religion, les transformations de leurs lois, l'organisation du patriciat, celle des familles, et bien d'autres questions qui ont été sinon résolues, du moins agitées et éclaircies depuis le XVIIIe siècle.

Un peu plus tard, Montesquieu écrivit le petit « Dialogue d'Eucrate et de Sylla », où le terrible dictateur fait confidence à un personnage imaginaire des raisons qui le portèrent à abdiquer le pouvoir. Cet opuscule, qui semble un chapitre développé des « Considérations sur les Romains », est, dit M. Villemain, « un modèle incomparable de l'art de pénétrer un caractère, et d'y saisir à travers la diversité des actions, le principe unique et dominant qui le faisait agir. »

C'est en 1748 que parut le grand ouvrage intitulé « l'Esprit des lois », qui valut à Montesquieu la première place parmi les publicistes modernes. Il nous apprend lui-même qu'il « le commença bien des fois, et que bien

des fois il l'abandonna; » il « sentait tous les jours les mains paternelles tomber. » Le chapitre sur l'origine et les révolutions de nos lois civiles « pensa le tuer » et ses « cheveux en blanchirent ». Ce fut « dans le cours de vingt années, qu'il vit son ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir, » et il put s'applaudir avec un noble orgueil « de n'avoir pas totalement manqué de génie », et s'écrier avec Correggio : « Et moi aussi, je suis peintre ! »

« L'Esprit des lois » est un résumé des lois de tous les peuples, rapportées et expliquées comme des faits historiques; l'auteur en recherche les causes et les conséquences; il les critique ou les loue, comme on le ferait pour des événements accomplis. « Je n'écris point pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit, » dit Montesquieu, « chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes... Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. »

Ce livre respire l'amour de la justice, de la tolérance, de l'humanité, la haine des préjugés, du fanatisme, de l'esclavage, de la tyrannie politique, religieuse, sociale et domestique. Trois lignes admirables forment tout le

chapitre sur le despotisme, que Montesquieu appelle un « gouvernement monstreux, dont on ne peut parler sans frémir. »

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. »

Montesquieu flétrit de même l'esclavage avec une éloquente indignation. Il nie le droit que prétendaient avoir les Romains de réduire en servitude les prisonniers de guerre, les débiteurs insolvables et les enfants nés d'un père esclave. « Quant au droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, si j'avais à le soutenir, voici, dit-il avec ironie, ce que je dirais :

« Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

« Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

« Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

« On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

« Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de

l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

« Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

« De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? »

Ami d'une religion éclairée, Montesquieu combat également le scepticisme philosophique et l'intolérance de l'Inquisition. Il recommande le christianisme, non-seulement comme le plus parfait système religieux, mais comme le plus puissant de tous les soutiens de la justice et de l'ordre social. « Chose admirable ! dit-il, la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

Bayle avait avancé que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. « Et pourquoi non ? dit Montesquieu. Ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très grand zèle pour les remplir ; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle : plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les prin-

cipes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques. »

Pour flétrir la persécution religieuse, il raconte que dans un auto-da-fé à Lisbonne, où l'on faisait brûler une jeune fille juive de dix-huit ans, une voix s'éleva auprès du bûcher, et il prête à l'orateur israélite un éloquent plaidoyer en faveur de la tolérance et de l'humanité : « Vous nous faites mourir, dit-il, nous qui ne croyons que ce que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez... Vous voulez que nous soyons chrétiens, et vous ne voulez pas l'être. Mais si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez au moins des hommes : traitez-nous comme vous feriez, si, n'ayant que ces faibles lueurs de justice que la nature nous donne, vous n'aviez point une religion pour vous conduire, et une révélation pour vous éclairer. Si le ciel vous a assez aimés pour vous faire voir la vérité, il vous a fait une grande grâce ; mais est-ce aux enfants qui ont l'héritage de leur père de haïr ceux qui ne l'ont pas eu ? »

Montesquieu accepte tous les systèmes de gouvernement. Il dit avec raison : « Le gouvernement le plus conforme à la nature est celui qui se rapporte le mieux à la disposition du peuple pour lequel il est établi. » Mais de tous les gouvernements celui qui lui inspire les

plus vives sympathies, est le gouvernement de l'Angleterre, qu'il déclare « le plus libre pays qui soit au monde, sans en excepter aucune république. » Les chapitres où il fait l'éloge de la constitution anglaise, qu'il semble proposer pour modèle à tous les peuples, sont parmi les plus beaux de son livre. Le premier, il a expliqué admirablement le mécanisme de cette constitution, alors mal comprise en Europe et en Angleterre ; il montre que c'est la division des trois pouvoirs, celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes, qui est le vrai fondement de la liberté, comme leur réunion fit plus tard chez nous le despotisme de la Convention et de l'Empire.

Aussi l'ouvrage de Montesquieu fut-il en Angleterre l'objet d'une admiration passionnée. Il paraît même que cet enthousiasme s'étendit jusqu'au vin qu'il récoltait dans ses vignes et qu'il vendait lui-même. Les commandes devinrent plus considérables, et il s'applaudissait naïvement de ce double succès. « On me demande, écrivait-il en 1752, une commission pour quinze tonneaux. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là contribue, à ce qu'il paraît, au succès de mon vin ; mais je crois que mon vin y fait encore plus fortune que mon livre. »

Vingt-deux éditions en dix-huit mois et un grand

nombre de traductions en plusieurs langues attestèrent le succès de « l'Esprit des lois » en Europe. En France, l'accueil fut moins flatteur qu'en Angleterre. La société légère du XVIIIe siècle, ennemie des choses sérieuses, trouva plus commode de railler ce livre que de le lire et de le comprendre. Madame Du Deffant, qui devait traiter d'ennuyeux et de déclamatoire le grand ouvrage de Gibbon sur l'empire romain, dit avec plus de finesse que de vérité : « C'est de l'esprit sur les lois. » Le mot fit fortune et fut adopté par les contemporains. Mais quand ce serait vrai, l'esprit aurait-il dû empêcher d'admirer les idées neuves et profondes, la variété infinie des aperçus, la science prodigieuse que renferme un tel ouvrage ?

Voltaire fit d'abord du livre de Montesquieu ce bel éloge tant de fois cité : « Le genre humain avait perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. » Mais il adopta bientôt comme les autres le bon mot de madame Du Deffant, et n'épargna pas les critiques à « l'Esprit des lois ». Il n'aimaitpas Montesquieu, qui le lui rendait bien. Il ne lui pardonnait pas d'avoir dit dans les « Lettres persanes » que « les poètes sont des auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accabler la raison sous les agréments. » Quand on lui reprochait ses traits satiriques contre Montesquieu, il répondait : « Il est coupable de lèse-poésie. »

Il est probable que Voltaire avait encore plus de peine à pardonner à Montesquieu l'éloge qu'il fait de la religion chrétienne en plusieurs endroits de « l'Esprit des lois ».

Depuis Voltaire, les critiques n'ont pas manqué à l'ouvrage de Montesquieu. On a attaqué l'ensemble et les détails. Ce grand publiciste voulait faire sortir une théorie d'une vaste revue des faits historiques. On lui reproche d'avoir établi quelques principes trop absolus, auxquels il asservit les faits. « J'ai posé les principes, dit-il, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes. » C'est vrai ; mais souvent les faits se plient avec l'aide de l'écrivain. Il nous montre, par exemple, les événements arrivés dans l'histoire d'un peuple comme les conséquences nécessaires de sa constitution. « Étant donnée la constitution, trouver l'histoire du peuple ; étant donnée l'histoire, trouver la constitution. » D'après ce principe, tout serait réglé d'avance, sinon par la fatalité, du moins par une nécessité résultant d'une constitution, comme si mille circonstances ne modifiaient pas le caractère primitif d'un peuple et les lois qu'il s'est d'abord données. Ce serait tomber dans le fatalisme et ôter à l'histoire toute moralité.

Quelques-unes des erreurs de Montesquieu doivent être attribuées moins à son génie qu'à l'état des sciences physiques, de la statistique, de l'économie politique, qui

n'étaient pas encore nées ou qui étaient dans l'enfance. Il voulut, par exemple, essayer le premier de montrer comment la constitution d'un peuple, sa religion, ses mœurs, ses vertus et ses vices tiennent à son climat, à sa manière de se nourrir et au sol qu'il habite. Ainsi le nord est voué à la liberté, le midi à la servitude; les climats chauds rendent les hommes lâches et débauchés, tandis que les climats froids les font braves et vertueux ; les peuples du nord ont embrassé le protestantisme à cause de leur esprit d'indépendance ; par une raison contraire, le midi est resté catholique. De même, les femmes sont naturellement inférieures aux hommes dans les pays chauds, égales dans les tempérés, et supérieures dans les pays froids. Si cela était vrai, il suffirait, pour résoudre la plupart des problèmes de l'histoire d'un peuple, de savoir la latitude du pays qu'il habite. Ce serait encore du fatalisme. Mais un coup d'œil jeté sur l'état de l'Europe donne bien des démentis à ce système et montre que Montesquieu ne tient pas assez de compte de la diversité des races, de l'influence de la religion et de mille accidents qui modifient le caractère primitif des peuples autant que le climat peut le faire. La Russie n'est pas plus libre au nord qu'au midi; la Suède luthérienne est le pays le plus intolérant de l'Europe, et l'on ne voit pas que les Suédoises soient supérieures aux Italiennes ; l'Irlande est restée catho-

lique, bien qu'elle soit située plus au nord que la Suisse et la Bohême.

On est étonné de voir Montesquieu, si versé dans la connaissance du passé, partager quelques-unes des erreurs de Rousseau, qui savait peu l'histoire. Il dit, par exemple, que « le salut du peuple est la suprême loi ». Ce principe justifierait tous les crimes politiques. Mais il est faux. La suprême loi des peuples, comme des individus, c'est la justice. Un peuple, pas plus qu'un individu, ne doit jamais s'affranchir de la loi morale.

C'est en vertu du même principe que Montesquieu trouve admirable l'ostracisme athénien, qui permettait de bannir sans jugement tout homme éminent devenu suspect à ses concitoyens. Peut-on admirer chez un peuple une loi qu'on trouverait monstrueuse chez un despote ?

« Le peuple, dit-il ailleurs, est admirable pour discerner le mérite et pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. » Montesquieu n'avait pas fait comme nous l'expérience des élections populaires. Nous avons vu la démocratie à l'œuvre, et nous savons que la brigue l'emporte plus souvent que le mérite, et que le mérite l'emporte rarement sans brigue.

Il prétend encore que « la brigue, dangereuse dans un sénat et dans un corps de nobles, ne l'est pas dans le

peuple, dont la nature est d'agir avec passion. » Mais parce qu'un peuple est passionné, n'y a-t-il aucun danger à exciter sa passion et à l'exploiter? La majorité, nous le voyons, peut résulter d'une passion aveugle comme d'une conviction sérieuse, d'une pression tyrannique comme d'une liberté complète.

Si l'on envisage « l'Esprit des lois » sous le rapport de la composition littéraire, on y trouve bien à reprendre : ce n'est pas un livre bien fait. Il manque de méthode dans l'ensemble, de proportion dans les détails, de raison dans la distribution des matières. Il est divisé en rente et un livres et subdivisé en six cents chapitres, souvent sans motif, sans liaison, sans proportion. Il y a des chapitres de dix pages, et d'autres de deux lignes. Un chapitre court est quelquefois suivi d'un autre, de deux, même de trois autres, tous courts et intitulés : « Continuation du même chapitre ». « Les interruptions, les repos, les sections, dit Buffon, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents. » Après tous ces morcellements un peu arbitraires, l'auteur ne donne aucune conclusion générale : il finit par un long et savant livre sur la théorie des lois féodales chez les Francs. Un résumé, tel qu'il aurait pu le faire, aurait mieux couronné son immortel ouvrage.

Nous n'avons encore rien dit du style de Montesquieu. On parlait un jour de son style devant Buffon. « Le style

de Montesquieu! s'écria-t-il dédaigneusement; mais Montesquieu a-t-il un style? — Il a le style du génie, lui répondit Grimm, et vous avez le génie du style. » On aurait pu dire à Grimm que Montesquieu a le génie du style, comme le style du génie. Ce grand écrivain n'a pas la pompeuse élégance de Buffon, ni l'incomparable clarté de Voltaire, ni l'éloquence passionnée de Rousseau. Son style est coupé, concis, nerveux, plein de force, de saillies ingénieuses, de traits piquants et inattendus. Chez lui, comme chez tous les grands écrivains, la vigueur de l'expression vient de la vigueur des conceptions : il pensait fortement, et il écrivait avec force. Souvent on croirait entendre Bossuet, comme dans ce morceau sur la tyrannie des empereurs romains : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit il qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? » On reproche au style de Montesquieu de laisser à désirer sous le rapport de la douceur, de l'harmonie, de la grâce et même de la correction.

Montesquieu avait dit en terminant son livre : « Je suis accablé de lassitude; je compte me reposer le reste de

mes jours. » Sa vue, faible de tout temps, était presque épuisée par ses longues lectures. « Il me semble que ce qui me reste encore de lumière n'est que l'aurore du jour où mes yeux se fermeront pour jamais. » En 1750, il se retira tout à fait au château de La Brède, et y passa dans le repos les six dernières années de sa vie. Doué d'un calme philosophique, il ne prit pas d'abord la peine de répondre aux nombreuses critiques que l'on fit de son livre. Il disait que « le public le vengeait assez par le mépris et l'indignation ».

Mais un gazetier janséniste l'ayant accusé de scepticisme et d'incrédulité, il crut devoir réfuter un reproche aussi injurieux. Il reprit la plume et écrivit la « Défense de l'Esprit des lois », modèle de discussion et de plaisanterie. Il se félicitait d'y avoir pris un ton de modération maligne, plus puissant que la violence. « Ce qui me plaît dans ma « Défense », disait-il, ce n'est pas de voir mes théologiens mis à terre, mais de les y voir couler doucement. »

Trois ans après, Montesquieu mourut d'une maladie inflammatoire, pendant un voyage qu'il fit à Paris. Des jésuites assiégèrent son lit de mort pour obtenir des rétractations; il ne voulut rien rétracter. « J'ai toujours respecté la religion, répondit-il; la morale de l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. » Le curé de l'église de Saint-Sulpice lui donna la commu-

nion : « Vous comprenez, lui dit-il, combien Dieu est grand! — Oui, répondit le mourant, et combien les hommes sont petits! » Et il s'endormit du sommeil éternel.

La France, qui avait porté le deuil de Voiture, ne s'aperçut pas plus de la mort de Montesquieu que de celle de Molière et de Pascal. Son convoi fut solitaire; Diderot seul le suivit. Pas un hommage public ne fut rendu au tombeau de cet homme que l'Angleterre eût fait grand chancelier et enterré dans Westminster entre Shakespeare et Newton.

On est heureux, en admirant l'esprit et les ouvrages d'un grand écrivain, de voir qu'il mérite comme homme notre estime et notre affection. Montesquieu avait un caractère noble et bienfaisant. On cite de lui plusieurs traits de bonté.

Il reçut un jour d'un artiste anglais, nommé Sully, qui contribua beaucoup aux progrès de l'horlogerie en France, le billet suivant : « J'ai envie de me pendre; mais je crois cependant que je ne me pendrais pas si j'avais cent écus. » Il lui répondit : « Je vous envoie cent écus, mon cher Sully; ne vous pendez pas et venez me voir. »

Au reste Montesquieu prenait grand soin de cacher le bien qu'il faisait. Ce fut par hasard qu'on découvrit, après sa mort, ce trait de générosité, qui a été mis sur la scène sous le titre du « Bienfait anonyme ». Montes-

quieu allait de temps à autre voir une de ses sœurs à Marseille. Un dimanche soir, il se promenait sur le port lorsqu'il fut invité par un jeune matelot à entrer dans son bateau pour faire une promenade en mer. Il accepta, et crut bientôt s'apercevoir que ce jeune homme n'était pas habile rameur. Il le questionna. Le batelier répondit qu'il était joaillier de son métier, et qu'il louait ce bateau les fêtes et les dimanches pour gagner quelque argent et aider sa mère et ses sœurs à racheter son père, enlevé par des corsaires algériens, et esclave a Tétouan. Montesquieu fut touché du récit de ce jeune homme et de l'état de cette famille intéressante ; il s'informa du nom du père et de celui du maître à qui il appartenait. Descendu à terre, il donna au batelier sa bourse, qui contetait seize louis. Six semaines après, le père arriva chez lui. Il jugea à l'étonnement de sa femme et de ses enfants, qu'il ne leur devait pas sa liberté, comme il l'avait cru d'abord ; et il leur raconta que non-seulement on l'avait racheté, mais qu'on avait encore pourvu aux frais de son habillement et de son passage, et qu'on lui avait remis une somme de cinquante louis. Le jeune homme pensa aussitôt à son bienfaiteur inconnu, et il se mit en devoir de le chercher. Au bout de deux ans, il le rencontra dans la rue, et il le conjura de permettre à une famille qui lui devait son bonheur de lui exprimer sa reconnaissance. Montesquieu resta impassible ; il fei-

gnit de ne pas savoir ce qu'il voulait dire, et il s'échappa à la faveur de la foule qui commençait à s'assembler. Après sa mort, on trouva dans ses papiers une note indiquant qu'une somme de 7,500 francs avait été envoyée à un banquier anglais, à Cadix. On écrivit à ce banquier; il répondit que cette somme avait été employée à racheter un Marseillais nommé Robert, esclave à Tétouan. La famille de Robert raconta le reste.

Montesquieu a laissé, sous le titre de « Pensées », des remarques sur son propre caractère. Citons-en quelques-unes; elles achèveront de le faire connaître.

« Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui.

« Ma machine est si heureusement construite, que je suis frappé par tous les objets, assez vivement pour qu'ils puissent me donner du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me causer de la peine.

« Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière; je vois la lumière avec une espèce de ravissement; et tout le reste du jour je suis content. Je passe la nuit sans m'éveiller; et le soir, quand je vais au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche de faire des réflexions.

« Je suis amoureux de l'amitié.

« Je pardonne aisément, par la raison que je ne suis

pas haineux : il me semble que la haine est douloureuse.

« Je n'ai point paru dépenser, mais je n'ai jamais été avare; et je ne sache pas de chose assez peu difficile pour que je l'eusse faite pour gagner de l'argent.

« Je n'ai pas laissé, je crois, d'augmenter mon bien, j'ai fait de grandes améliorations à mes terres ; mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnait, que pour l'idée de devenir plus riche.

« Il faut regarder son bien comme son esclave ; mais il ne faut pas perdre son esclave.

« Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses.

« La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

« Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

« Un fonds de modestie rapporte un très-grand fonds d'intérêt.

« Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime. »

XV

VOLTAIRE

(1694-1778)

Voltaire est la personnification du XVIIIe siècle : il en représente le bien et le mal. Si l'on voit en lui cette haine ardente des abus, de l'oppression et de la persécution religieuse, cet amour zélé de l'humanité, de la liberté, de la tolérance, qui sont le côté louable de son époque, on y trouve aussi l'esprit de critique et de raillerie, le scepticisme, le fanatisme de l'irréligion, le génie destructeur, le cynisme moral, qui font un contraste déplorable avec les bonnes qualités de ce siècle célèbre. Voltaire, comme ses contemporains, peut justifier les éloges les plus enthousiastes et les censures les plus sévères. On pourrait lui appliquer le mot de La Bruyère sur Rabelais : « Où il est mauvais, il passe bien au-delà du pire ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent. »

Voltaire ne représente pas seulement son siècle ; nul

plus que lui n'est marqué des traits distinctifs de la nation française. Il en a le caractère léger, souple au suprême degré ; cette intelligence vive et prompte ; cet esprit gaulois, sensé, moqueur, habile à saisir le ridicule. ennemi du merveilleux, ami du simple et du vrai, le don et le besoin de plaire, le talent de dire légèrement des choses solides, et ce style clair, facile, animé, que l'on est convenu de considérer comme les qualités caractéristiques de notre pays et de notre littérature.

C'est à cette réunion des qualités et des défauts de son pays et de son temps, que Voltaire dut cette espèce de royauté littéraire qu'il exerça sur tout le XVIIIe siècle. Il y joignait des dons précieux pour un chef de parti : il avait une merveilleuse facilité, un rare bon sens, de l'esprit à faire peur, comme disait Bossuet de Fénelon, une habileté consommée, une activité infatigable ; ajoutons-y une insatiable passion de popularité, qui lui inspira la plupart de ses ouvrages et qui lui fit commettre le plus grand de ses crimes littéraires : c'est pour plaire à ses licencieux contemporains qu'il écrivit ce livre contre Jeanne d'Arc, qui est une insulte au patriotisme et à la pudeur publique.

François-Marie AROUET, si célèbre sous le nom de VOLTAIRE, naquit à Paris ; il était fils d'un notaire, devenu trésorier de la Chambre des comptes. Cet enfant, destiné à vivre plus de quatre-vingts ans, était si chétif au mo-

ment de sa naissance, qu'on fut obligé de différer son baptême pendant neuf mois. Il eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf, homme sans foi et sans mœurs, un de ces épicuriens qui supportaient avec impatience la dignité austère des trente dernières années du règne de Louis XIV. Ce prêtre incrédule se chargea de donner à son filleul les premières notions du vice et de l'incrédulité. Par ses soins, le jeune Arouet, à peine âgé de trois ans, balbutiait « la Moïsade », petit poème impie et sans talent, qui résume tout ce qu'il répandit plus tard de sarcasmes contre l'Écriture sainte. Ces premières impressions ne s'effacèrent jamais.

A dix ans, Arouet entra au collége des Jésuites. Il y fit l'admiration de ses professeurs par ses talents et son ardeur pour le travail, et leur effroi par la hardiesse et l'indépendance de ses idées. Au lieu de jouer avec ses camarades, il allait passer ses récréations dans la bibliothèque, et il disait à ceux qui lui reprochaient cette indifférence pour le jeu : « Ma foi, chacun saute et s'amuse à sa manière. » Le P. Porée, un de ses plus savants professeurs, charmé de ses heureuses dispositions, lui donnait des soins particuliers et lui prédisait un brillant avenir. Cet écolier, qui, suivant son expression, « avait bégayé des vers au sortir du berceau, » annonçait déjà une rare facilité pour la versification. Le P. Le Jay, son professeur de rhétorique, fut effrayé de ses railleries

contre l'histoire sacrée et profane, et de son scepticisme précoce. Il dit un jour de lui : « Ce jeune homme deviendra le coryphée du déisme en France. » Ces deux prédictions devaient s'accomplir.

La réputation du jeune Arouet avait franchi les murs du collége. Dès qu'il eut terminé ses études, son parrain le présenta dans les salons incrédules qu'il fréquentait ; il le mena chez le marquis de Lafare, ami de madame de La Sablière ; chez l'abbé de Chaulieu, poëte épicurien ; chez la vieille Ninon de Lenclos, autre épicurienne, qui fut charmée de son esprit et qui lui légua une somme de deux mille francs pour acheter des livres ; chez le duc de Vendôme, le héros de Villaviciosa, et chez son frère, grand-prieur de l'ordre de Malte, qui réunissait au Temple une société mêlée d'hommes de cour et d'hommes de lettres, tous de bonne campagnie malgré la licence de leurs mœurs et de leurs opinions religieuses. C'est là que Voltaire prit cette délicatesse de goût, cette politesse exquise et ces façons de grand seigneur, qu'il conserva toute sa vie. Il avait du tact et de la hardiesse : il savait ce qu'il fallait accorder au rang, et ce qu'il devait s'accorder à lui-même. Il prenait un ton d'aisance et se mettait sur un pied d'égalité, même avec les princes. Un jour le prince de Conti ayant lu des vers de sa façon, le jeune Arouet s'écria : « Sommes-nous ici tous princes ou tous poëtes ? »

La réputation précoce qu'il s'était faite par son esprit et par quelques poésies légères lui coûta cher. A la mort de Louis XIV, il parut un déluge de satires contre sa mémoire. On accusa le jeune Arouet d'avoir fait un de ces libelles, dont la plupart des vers commençaient par « J'ai vu » et qui finissait par ce vers si connu :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut enfermé à la Bastille. Cette injuste persécution éveilla sa sympathie pour les faibles et les opprimés. C'est en prison qu'il fit la tragédie « d'Œdipe » et qu'il commença celle de « Mariamne » et le poème de « la Ligue », intitulé plus tard « la Henriade » où il se proposait de flétrir les bourreaux de la Saint-Barthélemy. Au bout d'un an, le régent, convaincu de son innocence, le fit mettre en liberté et voulut le voir. Arouet se rendit au Palais-Royal. Pendant qu'il attendait son tour pour être présenté, un orage terrible éclata. « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, dit-il, les choses n'en iraient pas plus mal. » Ce sarcasme irrespectueux fut rapporté au régent, qui éclata de rire et accorda au frondeur une gratification, en lui disant : « Soyez sage à l'avenir, j'aurai soin de votre fortune. — Je remercie Votre Altesse de ce qu'elle veut bien se charger de ma

nourriture, reprit Arouet ; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement (1717). »

C'est vers cette époque qu'Arouet remplaça son nom par celui de Voltaire, comme plus sonore, plus harmonieux. Jusqu'alors il avait signé « Arouet le jeune » pour se distinguer de son frère aîné. C'est avec les lettres de ces trois mots abrégés « Arouet l. j. » qu'il forma, dit-on, le nom de « Voltaire », en prenant « u » pour « v », et « j » pour « i », comme c'était alors l'usage. Selon d'autres, le nom de Voltaire est celui d'une terre que possédait le trésorier Arouet.

Un an après sa sortie de la Bastille, Voltaire fit ses débuts au théâtre par la tragédie « d'Œdipe », sujet où avait échoué le grand Corneille (1718). Cette pièce, écrite par un jeune homme de vingt-quatre ans, fut fort applaudie : elle fit croire au réveil de la tragédie telle que Corneille et Racine l'avaient créée. On y admirait un éclat, un mouvement, un coloris et une élégance de style, qui s'étaient perdus depuis la mort de ces deux grands poëtes. On applaudit surtout ces deux vers fameux contre les prêtres de Jupiter :

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

Le poëte frappait les prêtres chrétiens sur le dos des prêtres du paganisme. Ce fut le premier signal d'une

guerre qui devait durer plus de soixante ans et amener la ruine de la religion et de la royauté.

Après avoir ressuscité la tragédie, Voltaire voulut doter la France d'un poème épique. Il fit « la Henriade », qui eut un immense succès, et qui le plaça bien au-dessus de tous les poètes de l'époque (1724). En même temps, il continuait son chemin dans le monde : il cultivait la société des plus grands seigneurs, les Villars, les Sully, les Richelieu ; il passait ses étés de château en château, il rimait des flatteries pour madame de Prie, favorite du premier ministre, il se faisait présenter à la cour et assistait aux noces de Louis XV et de Marie Leczinska. « La reine m'a très-bien reçu, dit-il ; elle a pleuré à « Mariamne », elle a ri à « l'Indiscret » ; elle me parle souvent ; elle m'appelle « mon pauvre Voltaire. » La reine lui accorda sur sa cassette une pension de quinze cents francs, mais il ne put faire agréer au roi Louis XV la dédicace de son poème de « la Ligue », faveur qu'il demandait avec instance. Un accident vint troubler sa vie et l'arrêter un moment dans sa brillante carrière.

Un jour il dînait chez le duc de Sully. Parmi les convives était le chevalier de Rohan-Chabot, homme méprisable, avec lequel il engagea une discussion. « Quel est, demanda-t-il, ce jeune homme, qui, pour me contredire, parle si haut ? — Monsieur le chevalier, répondit Voltaire, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais

qui sait honorer celui qu'il porte. » Le chevalier de Rohan se leva de table et se vengea par un lâche guet-apens. Peu de jours après cette scène, Voltaire étant encore à dîner chez le duc de Sully, quelqu'un vint lui dire qu'on le demandait à la porte de l'hôtel. Il y court : il est saisi et bâtonné par des laquais déguisés du chevalier de Rohan. Quand il raconta cet outrage, il ne trouva que froideur auprès du duc de Sully, qui refusa de prendre parti pour un bourgeois contre un grand seigneur. « Eh bien, dit Voltaire, que l'outrage retombe sur vous ! » Il ne voulut plus le revoir ; et, par une vengeance peu digne d'un philosophe, il supprima le personnage de Sully dans « la Henriade », et le remplaça par celui de Mornay, bien moins populaire que le grand ministre de Henri IV. On prétend que Voltaire alla demander justice au duc de Bourbon, alors premier ministre. « Justice est faite, », lui répondit le duc de Bourbon.

Il résolut de se venger lui-même. Il s'enferma et apprit jour et nuit l'escrime et l'anglais. Quand il se crut assez fort, il envoya défier son adversaire. Rohan feignit d'accepter le cartel pour le lendemain ; mais, dans la nuit, il obtint du duc de Bourbon un ordre pour faire enfermer son ennemi à la Bastille. Voltaire ne sortit de prison que sous la condition de se retirer en Angleterre (avril 1726).

L'Angleterre, « le pays de la liberté de penser et d'écrire, » exerça une grande influence sur l'esprit de

Voltaire. Il vécut près de trois ans à Londres, au village de Wandsworth, dans l'étude de la littérature anglaise et dans la société des hommes les plus célèbres du temps. Il demeurait chez un riche négociant, appelé Falkener, qui devint plus tard ambassadeur à Constantinople; il avait pour amis le poète Pope et le fameux lord Bolingbroke, qu'il avait connu en France, et qui était son maître en scepticisme; il vit aussi beaucoup le poète comique Congreve, et il le prit d'abord pour le Molière de l'Angleterre. Il s'aperçut bientôt que Congreve, comme Gray plus tard, tenait plus à passer pour un « gentleman » élégant que pour un auteur de mérite. Il s'impatientait de cette ridicule affectation. « Parbleu, dit-il un jour, je me serais bien gardé de venir de si loin, si j'avais cru ne voir qu'un « gentleman ».

Ce qui frappa le plus Voltaire, ce fut cette liberté de parler et d'écrire, qui régnait partout, dans les théâtres, dans la chaire, dans les livres, dans les journaux, et qui était alors inconnue ou gênée sur le continent. Il remarqua aussi la considération qu'on attachait aux lettres et aux sciences; Addison avait été ministre; Prior, diplomate; Locke, président du bureau de commerce; Steele et Swift avaient joui d'un grand crédit: il vit les restes de Newton, directeur des monnaies, portés en grande pompe à Westminster par les premiers personnages de l'aristocratie. Tout cela charmait cet esprit supérieur, ambitieux, et lui

inspirait de tristes réflexions sur la France, d'où Descartes avait cru devoir se bannir, où Corneille et La Fontaine étaient morts pauvres, où Molière avait été privé de sépulture, où Fénelon avait été relégué dans son diocèse pour avoir parlé des devoirs de la royauté, et Racine disgracié pour avoir écrit quelques pages secrètes sur la misère des peuples. De retour dans son pays, au lieu d'un gouvernement libre et fort, d'une aristocratie active, occupée, il retrouva un gouvernement faible et tyrannique, une noblesse oisive et insolente, qui ne savait que briller dans les salons par son esprit et sur les champs de bataille par son courage, un clergé sans foi et sans mœurs, qui n'opposait que des persécutions aux attaques des écrivains irréligieux. Ces contrastes, humiliants pour la France, agirent fortement sur l'esprit de Voltaire. Sa raison s'enhardit, et sa haine contre nos vieilles institutions en devint plus sérieuse et plus opiniâtre.

La littérature de l'Angleterre n'eut pas moins d'influence sur Voltaire que les écrits et la conversation de ses libres penseurs; il puisa à pleines mains dans ces trésors inconnus à la France. Il étudia le sublime poème de Milton, la philosophie de Bacon et de Locke, les immortelles découvertes de Newton, le burlesque de Butler, les chefs-d'œuvre dramatiques de Shakspeare; il goûta beaucoup les beaux discours en vers de Pope, et il fit plus tard de nombreux emprunts à ces divers ou-

vrages. En même temps, il écrivait ses « Lettres sur les Anglais », où il révélait l'Angleterre à la France ; il commençait sa tragédie de « Brutus », et publiait une nouvelle édition de « la Henriade », dédiée à la reine Caroline, femme de George II.

Après trois ans d'exil, Voltaire obtint son rappel (1729). Il s'occupa de s'assurer une fortune indépendante, et il y travailla avec cette intelligence et cette activité qu'il mettait à tout. « J'ai vu, dit-il, tant de gens de lettres pauvres et méprisés, que j'ai conclu dès longtemps que je ne devais pas en augmenter le nombre. » Il gagna plusieurs lots dans des loteries, et il fit de si gros bénéfices dans le commerce de Cadix, dans celui des blés et dans les fournitures de l'armée, qu'en moins de trois ans il fut plusieurs fois millionnaire. Une foule d'ouvrages en prose et en vers, publiés avec une étonnante rapidité, vinrent ajouter à cette opulente fortune et mirent le comble à sa réputation, déjà grandie par son exil.

Ses attaques continuelles contre la religion lui attirèrent bientôt des démêlés avec le pouvoir. Le lieutenant de police lui dit un jour : « Quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire le christianisme. — C'est ce que nous verrons », répondit l'orgueilleux déiste. Les « Lettres anglaises », où il passait en revue la politique, la philosophie, la religion et la littérature de l'Angleterre, et où il n'épargnait pas les sarcasmes contre les prêtres,

furent condamnées à être brûlées par la main du bourreau. Voltaire, craignant des persécutions personnelles, quitta Paris, et se retira chez la marquise du Châtelet, au château de Cirey, situé à quelques lieues de Vassy en Champagne. Madame du Châtelet, à qui la science doit une « Analyse de la philosophie de Leibnitz » et une traduction des « Principes de Newton », était une femme sans mœurs, mais spirituelle et savante : elle savait le latin, l'anglais et l'italien, et cultivait avec succès les sciences exactes; « elle lisait Virgile, Pope et l'algèbre comme un roman. »

Cette liaison de Voltaire avec madame du Châtelet, qui dura quinze ans, fut troublée par son esprit inquiet, turbulent, indiscret, par des scènes orageuses, où ils étaient quelquefois « à couteaux tirés », par ses démêlés avec ses libraires, et par ses fureurs contre ses critiques, surtout contre Desfontaines, qu'il traite de « monstre ennemi du genre humain ». Mais ces querelles ne l'empêchaient pas de cultiver à la fois l'histoire, la poésie et les sciences naturelles. C'est à Cirey qu'il écrivit les « Éléments de la philosophie de Newton », ses « Discours en vers sur l'homme », les tragédies « d'Alzire », de « Mérope » et de « Mahomet », qu'il appelait « Tartuffe le grand », la comédie de « l'Enfant prodigue », l'Histoire universelle sous le titre « d'Essai sur les mœurs, » le « Siècle de Louis XIV », et un grand nombre d'autres ouvrages, qui parurent plus tard.

Pendant son séjour à Cirey, Voltaire fit la connaissance de Frédéric II, alors prince royal de Prusse. Passionné pour la langue française, la poésie, la philosophie sceptique, le prince Frédéric le choisit pour son confident et son guide. Il vivait retiré au château de Rheinberg, sur la frontière de Mecklembourg, où son père l'avait exilé. De là il écrivit à Voltaire; puis il envoya un de ses officiers complimenter « les divinités de Cirey », et leur offrir son portrait. Alors commença entre ces deux grands hommes cette correspondance qui pourrait servir de modèle de l'art d'écrire avec agrément sur les sujets les plus sérieux, et qui souvent en apprendrait au plus habile en fait de flatteries. « Il me traitait d'homme divin, dit Voltaire; je le traitais de Salomon. Les épithètes ne nous coûtaient rien. »

Cependant, la publication de ses ouvrages et la représentation de ses pièces le rappelaient souvent à Paris. Il ne négligeait rien pour assurer le succès d'un livre ou d'une tragédie et pour faire parler sans cesse de lui. Tout lui était bon. Il se mettait même quelquefois en scène. Ainsi, à une représentation « d'Œdipe », il parut sur le théâtre, portant la queue du grand prêtre. A la première représentation « d'Oreste, » voyant le pubiic applaudir un passage imité de Sophocle, il s'élança hors de sa loge : « Courage, Athéniens, s'écria-t-il, c'est du Sophocle. » Pendant la première représentation de « Maho-

met, il reçut un billet de Frédéric II, qui lui annonçait la victoire de Molwitz. Aussitôt il fit interrompre le spectacle et donna lecture de la lettre. C'était un moyen de mettre le public en bonne humeur. « Vous verrez, dit-il tout bas à ses voisins, que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne. » Quand on joua « Mérope », il se montra dans presque toutes les loges. Cette pièce excita dans le parterre un enthousiasme sans exemple. On demanda l'auteur. Il parut dans la loge de la maréchale de Villars; on cria à la jeune duchesse de Villars de l'embrasser, et elle fut obligée de se prêter au caprice du public, ivre d'admiration et de plaisir.

La France était alors engagée dans l'injuste et funeste guerre de la succession d'Autriche. Frédéric II, qui l'avait allumée, avait saisi la Silésie et fait sa paix particulière. Pour le déterminer à rentrer dans la lutte, le ministère français imagina d'envoyer en secret Voltaire à Berlin. Cette mission eut un plein succès. Le roi de Prusse, persuadé par le poète-ambassadeur, ou plutôt craignant pour sa nouvelle conquête, reprit les armes, et cette diversion fut très-utile à la France (1743).

Cet éminent service et la protection de madame de Pompadour, qui commençait alors son règne de sultane favorite, valurent à Voltaire les bonnes grâces de la cour. Il obtint le brevet d'historiographe de France, qu'il qualifiait de « magnifique bagatelle », et la charge de gentil-

homme ordinaire du roi, avec le droit de la revendre sans en quitter le titre; et il vit l'Académie française, dont on l'avait jusqu'alors écarté, lui ouvrir ses portes. Il est vrai que son élection lui coûta des démarches peu philosophiques. Pour obtenir les suffrages des hommes religieux, il fit une profession de foi très-chrétienne, et protesta de son attachement à l'Église catholique. « Si l'on trouve dans mes ouvrages, écrit-il effrontément au P. de la Tour, une seule ligne capable de scandaliser seulement un sacristain de paroisse, je suis prêt à la déchirer; je veux vivre et mourir tranquille, dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. » Le jour de sa réception, le nouvel académicien prononça un discours brillant, original, relevé par des observations judicieuses sur le goût, et de fines louanges de nos grands écrivains (1746).

La faveur de Voltaire à la cour ne fut pas de longue durée. La liberté de ses manières choquait Louis XV, qui n'avait jamais eu de goût pour lui. Après la représentation d'un opéra-ballet, qu'il avait fait pour une fête donnée à Versailles, et où il avait peint le roi sous les traits de Trajan, il l'attendit à sa sortie de sa loge, et lui dit : « Trajan est-il content ? » Louis XV, moins flatté du parallèle que blessé de la familiarité de la question, lui tourna le dos sans lui répondre. Il déplut aussi à madame de Pompadour, qui cessa de l'admettre dans les

petits appartements, et qui, pour blesser son amour-propre de poète tragique, releva et fit jouer les tragédies presque oubliées du vieux Crébillon. Voltaire se vengea en homme d'esprit : il refit quelques-unes de ces tragédies, qu'on louait aux dépens des siennes, et obligea le public à les remettre à leur place. Il écrivait gaiement : « Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maison de Crébillon. »

Sur ces entrefaites, il eut la douleur de perdre la marquise du Châtelet, qui mourut à Lunéville (1749). Alors, il ne résista plus aux instances de Frédéric II, qui depuis dix ans le sollicitait d'aller s'établir dans ses États. Il annonça cette nouvelle à sa nièce dans une lettre fort spirituelle : « On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire « oui ». Il fallait bien finir par le mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. » Cependant son départ pour Berlin éprouva quelque difficulté. Frédéric II voulait payer les frais du voyage et offrait mille louis. Voltaire demandait mille louis de plus pour madame Denis, sa nièce, qui désirait l'accompagner. Le roi les refusait. « Je serai fort aise que madame Denis vous accompagne, lui écrivait-il ; mais je ne la demande pas. — Quelle lésine ! disait Voltaire. Il donnera les mille louis, ou je n'irai pas à Berlin. » Pendant

qu'il marchandait son départ, il apprit que le roi avait reçu à bras ouverts un mauvais poète, nommé Arnaud Baculard, et qu'il lui avait dit dans une épître :

Voltaire est à son couchant ;
Vous êtes à votre aurore.

Ces vers le firent bondir de fureur. « C'est un roi qui écrit cette sottise énorme ! s'écria-t-il. Ah ! qu'il se mêle de régner ! J'irai, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes ! » Dès ce moment, le voyage fut décidé, et il ne fut plus question des mille louis pour madame Denis.

Marmontel, qui raconte ces détails, nous a laissé le récit d'une autre scène qui montre que Voltaire, quoique généreux, avait les manies d'un avare dans les plus petites choses. « Il lui avait pris fantaisie d'avoir en voyage un couteau de chasse, et un matin on lui en apporta une certaine quantité pour en choisir un. Il le choisit. Mais le marchand voulait un louis de son couteau de chasse, et Voltaire s'était mis dans la tête de n'en donner que dix-huit francs. Le voilà qui calcule en détail ce qu'il peut valoir : il ajoute que le marchand porte sur son visage le caractère d'un honnête homme, et qu'avec cette bonne foi qui est peinte sur son front, il avouera qu'à dix-huit francs cette arme est bien payée. Le marchand accepte l'éloge qu'il veut bien faire de sa figure ;

mais il répond qu'en honnête homme il n'a qu'une parole, qu'il ne demande au juste que ce que vaut la chose, et qu'en la donnant à plus bas prix, il ferait tort à ses enfants. « —Vous avez des enfants? lui demande Voltaire. — Oui, monsieur, j'en ai cinq, trois garçons et deux filles. — Eh bien! nous songerons à placer les garçons, à marier les filles. J'ai des amis dans la finance, j'ai du crédit dans les bureaux; mais terminons cette petite affaire : voilà vos dix-huit francs; qu'il n'en soit plus parlé. » Le bon marchand se confondit en remercîments de la protection dont voulait l'honorer Voltaire; mais il se tint à son premier mot pour le prix du couteau de chasse, et n'en rabattit pas un liard. J'abrége cette scène, qui dura un quart d'heure par les tours d'éloquence et de séduction que Voltaire employa inutilement, non pas à épargner six francs, qu'il aurait donnés à un pauvre, mais à donner à sa volonté l'empire de la persuasion. Il fallut qu'il cédât lui-même; et d'un air interdit, confus et dépité, il jeta sur la table cet écu qu'il avait tant de peine à lâcher. Le marchand, dès qu'il eut son compte, lui rendit grâces de ses bontés, et s'en alla. « — J'en suis bien aise, dis-je tout bas en le voyant partir. — De quoi, me demanda Voltaire avec humeur, de quoi donc êtes-vous bien aise? — De ce que la famille de cet honnête homme n'est plus à plaindre. Voilà bientôt ses fils placés, ses filles mariées; et lui, en attendant, il a vendu son

couteau de chasse ce qu'il voulait, et vous l'avez payé malgré toute votre éloquence. — Et voilà de quoi tu es bien aise, têtu de Limousin? — Oh! oui, j'en suis content. S'il vous avait cédé, je crois que je l'aurais battu. — Savez-vous, me dit-il en riant dans sa barbe, après un moment de silence, que, si Molière avait été témoin d'une pareille scène, il en aurait fait son profit? — Vraiment, lui dis-je, c'eût été le pendant de celle de M. Dimanche. »

Avant de se mettre en route pour Berlin, Voltaire s'attira un nouveau déboire à la cour. En prenant congé de Louis XV, il crut, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, pouvoir oser lui demander ses ordres auprès du roi de Prusse. Louis XV, pour toute réponse, lui tourna le dos (1750). Voltaire, à peine hors du royaume, lui renvoya, dans son dépit, le brevet d'historiographe de France; mais il conserva son titre de gentilhomme de la chambre, et il s'en servit toute sa vie comme d'une défense et d'une sauvegarde.

Voltaire fut accueilli en ami par Frédéric II. Logé au palais de Potsdam, il reçut le titre de chambellan, la grand'croix de l'ordre du Mérite et une pension de vingt mille francs. En échange de ces bienfaits, il donnait des leçons au roi, il corrigeait ses ouvrages et faisait les délices de ses soupers par la richesse et les grâces de son esprit. Dans ces fameux soupers de Potsdam, on parlait de métaphysique et de philosophie, et l'on se raillait

sans pudeur de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. On faisait retirer les valets, « pour ne pas scandaliser les simples, » disait Frédéric. Les convives habituels étaient le géomètre Maupertuis, président de l'Académie française de Berlin ; le comte Algarotti, savant et spirituel Italien ; le marquis d'Argens, tour à tour diplomate, avocat, militaire, écrivain et courtisan ; et le médecin La Mettrie, lecteur du roi, « le plus franc athée de toutes les facultés de l'Europe. » C'est là que l'athéisme se produisit sans voile, sous les auspices d'un grand roi, avant d'oser se montrer ouvertement en France. La Mettrie disait que l'homme est né de la terre comme un chou, et que si la terre ne produit plus de nouveaux êtres, c'est qu'elle est comme les poules qui ne pondent plus, quand elles sont vieilles. Cet athée niait toute morale, toute conscience, toute distinction du bien et du mal ; c'était le vice qui parlait par la voix de la démence. Voltaire s'indignait d'entendre professer ces doctrines insensées. « Il y a une grande différence, disait-il, entre combattre les superstitions des hommes et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu... Ces gens-là seraient bien dangereux, s'ils n'étaient pas tout à fait fous. » Il répondit à la Mettrie par le poème de la « Loi naturelle », où il défendit en beaux vers la vertu et la croyance en un Dieu rémunérateur, et qui fut comme le manifeste du déisme et de la morale naturelle.

Toute la famille royale traitait Voltaire avec la plus haute distinction. Il donnait des leçons de déclamation aux princesses, jouait la comédie avec elles et leur adressait des vers. Il semblait qu'une faveur aussi grande ne dût jamais finir. Mais l'enchantement fut bientôt dissipé. L'égoïsme tyrannique du roi, l'humeur trop vive de Voltaire et de basses intrigues amenèrent une rupture scandaleuse. Les autres gens de lettres, appelés avant lui à Berlin, étaient jaloux de le voir l'ami d'un roi dont ils n'étaient que les courtisans, et ne manquaient pas de le desservir en toute occasion. Ils rapportaient au roi les propos inconsidérés qui lui échappaient. Un jour, disait-on, Voltaire, prié par un général prussien de revoir ses « Mémoires », lui avait repondu : « Le roi m'a envoyé son linge à blanchir ; il faut que le vôtre attende. » Une autre fois, il avait dit en montrant un cahier de vers du royal poète : « Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. » Frédéric II, de son côté, ne ménageait pas son chambellan : il dessinait un singe sur la muraille, et il écrivait au bas le nom de Voltaire. Il ne lui épargnait pas les épigrammes, et on avait bien soin de les lui répéter. Un jour La Mettrie alla lui raconter que le roi avait dit de lui : « J'en ai besoin encore quelque temps, on presse l'orange et on en jette les pelures. » Ce La Mettrie étant mort d'indigestion pour avoir mangé un pâté entier farci de truffes, après un très-long dîner, on

accusa Voltaire d'avoir dit que la charge d'athée du roi de Prusse était vacante.

Voltaire, se voyant entouré d'ennemis et comptant peu sur le roi, s'aperçut qu'il avait « acheté trop cher le plaisir de souper tous les jours avec deux ou trois impies. » Il résolut « de mettre en sûreté les pelures de l'orange. » Mais s'il lui était facile de s'échapper de Berlin, il ne l'était pas d'en tirer deux millions qu'il avait engagés dans une compagnie des Indes fondée par le roi. Il voulut y employer secrètement un juif; le juif le vola. Il s'ensuivit un procès ridicule qu'il finit par gagner, et une guerre de pamphlets et d'épigrammes où les succès et les revers furent partagés. Le plus fameux de ces pamphlets est la « Diatribe du docteur Akakia », où Voltaire a immortalisé par le ridicule les bévues scientifiques de Maupertuis. Le roi, irrité qu'on se moquât du président de son Académie, lui ordonna de supprimer son libelle. Voltaire le promit, et il se hâta de le faire imprimer avec un privilége accordé pour un autre livre. Frédéric, « plus absolu que le grand Turc », fit brûler toute l'édition par le bourreau (1752). « Votre effronterie m'étonne, écrivit-il à Voltaire, après ce que vous venez de faire... Si vos ouvrages méritent qu'on vous élève des statues, votre conduite mériterait des chaînes. » Voltaire furieux quitta le palais, et renvoya au roi sa clef de chambellan, sa croix et son brevet de

pension, avec ces quatre vers, qui étaient de trop après une pareille humiliation :

> Je les reçus avec tendresse,
> Je vous les rends avec douleur ;
> Comme un amant jaloux dans sa mauvaise humeur,
> Rend le portrait de sa maîtresse.

Après bien des raccommodements et des brouilles, peu dignes d'un roi et d'un philosophe, Voltaire obtint la permission de quitter la Prusse (1753). Mais il n'était pas encore au bout des tracasseries de son royal élève.

Arrivé à Francfort, il fut arrêté par le résident prussien, nommé Freitag, qui lui réclama « les effets précieux qu'il emportait de sa majesté. » « — Hélas ! monsieur, je n'emporte rien de ce pays-là, pas même des regrets. — C'être, monsir, répondit Freitag, l'œuvre de « poëshie » du roi mon gracieux maître. — Oh ! je lui rendrai sa prose et ses vers de tout mon cœur, quoique, après tout, j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Malheureusement l'exemplaire est à Leipsick avec mes autres effets. » Freitag lui proposa de rester à Francfort jusqu'à l'arrivée du trésor de Leipsick, et il lui signa ce beau billet :

Monsir, sitôt le gros ballot sera ici, et l'œuvre de poëshie rendue à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon.

FREITAG, résident du roi mon maître.

Arriva enfin le gros ballot de « poëshies ». « Je remis fidèlement ce sacré dépôt, dit Voltaire, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée. Mais dans l'instant que je partais, on m'arrête, moi et mes gens ; on traîne ma nièce chez un marchand faussaire, qui avait le titre de conseiller privé du roi de Prusse, ma nièce, qui cependant n'avait jamais corrigé les vers de Sa Majesté prussienne. On nous fourra ensuite dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats. On en mit quatre dans ma chambre ; et ma nièce, dans son grenier, en eut quatre autres qui, avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femmes de chambre. On s'empara de mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour. On ne pouvait payer plus chèrement l'œuvre de « poëshie » du roi de Prusse. »

Voltaire, échappé des mains de « Denis de Syracuse », alla passer trois semaines à Mayence, pour « sécher ses habits mouillés du naufrage ». Il habita successivement Strasbourg, Colmar et l'abbaye de Senones, où il s'enferma pour travailler. L'année suivante, il alla prendre les eaux de Plombières ; « il but surtout celles du Léthé, persuadé que les malheurs ne sont bons qu'à oublier. » Cependant, il avait fait sonder les dispositions de la cour

de Versailles à son égard. Louis XV avait répondu : « Qu'il reste où il est. » (1754.)

Voltaire avait soixante ans et une santé toujours faible ; il sentait le besoin de s'établir dans une retraite indépendante pour y jouir tranquillement de sa gloire et de sa fortune. On lui conseillait Aix en Savoie ; il se mit en route. A Genève, le fameux docteur Tronchin lui dit que les eaux d'Aix le tueraient, et qu'il le ferait vivre. Il résolut de se fixer près de lui.

Il acheta, à une lieue de Genève, une jolie maison de campagne, qu'il appela « les Délices ». Une lettre de lui nous dit ce qui lui valut ce nom. « C'est, d'un côté, le lac de Genève ; c'est la ville, de l'autre ; le Rhône en sort à gros bouillons, et forme un canal au bas de mon jardin ; la rivière d'Arve, qui descend de la Savoie, se précipite dans le Rhône ; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les bords du lac et des rivières ; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et, à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles ». (1755.)

Pour passer les mois d'hiver, notre philosophe acheta, aux portes de Lausanne, une maison encore plus belle, où il jouissait d'une vue superbe sur le lac, la Savoie et les Alpes. « J'ai, disait-il, dans ces deux habitations, ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le

repos et la liberté. Toutes les commodités de la vie en ameublements, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans mes deux maisons; une société douce et de gens d'esprit remplit les moments que l'étude et le soin de ma santé me laissent ». (1756.)

Quelques ministres protestants s'alarmèrent de voir établi parmi eux l'apôtre de l'incrédulité, et ils écrivirent un livre contre lui. « Je trouvai sans peine, dit Voltaire, le moyen de faire saisir les exemplaires, et de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire et à respecter un philosophe. » C'est ainsi qu'il entendait la liberté de la presse . il ne la voulait que pour lui.

Cette attaque, qui pouvait se renouveler, lui fit sentir que sa position n'était pas encore assez sûre. « Il faut, dit-il, que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. » Ses deux maisons, situées sur le territoire de la Suisse protestante, le mettaient à l'abri des persécutions du gouvernement français et du parti catholique. Il résolut d'avoir un asile contre l'humeur austère des réformés de Lausanne et de Genève, et il fit l'acquisition de la terre de Ferney, à une lieue de Genève, dans le pays de Gex. C'était une seigneurie absolument franche et libre de tous droits envers le roi, et de tout impôt. Voltaire, ennemi des abus, surtout de ceux dont il avait à souffrir, de-

manda et obtint, par un brevet du roi, la conservation de ces priviléges, dont il n'y avait pas, dit-il, deux exemples dans les autres provinces du royaume.

Cette terre de Ferney, depuis si célèbre, n'était alors qu'un vaste désert; des marais en couvraient la moitié. Le nouveau propriétaire la transforma, la peupla et y répandit l'abondance et le bonheur. Il se mit à l'œuvre avec son activité ordinaire. « Je me suis fait maçon, charpentier, jardinier, écrivait-il gaiement. Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; nous manquons de tout. Il faut fonder Carthage. » Il bâtit un superbe château et un joli bourg de plus de cent maisons; il y attira des ouvriers suisses, il y fonda des fabriques d'horlogerie et se mit à vanter et à vendre ses montres dans toute l'Europe. A côté de son château, il bâtit une église et y prêcha même quelquefois. L'évêque d'Annecy voulut s'y opposer. Voltaire plaida et gagna son procès; il prouva que les seigneurs de Ferney avaient le droit d'admonester leurs vassaux à l'église. Il fit bâtir aussi un théâtre, et il importa le goût du spectacle chez les sévères Genevois. Il faisait jouer la comédie et la tragédie aux Délices et à Ferney. « Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève, écrivait-il; les

prédicants enragent; je les écrase. » Il jouait lui-même, il applaudissait ses propres pièces, il donnait le signal de l'émotion en portant son mouchoir à ses yeux, et il trouvait fort mauvais qu'on n'applaudît pas comme lui. Un jour il se fâcha contre le parterre, qui s'avisait de siffler la petite pièce de « Charlot ». Il s'avança hors de sa loge, en brandissant sa canne: « Magnifiques et très-honorés seigneurs, s'écria-t-il, je suis chez moi, et si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous fais administrer la plus robuste volée que votre république ait jamais reçue. »

Voltaire passa les vingt dernières années de sa vie dans sa magnifique terre de Ferney. Il y menait le train d'un grand seigneur. Il y recevait avec une noble politesse tous les personnages distingués, tous les hommes-de lettres qui venaient lui faire leur cour et briguer un de ces compliments qu'il prodiguait, en riant sous cape, aux plus médiocres écrivains. Il entretenait une correspondance très-active et très-assidue avec la czarine Catherine II, avec Frédéric II, dont il feignait d'oublier les mauvais traitements, avec les rois de Danemark, de Pologne et de Suède, avec les grands et les ministres de tous les pays, qui le considéraient comme la trompette de la renommée et qui se disputaient ses suffrages. Du fond de sa retraite, il exerçait sur l'Europe une espèce de royauté philosophique et littéraire, dont l'histoire n'avait jamais offert d'exemple. D'un côté, il hono-

rait son existence par des chefs-d'œuvre et par quelques bonnes actions; de l'autre, il souillait sa gloire par le scandale de ses outrages à la religion et à la morale publique.

C'est pendant ces vingt dernières années que Voltaire publia les plus impies et les plus licencieux de ses ouvrages. Sa haine contre la religion chrétienne devint du fanatisme et de la rage. « Je suis las, disait-il, de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. » Le cri : « Ecrasons l'infâme! » fut le mot d'ordre qu'il ne cessa de répéter dans toutes ses lettres. « L'infâme », c'était la religion chrétienne; car « le patriarche de Ferney » continuait à croire en Dieu. Une anecdote, rapportée par lord Brougham, montre ses dispositions religieuses dans les dernières années de sa vie :

« Un matin du mois de mai, M. de Voltaire fit demander, à trois heures, au jeune comte de Latour s'il voulait être de sa promenade. M. de Latour se rendit au cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés, et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à partir : « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil; cette « Profession de foi d'un vicaire savoyard » m'en a donné envie. Voyons si Rousseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus

noir; un guide les éclairait avec une lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil! Enfin, après deux heures de marche fatigante, le jour commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils grimpent assez péniblement vers les hauteurs; les quatre-vingt-un ans du philosophe pesant sur lui, on n'avançait guère, et la clarté arrivait vite. Déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là, le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres; au loin, des prairies, des ruisseaux ; les mille accidents de ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien ; enfin, la vue qui se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cercle de feu empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect, il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en toi! » s'écria-t-il avec enthousiasme; puis décrivant, avec son génie de poète et la force de son âme, le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois! » répétait-il encore. Le té-

moin de cette scène ajoute que Voltaire se releva ensuite vivement, secoua la poussière de ses genoux, et, reprenant sa figure plissée, prononça quelques paroles irrévérencieuses contre la religion révélée. »

Pour échapper à la responsabilité de ses livres, Voltaire avait recours à la ruse. Il publiait deux éditions, l'une réservée et reconnue, l'autre clandestine et cachée sous un pseudonyme, où il donnait libre carrière à sa verve cynique. Si quelque critique venait à déchirer le voile, il criait à la calomnie. Ainsi, à propos de son roman de « Candide », qui est un outrage à la Providence, il disait : « Je regarde comme une injure cruelle l'artifice des auteurs qui mettent sous mon nom ce scandaleux écrit. » Et à propos de son abominable poème contre Jeanne d'Arc, il écrivit au pasteur Vernes : « Je fus saisi d'horreur à la vue de ce manuscrit odieux, qui insulte avec autant d'insolence que de platitude à tout ce qu'il y a de plus sacré... Ma juste indignation me détermina à faire remettre entre les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé, imbécile. » On ne saurait mieux qualifier cet affreux ouvrage, auquel il travailla toute sa vie. Il fit de même pour le « Dictionnaire philosophique » ; il écrivit à d'Alembert : « Dès qu'il y aura du danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers pu-

blics avec ma candeur et mon innocence ordinaires. »

Quelquefois Voltaire va plus loin. Il impute ses livres à d'autres, qu'il expose aux vengeances du pouvoir. Ainsi, il attribua au jeune La Harpe son ignoble pamphlet, intitulé : « Anecdotes sur Fréron » ; Fréron était un de ses critiques. Mais il eut la honte d'être forcé de rétracter cette odieuse calomnie.

D'autres fois, le patriarche de Ferney, pour donner le change au pouvoir et à l'opinion, jouait l'homme religieux et faisait le Tartuffe. Il allait à la messe, il donnait le pain bénit et faisait ses pâques. Il cherchait dans la profanation du plus auguste sacrement du culte catholique le moyen de se mettre à l'abri des soupçons du clergé. En 1754, il avait déjà communié à Colmar, pour tromper les agents chargés de surveiller sa conduite. En 1761, il écrit à son ami, le comte d'Argental, conseiller au parlement de Paris : « Si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais ; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. » En 1767, il communia encore. « Je me trouve entre deux évêques du XVIe siècle, écrit-il au même d'Argental ; il faut hurler avec ces sacrés loups... J'édifie tous les habitants de mes terres et tous mes voisins, en communiant. » L'année suivante, il tomba malade et crut qu'il allait mourir. Il demanda les secours de l'Eglise. Le curé de Ferney exigea une rétrac-

tation de ses ouvrages irréligieux. Voltaire signe une profession de foi devant notaire et témoins : il déclare que « jamais il n'a cessé de respecter et de pratiquer la religion catholique professée dans le royaume, que si jamais il lui était échappé quelque indiscrétion préjudiciable à la religion de l'État, il en demandait pardon à Dieu et à l'État, et qu'il a vécu et veut mourir dans l'observance de toutes les lois du royaume, et dans la religion catholique étroitement unie à ces lois. » Ses amis de Paris, d'Alembert, d'Argental et d'autres se plaignaient de ces actes d'hypocrisie et de lâcheté, qui ne faisaient pas honneur au parti philosophe. Voltaire s'excuse comme il peut, et dit que « le déjeûner était indispensable pour désarmer la superstition et la malice, et que c'était un bouclier pour repousser les traits mortels qu'on lui lançait. »

On voit que Voltaire n'avait pas envie de souffrir pour la philosophie ; il n'avait pas le courage du martyre. Il a même nié le courage militaire. « Moi, chétif, écrivit-il à Frédéric II, je soutiens que si César se trouvait seul, pendant la nuit, exposé à une batterie de canons, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain Caïus-Julius César plongé jusqu'au cou. »

Voltaire, dans ses attaques contre la religion, montre

quelquefois une étourderie incroyable. On dirait qu'il tient moins à avoir raison qu'à mettre les rieurs de son côté. Ainsi, pour faire mentir les livres saints sur le déluge, il dit : « Que la mer ait couvert de hautes montagnes, c'est une idée qui choque toutes les lois de la gravitation et de l'hydrostatique. » Comme si l'auteur de ces lois n'avait pu les modifier et les changer. Voltaire ne savait pas que les montagnes se sont formées par des soulèvements du sol, et que ce qui était le fond de la mer a pu devenir les Alpes et les Pyrénées. Quant aux débris de coquillages trouvés sur les montagnes, il en expliquait l'existence par des écailles d'huîtres qu'auraient mangées des voyageurs, et par des coquilles que de prétendus pèlerins auraient semées sur leur passage. Buffon, qui n'entendait pas raillerie sur l'histoire naturelle, se moqua beaucoup des huîtres et des coquilles de Voltaire. Les deux grands hommes se querellèrent. Mais enfin la paix se fit. « Je n'ai pas voulu rester brouillé avec lui pour des coquilles, disait Voltaire. » Buffon lui envoya un exemplaire de ses « Œuvres »; Voltaire le remercia, en lui parlant de son devancier, Archimède Ier. Le naturaliste répondit qu'on ne dirait jamais Voltaire II.

Dans une autre circonstance, Voltaire montre que la chimie ne lui était pas plus familière que la géologie. Il s'égaie sur l'histoire du veau d'or. « Il est impossssible de réduire l'or en poudre qu'on puisse avaler, dit-il; et

l'art de la plus savante chimie n'y suffit pas. Donc, le récit de Moïse est un conte absurde. » L'abbé Guénée, le plus spirituel de ses adversaires, qui le battit souvent avec ses propres armes, celles de la raillerie, lui conseille de lire le premier livre de chimie venu. « Vous y verrez, lui dit-il, que le sel de tartre, mêlé au soufre, dissout l'or, au point de le réduire en une poudre qu'on peut avaler. »

Voltaire semblait avoir la prétention, aussi peu justifiée, de savoir la langue de Platon et celle de Moïse ; il citait souvent des mots grecs et hébreux, et il faisait des bévues d'écolier : il mettait, par exemple, « daimonoi » pour « daimonès », « basiloi » pour « basileis », « idioto,» pour « idiotai », etc. Guénée relève ces bévues et bien d'autres. Voltaire répond que ce sont des fautes d'impression. « En vérité, réplique Guénée, vos imprimeurs genevois ont un goût prononcé pour les « oi » ! Est-ce qu'ils croient que tous les mots grecs se terminent en « oi »? Quant à l'hébreu, Voltaire n'osa pas le mettre sur le compte des imprimeurs. « J'ai pris un rabbin pour m'enseigner l'hébreu, et je n'ai jamais pu l'apprendre. » Et il ajoutait : « L'abbé, il m'importe beaucoup d'être lu et peu d'être cru. » — « Mais puisque vous ne savez pas l'hébreu, réplique Guénée, cessez donc de tant parler d'hébreu, de tant disserter sur l'hébreu ; cessez surtout de jeter à vos adversaires, d'un ton confiant, des tas de

mots hébreux, en les insultant, comme s'ils devaient tous prendre de l'hébreu pour du bas-breton. »

Cette prétention à tout savoir ne trompait pas même les amis de Voltaire. D'Alembert rencontra un jour à Ferney un savant professeur de droit à Genève, qui admirait l'universalité des connaissances du maître de la maison. « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible, ajouta-t-il. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

Un autre reproche encouru par Voltaire, ce sont les flatteries sans dignité qu'il adressa, toute sa vie, aux rois, aux grands et aux écrivains de tous les pays. Cet homme, qui se moque des humbles dédicaces de Corneille, avait appelé le cardinal Dubois « le Richelieu de son siècle et le génie de la France ». Il était arrivé aux dernières limites de l'éloge avec Frédéric II, à qui on ne peut accorder une place, comme écrivain, que parmi les auteurs du second ordre. Il s'était déclaré le chevalier, le poète de madame de Pompadour, et il rima les mêmes compliments à madame Dubarry, cette femme qui domina les dernières et les plus honteuses années du gouvernement de Louis XV. Il ne cessa d'encenser, pendant plus de quarante ans, ce duc de Richelieu, qu'il appelle toujours son « héros », et qui, malgré la prise de Port-Mahon, mérite plus de place dans la chronique scandaleuse que dans les annales militaires du XVIIIe siècle. Il

dépasse toutes les bornes en s'adressant à la czarine Catherine II, qui devait sa couronne à un crime. « Que voulez-vous? il faut aimer ses amis avec leurs défauts. » Un des « défauts » de cette impératrice, c'était d'avoir fait étrangler son mari. Mais elle envoyait de belles fourrures à Voltaire, qui était très-frileux. « Ma « Cateau » aime les philosophes, disait-il, son mari aura tort devant la postérité. » Pour lui, Catherine, « c'est l'âme de l'univers, qui sait tout animer à la fois. »

« C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière, »

lui écrit-il, en se déclarant « le prêtre de son temple ». Il lui écrit encore : « Je n'ai plus qu'un souffle de vie, mais je l'emploierai à vous invoquer, en mourant, comme ma sainte, et la plus sainte assurément que le Nord ait jamais portée. »

Il lui écrit, en parlant des confédérés de Bar, qui défendaient l'indépendance de leur pays : « Une autre peste est celle des confédérés de Pologne. Je me flatte que Votre Majesté les guérira de leur maladie contagieuse. » Il la félicite « d'avoir établi la liberté de conscience en Pologne, » et il l'exhorte à traiter les Turcs comme elle a traité les Polonais. Il semble même appeler le joug moscovite sur la France, dont il parle d'une manière bien peu patriotique : « Et je suis encore chez les Welches ! et

je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue!... Mais je ne veux point mourir parmi eux! » (10 juillet 1771.)

Ce n'est pas seulement aux souverains et aux grands, c'est aussi aux gens de lettres que Voltaire prodigue des compliments sans sincérité. Il écrit à d'Alembert : « Mon cher grand homme... Adieu, aigle. » Il traite aussi de grand homme le matérialiste Helvétius; il l'appelle « son cher rival, son poète, son philosophe. » Il salue La Harpe, bon prosateur, mais poète médiocre, le rocailleux Lemierre, le déclamateur de Belloy, comme ses « successeurs au sceptre de Thalie. »

Mais tout en caressant d'une main, Voltaire égratigne souvent de l'autre. S'il envoie au roi Stanislas Leczinski des lettres pleines d'une respectueuse affection, en revanche il écrit à Thiriot, son agent à Paris, « sa trompette », comme il l'appelle, que « c'est un roi imbécile, qui fait de mauvais livres avec un secrétaire ex-jésuite. »

Voltaire se permet même des trahisons envers ses royaux correspondants. Ainsi, le roi de Prusse lui confie une satire qu'il a faite contre le duc de Choiseul. Voltaire livre la satire au ministre, et il proteste à Frédéric II qu'il n'en a rien laissé transpirer, et que madame Denis a brûlé l'ouvrage.

Si Voltaire possédait à fond l'art de la flatterie, il n'ignorait pas non plus le vocabulaire de l'injure. Cet homme

qui censurait tout et qui se raillait des choses les plus vénérables, ne pouvait souffrir la critique la plus modérée. Défenseur de la liberté de la presse, il voudrait faire enfermer, brûler ou pendre tous ceux qui s'avisent de censurer ses ouvrages. Il accable de sarcasmes outrageants et les deux Rousseau, persécutés et malheureux, et Lefranc de Pompignan, homme sincèrement religieux, mais d'une vanité ridicule, et Gresset, l'auteur de la belle comédie du « Méchant » et du charmant petit poème de « Vert-Vert », et le savant Larcher, et les jésuites Nonotte et Patouillet, qui avaient relevé ses erreurs et ses bévues historiques. Il descend à d'ignobles grossièretés contre des hommes indignes de se mesurer avec lui. Il oublie le mot de Frédéric II, « que les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance. » Ce qu'il a écrit contre Desfontaines, Fréron et La Beaumelle, hommes médiocrement estimables sans doute, mais dont le plus grand tort aux yeux de Voltaire était de médire de lui, et contre Clément, de Dijon, qu'il appelle plaisamment « Clément Maraud » et « Clément l'Inclément », formerait le plus dégoûtant amas d'injures qui aient jamais coulé de la plume d'un libelliste.

De toutes ses querelles littéraires, la plus déplorable fut celle qu'il engagea contre Jean-Jacques Rousseau. En voici l'origine. En 1755, à propos du tremblement de terre de Lisbonne, Voltaire écrivit un poème où il attaquait la

maxime « tout est bien », et où il cherchait à prouver que « tout est mal ». Rousseau le réfuta dans son admirable lettre sur la Providence, où l'on trouve toutes les qualités de son style, sans aucun de ses défauts. Il la termina par ce touchant retour sur lui-même : « Je ne puis m'empêcher de remarquer une opposition singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance ; et vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, mais j'espère ; et l'espérance embellit tout. » (1756.)

Voltaire, dans sa réponse, évita de réfuter les raisonnements de son adversaire. Il se dit malade et invita Rousseau à venir le voir. « Comptez, lui disait-il en finissant, que personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries, et que personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. »

Rousseau ne répondit pas à cette invitation. Mais deux ans après, il fit paraître sa fameuse « Lettre à d'Alembert », éloquente déclamation contre le théâtre, qu'il traite de source de corruption. Ce ne fut qu'en 1760 qu'il renoua sa correspondance avec Voltaire, pour lui dire

que la lettre sur la Providence avait été imprimée à son insu. Il terminait sa lettre par une de ces boutades qui lui étaient familières, et que rien ici ne saurait justifier : « Je ne vous aime point, monsieur, disait-il à Voltaire; vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu; vous avez corrompu ma république en lui donnant des spectacles; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux; c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. » (1760.)

Voltaire, qui jusqu'alors ne s'était rendu coupable que de quelques plaisanteries contre le radicalisme de Rousseau, contre sa « sagesse iroquoise », se fâcha tout de bon, quand il le vit attaquer le théâtre et détourner les Genevois d'aller voir jouer la comédie aux Délices et à Ferney. Attaquer le théâtre, c'était attaquer Voltaire. Aussi, il ne garda plus de ménagements. « Rousseau, dit-il à d'Alembert, m'écrit la plus impertinente lettre que

jamais fanatique ait griffonnée. Il m'écrit en propres mots : « Vous avez corrompu Genève pour prix de l'asile qu'elle vous a donné, » comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de prédicants sociniens, comme si j'avais quelque obligation à cette ville ! » Depuis, il ne cessa de poursuivre Rousseau de ses sarcasmes injurieux en vers et en prose. Il le représente spirituellement :

Mordant également la main
Ou qui le frappe, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui présente du pain.....

Dans le poème de « la Guerre civile de Genève », il le peignit d'abord sous des traits assez exacts, quoique bien sévères :

Il se connaît finement en amis ;
Il les embrasse, et pour jamais les quitte.
L'ingratitude est son premier mérite.
Par grandeur d'âme il hait ses bienfaiteurs.
Versez sur lui les plus nobles faveurs ;
Il frémira qu'un homme ait la puissance,
La volonté, la coupable impudence,
De l'avilir en lui faisant du bien.
Il tient beaucoup du naturel d'un chien ;
Il jappe et fuit, et mord qui le caresse.

Mais plus loin il descendit à des grossièretés révoltantes qu'aucune plume ne devrait écrire.

Rousseau montra plus de dignité. Il n'injuria jamais son adversaire, quoiqu'il lui décochât quelques traits, comme ce dialogue supposé entre Voltaire et un ouvrier de Neuchâtel, qui est une piquante scène de comédie. Voltaire est censé y représenter Rousseau comme un homme sans foi, sans honneur, sans religion. « Sans religion! monsieur, répond l'ouvrier; mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même. — Qui! moi, grand Dieu! et qui est-ce qui dit cela? — Tout le monde, monsieur. — Ah! quelle horrible calomnie! Moi qui ai étudié chez les jésuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les théologiens! — Mais, monsieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres. — On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le sien, etc. »

Vers la fin de sa vie, Rousseau se vengea d'une manière digne d'un philosophe. En 1770, les hommes de lettres de Paris ayant résolu d'élever une statue à « Voltaire vivant », il envoya son offrande. Voltaire, qui faisait solliciter la souscription de Frédéric II, et qui finit par l'obtenir, pria d'Alembert « de faire rendre à Jean-Jacques sa mise ». Il ne fut point écouté, et il se vit forcé de subir la généreuse vengeance de son rival.

Voltaire montra plus de modération et de sagesse dans la querelle qu'il eut avec Gibbon, le célèbre historien anglais. Gibbon habitait Lausanne en 1776, et travaillait

à son grand ouvrage sur « la décadence et la chute de l'empire romain ». Il entra en correspondance avec Voltaire sans l'avoir jamais vu. Voltaire, qui avait peu de goût pour lui, se permit de lui décocher quelques traits. L'Anglais, pour se venger, fit une satire où il n'épargna pas les emportements, la malveillance, la jalousie et la vanité du patriarche de Ferney. Celui-ci rétorqua par une caricature de Gibbon, à qui il donnait une taille de nain, une tête énorme, une corpulence démesurée, un nez camus, etc., et il osa la lui envoyer. Toute correspondance cessa.

Peu de temps après, Gibbon dit au docteur Tronchin : « Voltaire s'est moqué de moi. On dit qu'il est loin d'être beau ; je veux aller le voir. » Tronchin, qui s'amusait des faiblesses de ces deux grands hommes, se hâta d'annoncer cette visite à Ferney. Voltaire dit à madame Denis, sa nièce, qui tenait sa maison : « Je suis menacé de la visite d'un Anglais qui est fort laid ; recevez-le bien, car c'est un homme de mérite. Mais je ne veux pas le voir. » Là-dessus il s'enferma dans son cabinet. Le lendemain, Gibbon arriva. Madame Denis lui fit un accueil fort aimable et lui exprima ses regrets de ce que son oncle ne pouvait pas le voir. « Eh bien ! j'attendrai son bon plaisir, » répondit Gibbon. Il renvoya la voiture qui l'avait amené, et il resta. La nuit venue, on fut bien obligé de lui don-

ner une chambre. Trois jours se passèrent. Le quatrième, Voltaire, impatienté, écrivit à Gibbon : « Monsieur, Don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux ; et vous, vous prenez mon château pour une auberge. » Gibbon lui répondit par ces quatre vers :

> En ces lieux, je comptais voir le dieu du génie,
> L'entendre, lui parler et m'instruire en tout point;
> Mais comme Lucullus, à qui je porte envie,
> Chez vous on boit, on mange et l'on ne vous voit point.

Puis il partit, après s'être informé de toutes les habitudes de Voltaire. Il revint de grand matin, quelques semaines après, et il se glissa dans l'écurie sans être aperçu. « Mon ami, dit-il au cocher, je te promets un bon pourboire si tu fais courir dans cette allée le cheval favori de ton maître. » Le cocher ne se le fit pas dire deux fois. Il lâcha le cheval, qui se mit à trotter dans le jardin. Voltaire l'entendit de sa bibliothèque, et il accourut en robe de chambre et en bonnet de nuit pour l'arrêter. Il avait alors quatre-vingt-deux ans ; il était d'une maigreur affreuse ; il n'avait ni lèvres, ni dents, ni cheveux. L'Anglais, caché derrière une charmille, put l'examiner à son aise. Quand il s'en fut donné à cœur joie, il battit des mains et lui dit : « Enfin, je vous vois, M. de Voltaire ; vous n'êtes pas beau non plus. » Voltaire, furieux d'avoir été surpris, rentra dans sa bibliothèque et dit à son se-

crétaire Wagnière : « Courez après cet Anglais et demandez-lui douze sous pour avoir vu la bête. » Wagnière atteignit Gibbon près de la grille et fit sa commission. « C'est juste, dit Gibbon ; voilà vingt-quatre sous. Vous direz à votre maître que j'ai payé pour deux séances ; je reviendrai demain. »

Voltaire comprit qu'il n'avait pas joué le beau rôle dans cette aventure. « Ce diable d'Anglais est plus malin que moi, dit-il ; c'est un homme capable de me jouer quelque mauvais tour. Il faut que je fasse ma paix avec lui. Wagnière, allez l'inviter à venir dîner demain avec moi. » Le lendemain, il l'envoya chercher dans sa voiture ; il l'attendit à son arrivée et lui fit l'accueil le plus gracieux. Gibbon, de son côté, fut fort aimable et se garda bien de faire allusion à ce qui s'était passé la veille. Depuis, nos deux grands hommes ne cessèrent de se voir et de se traiter en amis.

Voltaire eut aussi quelques prises avec Piron, et l'avantage ne fut pas toujours de son côté. « Piron, dit Grimm, était une machine à saillies, à traits, à épigrammes. Dans le combat à coups de langue, c'était l'athlète le plus redoutable. Il avait la repartie plus terrible que l'attaque. Voilà pourquoi Voltaire craignait comme le feu la rencontre de Piron. »

Ces deux poètes se voyaient quelquefois au château de Livry. Un matin, Piron trouva Voltaire seul au salon, de-

vant la cheminée, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les pieds posés sur les chenets. Il s'inclina quatre ou cinq fois, pour donner à entendre qu'il voulait un peu de place au feu. Voltaire fit un léger salut, mais ne bougea pas. Alors Piron roule un fauteuil et se fait le plus de place qu'il peut. Voltaire tire sa montre, Piron sa tabatière; le premier prend les pincettes; le second prend du tabac; l'un se mouche, l'autre éternue. Voltaire, visiblement contrarié, se met à bâiller avec effort; Piron se met à rire. Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la mange en la faisant craquer sous ses dents; Piron tire de la sienne un flacon de vin et le boit lentement avec un admirable glou-glou. Pour le coup, M. de Voltaire se fâche. « Monsieur, dit-il d'un air de grand seigneur, j'entends raillerie tout comme un autre; mais votre plaisanterie, si c'en est une, passe les bornes. — Monsieur, c'est si peu une plaisanterie que mon flacon est vide. — Monsieur, reprend Voltaire, je sors d'une maladie qui m'a laissé un besoin continuel de manger, et je mange. — Mangez, monsieur, mangez, dit Piron; c'est à merveille. Pour moi, je sors de Bourgogne, avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

Un autre jour, Voltaire lisait une tragédie, où il y avait quelques vers imités de Corneille et de Racine. Chaque fois que Piron en reconnaissait un, il faisait une profonde révérence. Voltaire, impatienté, s'interrompit pour lui en

demander la raison : « Allez toujours, monsieur, ne faites pas attention, répondit Piron; j'ai l'habitude de saluer les gens de ma connaissance. »

Cette tragédie eut peu de succès. Voltaire demanda à Piron ce qu'il en pensait. « Je pense, répondit Piron, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. »

Nous avons tracé le triste tableau des faiblesses de Voltaire. Hâtons-nous de passer aux ouvrages et aux actions qui lui font un éternel honneur. Tout en attaquant les religions révélées, Voltaire ne cessa de défendre en vers et en prose l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté morale, et de réfuter l'athéisme et le matérialisme de d'Holbach, d'Helvétius et de La Mettrie, qu'il poursuivait de ses piquantes railleries. Helvétius prétendait que l'homme n'a que des sens; Voltaire disait qu'Helvétius prenait ses cinq sens pour du bon sens. Un autre ne voyait dans les hommes que des poissons perfectionnés; il lui demandait plaisamment s'il descendait d'un turbot ou d'une morue. En même temps, il combattait tous les abus et prêchait toutes les réformes pratiques que lui signalait son bon sens. Il réclamait la liberté de penser et d'écrire, et la tolérance religieuse comme des droits naturels; il plaidait un des premiers la cause des protestants, qui étaient hors la loi depuis la révocation de l'édit de Nantes, et voulait que les contrats de mariage, les testaments et les inhumations rentrassent dans le

droit civil. Il demandait l'établissement du jury et celui des juges de paix, la libre défense des accusés, l'abolition de la question et de la confiscation des biens, l'adoucissement de la pénalité contre les hérétiques, les sacriléges et les suicidés dont on exécutait le cadavre. Il poursuivait avec un zèle infatigable les erreurs judiciaires, et souvent il eut le bonheur de réparer des injustices barbares et même de sauver des victimes innocentes.

En 1762, un négociant calviniste de Toulouse, nommé Calas, fut accusé d'avoir pendu son fils, pour l'empêcher de se faire catholique. Il est probable que ce jeune homme s'était suicidé. Calas n'en fut pas moins condamné à mort sur de simples présomptions par des juges prévenus, et il expira sur la roue en protestant de son innocence. Sa famille, ruinée par la confiscation et flétrie par le préjugé, alla chercher une retraite et des consolations auprès de ses coréligionnaires de Genève. Voltaire fut informé des détails de cette affaire. Persuadé de l'innocence du malheureux Calas, il résolut de le faire réhabiliter. Il écrit au duc de Choiseul, alors premier ministre, et aux avocats les plus célèbres du barreau de Paris; il excite leur sympathie et leur zèle, corrige leurs mémoires et leurs plaidoyers, et y ajoute des écrits plus courts, plus animés, seduisants par l'esprit et par le style. Il écrit à Catherine, à Frédéric II, aux rois de Pologne et de Danemark, qui envoient leur offrande à cette famille infortu-

née. Après trois ans de généreux efforts, le patriarche de Ferney eut le bonheur de voir le procès révisé, Calas déclaré innocent, sa mémoire réhabilitée et sa famille dédommagée, par le trésor public, du tort que l'injustice des premiers juges avait fait à sa fortune. Voltaire disait que, pendant ces trois ans, s'il lui échappait le moindre sourire, il se le reprochait comme un crime.

Peu de temps après la mort de Calas, une jeune fille protestante de la même province, qu'on avait enfermée dans un couvent pour la forcer à se convertir, d'après les ordonnances alors en vigueur, s'était échappée et avait été trouvée morte dans un puits. On accusa son père, nommé Sirven, de l'avoir tuée. Il eut heureusement le temps de s'échapper, et il se réfugia à Genève. Il fut condamné à mort par contumace. Voltaire prit en main cette nouvelle cause. Il écrit aux membres éminents du parlement et aux premiers avocats de Toulouse, il excite leur courage, il les flatte avec son adresse ordinaire, et en gagne plusieurs qui se déclarent hautement en faveur de l'accusé. Sirven osa se présenter pour faire purger sa contumace, et ses défenseurs, guidés par les conseils de Voltaire, obtinrent un acquittement.

Voltaire plaida avec le même zèle et le même succès la cause du comte de Morangiès, que des bourgeois accusaient de les avoir frustrés d'une somme considérable; celle de six gentilshommes, qu'un ordre religieux avait

dépouillés de leurs biens pendant leur minorité; celle des paysans de Gex, qui voulaient se délivrer du servage et dont il obtint l'affranchissement.

Il fut moins heureux dans ses efforts pour sauver le chevalier de La Barre et le comte de Lally. Le jeune La Barre, déclaré coupable, sur de vagues soupçons, d'avoir chanté des chansons impies et d'avoir mutilé un crucifix sur le pont d'Abbeville, fut condamné à une mort atroce pour un méfait qui ne méritait qu'une sévère correction ; on le mit à la torture, on lui arracha la langue et on le décapita. Voltaire éleva la voix contre cette horrible sentence et il flétrit de toutes ses forces « ces assassins en robe dont il aurait voulu manger le cœur ». Il recommanda le jeune d'Étalondes, complice de La Barre, au roi Frédéric, et lui obtint le grade de capitaine dans l'armée prussienne.

Le comte de Lally, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, n'avait éprouvé que des revers. A son retour, il fut injustement accusé de concussion et de trahison, condamné à mort et mené au supplice un bâillon à la bouche. Cette exécution inique, qui rappelle celle de l'amiral Byng, excita l'indignation de Voltaire. Il ne put sauver la victime ; mais, à force de persévérance et d'éloquence, il finit par dissiper les préventions, et par opérer un retour de l'opinion publique en sa faveur. Lorsque, douze ans plus tard, le fils du comte de Lally

entreprit de faire réhabiliter la mémoire de son père, il trouva les esprits préparés à le soutenir dans ce devoir filial; Voltaire était mourant quand on lui annonça cette heureuse nouvelle; il se ranima pour féliciter le jeune comte de Lally, et il lui écrivit ce billet, qui fut le dernier acte de sa vie :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; il embrasse bien tendrement M. de Lally; il voit que le roi est le défenseur de la justice : il mourra content. »

On ne saurait trop regretter que Voltaire, si préoccupé des intérêts de l'humanité, n'ait pas compris combien le christianisme est favorable au progrès intellectuel et moral de la race humaine, et qu'il ait méconnu la divinité de Celui qui « passa sur la terre en guérissant les hommes et en leur faisant du bien », et dont il a dit, dans un de ses plus beaux vers, qu'Il

A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer.

Citons encore une bonne action de Voltaire. En 1760, on lui recommanda une jeune fille pauvre, descendante d'un oncle de Corneille, et qu'on faisait passer à tort pour l'arrière-petite-fille de ce grand homme. « C'est le

devoir d'un soldat, répondit-il, de servir la fille de son général. » Il accueillit chez lui cette jeune fille, il lui fit donner une éducation distinguée, et il la maria plus tard à un officier de son voisinage. Il voulut, par délicatesse, qu'elle dût sa dot aux ouvrages du grand poète dont elle portait le nom. Il publia une édition de Corneille, l'enrichit de notes et de commentaires, et la fit vendre au profit de sa jeune protégée.

Un contemporain de Voltaire nous fait connaître le genre de vie qu'il menait à Ferney. Il restait dans son lit jusqu'à midi. Alors il se levait, recevait ou travaillait jusqu'à deux heures. Ensuite, il allait se promener en carrosse jusqu'à quatre dans ses bois ou à la campagne. Il ne dînait point; il prenait du café ou du chocolat. Il travaillait jusqu'à huit heures, et il se montrait alors pour souper. Dans les dernières années, sa santé devint fort chancelante; certains jours, il était si faible qu'il ne pouvait pas se montrer; le lendemain, c'était comme une résurrection. Il avait plus de cent cinquante mille livres de rente, ce qui fait plus de quatre cent mille livres de notre monnaie actuelle. La dépense de sa maison se montait à quarante mille livres environ; il en mettait vingt mille pour le gaspillage, les incidents, etc., et il plaçait le reste à gros intérêts.

Cependant, Voltaire désirait ardemment revoir Paris: il voulait juger de l'état de l'opinion publique, jouir de

sa gloire au milieu de ses admirateurs de la capitale, et y ajouter encore un succès dramatique, en faisant jouer la tragédie « d'Irène », qu'il venait de terminer. « Voltaire, disait Diderot, a de la gloire pour un million, et il en veut encore pour deux liards. » Ce fut au commencement de février, en 1778, qu'il se mit tout à coup en route. Le ministère n'osa ni permettre le voyage ni s'y opposer.

Arrivé à Paris le 10 février, Voltaire descendit chez le marquis de Villette, au coin de la rue de Beaune et du quai qui porte aujourd'hui son nom. Une heure après, il alla gaillardement à pied faire une visite au comte d'Argental, son ami, qui demeurait près de là, sur le quai d'Orsay. On remarqua son accoutrement singulier : il était enveloppé d'une vaste pelisse et avait la tête dans une perruque de laine surmontée d'un bonnet rouge et fourré. Comme on était en carnaval, les enfants le prirent pour un masque et le suivirent en le huant.

Le lendemain et les jours suivants, Voltaire reçut la cour et la ville, qui vinrent lui rendre hommage. Les courtisans les plus distingués et les hommes les plus éminents briguaient l'honneur de lui être présentés. Louis XVI ayant déclaré qu'il ne l'aimait ni ne l'estimait, la reine Marie-Antoinette n'osa pas lui donner d'audience publique ; mais elle lui fit dire qu'elle serait bien aise qu'il vînt à la cour assister à la représentation de quel-

qu'une de ses pièces. Le jeune comte d'Artois, depuis Charles X, le fit assurer du plaisir qu'il aurait à le voir au théâtre; le duc d'Orléans l'invita et lui fit un accueil gracieux au Palais-Royal. Le « Vieux Suisse », comme il s'appelait, se sentit bientôt fatigué de son long voyage et de cette foule de visites à faire ou à recevoir. Il tomba dangereusement malade d'un crachement de sang, à la suite des efforts qu'il fit dans une répétition « d'Irène », en déclamant la pièce presque en entier, pour donner à chaque acteur le ton de son rôle. Le docteur Tronchin avait beau lui recommander le repos, il continuait de s'agiter, de travailler, de voir du monde. Tronchin se crut obligé de lui faire connaître le danger de son état, et même de lui parler de sa fin. Voltaire, effrayé, demanda les secours de la religion ; il fit sa confession à l'abbé Gauthier, chapelain des Incurables, et il signa cette profession de foi :

« Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que, si j'avais scandalisé l'Eglise, j'en de-

mande pardon à Dieu et à elle. » (6 mars.) Condorcet, d'Alembert et d'autres philosophes vinrent le gourmander ; il répondit qu'il ne voulait pas que son corps fût jeté à la voirie.

Cependant le crachement de sang ayant cessé, la santé du malade se rétablit un peu. Dès qu'il se crut hors de danger, il reprit ses projets dramatiques, et il se montra plus actif, plus occupé de la gloire que jamais. « Irène » fut enfin jouée ; il se sentit trop faible pour assister à la première représentation, qui fut applaudie avec enthousiasme (24 mars). Ranimé par ce succès, Voltaire voulut faire le lendemain une promenade en voiture. Un contemporain nous a laissé la description de son costume. Il avait un habit rouge doublé d'hermine, une grande perruque à la Louis XIV, noire, sans poudre, et dans laquelle sa figure amaigrie était tellement enterrée, qu'on ne découvrait que ses deux yeux où brillait encore tout le feu du génie. Sa tête était surmontée d'un bonnet carré rouge, en forme de couronne, qui ne semblait que posé. Il avait à la main une petite canne à bec de corbin. Son carrosse était couleur d'azur, parsemé d'étoiles ; ce qui fit dire à un plaisant que c'était le char de l'Empyrée.

Le 1er avril, il fit une visite à l'Académie française, qui lui avait envoyé deux députations pour le complimenter. On le reçut comme le souverain de l'empire des lettres. Le

célèbre Franklin, qui se trouvait alors à Paris pour solliciter l'appui de la France en faveur des colonies anglaises d'Amérique révoltées contre la mère patrie, avait été invité à la séance. Les deux vieillards s'embrassèrent. Voltaire essaya de soutenir la conversation en anglais, mais bientôt il la continua en français : « Je n'ai pu, dit-il, résister au désir de parler un moment la langue de M. Franklin. » Franklin lui présenta son petit-fils et lui demanda sa bénédiction pour ce jeune homme : « God and liberty, » dit Voltaire, « voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin. »

Le soir, il se rendit au théâtre pour assister à la troisième représentation « d'Irène ». Ce fut un vrai triomphe. Un comédien alla lui mettre une couronne de lauriers sur la tête, dans sa loge, au milieu des acclamations de toute la salle. « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir, disait-il avec attendrissement, vous m'étouffez sous des roses. » La pièce, quoique faible, fut couverte d'applaudissements frénétiques. « Le parterre, dit un témoin oculaire, était dans les convulsions de la joie. » Après la représentation, le buste de Voltaire fut apporté sur la scène, et couronné par tous les acteurs. Au sortir du spectacle, il fendit avec peine la foule entassée sur son passage. Sa voiture fut dételée et traînée par le peuple qui faisait retentir l'air des cris de « Vive Voltaire ! Vive la Henriade ! Vive

Mahomet ! Vive la Pucelle ! » Ce dernier cri annonçait que Paris sacrifiait à son idole le patriotisme et la pudeur publique ; et ce triomphe enthousiaste, décerné par la capitale tout entière au chef audacieux des ennemis du trône et de l'autel, montrait que la révolution tant prêchée par le dix-huitième siècle était accomplie dans les esprits. Dès ce jour on put prédire la chute de toutes les anciennes institutions. Il y avait déjà longtemps que Voltaire avait prévu les changements politiques qui se préparaient. Dès 1764, il écrivait au marquis de Chauvelin : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion ; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront de belles choses. »

Au milieu de ce brillant séjour à Paris, Voltaire semblait redoubler d'activité. Tout en recevant ses nombreuses visites, il corrigeait ses anciens ouvrages, il achevait la tragédie « d'Agathocle » ; il entreprenait de réfuter les « Mémoires » encore inédits du duc de Saint-Simon ; il traçait à l'Académie française un nouveau plan pour la réforme de son « Dictionnaire », et proposait d'y mettre l'histoire de tous les mots de la langue, avec leur

origine, leur étymologie, leurs variations et leurs diverses significations, expliquées, non par des phrases faites au hasard, mais par des exemples pris dans les meilleurs écrivains. Ce dictionnaire, qui devint « sa dernière idée dominante, sa dernière passion, » avança peut-être sa mort, s'il en faut croire le docteur Tronchin, à qui nous devons le récit des derniers moments de son illustre malade.

« En comparant la mort de l'homme de bien, qui n'est que le soir d'un beau jour, à celle de Voltaire, écrit Tronchin à son ami Charles Bonnet, j'ai vu bien sensiblement la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête... Cet homme donc était prédestiné à mourir entre mes mains. Je lui ai toujours parlé vrai, et malheureusement pour lui j'ai été le seul. — « Oui, mon ami, m'a-t-il dit bien souvent, il n'y a que vous qui m'ayez donné de bons conseils. Si je les avais suivis, je ne serais pas dans l'état affreux où je suis. Je serais retourné à Ferney ; je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête. Oui, je n'ai avalé que de la fumée ; vous ne pouvez plus m'être bon à rien. Envoyez-moi le médecin des fous ! Ayez pitié de moi ; je suis fou. — Il devait partir le surlendemain des folies de son couronnement à la Comédie-Française ; mais il reçut une députation de l'Académie. Il s'y rendit, et là, par acclamation, il fut élu directeur de la compagnie. Il accepta la direc-

tion, qui est de trois mois. De ce moment-là jusqu'à sa mort, ses jours n'ont plus été qu'un ouragan de folie. Il en était honteux; quand il me voyait, il m'en demandait pardon. Il me priait d'avoir pitié de lui, de ne pas l'abandonner, surtout ayant de nouveaux efforts à faire pour engager l'Académie à travailler à un dictionnaire à l'instar de celui « della Crusca ». Ce dictionnaire a été sa dernière idée dominante, sa dernière passion. Il s'était chargé de la lettre « A », et il avait distribué les autres à vingt-trois académiciens, dont plusieurs s'en étant chargés de mauvaise grâce, l'avaient singulièrement irrité. — « Ce sont des fainéants, disait-il, mais je les ferai bien marcher. » — Et c'était pour les faire marcher, que, dans l'intervalle des deux séances, il a pris tant de drogues et a fait toutes les folies qui l'ont jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Dès qu'il vit que tout ce qu'il avait tenté pour augmenter ses forces avait produit un effet contraire, la mort fut toujours devant ses yeux. Dès ce moment, la rage s'est emparée de son âme. Rappelez-vous les fureurs d'Oreste; ainsi est mort Voltaire : « furiis agitatus obiit. » Voltaire expira le 30 mai 1778.

« Peu de moments avant sa mort, dit Grimm, le curé de Saint-Sulpice et l'abbé Gauthier se présentèrent à lui; il eut beaucoup de peine à les reconnaître. M. le curé de Saint-Sulpice s'approcha de son chevet; M. de Voltaire

étendit son bras autour de sa tête comme pour l'embrasser. Dans cette attitude, le curé lui adressa quelques exhortations, et le conjura de prouver, par quelques signes, qu'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ. A ces mots, les yeux de M. de Voltaire parurent se ranimer un peu; il repoussa doucement le curé, en disant d'une voix intelligible : « Hélas! laissez-moi mourir tranquille. » Alors le curé se tourna du côté de l'abbé Gauthier, en lui disant avec beaucoup de modération : « Vous voyez bien que la tête n'y est plus. » En effet, peu de moments après, Voltaire avait rendu le dernier soupir.

Le clergé de Saint-Sulpice ayant refusé la sépulture à Voltaire, son corps fut porté au monastère de Scellières, à sept lieues de Troyes en Champagne, et enseveli par les soins de l'abbé Mignot, son neveu et frère de madame Denis, qui en était commandataire, c'est-à-dire administrateur.

En 1791, le corps de Voltaire fut rapporté à Paris par l'ordre de l'assemblée constituante, et déposé en grande pompe dans l'église de Sainte-Geneviève, convertie en Panthéon national.

Nous avons raconté la vie de Voltaire. Pour le faire connaître tout entier, il faudrait analyser ses œuvres et y chercher les idées bonnes et mauvaises dont il fut le propagateur, et dont auront à le louer ou à le maudire de longues suites de générations. A côté de chapitres honteux,

on y trouverait des pages éloquentes en faveur de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la liberté politique, civile et religieuse. C'est Voltaire qui dit aux matérialistes ses contemporains : « L'immortalité de l'âme n'est pas une vérité probable ; c'est une vérité mathématique. » C'est lui aussi qui a écrit ces vers où il résume sa croyance en Dieu :

Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père;
Ce système sublime à l'homme est nécessaire :
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Le cadre de cette « Étude », déjà un peu longue, nous force de nous en tenir à un compte-rendu rapide des principaux ouvrages de Voltaire.

Voltaire, insatiable de renommée, essaya tous les genres de la célébrité littéraire en prose et en vers, et déploya une souplesse admirable qui se pliait merveilleusement aux sujets les plus opposés. Il fut le premier poète du XVIII[e] siècle, bien qu'il n'ait excellé que dans la poésie légère et mondaine, genre où l'esprit, qu'il appelle « la raison ingénieuse », peut jusqu'à un certain point suppléer les qualités qui lui manquaient. Dans les autres genres, l'esprit gâta souvent les heureuses facultés que ce

grand écrivain avait reçues de la nature. L'esprit est un don si précieux, qu'on ne s'étonne pas qu'il l'ait prêté à tous ses personnages. Il a beau dire : « Il ne faut point faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes, » un défaut capital de « la Henriade » et du théâtre de Voltaire, c'est que l'auteur s'y montre à chaque instant et qu'il exprime ses propres opinions, au lieu de laisser exprimer à ses personnages leurs idées et leurs sentiments. Voltaire est la preuve la plus éclatante de cette vérité, que l'esprit sert à tout et ne suffit à rien. C'est pour avoir cru qu'il suffit à tout, que Voltaire a tracé tant de portraits dont l'éclat ne cache pas la faiblesse, qu'il n'a souvent que de la finesse ingénieuse où le sujet demanderait de la profondeur, et qu'il prodigue les antithèses où l'on voudrait de bonnes raisons exprimées simplement. Combien de pages, dans son « Essai sur les mœurs », ne sont que l'abus de l'esprit ! On croit lire par moments un recueil de bons mots, d'épigrammes, de plaisanteries, plutôt qu'un livre d'histoire.

Voltaire prétendait « que les bons vers ne sont que de la prose bien faite. » Il se conforma trop à ce principe, et ses vers sont quelquefois prosaïques. Il a peu de ces formes hardies, de ces tours originaux, de ces riches couleurs, de ces vives images, de ces idées grandes, sublimes, qui sont le caractère même de la poésie. Il a dit lui-même :

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Une clarté parfaite, une élégance sans apprêt, une facilité prodigieuse sont les qualités dominantes de sa versification. Il voulait que, pour juger des vers, on les mît en prose. Ce procédé peut préserver de quelques mauvais vers, de quelques fautes de langue ; mais que d'images, de tournures, d'inversions, d'ellipses, qui font que le vers est poétique, et qui ne peuvent être traduites en prose ! « Toute métaphore, pour être bonne, dit-il, doit former une image vraie et sensible, et fournir un tableau à un peintre. » D'après ce principe trop absolu, il faudrait blâmer de beaux vers comme ceux-ci, qui forment des images sans fournir de sujets de tableaux :

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole. (Phèdre.)
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
(Andromaque.
Quel débris parle ici de votre résistance ? (Iphigénie.)

Voltaire prend trop souvent la versification pour la poésie ; mais les vers ne sont pas plus nécessairement la forme de la poésie que le corps n'est l'enveloppe nécessaire de l'âme.

Un autre défaut bien sensible dans la versification de Voltaire, c'est l'uniformité. Ce grand écrivain ne connais-

sait pas la période poétique : ses vers sont coupés d'une manière monotone et détachés les uns des autres; ils offrent peu de ces heureuses combinaisons, si familières à Racine, à Boileau, à La Fontaine, de ces coupes et de ces suspensions qui rompent la monotonie du grand vers, de ces variétés d'harmonie qui délassent l'oreille fatiguée de l'égale longueur des hémistiches et du retour perpétuel de la même mesure.

Outre le prosaïsme et la monotonie, on peut lui reprocher, dans la haute poésie, l'impropriété des mots, la vulgarité de la pensée et de l'expression, l'abus de la périphrase, des imitations trop peu déguisées de Corneille et de Racine, et des négligences fréquentes dans le choix des rimes. Il soutenait que la rime est faite surtout pour l'oreille, et il s'est peu soucié de satisfaire les yeux. « Il me semble, dit-il, que la poésie gagnerait beaucoup, si l'on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable et tyrannique : donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées. » C'est vouloir établir des principes plus favorables à la paresse qu'à la perfection de la versification française.

En poésie, Voltaire tenta l'épopée, la tragédie, la comédie, l'ode, le poème philosophique, l'épître, la satire et tous les genres légers et badins.

C'est à Voltaire que la littérature française doit le seul poème épique qu'elle ait à citer, bien que « la Henriade »

soit moins une épopée qu'une élégante histoire en vers. Un poème épique doit être une œuvre inspirée par la foi et l'enthousiasme; et « la Henriade », écrite par un poète incrédule et railleur, est une satire contre l'intolérance, le fanatisme et la superstition. Quoique l'auteur ait quelquefois admirablement réussi à exprimer les mystères chrétiens, il lui arrive de faire de singulières prières, comme celle qu'il prête à saint Louis :

> Père de l'univers, si tes yeux « quelquefois »
> Honorent d'un regard les peuples et les rois.

Dans la rigoureuse acception du mot « poème », qui veut dire « création », « la Henriade » mérite peu le nom de poème. Elle est calquée sur « l'Énéide » et la « Pharsale » : comme dans la « Pharsale », il y a plus de philosophie que de poésie; comme « l'Énéide », elle a une tempête, un récit des événements antérieurs fait à une reine, une Gabrielle délaissée, une promenade dans l'autre monde, une prédiction des grandeurs et des maux de la patrie, et même une imitation du fameux « Tu Marcellus eris », appliqué au duc de Bourgogne, le regrettable élève de Fénelon.

Le plan de « la Henriade » est faible, et les différentes parties sont mal liées entre elles. Le récit des faits y est écourté et par conséquent peu intéressant pour le lecteur. Né dans un siècle élégant et incrédule, l'auteur se sent peu de goût pour l'époque grossière et fanatique de « la

Ligue ». Il la traite avec dédain et il la flétrit, au lieu de la raconter et de la peindre. Au récit des événements il ne mêle jamais de ces tableaux variés de mœurs locales, de ces riantes descriptions de la nature champêtre, qui délassent le lecteur fatigué du bruit des batailles. « Il n'y a pas seulement de l'herbe pour nourrir les chevaux, disait spirituellement Delille, ni de l'eau pour les désaltérer. »

A ce défaut ajoutons l'absence de tout intérêt dramatique : l'action ne marche que par le récit, et les personnages ne sont connus que par le portrait qu'en fait l'auteur ; mais ils ne se font jamais connaître par leurs actions et par leurs discours.

Voltaire n'a pas été plus heureux dans l'emploi du merveilleux chrétien. D'ailleurs, le sujet ne le comportait guère : il était difficile d'entourer de miracles la conversion toute politique de Henri IV, qui écrivait, la veille de son abjuration : « C'est demain que je fais le saut périlleux », et à qui le poète fait dire :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Au lieu du merveilleux fourni par la religion, à laquelle il ne croyait pas, Voltaire personnifia des êtres allégoriques, et il fit parler la Discorde, la Politique, la Religion, le Fanatisme, la Vérité, c'est-à-dire de simples et froides abstractions.

Malgré ces défauts, « la Henriade » est au nombre des ouvrages les plus populaires de Voltaire. Elle renferme des morceaux admirables, comme la description du système planétaire, celle du Sommeil et de l'Envie, le massacre de la Saint-Barthélemy, la mort de Coligny et bien d'autres. Elle a servi à relever la mémoire d'un roi cher à la France, et à propager des maximes d'humanité, de tolérance et de liberté, qui font plus d'impression que si elles étaient exprimées en prose.

Les tragédies de Voltaire valent mieux que son poème épique. Les meilleures sont « Œdipe, Brutus, la Mort de César, Mahomet, Tancrède, Alzire, et surtout Mérope et Zaïre », qui passent pour ses chefs-d'œuvre. Dans l'impossibilité où nous sommes d'en donner ici l'analyse, nous nous bornerons à caractériser la manière de l'auteur et à montrer en quoi il se rapproche ou s'éloigne des deux grands maîtres de la scène française. Voltaire accepta la tragédie telle que Corneille et Racine l'avaient créée, avec les unités d'action, de temps et de lieu, avec la dignité des personnages, la noblesse du style, les formes polies, qui seules pouvaient plaire à une cour élégante et à un public dominé par elle. Mais il est inférieur à Corneille pour l'invention et le sublime, à Racine pour la simplicité de l'action, pour la régularité de la composition, pour la peinture du cœur et surtout pour la perfection du style ; à tous deux pour la gran-

deur et la profondeur des caractères : il n'a aucun personnage digne d'être comparé à Horace, à Pauline, à Phèdre, à Athalie. Il n'est pas plus heureux que ses deux modèles dans la vérité des mœurs historiques : ses Romains, ses Grecs, ses Chinois, ses Arabes, ses Turcs, ses Américains, sont tous couverts d'un léger vernis d'élégance française et de philosophie du dix-huitième siècle.

Ce qui distingue la tragédie de Voltaire, c'est qu'il ne se proposa pas seulement d'émouvoir et d'élever les esprits par le spectacle des passions et des catastrophes ; il la fit servir à combattre les idées anciennes et à propager les idées nouvelles : de là ces maximes philosophiques sur la liberté, la tolérance, la dignité humaine, qui avaient alors un but utile, quand elles ne sont pas irréligieuses, et qui étaient fort applaudies des contemporains, mais qui paraissent aujourd'hui froides, souvent communes, et presque toujours déplacées.

Un autre caractère des tragédies de Voltaire, c'est qu'il met plus de mouvement dans l'action, et qu'il y mêle des incidents romanesques et des coups de théâtre timidement empruntés au drame de « Shakespeare » : ainsi il évoque l'ombre de Ninus dans « Sémiramis », il fait apporter sur la scène le corps de César, il y fait paraître des chevaliers dans « Tancrède », le sénat et le peuple romain dans « Brutus ». En outre, il fit agrandir le fond du théâtre, il débarrassa l'avant-scène des ban-

quettes où des gentilshommes privilégiés se tenaient autant pour être vus que pour voir de plus près; il introduisit plus de pompe et de variété dans les décorations, plus de richesse dans les costumes, plus de pantomime dans le jeu des acteurs; en un mot, il s'occupa plus du spectacle, du plaisir des yeux, que les deux grands créateurs de la tragédie française.

Aussi, pour goûter les tragédies de Voltaire, et leur rendre pleine justice, il faut les voir jouer. Elles perdent beaucoup à la lecture. Le lecteur, privé de l'éclat des décors, des effets scéniques, du jeu des acteurs, s'aperçoit davantage des vices du plan, du romanesque des situations, de la faiblesse des caractères, esquissés plutôt que peints, des incorrections et des négligences du langage. Voltaire convient lui-même en vers charmants que la scène est beaucoup plus favorable à ses pièces que la lecture.

Voltaire échoua complètement dans le genre « comique ». La comédie, qui doit être l'image de la société, exige un génie capable d'observer les ridicules et de les mettre en action, d'approfondir un caractère et de le développer. Voltaire, esprit superficiel, ne voit dans les travers que des sujets de raillerie; il ne sait pas les mettre en action, ni développer un caractère comique, ni se dépouiller de ses idées pour prendre celles des personnages qu'il met en scène.

Il ne fut pas plus heureux dans l'ode et dans l'opéra. Il avait l'esprit trop fin, trop raisonneur et trop sceptique pour s'élever jusqu'à l'enthousiasme. De plus, il manquait de cette perfection soutenue de style que demande la poésie lyrique.

Voltaire, dans ses « Poèmes philosophiques », est trop privé de chaleur et de foi ; s'il instruit, il touche peu. Mais sa versification est ferme, brillante, harmonieuse. Les meilleurs de ses poèmes sont sept « Discours sur l'homme », dont il prit l'idée première à Pope, sans lui rien emprunter pour les détails ni pour l'exécution. Dans le « cinquième discours », il vante les plaisirs de l'étude et finit par ces vers dignes de Virgile :

Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude ;
Voilà mes passions ; mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux :
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,

Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis ;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre

Les « Satires » de Voltaire sont excellentes ; il avait la veine éminemment satirique. S'il est moins pur, moins châtié que Boileau, il a bien plus de verve, d'aisance et d'enjouement. Ses « Épîtres » sont aussi d'un style moins soutenu, moins correct que celles de Boileau ; mais quel feu d'esprit, quelle facilité, quelle aimable urbanité, quelle flexibilité merveilleuse de ton et de style ! C'est surtout dans « l'Épître » familière, dans la poésie légère et mondaine, que Voltaire est resté sans rival. Ce genre, qui prend toutes les formes, et qui est tantôt négligé, tantôt paré, convenait admirablement à cet esprit si souple, si fin, si railleur. C'est là que Voltaire déploie en se jouant cette simplicité élégante, ce négligé soigné, et cette aisance qu'il appelle si bien « la grâce du génie ». Il est resté le souverain modèle de la poésie fugitive, même dans les vers de sa vieillesse, qui ne perdent rien en originalité, en aisance, en coloris, en agrément. Voyez quelles stances charmantes il adressait à madame du Deffant cinq ans avant sa mort :

Hé ! quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse faible et surannée
Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs:
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

On regrette que le bon goût abandonne Voltaire même dans ses plus jolies pièces, et que cette main si légère, si gracieuse, s'appesantisse à chaque instant sur des traits qui blessent la religion, la morale ou la bienséance. Ses « Épîtres » les plus goûtées tournent à la satire, et il lui échappe des injures triviales contre des évêques, des jésuites, des capucins ou contre ses critiques. Il est difficile de trouver, dans ses nombreuses poésies légères un seul morceau qu'on puisse donner tout entier à la jeunesse.

La prose de Voltaire est supérieure à ses vers : c'est un modèle accompli de clarté, d'aisance, de sobriété, de souplesse, de rapidité, de grâce, de naturel et d'élégante simplicité. Ce style, qui coule avec une admirable limpi-

dité, suppose dans les idées une netteté plus rare qu'on ne croit. Il rappelle, à chaque page, le mot de Pascal : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » On reproche avec raison à Voltaire de manquer d'élévation et de profondeur. « Voltaire n'est que joli, » disait Montesquieu. C'est vrai; mais il faut ajouter que ce grand écrivain cache quelquefois la profondeur sous des formes légères et enjouées, comme dans cette phrase, qui nous apprend tout ce qu'il est possible de savoir sur la physique des anciens : « La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abîme, et ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le savoir. »

Les genres où Voltaire réussit le mieux en prose sont l'histoire, le conte et la lettre. Il fut le premier historien, le premier conteur et le premier écrivain épistolaire de son siècle, comme il en était le plus grand poëte. Son ouvrage historique le plus important est « l'Essai sur l'esprit et les mœurs des nations, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII ». Il se propose moins de raconter les faits que d'exposer les mœurs, les usages, les lois, la littérature, le mouvement des esprits. Il parle peu des batailles, des actions privées des rois, des intrigues de cour, du changement des ministres. « Je voudrais, dit-il,

découvrir quelle était alors la société des hommes, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés, plutôt que de répéter tant de malheurs et tant de combats, funestes objets de l'histoire et lieux communs de la méchanceté humaine. » C'était là une grande innovation et un notable progrès. L'auteur déploie dans ce livre un rare talent pour lier ensemble les faits; il les éclaire, soit par des réflexions originales soit par l'ordre et l'arrangement qu'il leur donne, et il détruit, en se jouant et en mêlant la raillerie au raisonnement, une foule de préjugés, d'abus, d'erreurs, de fausses notions entassées dans les livres de ses prédécesseurs. Le moyen âge, si chargé de faits obscurs, ennuyeux, devient, sous sa plume, clair, intéressant, agréable à lire. Voltaire est même impartial par moments. Il dit, par exemple, que la chevalerie « servait de contrepoids à la férocité générale des mœurs. » Il rend justice à Jeanne d'Arc, « cette héroïne qui aurait eu des autels dans les temps héroïques. » Il a fait un portrait célèbre de saint Louis, « à qui une piété d'anachorète, dit-il, n'ôta aucune vertu de roi, et qui mérita d'être en tout le modèle des hommes. »

Tous ces mérites, joints à celui d'un style toujours clair, rapide, naturel, élégant, font de « l'Essai sur les mœurs » le chef-d'œuvre historique du XVIII[e] siècle; mais ils ne sauraient racheter la partialité, l'esprit moqueur et

irréligieux, le manque de gravité, qui en sont les défauts dominants.

Bossuet, dans son « Discours sur l'histoire universelle », n'avait eu qu'un dessein : subordonner ce qu'il appelle les plans de Dieu à l'établissement du christianisme, tel est l'esprit de ce magnifique ouvrage. Le grand historien avait dû laisser de côté une foule de peuples qu'aucun lien ne rattache à notre religion. Il se borne à faire l'histoire des Juifs et de quelques autres peuples anciens. Il parle peu des Égyptiens et des Perses, il fait à peine mention des Arabes dont les souverains régnèrent avec gloire à Bagdad et à Cordoue, et il ne dit pas un mot des Indiens et des Chinois, dont la civilisation avait précédé l'établissement des Hébreux dans la Terre promise.

Voltaire entreprit de faire la suite ou plutôt la contre-partie du livre de Bossuet. Plein de mépris pour le passé, il juge tout, les faits, les mœurs, les lois, les monuments, au point de vue de la philosophie du dix-huitième siècle. Tout ce que ses contemporains aiment, il le loue; tout ce qu'ils condamnent, il le blâme. « Voltaire, dit Montesquieu, n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. »

Un historien doit aimer son sujet, sans être obligé d'y voir tout en beau. Il doit se réjouir et souffrir avec les

différentes générations dont il raconte les joies et les souffrances. Voltaire, ennemi du moyen âge, parce que l'esprit chrétien y domine, ne le juge pas : il l'attaque, il le calomnie, il le détruit, il n'a que des sarcasmes contre les mœurs, les idées, les travaux, les monuments d'une époque où il ne voit qu'ignorance et barbarie. Il ne comprenait pas même les arts du moyen âge. Il proposait de démolir la cathédrale de Paris, ce chef-d'œuvre d'architecture gothique, qu'il appelle « un monument d'architecture barbare ». Il accuse de cette barbarie générale le christianisme, qui seul travaillait à l'adoucir et à la détruire. Il ne voit pas que c'est à l'Église et aux couvents que le moyen âge a dû tout ce qui subsistait alors de culture morale et intellectuelle. Il calomnie les hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire de la religion. Il en veut surtout aux grands papes Grégoire VII et Innocent III, qui furent les infatigables défenseurs de la justice contre la force brutale, et dont les lettres sont un monument extraordinaire de l'esprit humain dans les XI[e] et XII[e] siècles. Il met les prêtres hors de l'humanité, et il lui échappe sur leur compte des plaisanteries qui excitent le dégoût. Ainsi, à propos du naufrage de quelques missionnaires, il ajoute : « Ils allèrent au fond de la mer recevoir les couronnes du martyre. »

Si Voltaire n'aime pas les chrétiens, en revanche il éprouve une affection singulière pour les peuples de-

meurés en dehors du christianisme, les Persans, les Indiens et les Chinois. Il trouve que tous leurs rois sont bons, sages et dignes de servir de modèle, et que leurs livres sacrés sont des chefs-d'œuvre, tandis que la Bible n'est qu'un tissu de mensonges et d'absurdités.

Voltaire manque donc surtout de cette philosophie qu'il promet dans son « Introduction », c'est-à-dire d'impartialité dans l'appréciation des hommes et des choses. Il promet aussi de laisser de côté les petits faits et de ne peindre que les grands, et c'est ce qu'il ne fait pas. Il explique les plus grands événements par les causes les plus misérables. « Si Léon X avait donné les indulgences à vendre aux moines augustins, dit-il, il n'y aurait point eu de protestants. » La querelle des indulgences ne fut que le prétexte de la Réforme ; il y avait d'autres causes que Voltaire ne prend pas la peine de chercher. Il ne voit entre les catholiques et les protestants que des misères, que des discussions indignes des honnêtes gens. Assurément, les petites causes produisent souvent de grands effets ; mais c'est qu'elles se lient à des causes plus profondes, qu'un historien philosophe devrait tâcher de découvrir, au lieu de répéter à chaque page que le monde marche au gré de Sa Majesté le Hasard, et que les hommes sont des imbéciles.

Dans le « Siècle de Louis XIV », on ne peut pas reprocher à Voltaire la partialité moqueuse qui gâte « l'Essai

sur les mœurs ». Son admiration va, au contraire, jusqu'au panégyrique. Il raconte avec complaisance, et en les excusant, les amusements fastueux, les plaisirs souvent coupables du grand roi, et il ne blâme pas même cette ambition insatiable qui fit couler tant de sang, ni cette hauteur envers les nations étrangères qui rendit le nom français longtemps odieux en Europe. Son livre est un tableau brillant et flatté de cette société polie du XVIIe siècle, dont il avait vu la dernière splendeur. On pourrait désirer aussi plus d'unité dans la composition. L'auteur morcelle son récit en chapitres séparés sur la guerre, les lois, les intrigues de cour, la religion, les lettres, les sciences, les arts, et quelquefois il tombe dans des anecdotes au-dessous de la dignité de l'histoire. Il eût mieux valu faire marcher de front toutes ces choses à la fois. « La principale perfection d'une histoire, dit Fénelon, consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire ; il doit la voir tout entière comme d'une seule vue ; il faut qu'il la tourne et qu'il la retourne de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue. Il faut en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les principaux événements qui en dépendent. »

Le « Siècle de Louis XIV » est donc moins une véritable histoire qu'une suite de tableaux admirablement coloriés.

Malgré ce défaut, les beautés et l'éclat du style font vivre cet ouvrage, la plus brillante composition historique de Voltaire.

« L'Histoire de Charles XII, roi de Suède », autre chef-d'œuvre de style, est écrite avec une rapidité qui semble égaler celle des exploits du héros. Mais l'auteur professe une admiration exagérée pour Charles XII, « qui a réuni en lui toutes les qualités de ses aïeux, » et qui lui paraît « l'homme le plus extraordinaire qui ait peut-être jamais existé, » tandis que ce faux « Alexandre du Nord » n'eut d'autre mérite que celui d'avoir ravagé beaucoup de provinces et versé beaucoup de sang, et que ses guerres aventureuses firent déchoir la Suède du haut rang où l'avaient élevée le génie et la sagesse de Gustave Adolphe. Il est vrai que Voltaire entend le mot « extraordinaire » dans le sens de « singulier », et qu'à la fin de son histoire il atténue cet éloge excessif par un portrait qui se rapproche davantage de la vérité et qui est un des meilleurs qu'il ait tracés.

« L'Histoire de Pierre-le-Grand », entreprise pour plaire à Catherine II, est faiblement écrite et manque d'impartialité. Il n'y est pas même fait mention du procès d'Alexis, fils de Pierre. « Les faiblesses des princes, dit Voltaire, ne doivent pas toujours être divulguées; » singulier principe dans la bouche d'un historien philosophe. Le docteur Poissonnier, à son retour de Russie, lui cita plusieurs

inexactitudes de son livre. « Mon ami, répondit Voltaire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très-frileux. »

Il n'y a lieu ni à critiquer ni à louer le « Précis du siècle de Louis XV », ébauche imparfaite ; « l'Histoire du Parlement », véritable pamphlet satirique, et les « Annales de l'Empire d'Allemagne », aride abrégé chronologique, dédié à la duchesse de Saxe-Gotha, sœur du roi Frédéric II, où l'on remarque, dit Grimm, une ignorance profonde du droit public.

Les romans et les contes de Voltaire portent, comme ses histoires, le cachet de ce génie inimitable, qui excellait à présenter la raison la plus saine sous la forme de la plaisanterie. Ce sont des chefs-d'œuvre d'esprit et de style. On est affligé de trouver sans cesse dans ces charmantes compositions des attaques contre toute religion et des traits qui blessent la morale, la bienséance et le bon goût. « Candide », le plus important et le plus fameux de ses romans, est un tableau effroyablement gai des misères de ce monde, et souillé à chaque pas par d'amers sarcasmes contre la Providence. Il fait Dieu imprévoyant. Nier la Providence, c'est nier Dieu, et tomber dans l'athéisme : et cependant Voltaire n'était pas athée, il valait souvent mieux que ses livres.

De tous les ouvrages de Voltaire, celui dont la lecture est la plus piquante, la plus variée, la plus amusante,

c est son immense « Correspondance ». Ce qui la caractérise, c'est l'esprit, la facilité, la finesse, la grâce et tous les agréments du style. Dans les relations d'amitié, de politesse ou de simple bienséance, Voltaire est le plus aimable, le plus charmant des correspondants. Mais quand il est aveuglé par l'amour-propre ou par l'esprit de parti, il foule aux pieds toute convenance et toute dignité. Ses amis les plus chers étaient choqués de la grossièreté et du cynisme de ses lettres. L'un d'eux, d'Alembert, lui écrivait à ce sujet : « Il me semble voir César qui étrille des porte-faix. César ne doit se battre que contre Pompée. » En retranchant toutes les lettres que souillent des outrages contre la religion et les prêtres, des injustices envers ses rivaux, des injures contre ses ennemis, on formerait avec la correspondance de Voltaire un charmant recueil et un modèle parfait de style épistolaire.

Comme critique, Voltaire occupe un rang éminent dans la littérature française. Il a répandu dans ses préfaces, dans ses lettres, dans son « Dictionnaire philosophiqne », dans le « Temple du goût », dans ses « Commentaires sur Corneillé », une foule d'excellents préceptes, d'observations précieuses, de pensées aussi fines que justes, et de jugements admirables sur les écrivains et sur les ouvrages littéraires. Il sentait à merveille les beautés de détail, la justesse, l'élégance, le bon sens et les autres qualités qui le distinguent lui-même. Mais il ne sait pas

embrasser d'une vue assez haute les grands monuments de l'esprit humain, et il ne semble pas comprendre certaines beautés mâles des époques moins civilisées. Que d'erreurs et de jugements téméraires on pourrait relever! Il dénigre presque tous les écrivains de l'antiquité; il préfère, par exemple, le « Roland » de l'Arioste à « l'Odyssée », et la « Jérusalem délivrée » à « l'Iliade. » Il ne voit qu'un patois grossier dans le style de Calvin, que Bossuet considérait comme un des pères de la prose française. Il dit que chez La Fontaine « le naturel n'est que le familier, le bas, le négligé, le trivial. » Après avoir d'abord admiré Shakspeare, qu'il révéla le premier à la France, il le traita plus tard de barbare, et il ne vit pas même que cette barbarie éloquente devient une partie de la vérité, quand le poète peint des temps et des hommes barbares. Dans ses « Commentaires sur Corneille », qui renferment sur la langue et la grammaire tant d'excellentes remarques, il oublie trop souvent le respect dû au créateur de la tragédie française. « Je traite Corneille, dit-il, tantôt comme un dieu, tantôt comme un cheval de carrosse... Plus je le lis, plus je le trouve le père du galimatias aussi bien que le père du théâtre. » Au lieu d'exposer des vues générales sur l'art dramatique, d'éclairer ce qu'il y a d'obscur dans le texte, de faire sentir la hardiesse ou la vérité de certaines images et de certaines expressions, de développer ce que l'art cache aux lecteurs peu éclairés,

de justifier ce qui pourrait sembler répréhensible au premier coup d'œil, il épluche les vers du grand Corneille, il dissèque ses phrases et traite son style comme des compositions d'écolier. C'est attaquer Hercule à coups d'épingle. Ajoutons qu'il y a des légèretés incroyables. Ainsi, à propos de ces deux vers :

C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle.

Il dit : « Une femme doit faire sentir qu'elle est vertueuse, et ne jamais dire « ma vertu ». Voyez si Monime, dans « Mithridate », dit jamais « ma vertu ». Monime le dit deux fois :

De mes faibles efforts ma vertu se défie. (Acte II, sc. 6.)
Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu. (Acte IV, sc. 2.)

Ainsi encore, dans une remarque sur ce vers « d'Horace » :

Si près de voir sur soi fondre de tels orages,

il dit : « Si près de voir » n'est pas français : « près de » veut un substantif, « près de la ruine, près d'être ruiné », comme si « être ruiné » était un substantif. D'ailleurs, « près de voir » est une expression très-française ; nos meilleurs écrivains en offrent de nombreux exemples.

Pour résumer notre opinion sur Voltaire, qui paraîtra peut-être aux uns trop indulgente, et aux autres trop sévère, nous emprunterons à un de ses contes une ingénieuse allégorie. Ithuriel, un des génies qui président aux empires du monde, envoya le Scythe Babouc à Persépolis, dont les folies et les excès avaient attiré sa colère, pour avoir un rapport fidèle sur l'état de cette ville, et savoir s'il devait la corriger ou l'exterminer. Babouc partit pour Persépolis, et vit un peuple poli, doux et bienfaisant, quoique léger, médisant et plein de vanité. Il y avait du bien et du mal. « Voici, dit Voltaire, comme il s'y prit pour rendre son compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ithuriel : « Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamants? » Ithuriel entendit à demi-mot; il résolut d'épargner Persépolis.

Faisons comme le Génie : blâmons les excès et les fautes de Voltaire et déplorons le mal qu'il a fait; mais profitons de tout ce qu'il a d'excellent, et ne brisons pas sa statue, parce que tout n'y est pas or et diamants.

XVI

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1712-1778)

Il n'est pas rare de voir des enfants désobéissants et paresseux qui font l'éloge de l'obéissance et de l'étude. A les entendre, ce seraient des modèles; mettez-les à l'œuvre, vous ne trouvez en eux qu'indolence et mauvaise volonté. Les hommes, qui sont de grands enfants, se montrent souvent aussi vertueux en paroles et vicieux en actions. Il en est beaucoup qui ont de beaux sentiments, des instincts élevés, qui aiment le bien, et qui font le mal. Tout en regardant le ciel, ils tombent sans cesse à terre, comme l'astrologue de la fable, qui se laissa choir au fond d'un puits.

Il est, dans notre histoire littéraire, un écrivain célèbre qui offre ce singulier mélange de grandeur dans ses ouvrages et de bassesse dans sa conduite: c'est Jean-Jacques Rousseau. Plein d'enthousiasme pour le beau et le

bon, il défendit, avec une dialectique invincible et une éloquence passionnée, les principes éternels de la justice et de la morale, et il commit les actions les plus honteuses et les plus coupables. Cet homme, qui écrivit des pages admirables sur les affections de la famille, sur l'amitié, sur la reconnaissance, prit une compagne indigne de lui, mit ses enfants à l'hôpital, et se montra souvent injuste et dur envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs. Et tout en faisant le mal, il se crut vertueux, parce qu'il aimait la vertu. « Je fais le mal, disait-il, mais j'aime le bien. Mon cœur est pur. »

A ces faiblesses dont aucune n'est excusable, se joignent dans la vie de Rousseau l'habitude du sophisme, du paradoxe et des erreurs d'esprit non moins déplorables que les fautes de conduite. Il lui manquait cette justesse de jugement qui donne à chaque chose sa vraie place et qui préserve des déceptions de l'imagination. Ainsi, il veut changer les devoirs des uns en droits au profit des autres. Le devoir du riche, par exemple, est de faire l'aumône; mais le pauvre a-t-il le droit de l'exiger et d'être paresseux? Je dois aimer mon prochain comme moi-même; mais mon prochain n'a pas le droit de me dire : « Aime-moi comme toi-même. » L'accomplissement de ces devoirs est une vertu; mais nul n'a le droit de m'imposer la vertu à son profit, et de négliger ses propres devoirs. Ennemi du devoir, Rousseau rejette l'idée positive

du devoir et prend la sensibilité pour règle de conduite. « Le cœur est bon, dit-il, écoutez-le; laissez-vous conduire par la sensibilité, et vous ne vous égarerez jamais, ou vous n'aurez que d'honnêtes égarements. » Grave erreur, que son exemple suffirait à réfuter, puisque sa sensibilité ne l'empêcha pas d'être ami ingrat et père dénaturé.

Rousseau ne fut pas, comme Voltaire, le représentant de son siècle. En religion, il fut le défenseur éloquent de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et l'adversaire passionné de l'athéisme et du matérialisme. En politique, il exagéra les idées de ses contemporains : on attaquait les institutions; pour lui, il ne veut point d'institutions, et il s'efforce de ramener l'homme à l'état sauvage. Dans les lettres, tout occupées d'utilité pratique, l'esprit de critique sociale avait tué l'enthousiasme et l'inspiration. Rousseau rendit à notre littérature l'enthousiasme, l'imagination et le sentiment; il y introduisit l'amour de la nature, le sens de la réalité, la rêverie, et il enrichit notre prose de pages ravissantes de coloris, de fraîcheur, d'élégance et d'harmonie. Mais là encore à de grandes beautés il mêla des défauts dont est sortie une école d'écrivains qui remplacent le sentiment par la fausse sensibilité et l'éloquence par la déclamation.

On ne voit que contrastes dans Rousseau. Ennemi de la règle, il l'impose en despote dnsa la religion et dans la

politique. Il défend la liberté, et il asservit l'individu au despotisme de l'État. Il cultive les lettres toute sa vie, et il les dénonce comme la source de la corruption et de l'incrédulité. Il fait des opéras sur des paroles françaises, et il soutient qu'il est impossible de mettre en musique des paroles françaises, et que les Français n'auront jamais de musique. Il compose de mauvaises comédies, et il écrit un livre éloquent contre le théâtre, qu'il accuse d'amollir le cœur et de le préparer à la séduction des passions. C'est ce contraste entre la théorie et la pratique, cet amalgame de bien et de mal, de vérités et d'erreurs, qui font porter sur Rousseau des jugements si contradictoires, qui lui attirent tant d'adorations et tant d'outrages, qui en font un monstre pour les uns et un dieu pour les autres.

Jean-Jacques Rousseau, l'écrivain le plus singulier et le plus paradoxal de notre littérature, était fils d'un horloger de Genève. Il eut le malheur de perdre sa mère en venant au monde, et ses premières années furent mal dirigées. A sept ans, son père lui faisait lire des romans, il lui en lisait lui-même, et ils passaient souvent des nuits à cette occupation. Ces dangereuses lectures lui donnèrent de la vie humaine des idées bizarres et romanesques, et contribuèrent beaucoup à la fausseté et à l'exagération de ses doctrines. Quand les romans furent épuisés, le père et le fils lurent ensemble des livres plus

sérieux. Plutarque surtout devint l'auteur favori de Rousseau; et c'est de cette intéressante lecture et des entretiens dont elle était le sujet, que se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui le distingua de ses contemporains sans l'élever au-dessus d'eux.

Cette éducation imparfaite fut interrompue par un accident dont les suites eurent une funeste influence sur la vie de Rousseau. Son père eut un démêlé avec un officier genevois, et il se vit obligé de s'expatrier. Il alla s'établir à Nyon, dans le canton de Vaud; il s'y remaria et ne s'occupa plus de son fils, qui ne se plaint pas de cet abandon. Le jeune Jéan-Jacques, resté sous la tutelle d'un oncle, fut mis à dix ans en pension chez le ministre du village de Bossey, pour y apprendre un peu de latin (1722). La seule circonstance qui mérite d'être citée pendant le séjour qu'il y fit, c'est une punition infamante qu'il eut à subir, pour une faute dont il était innocent. Ce châtiment inique lui inspira une haine invincible contre la violence et l'injustice. « Mon cœur s'enflamme au récit de toute action injuste, écrivait-il à soixante ans, comme si l'effet en retombait sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, je partirais volontiers pour aller poignarder ce misérable, dussé-je cent fois y périr. » Ce fut au village de Bossey, que se développa chez Rousseau ce goût vif pour la vie champêtre qu'il préféra tou-

jours au tumulte des villes, et dont il devait faire de si séduisantes peintures.

Au bout de deux ans de pension et de trois ans perdus chez son oncle, Jean-Jacques fut placé en qualité de clerc chez un greffier, qui le renvoya bientôt, en disant qu'il n'était qu'un âne et qu'il n'était bon qu'à manier la lime (1727). De là, on le mit chez un graveur, homme rustre et violent, qui le rouait de coups pour la moindre faute. Cette brutalité le dégoûta du métier, qui d'ailleurs ne lui déplaisait pas ; elle le rendit faux, menteur, voleur même. Il déroba d'abord des asperges pour le compte d'un camarade; ensuite il déroba pour lui-même du papier, des fruits, des outils. « J'appris ainsi qu'il n'étai pas si terrible de voler que je l'avais cru, dit-il, et je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitais n'était à ma portée en sûreté. »

Dans ses heures de loisir, Rousseau faisait de longues promenades à travers la campagne. Un soir, il revint trop tard et trouva les portes de la ville fermées. Le lendemain il fut rudement châtié par son maître, qui le menaça d'une punition encore plus terrible, en cas de récidive. Il s'était bien promis de ne pas s'y exposer ; mais un jour s'étant trompé d'heure, il arriva aux portes de la ville au moment où l'on venait de les fermer. Dans le premier transport de sa douleur, il mordit la terre de rage, et jura de ne plus retourner chez son maître (1728.)

Il rôda autour de Genève, et alla demander l'hospitalité au curé de Confignon en Savoie. Il était protestant ; ce curé ne songea qu'aux moyens de le rendre catholique. Il l'adressa à une dame suisse, appelée la baronne de Warens, qui avait renoncé à sa famille pour se faire catholique, et qui vivait à Annecy d'une pension que lui faisait le roi de Sardaigne. Jean-Jacques aurait pu se rendre aisément à Annecy en un jour ; il en mit trois. « Je ne me pressais pas, dit-il. Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait. Je n'osais entrer dans le château, ni heurter, car j'étais fort timide ; mais je chantais sous la fenêtre qui avait le plus d'apparence, fort surpris, après m'être longtemps époumoné, de ne voir paraître ni dame ni demoiselle qu'attirât la beauté de ma voix, ou le sel de mes chansons, vu que j'en savais d'admirables, que mes camarades m'avaient apprises et que je chantais admirablement. »

Madame de Warens envoya Rousseau à Turin, dans un hospice établi pour les catéchumènes. Après deux mois d'instruction, il se déclara convaincu, et il abjura le protestantisme, quoiqu'il ne pût se dissimuler « que changer de religion pour avoir du pain ne pouvait être que l'action d'un bandit. » Les avantages qu'il avait compté recueillir de cette conversion intéressée se réduisirent à une collecte d'environ vingt francs, qu'on lui remit en le

renvoyant. Il ne lui resta de la démarche intéressée qu'il venait de faire que le souvenir d'avoir été apostat et dupe tout à la fois. Rendu à lui-même et privé de toute ressource pour l'avenir, il fut réduit à entrer chez la comtesse de Vercellis, non pas en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Il fallut porter la livrée. « Voilà, dit-il, le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances. »

Madame de Vercellis mourut trois mois après ; et dans le désordre causé par cet événement, il se perdit un ruban couleur de rose et argent déjà vieux. « Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée, dit Rousseau ; ce ruban seul me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris ; je me trouble, je balbutie, et enfin je dis en rougissant que c'est la cuisinière qui me l'a donné. » Il fut renvoyé de cette maison avec la victime de son imposture. C'est une des grandes fautes de Rousseau. Il s'en accuse, dans ses « Confessions », avec une vive douleur. Mais il paraît s'être étrangement exagéré ses tardifs remords. On ne voit pas qu'il ait rien fait pour réparer son injustice, ni pour savoir ce qu'était devenue la pauvre victime de sa calomnie.

Rousseau entra dans une autre maison de Turin, moitié comme domestique, moitié comme secrétaire. Il écrivait des lettres, mais il servait à table et mangeait à

l'office. Le fils du maître de la maison le prit en affection, et lui donna des leçons de latin et d'italien. Rousseau se montra indigne de cette bienveillance. Il se lia avec un Genevois vagabond, son ancien camarade, qui lui fit négliger ses devoirs. On lui adressa des réprimandes, il ne les écouta pas, et il fut congédié (1730).

Les deux amis quittèrent ensemble Turin ; ils se proposaient de courir le Piémont et la Savoie, en montrant pour vivre une fontaine, qui avait l'air de changer l'eau en vin. Leur fontaine s'étant cassée, ils allèrent chercher fortune à Annecy. Lorsqu'ils approchèrent de la ville, Rousseau battit froid à son camarade, qui se le tint pour dit, et ils se quittèrent.

Rousseau alla trouver madame de Warens, qui lui fit bon accueil, et le garda chez elle. Il témoigna le désir d'embrasser l'état ecclésiastique, et il entra dans un séminaire ; mais ses progrès dans l'étude furent si lents, qu'on le renvoya bientôt comme un sujet qui n'était bon à rien. Il montrait plus de goût pour la musique, et sa bienfaitrice voulut en faire un musicien. Elle le plaça chez le maître de chapelle de la cathédrale. C'était un Parisien, nommé Le Maître, ivrogne très-gai, et bon compositeur. C'est là qu'il fit la connaissance d'un musicien ambulant, qui se disait de Paris, et se faisait appeler Venture de Villeneuve. Tout à coup Le Maître voulut retourner en France, et Rousseau reçut ordre de l'accompagner

et de ne pas le quitter, tant qu'il aurait besoin de lui. Cet homme était épileptique. Un jour, dans une rue de Lyon, il fut saisi d'une de ses attaques, et tomba privé de sentiment. Rousseau le laisse là et disparaît. « Mon compagnon, dit-il, fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. »

Livré à lui-même, il prit la route de la Suisse. Il passa par Genève, dont la vue lui « causa une certaine défaillance de cœur qui venait d'un excès d'attendrissement. Il se rassasia de la vue de ce beau lac. « Je me livrais, en suivant ce beau rivage, à la plus douce mélancolie, dit-il; je m'attendrissais, je soupirais et je pleurais comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau! » De là il se rendit à Nyon et revit son père, qui le reçut bien, mais « qui ne fit pas pour le retenir auprès de lui tout ce qu'il aurait pu faire. » Il se remit en marche et arriva à Lausanne, réduit à la dernière détresse (1731). Pour se créer des ressources, il résolut de faire ce qu'avait fait Venture à Annecy. Il changea son nom en celui de Vaussore de Villeneuve, se dit de Paris, où il n'était jamais allé, et se donna pour compositeur et pour maître de chant, sans savoir déchiffrer un air. Comme échantillon de son talent, et pour se faire connaître, il fit jouer dans un concert un morceau de sa composition, terminé

par un menuet qui courait les rues, et qu'il donna pour être de lui, « tout aussi résolûment, dit-il, que si j'avais parlé à des habitants de la lune. Non, ajoute-t-il, de la vie on n'ouït un pareil charivari. Les musiciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un Quinze-Vingts. » Le lendemain tout Lausanne sut qui il était. Il fallut aller chercher fortune ailleurs. Il partit pour Neufchâtel, et y fut plus heureux. Il trouva quelques écoliers, et apprit insensiblement la musique en l'enseignant. Un jour, il rencontra dans un cabaret un aventurier qui se disait prélat grec, et chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du Saint-Sépulcre. La liaison fut bientôt faite. Ils parcoururent ensemble la Suisse; Rousseau servait d'interprète. On découvrit l'imposture à Soleure, et le prétendu Grec fut arrêté. L'ambassadeur de France, à qui Rousseau conta ses aventures, le prit sous sa protection et lui offrit un logement à l'ambassade. Sur le désir qu'il témoigna d'aller à Paris, il lui donna cent francs et quelques lettres de recommandation. Il allait y chercher madame de Warens, qui y avait fait un voyage. On lui dit qu'elle était retournée en Savoie, et il partit pour la rejoindre. A son passage à Lyon, ses finances étant épuisées, il se vit exposé aux

plus dures privations. On montre encore sur le bord de la Saône l'endroit où il se souvenait « d'avoir couché voluptueusement à la belle étoile sur la tablette d'une espèce de niche enfoncée dans un mur de terrasse. » Enfin il arriva auprès de madame de Warens, qui venait de louer, à vingt minutes de Chambéry, un joli pavillon appelé les Charmettes (1733). C'est là que s'écoulèrent les années que Rousseau appelle les plus heureuses de sa vie. Mais c'était un bonheur sans dignité : il passait son temps à étudier, à se promener, à donner des soins à la maison, moitié élève, moitié favori, moitié domestique. Claude Anet, laquais et favori comme lui, vint à mourir, et il avoue qu'il eut l'indigne pensée d'hériter de sa défroque. Il nous apprend qu'à cette époque il avait des doutes sur l'enfer. Pour les éclaircir, il se plaça devant un arbre, une pierre à la main, et dit : « Si cette pierre touche l'arbre, c'est signe de salut; si elle le manque, c'est signe de damnation. La pierre frappa l'arbre, ce qui n'était pas difficile, nous dit-il, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. »

Après six ans de ce genre de vie, Rousseau, en proie à des vapeurs, s'imagina être atteint d'un polype au cœur, et se rendit à Montpellier pour se faire guérir. Les petites aventures qu'il eut pendant ce voyage lui firent un peu oublier sa « chère maman », qui, de son côté, ne pensait

guère plus à lui. A son retour à Chambéry, il ne se retrouva plus sur le même pied dans la maison ; un garçon perruquier avait pris sa place. Les Charmettes lui devinrent insupportables, et il partit pour Lyon. Il quitta madame de Warens, qu'il ne revit plus qu'une fois, « sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné, dit-il, les angoisses de la mort. » Tel est le héros de la sensibilité ! Plus tard, en écrivant ses « Confessions », il s'efforça de rendre intéressante cette femme qui vécut dans l'opprobre, et dont il a immortalisé le déshonneur.

A Lyon, Rousseau entra comme précepteur chez M. de Mably, grand prévôt de la ville, et frère de l'abbé de Mably et de Condillac, fondateur en France de la philosophie sensualiste. Il quitta ses élèves au bout d'un an, persuadé qu'il ne parviendrait jamais à leur rien enseigner. Un autre motif dut contribuer à son départ. Il avait volé quelques bouteilles de vin d'Arbois, et l'on s'était aperçu des libations qu'il en faisait secrètement dans sa chambre (1740).

Pendant son séjour à Lyon, Rousseau avait inventé une nouvelle manière de noter la musique, en remplaçant les notes par des chiffres. Il crut sa fortune faite, et il partit pour Paris avec son système de musique, comme autrefois il était parti de Turin avec sa fontaine merveilleuse. Le résultat fut le même. Les membres de l'Académie, à

qui il exposa sa découverte, déclarèrent la méthode défectueuse et impraticable. Il en appela au public dans une brochure intitulée : « Dissertation sur la musique moderne. » Mais le public fut de l'avis de l'Académie. Il fallut renoncer à la découverte et à la fortune. Pour se créer de nouvelles ressources, il fit une comédie et un opéra, et s'appliqua avec ardeur aux échecs dans l'espoir de battre tous les joueurs de ce temps-là ; il ne fut pas plus heureux au jeu qu'au théâtre.

Cependant Rousseau avait fait des connaissances à Paris et trouvé des protecteurs. L'un d'eux le fit nommer secrétaire du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise (1743). Il resta dix-huit mois dans cette ville. Mais son caractère, ennemi de toute contrainte, s'accommodait mal des assujettissements de sa place. Il renonça à la carrière diplomatique, se plaignant beaucoup de son ambassadeur, qui, à l'en croire, était un sot, un ignorant, un avare. De retour à Paris, il demanda inutilement justice au ministère; il ne put pas même obtenir qu'on lui payât l'arriéré de ses appointements. « Ce refus, dit-il, laissa dans mon âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, qui sanctionnent toujours l'oppression du faible par le fort. »

C'est vers cette époque que Rousseau se lia avec Thérèse Levasseur, servante d'hôtel garni, qu'il finit, dit-on, par épouser vingt ans plus tard. Cette femme n'avait ni

beauté, ni esprit, ni instruction; elle ne sut jamais bien lire, et ne put jamais apprendre l'ordre des douze mois de l'année, ni connaître l'heure sur le cadran d'une montre. Rousseau prétend qu'elle écrivait passablement. Il existe d'elle une lettre dont l'orthographe est un modèle de cacographie. Elle se termine par cette phrase, qui n'est pas la plus mal écrite : « Ge sui aves tous lamities et la reuconescance posible e latacheman, mon cher bon namies, votreu cuble et bon amies. THERESS LEVASSEUR. » A la stupidité et à l'ignorance, elle joignait l'astuce et la méchanceté. Toujours inquiète de sa condition, et craignant que les amis de Rousseau ne fissent rompre cette union indigne de lui, elle les lui rendit suspects, ne cessa de flatter et d'aigrir sa méfiance naturelle et finit par le brouiller avec tout le monde.

Rousseau et Thérèse Levasseur eurent cinq enfants nés de 1747 à 1755; il les mirent tous aux Enfants-Trouvés. « Je m'y déterminai gaillardement sans le moindre scrupule, dit-il, et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, qui n'obéit qu'en pleurant. » Ce triste abandon est le plus grand crime de Rousseau. Voici par quels sophismes il cherche à le justifier dans sa « Neuvième promenade solitaire », écrite six mois avant sa mort : « Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfants aux Enfants-Trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un père déna-

turé et de haïr les enfants : cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, et presque inevitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendraient, et hors d'état de les élever moi-même, il aurait fallu, dans ma situation, les laisser élever par leur mère, qui les aurait gâtés, et par sa famille, qui en aurait fait des monstres. Je frémis encore d'y penser : ce que Mahomet fit de Séide n'est rien auprès de ce qu'on aurait fait d'eux à mon égard. » Quels déplorables sophismes ! Le héros de la sensibilité rejette le devoir paternel, parce qu'il le trouve pénible à remplir. Mais qui l'empêchait d'élever lui-même ses enfants? De bien plus pauvres que lui savent tous les jours supporter cette charge. Et puis, pourquoi avait-il pris une pareille femme? Pourquoi s'était-il allié à une famille ignoble et méchante? Pourquoi surtout chercher à justifier sa faute? Lorsque, à soixante-six ans, il écrivait cette pitoyable justification, il oubliait qu'il avait dit dans « Emile » : « Il n'y a ni travaux ni pauvreté, ni respect humain, qui dispensent un père d'élever lui-même ses enfants. »

Jusqu'à présent nous avons vu Jean-Jacques Rousseau tour à tour élève d'un ministre protestant, clerc de greffier, apprenti graveur, catéchumène, laquais, séminariste, factotum chez une femme méprisable, professeur de mu-

sique, interprète d'un charlatan, précepteur, inventeur d'une découverte chimérique, secrétaire d'ambassade, auteur d'opéras et de comédies, compagnon d'une femme indigne de lui. Au milieu de cette vie errante, quelquefois honteuse et exposée à la misère et à la faim, il avait dévoré tous les livres, bons ou mauvais, qui lui étaient tombés sous la main, et nourri son ardente imagination dans ses longues et solitaires promenades. Mais il ignorait son talent, développé par les orages de cette vie agitée. Il se présenta une occasion d'en faire l'essai, et du premier coup il s'annonça comme le rival des plus grands écrivains de son siècle.

En 1749, il allait visiter son ami Diderot, détenu au donjon de Vincennes, lorsqu'il lut dans un journal cette question proposée par l'Académie de Dijon : Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? « Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration, dit Rousseau, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout à coup, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, et ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse ; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant, je vis mes vêtements mouillés de mes larmes, sans avoir senti

que j'en répandais. » Revenu de cette espèce d'extase, il écrivit au crayon, sous le même chêne, la fameuse prosopopée de Fabricius contre le luxe et la corruption des Romains. « En arrivant à Vincennes, ajoute-t-il, je lus cette page à Diderot. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir pour le prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu. »

Diderot raconte la chose autrement, et son récit est fortifié par le témoignage de plusieurs contemporains. « J'étais prisonnier à Vincennes, dit-il. Rousseau venait m'y voir. Un jour il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. — Quel parti prendrez-vous? lui dis-je. Il me répondit : Le parti des lettres. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je ; tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes ; au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. » Ces deux versions sont bien différentes, et l'on est tenté de dire avec un personnage de « l'Étourdi » de Molière :

> Oh ! oh ! qui des deux croire?
> Ce discours au premier est fort contradictoire.

Quoi qu'il en soit, Rousseau se mit à l'œuvre, et composa cette brillante déclamation contre les lettres, qui

fut son premier pas dans la carrière du paradoxe dont il ne sut plus sortir. Comme les lettres dominaient la société frivole et corrompue de son temps, il crut facilement qu'elles étaient la cause de cette corruption, et il les enveloppa avec les arts et les sciences dans une proscription générale. « L'astronomie, dit-il, est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. » C'est pousser le paradoxe jusqu'à l'insolence.

Assurément, l'abus des lettres et des arts a produit bien des maux. Mais faut-il défendre à l'homme tout ce dont il peut abuser ? Il faudrait tout lui défendre ; car il abuse de tout. Et d'ailleurs, peut-on empêcher l'homme d'exercer ses facultés intellectuelles, c'est-à-dire de cultiver les lettres et les sciences ? Autant vaudrait lui défendre de respirer. La science ne donne pas nécessairement la vertu ; mais l'ignorance est-elle une meilleure voie pour y arriver ? Et l'homme serait-il plus vertueux, s'il parvenait à l'heureuse innocence de la brute ?

Ce discours, qui commença la célébrité de Rousseau et son schisme avec les écrivains philosophes, remporta le prix et eut un immense retentissement. Diderot écrivit à son ami. « Votre ouvrage prend par-dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil. »

Rousseau eut bientôt une autre occasion de donner cours à sa mauvaise humeur contre son siècle, et à cette fierté républicaine inspirée par ses souvenirs de Plutarque et de Genève. Trois ans après, l'Académie de Dijon choisit pour programme d'un nouveau prix « l'Origine et les Causes de l'inégalité parmi les hommes. » Rousseau concourut encore. Dans son premier discours, il avait attaqué les lettres en haine d'une société corrompue ; dans le second, il attaqua la société elle-même par mépris pour la royauté avilie de Louis XV. Cet homme, qui commençait à sentir son génie, et qui n'avait pu encore parvenir qu'à vivre misérablement, se révoltait des inégalités sociales, de ce contraste de jouissances voluptueuses pour les uns et de privations excessives pour les autres. Les conditions deviennent inégales, parce que l'homme se développe, et il se développe surtout dans la société. Rousseau, au lieu d'attaquer les vices d'une société où l'inégalité était plus grande qu'il ne faut, proscrit toute espèce de développement et de société, et il fait un éloge pompeux de la vie sauvage et même d'une époque antérieure, où l'homme n'avait aucune idée de la société et de la famille, et où régnait entre les individus une égalité complète.

Les contemporains de Rousseau se récrièrent contre l'extravagance de ses paradoxes. Voltaire, en le remerciant de l'envoi de son discours, lui écrivit une charmante

lettre, mêlée de compliments et d'épigrammes. « En vérité, lui disait-il ironiquement, il prend envie de marcher à quatre pattes, en lisant votre ouvrage. » Buffon, rejetant comme chimérique cet état d'égalité primitive imaginé par Rousseau, prouva, dans un des beaux discours de son « Histoire naturelle », que la constitution physique de l'homme et la faiblesse de son enfance exigent la famille et la société, et que l'union des pères et des mères avec les enfants est conforme à la nature, puisqu'elle est nécessaire.

Au reste, l'éloge de la vie sauvage était peu dangereux pour l'état social. Mais ce qui l'était davantage, et ce qui devait recevoir, à la fin du siècle, une application si terrible, c'est l'anathème menaçant qu'il lança contre l'origine de la propriété, qui est la première phase de la société. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « Ceci est à moi », et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! »

Pour le coup Voltaire, qui était plusieurs fois millionnaire, cessa de plaisanter. « Quelle est donc, s'écria-t-il

avec une colère que rendaient brutale ses intérêts menacés, l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada? N'est-ce pas celle d'un gueux, qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes? »

Rousseau, en répondant à ses critiques, se corrigea lui-même; et, plus tard, dans « Emile », il enseigna le respect de la propriété, droit du premier occupant consacré par le travail, et dans le « Contrat social » il plaça la propriété à la base de la société qu'il voulait établir.

Dans l'intervalle entre ses deux discours, Rousseau avait donné un petit opéra, intitulé « le Devin du village », dont il avait fait les paroles et la musique. Il eut un succès prodigieux (1752). On le joua devant le roi à Fontainebleau, et il fut applaudi à la cour comme à la ville. Le soir, le duc d'Aumont dit à l'auteur de se trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il le présenterait au roi; il ajouta qu'il s'agissait d'une pension. Dès le matin, Rousseau partit pour Paris, pour se soustraire à l'embarras d'une présentation, où il craignait de « laisser échapper quelqu'une de ses balourdises ordinaires, et à l'esclavage d'une pension qui eût enchaîné son indépendance. » Cet opéra, dont on applaudissait avec transport la mélodie si pure et la naïveté si charmante,

nous paraît aujourd'hui une fade pastorale champêtre. Il fut joué en 1823, et couvert de sifflets.

Les deux discours de Rousseau avaient été une déclaration de guerre contre les lettres et la société de son temps. Ce fut le début de ce qu'il appela sa réforme. Mais pour être conséquent, il résolut de se réformer d'abord lui-même. Persuadé que la vertu est incompatible avec la richesse et la dépendance, il renonça à tout projet de fortune et s'appliqua à se conduire en toutes choses contrairement à la coutume. Il avait un double emploi de secrétaire et de caissier chez Dupin de Francueil, receveur général des finances. Il s'en démit, sous prétexte qu'il gênait son indépendance. Il simplifia son costume : il quitta l'épée, la dorure et les bas blancs, il prit une perruque ronde, et il vendit sa montre, en se disant avec une joie incroyable : « Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. »

Cette réforme était tout extérieure ; Rousseau oubliait l'intérieur, les passions, surtout la vanité, l'orgueil, la défiance. Il prit la sauvagerie pour la vertu. « Jeté malgré moi dans le monde, dit-il, sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujéttir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que je ne pouvais vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris, pour m'enhardir, le parti de les

fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissait dans mon âme et y prenait l'intrépidité de la vertu. »

Cependant il fallait un état pour vivre. Rousseau se fit copiste de musique, et il avoue qu'il comptait sur sa renommée d'auteur pour achalander son métier. Il y porta son immense vanité. Un jour il avait remis à M. d'Épinay, un de ses amis, des copies qu'il avait faites pour lui; celui-ci lui demanda s'il était homme à lui en livrer encore autant dans quinze jours. Il répondit : « Peut-être que oui, peut-être que non; c'est suivant la disposition, l'humeur et la santé. — En ce cas, dit M. d'Épinay, je ne vous en donnerai que six à faire, parce qu'il me faut la certitude de les avoir. — Eh bien! répondit Rousseau, vous aurez la satisfaction d'en avoir six qui dépareront les six autres, car je défie qu'elles approchent de l'exactitude et de la perfection des miennes. — Voyez-vous, reprit Grimm en riant, cette prétention de copiste qui le saisit déjà! Si vous disiez qu'il ne manque pas une virgule à vos écrits, tout le monde en serait d'accord; mais je parie qu'il y a bien quelques notes de transposées dans vos copies. » Tout en riant et en pariant, Rousseau rougit, et rougit plus fortement encore, quand, à l'examen, il se trouva que Grimm avait raison.

Il fut pensif et triste le reste de la soirée, et il retourna chez lui sans mot dire. » Ce qui causait la tristesse de Rousseau, c'est que Grimm avait mis le doigt sur sa vanité.

Peu de temps après sa réforme, Rousseau résolut de fuir de Paris et de se retirer dans la solitude. Il lui était difficile de conserver ses allures austères au milieu de la capitale; il avait peu de succès dans le monde, et il adorait la nature et la vie champêtre. Après un voyage à Genève, où il abjura le catholicisme, non par conviction, mais pour recouvrer ses droits de citoyen, il alla s'établir dans une petite maison, appelée l'Ermitage, située sur la lisière de la forêt de Montmorency. Pendant une promenade qu'il y avait faite avec madame d'Épinay, qui habitait près de là le château de la Chevrette, il lui était échappé de dire : « Ah ! madame, quelle habitation délicieuse ! Voilà un asile tout fait pour moi. » Madame d'Épinay fit arranger cette petite maison, à son insu; et dans une seconde promenade, elle la lui offrit avec une charmante amabilité. « Mon ours, lui dit-elle, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre. »

Madame d'Épinay raconte la chose d'une manière différente. Elle offrit l'Ermitage à Rousseau; et celui-ci ayant dit que, s'il avait cent pistoles de rente, il ne choisirait pas d'autre habitation, elle lui proposa d'ajouter au pro-

duit de la vente de ses ouvrages ce qui lui manquait pour compléter ce revenu. Le philosophe, embarrassé d'une bonté qui lui imposait tant d'obligations, se fâcha et écrivit à sa bienfaitrice que sa proposition lui avait glacé l'âme. « Que vous entendez mal vos intérêts, lui dit-il, de vouloir faire un valet d'un ami !... Souvenez-vous que je ne suis pas à vendre, et que mes sentiments, au-dessus maintenant de tout le prix qu'on y peut mettre, se trouveraient bientôt au-dessous de celui qu'on y aurait mis. » Il était difficile d'écrire une lettre plus blessante, et qui sentît plus la sotte vanité d'un homme sans cœur et sans éducation. Madame d'Épinay répondit avec une aimable indulgence, et Rousseau accepta son offre, après s'être fait prier. Il s'installa à l'Ermitage avec Thérèse et sa vieille mère, et se condamna à un funeste tête-à-tête avec ces deux femmes astucieuses, avides, basses, envieuses, si peu faites pour vivre dans la société où son génie l'avait introduit (1756).

Cet isolement, qui dura six mois, eut une grande influence sur l'esprit de Rousseau. Il se déroba de plus en plus au joug de l'opinion, rompit avec Diderot, le baron d'Holbach et les autres philosophes, et devint le chef d'une classe d'hommes qui, sans être chrétiens, défendaient l'existence de Dieu et la religion, comme Voltaire était le chef des gens irréligieux sans être athées. Il copiait un peu de musique pour vivre, et il passait le reste

de son temps à penser, à écrire, à rêver dans les champs et dans la solitude.

Rousseau ne fut pas longtemps en paix à l'Ermitage. Il se rendit coupable d'un tort grave envers Saint-Lambert, son ami. Diderot lui dit qu'il devait s'expliquer avec lui. Il le promit, mais il ne le fit pas. L'indiscret Didero lui en demanda la raison; Rousseau se fâcha, et ils se brouillèrent. Notre philosophe offensa aussi madame d'Épinay en la calomniant. Il reconnut bientôt sa faute; mais il ne voulut pas l'avouer, ni justifier sa bienfaitrice. Bien plus, il aggrava ses torts, en accusant injustement Grimm auprès de madame d'Épinay. Grimm demanda une explication. Rousseau, au lieu de faire franchement les excuses qu'il devait, montra un orgueil embarrassé, et prit les airs généreux d'un homme qui pardonne à un coupable. Madame d'Épinay lui en fit des observations. « Voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon ? lui dit-il. — J'ai cru, répondit-elle, que c'était le rôle qui vous convenait après avoir affiché votre injustice. » Il s'y refusa, et la rupture fut définitive. Il fallut quitter l'Ermitage.

Rousseau alla s'établir dans une petite maison, située au milieu d'un grand jardin appelé Montlouis, et appartenant au procureur fiscal du prince de Condé. C'est là qu'il habita de 1758 à 1762, tout en faisant quelques séjours au petit château de Montmorency, où le maré-

chal de Luxembourg lui avait offert un appartement.

Rousseau mit utilement à profit les six ans qu'il passa à la campagne, soit à l'Ermitage, soit à Montlouis. C'est dans cet espace de temps qu'il écrivit la « Lettre à d'Alembert sur les spectacles » (1758), le roman de la « Nouvelle Héloïse » (1761), le « Contrat social » (1762), et « Émile ou traité sur l'éducation » (1762). Nous allons dire quelques mots de ces différents ouvrages.

La « Lettre sur les spectacles » fut le manifeste de Rousseau contre le parti philosophique. Le théâtre était la passion du temps ; on ne croyait rien de plus propre à répandre les idées de réforme; c'était la tribune des réformateurs. « Les acteurs, disait-on, sont les vrais prédicateurs de l'époque. » Voici quelle fut l'origine de cette lettre, qui est un petit livre. D'Alembert, auteur de l'article « Genève », inséré dans « l'Encyclopédie », avait conseillé d'établir un théâtre dans cette ville. Rousseau, qui affectait de ne voir dans les amusements de Paris que des sources de corruption, se montra indigné qu'on voulût les introduire dans sa patrie, et corrompre par cette nouveauté ses austères concitoyens. Quoique l'auteur de quelques mauvaises pièces dramatiques n'eût guère mission pour lancer l'anathème contre le drame, il se hâta de répondre à d'Alembert, et il attaqua le théâtre, comme il avait attaqué les arts, les lettres et la société du XVIII[e] siècle. Il tomba dans les mêmes exagérations. Au lieu de

distinguer les bonnes et les mauvaises comédies, il les proscrivit toutes et flétrit le théâtre tout entier comme une école de corruption et de friponnerie. Voltaire, d'Alembert et plusieurs autres répliquèrent; mais leurs réponses sont bien pâles à côté du réquisitoire de Rousseau, qui est un de ses plus éloquents ouvrages.

La « Nouvelle Héloïse », roman monstrueux en morale, où Rousseau a déployé une éloquence passionnée, pour répandre du charme sur le crime et pour farder le vice d'une couleur de vertu, est un singulier ouvrage pour un réformateur. Il l'explique par ce sophisme : « J'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai publié ce livre... Épouses coupables, apprenez à rougir ; quant à vous, jeunes filles, si vous en osez lire une seule page, vous êtes perdues. » Passons vite.

Le « Contrat social », où Rousseau expose la manière dont il entend constituer la société, peut se résumer en peu de mots : Il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous; cette souveraineté ne peut pas se tromper; ou si elle se trompe, elle n'en doit pas moins être obéie. Ainsi Rousseau reconnaît à la multitude, c'est-à-dire à la force brutale du nombre, le droit de décider de tous les intérêts, même de ceux de la justice et de la religion. — Mais si la loi, faite par la multitude, n'était pas juste? — La loi ainsi faite par la volonté générale est toujours juste. — Mais si elle était contraire à la loi divine? — Tout

est juste pour l'État, c'est l'État qui fait la justice

C'est aussi l'État qui fait la religion. « Il y a, dit Rousseau, une profession de foi purement civile, dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme sentiments de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle. Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas; il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. » Cette singulière théorie justifierait toutes les persécutions religieuses, et anéantirait complètement la liberté de la foi individuelle et de la conscience, la plus belle de toutes les libertés. La liberté de la conscience est un de ces droits que l'État ne peut pas supprimer, parce que ce n'est pas lui, mais le souverain éternel, qui les a institués.

Le « Contrat social » eut une terrible influence sur la Révolution française. Il fut pour les terroristes ce que la Bible avait été pour les puritains anglais du XVIIe siècle. Danton, Robespierre, Saint-Just et les autres disciples de Rousseau, voulurent exiger par la terreur cet anéantis-

sement de l'individu au nom de l'intérêt général : « Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, ce ressort en révolution est à la fois la vertu et la terreur, la terreur sans laquelle la vertu est impuissante, et qui par conséquent est une émanation de la vertu... Tout individu qui s'oppose à la volonté générale doit y être contraint par tout le corps, ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on le force d'être libre. » Les disciples de Rousseau diront : la liberté ou la mort !

Mais tout en blâmant les erreurs et les exagérations de Rousseau, gardons-nous de rejeter les crimes de la Terreur sur cet homme, qui a dit que la révolution même la plus juste serait trop chèrement achetée par le sang d'un seul citoyen.

« Émile », ou traité de l'éducation, est l'ouvrage le plus important de Jean-Jacques Rousseau. Mais ce n'est guère que le roman de l'éducation, qu'une utopie imaginée par un homme qui ne connaît ni la nature humaine, ni la famille, ni la société, ni l'éducation. Rousseau, partant du principe que les idées ne nous arrivent que par les sens, veut qu'on perfectionne d'abord les organes de son élève, afin d'obtenir le plus complet développement moral et intellectuel. De là sa recommandation sur les soins dus à la première enfance, et le précepte impérieux qu'il fait aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfants. Les femmes philosophes du XVIIIe siècle, toutes livrées à leurs

passions et à leurs plaisirs, ignorant la loi du devoir, s'occupaient fort peu de leurs jeunes enfants. Elles les confiaient, hors de la maison, à des nourrices mercenaires, et il en périssait beaucoup, faute de soins maternels. Sous ce rapport, « l'Émile » opéra une révolution salutaire : les mères cessèrent de vendre à des mains étrangères les premières caresses de leurs enfants.

Mais si Rousseau parle admirablement des premières années de l'enfance, il commet d'étranges erreurs, quand il traite de l'éducation intellectuelle, religieuse et morale. Et d'abord, il ne sait pas que l'homme naît disposé au mal, et qu'il a besoin d'être sans cesse guidé par la règle du devoir. Il prétend que l'homme est naturellement bon, et qu'il n'est gâté que par la société. La meilleure éducation est donc, selon lui, celle qui laisse l'homme le plus près de la nature, c'est-à-dire de son état primitif ; et il proscrit toute réflexion, tout développement intellectuel, parce qu'un homme qui réfléchit, qui exerce son intelligence, est un animal qui se déprave. Rousseau proscrit aussi toute idée de Dieu et de loi morale. Autre impossibilité. Un enfant a des passions, il fait des fautes. Comment le corriger, sans lui parler de Dieu et du devoir ? — Adressez-vous à sa sensibilité, dit Rousseau ; et dites-lui qu'il vous afflige. — Mais c'est la sensibilité de l'enfant qui ne s'accommode pas de la correction ; et quant à la crainte d'affliger les parents, que d'enfants la redoutent

moins que la peine de se corriger ! Rousseau ne veut pas imposer la nécessité du travail; l'enfant ne doit recevoir des leçons que lorsqu'il désire apprendre. Que d'enfants répondraient que le désir d'apprendre ne leur vient jamais et que le travail les ennuie ! Le seul moyen de mettre fin à toute discussion, c'est de parler de devoir, de défendre la paresse comme un mal violant la loi de Dieu, qui impose des devoirs à tout le monde, aux enfants comme aux pères et aux mères. L'enfant ne peut pas répondre que cette loi n'est pas faite pour lui, et que le devoir n'est pas de son goût.

Pour faire naître chez son élève le désir d'apprendre, Rousseau imagine une mise en scène continuelle, où il s'efforce de lui faire inventer les arts et les sciences, au lieu de les lui enseigner. Mais l'élève ne tardera pas à s'apercevoir du manége de son précepteur ; et au lieu d'une leçon, ce ne sera qu'une scène de comédie. Rien n'est plus contraire à une bonne éducation, qui doit préparer l'homme aux devoirs austères de la vie. Quant à l'idée de faire inventer les sciences à chaque enfant, c'est un travail utile et fécond pour le développement de l'intelligence, si on l'applique avec mesure ; mais il aurait l'inconvénient de faire recommencer à chaque individu l'œuvre accomplie par le genre humain depuis la création.

Quant aux connaissances, Rousseau ne les envisage

qu'à leur plus haut degré, et il les interdit à son élève, sous prétexte que celui-ci ne pourrait les comprendre dans tout leur développement. Ainsi il défend de lui enseigner l'histoire, « qui est inséparable des causes et des effets. » Mais il y a l'histoire séparée des causes pour les enfants, comme il y a l'histoire racontée avec les causes et les effets pour les hommes. Enseignez d'abord à l'enfant les faits à sa portée ; il apprendra ensuite la science qui en explique les origines et les conséquences, c'est-à-dire la philosophie de l'histoire.

De même, Rousseau ne veut pas que l'enfant apprenne plusieurs langues, parce qu'il est incapable de comprendre la grammaire et la littérature de plusieurs langues à la fois. Rien de plus vrai ; mais un enfant comprend-il bien la grammaire et la littérature d'une seule langue ? Il peut très-bien apprendre plusieurs langues par la pratique, et il lui sera plus facile d'apprendre plus tard et de bien savoir la grammaire et la littérature des langues dont il aura su les mots de bonne heure.

Par la même raison, Rousseau ne parle pas de religion à son élève, « qui ne peut pas comprendre, dit-il, la science de la religion, c'est-à-dire la théologie. » Mais un enfant est capable de comprendre les vérités élémentaires de la religion. Enseignez-lui d'abord le catéchisme : le meilleur moyen de faire bien comprendre l'idée de Dieu, c'est de la rendre familière de bonne heure ; on comprend plus aisément ce que l'habitude a gravé dans l'esprit.

Ainsi, l'auteur « d'Émile », au lieu d'amener peu à peu son élève à la religion, lui laisse ignorer même le nom de Dieu jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Alors il le conduit sur une haute montagne, en face des Alpes, au lever du soleil, et là, dans un langage trop pompeux pour être naturel, il lui révèle l'existence du Créateur. Émile rencontre un pauvre vicaire savoyard, qui est heureux dans sa pauvreté. Ce vicaire lui fait connaître le secret de son bonheur dans sa profession de foi. Il croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme, et il pratique avec zèle tous les devoirs de son état. Sans aller jusqu'à la révélation chrétienne, il réfute avec éloquence l'athéisme et le matérialisme « qui aime mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une âme à l'homme. » Il réhabilite dignement la nature humaine contre Helvétius, d'Holbach et leurs complices, qui ne voyaient dans l'homme qu'une bête un peu mieux conformée que les autres. » Qu'on me montre, dit-il, un autre animal qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil! Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant

dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

C'était une chose nouvelle et hardie, au XVIIIe siècle, de voir un libre penseur humilier sa raison devant l'infinité du Créateur, et s'écrier avec éloquence : « Être des êtres, le plus digne usage de ma raison, c'est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur. »

Ce n'était pas seulement la plume à la main que Rousseau osait défendre l'existence de Dieu contre les athées du XVIIIe siècle. Il avait le courage de ses croyances dans le monde. Un soir, chez mademoiselle Quinault, célèbre actrice, Saint-Lambert attaquait la foi en Dieu. Rousseau se fâcha et murmura entre ses dents ; on l'en plaisanta. « Si c'est une lâcheté, dit-il,de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu, qui est présent ; et moi, messieurs, je crois en Dieu. »

Le déisme de Rousseau, qui ressemble beaucoup à l'unitarisme de nos jours, ne rejette pas la révélation chrétienne ; il ne rejette que l'obligation de la reconnaître pour être sauvé. « A l'égard de la révélation, dit-il, je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elles des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour et contre,

que, ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette... Je reste sur ce point dans un doute respectueux. »

On dirait que Rousseau sentait tout ce qu'il y a d'impraticable dans son plan d'éducation. Pour que son Émile n'entende parler que de ce qu'on lui enseigne, pour qu'il ne soit pas gâté par le contact de la société, il le place dans un château. Mais tout le monde n'a pas de château ; il faut être riche. Dans son système, l'éducation est impossible aux pauvres. « Un pauvre n'a pas besoin d'éducation, dit-il ; celle de son état est forcée ; il n'en saurait avoir d'autre. » C'est calomnier la Providence, qui ne peut pas vouloir que la route impossible au grand nombre soit la meilleure.

Un mot de Rousseau montre quelle confiance il avait dans les résultats de son système. En 1765, un Genevois lui fit une visite, et lui dit : « Vous voyez, monsieur, un homme qui a élevé son fils suivant les principes qu'il a eu le bonheur de puiser dans votre « Émile ». — Tant pis, monsieur, pour vous et pour votre fils, tant pis. »

Rousseau est encore de moins bon conseil pour l'éducation de la femme que pour celle de l'homme. Privé de sa mère, dès sa naissance, associé à une compagne indigne, vivant dans la société de femmes sans mœurs, il ne comprenait pas le caractère de la femme ; il ne connaissait pas la jeune fille religieusement élevée, l'épouse dévouée,

la mère de famille tout occupée de ses devoirs. Le principe qu'il donne à l'éducation des femmes, c'est le désir de plaire, c'est la vanité. Ainsi, Sophie doit éviter la colère, les violences, les querelles, parce que ce serait nuire à la grâce de ses traits. De même, elle doit travailler, coudre, s'occuper du ménage, non par devoir, mais pour déployer ses grâces. Quel mépris du caractère de la femme dans cette préoccupation exclusive de ses moyens de plaire ! Certes, nos femmes, nos sœurs, nos mères ont une vocation bien plus élevée. Destinée comme l'homme à une vie éternelle, la femme doit être ici-bas son égale, sa compagne, partager ses devoirs, ses plaisirs, ses peines, au besoin lui venir en aide et le remplacer dans la vie domestique. Le ménage a peut-être encore plus besoin des vertus de la femme que de celles de l'homme. Molière comprenait autrement les devoirs de la mère de famille ; il dit dans les « Femmes savantes » que

> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
> Et régler la dépense avec économie,
> Doit être son étude et sa philosophie.

On pourrait, en outre, relever bien des propositions étranges, comme celle-ci, qu'on croirait échappée à un insensé : « Il y a telle convenance de goûts, d'humeurs,

de sentiments, de caractères, qui devrait engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il aurait toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau. » — « Je ne pouvais deviner, dit Voltaire, par un trait de plaisanterie cruelle, mais bien méritée, pourquoi Jean-Jacques conseillait à Émile d'épouser la fille du bourreau ; mais je vois bien à présent que c'était pour se faire un ami dans l'occasion. »

A peine « l'Émile » eut-il paru, qu'il fut condamné par le parlement, comme impie et blasphématoire, à être brûlé par le bourreau ; l'auteur fut décrété de prise de corps (1762). C'était peut-être trop de sévérité contre un livre qui défendait l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme, et qui, malgré tant d'erreurs qui se réfutent d'elles-mêmes, était un retour aux sentiments religieux. L'histoire du temps explique la proscription du livre de Rousseau. Le parlement venait de prononcer l'abolition de la société des jésuites. Pour n'être pas accusé d'indifférence religieuse, il voulut faire preuve d'attachement à la religion chrétienne, et il condamna « l'Émile », qui n'était pas chrétien, quoique ce fût un ouvrage religieux aux yeux des athées et des incrédules.

Rousseau, averti à temps, quitta secrètement Montmorency et la France et se retira en Suisse (1762). « En

entrant sur le territoire de Berne, dit-il, je descendis; je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans mon transport : Ciel! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! » Il trouva un asile à Yverdun, chez un ancien ami. Mais son enthousiasme pour cette « terre de liberté » ne dura pas longtemps. Le sénat de Berne lui signifia l'ordre de quitter le territoire. Rousseau alla s'établir au village de Motiers-Travers, dans la principauté de Neufchâtel, qui appartenait au roi de Prusse. Frédéric II, à qui il demanda l'hospitalité, lui fit offrir une pension. Rousseau lui répondit par une lettre déclamatoire, où il le morigénait sans façon : « Sire, je porte un cœur fait pour la reconnaissance... Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque?... Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir enfin ses États d'un peuple heureux dont il soit le père! et Jean-Jacques Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de son trône. »

Le gouverneur de Neufchâtel était un jacobite écossais, nommé lord Keith, entré au service prussien. Il combla Jean-Jacques d'attentions; il lui fit une pension dont il lui paya le capital, et il l'appelait amicalement « mon fils le sauvage ».

A Motiers, Rousseau n'ayant point de musique à copier, se mit à faire des lacets, « pour passer son temps sans ennui chez ses voisines, dont plusieurs

étaient aimables et ne manquaient pas d'esprit. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose, dit-il, j'en faisais présent à mes jeunes amies, à leur mariage, à condition qu'elles nourriraient leurs enfants. »

Au milieu de cette innocente occupation, Rousseau apprit que l'archevêque de Paris avait anathématisé son « Émile » dans un mandement, et que les magistrats de Genève avaient proscrit ce livre et l'avaient décrété lui-même de prise de corps. Il reprit la plume, et écrivit à l'archevêque une réponse pleine de logique, d'éloquence et de sophisme, aux Genevois ses « Lettres de la Montagne », ouvrage d'un radicalisme ardent, remarquable de polémique et d'éloquence.

Cependant la raison de Rousseau commençait à s'altérer profondément. Déjà à Montmorency, il avait éprouvé une première atteinte de l'humeur noire qui le tourmenta jusqu'à la fin de ses jours. L'impression « d'Émile » ayant éprouvé quelques retards, il avait accusé l'imprimeur et le libraire d'être des coquins, et d'avoir vendu son livre aux jésuites, qui se proposaient, selon lui, de le publier après sa mort, après l'avoir arrangé à leur façon. Reconnaissant bientôt son erreur, il avait écrit à un de ses amis de Genève : « Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux, m'a fait inventer ce tissu d'horreurs... Je porte au fond de mon cœur le poids d'un

remords qui ne me quittera plus. » Malheureusement ce remords ne lui servit ni d'avertissement contre les défiances de son caractère ni de préservatif contre sa triste maladie.

Cette maladie s'aggrava au village de Motiers, et prit par moments le caractère d'une sombre mélancolie. Il ne rêvait que complots imaginaires contre sa personne, et il voulait se dérober aux regards des hommes. C'est alors que, sous prétexte d'une infirmité, il prit un habit arménien, et qu'il se coiffa d'un bonnet de drap gris, orné d'une large bordure de poil. C'est alors aussi qu'il écrivait avec une vanité folle : « Quiconque ne se passionne pas pour moi n'est pas digne de moi... Quiconque ne m'aime pas, à cause de mes livres, est un fripon. »

Après un séjour de trois ans au village de Motiers, il le quitta en fugitif. À l'instigation de Thérèse Levasseur, qui s'y ennuyait, des enfants du village portèrent des pierres dans sa chambre et en jetèrent deux ou trois contre les vitres. C'est là ce qu'on appelle la fameuse lapidation de Motiers. Rousseau s'écria que le fanatique ministre du village avait ameuté ses paroissiens contre lui, que sa chambre avait été remplie de pierres, et qu'on avait voulu l'assassiner. Il se réfugia au milieu du lac de Bienne, dans la petite île de Saint-Pierre. dont il a fait une si délicieuse peinture dans ses « Confessions » et dans la « Cinquième rêverie d'un promeneur solitaire »

Au bout de deux mois, un magistrat de Berne vint lui ordonner, au milieu de l'hiver, d'avoir à quitter le territoire de la république dans les vingt-quatre heures. Il demanda un délai ; mais il ne put l'obtenir. « Ce moment fut affreux, dit-il. Je me suis trouvé souvent dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. » Cette nouvelle persécution dut porter un coup fatal à la raison déjà ébranlée du malheureux proscrit.

Une lettre de l'historien Hume et les conseils de la comtesse de Boufflers, une de ses dévotes, le déterminèrent à venir chercher en Angleterre l'asile que lui refusait sa patrie. Il traversa la France et s'arrêta quelques jours à Paris, où il logea chez le prince de Conti, et où il se montra avec son habit d'Arménien dans les promenades publiques et à l'Opéra. Il s'y vit entouré d'amis et d'admirateurs. « Je suis en représentation toute la journée, écrivait-il ; j'ai du monde de tous les États depuis l'instant où je me lève jusqu'à celui où je me couche. » Il partit de Paris avec Hume, au commencement de janvier 1766, et arriva à Londres, où il fut l'objet de l'empressement le plus flatteur. Le prince de Galles alla le voir, et George III lui fit une pension, qui lui assurait le bien-être pour le reste de ses jours. Un riche Anglais, nommé Davenport, lui offrit une maison de campagne, à Wootton, entre Ellastone et Kingsley, en Staffordshire. Pour ménager la susceptibilité de son hôte, il

consentait à recevoir trente livres sterling pour le loyer et la pension. Rousseau accepta cette offre, malgré les représentations de Hume, qui craignait de le voir se confiner seul à la campagne, dans un pays dont il ne savait pas la langue, sans occupation, sans amusement d'aucun genre, sans autre société que celle de son indigne femme. « Je crains la faiblesse et l'inquiétude naturelle à tout homme, et surtout à un homme de son caractère, écrivait Hume. Je ne serais pas surpris qu'il quittât bientôt cette retraite... Sa santé est plutôt robuste qu'infirme, à moins que vous ne vouliez compter les accès de mélancolie et de « spleen » auxquels il est sujet. C'est grand dommage ; il est fort aimable dans ses manières, il est d'un cœur honnête et sensible ; mais ces accès l'éloignent de la société, le remplissent d'humeur, et donnent quelquefois à sa conduite un air de bizarrerie et de violence, qualités qui ne lui sont pas naturelles. »

La bonne intelligence ne dura pas longtemps entre Hume et Rousseau, et les détails de leur querelle sont assez tristes pour la philosophie. Voici quelle en fut l'origine.

Peu de temps après l'arrivée de Rousseau à Wootton, un journal anglais publia une lettre supposée écrite par le roi de Prusse, qui lui disait : « Mes états vous offrent une retraite paisible ; je veux vous faire du bien, et je vous en ferai, si vous le trouvez bon... Mais si vous

persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits ; je cesserai de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. » Cette plaisanterie était l'œuvre d'Horace Walpole, fils du célèbre ministre de George II. Rousseau l'attribua à d'Alembert, ami de Hume ; et son imagination malade grossissant cette circonstance d'une foule de petits incidents dont il faisait autant de torts, il arrive à cette absurde conclusion que Hume est l'agent de ses ennemis, et qu'il ne l'a amené en Angleterre que pour le perdre après l'avoir déshonoré. Il cesse toute correspondance avec lui. Hume lui demande une explication. Rousseau la lui donne dans une lettre de quarante pages, où il l'accuse de lâcheté et de trahison. Hume, qui connaissait si bien le caractère ombrageux et l'humeur atrabilaire de Rousseau, aurait dû le plaindre. Il manqua d'indulgence et de générosité. Il fit imprimer un résumé violent de la querelle, et accusa publiquement d'ingratitude et de scélératesse l'homme illustre et malheureux dont il s'était fait le protecteur. Cette rupture fit grand bruit et partagea le parti philosophique. On a peine à comprendre aujourd'hui comment Rousseau pouvait voir un traître dans Hume, qui l'avait comblé d'attentions et de bons offices, et comment Hume pouvait traiter de scélérat un

homme qui, à sa demande, lui faisait part, dans une lettre particulière, de soupçons plus insensés qu'injurieux.

Rousseau avait auprès de lui la plus cruelle ennemie de son repos ; c'était Thérèse Levasseur. Cette méchante femme avait eu des querelles partout où ils avaient demeuré ; elle en eut aussi à Wootton avec les domestiques et rendit insupportable à Rousseau le séjour de cette maison. Il partit brusquement, en écrivant en style de Romain indigné à Davenport, qui l'avait comblé de prévenances : « Un maître de maison, monsieur, est obligé de savoir ce qui se passe dans la sienne, surtout à l'égard des étrangers qu'il y reçoit. Si vous ignorez ce qui se passe dans la vôtre à mon égard, vous avez tort ; si vous le savez et que vous le souffriez, vous avez plus grand tort : mais le tort le moins excusable est d'avoir oublié votre promesse, et d'être allé tranquillement vous établir à Davenport, sans vous embarrasser si l'homme qui vous attendait ici sur votre parole y était à son aise ou non. En voilà plus qu'il ne faut pour me faire prendre mon parti. Demain, monsieur, je quitte votre maison. »

Rousseau quitta précipitamment l'Angleterre sans argent; il payait sa dépense avec un morceau de cuiller ou de fourchette, qu'il cassait dans les auberges. Arrivé à Douvres, il trouva les vents contraires, et il ne manqua pas de voir dans cet accident si naturel la main de ses

ennemis, et des ordres supérieurs pour le retenir. Il harangua sur la plage les habitants de Douvres, qui ne comprenaient pas un mot de son discours. Enfin le vent lui permit de s'embarquer, et il arriva à Calais, après un séjour de treize mois en Angleterre (22 mai 1767).

Pendant trois ans, il vécut en province, et traîna de retraite en retraite son infortune et ses défiances. On le trouve d'abord au château de Fleury, chez le marquis de Mirabeau, père du grand orateur; puis au château de Trie, près de Gisors, chez le prince de Conti, son protecteur. Il y fut tracassé par les domestiques, qui le laissaient manquer de fruits et de légumes. Il en partit tout à coup, en écrivant au prince une lettre fière et peu polie (juin 1768).

Rousseau ignorait l'art de se conduire avec les grands. Il ne savait pas plus qu'Alceste trouver le milieu entre la complaisance et la rudesse. Quelquefois il repoussait brusquement toutes les avances, et il faisait le fier et l'impertinent. Ainsi, à la représentation du « Devin de village », Fontainebleau, un courtisan l'aborda et lui dit poliment : « Monsieur, permettez que je vous fasse mon compliment ; — Oui, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan lui tourna le dos. On dit à Rousseau : « Mais y songez-vous ? Quelle réponse vous venez de faire ? — Fort bonne, dit-il, connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ? »

Ainsi encore, en 1760, le prince de Conti lui envoya du gibier; Jean-Jacques le refusa par une lettre impolie et déclamatoire. Il avoue dans ses « Confessions » que : « c'était moins la délicatesse d'un homme qui veut con- « server son indépendance, que la rusticité d'un mal « appris qui se méconnaît. »

D'autres fois, il se laissait séduire par l'affabilité et les caresses des grands. Il ne comprenait pas qu'ils le recherchaient pour sa célébrité comme un objet de distraction. Il se mettait à l'aise avec eux, il les prenait au mot sur le pied d'égalité où ils offraient de se mettre avec lui, il leur demandait lui-même leur amitié, comme il le fit au maréchal de Luxembourg, et il acceptait tout, services et bienfaits. Tôt ou tard, il sentait le poids de l'obligation et la distance qui le séparait de ses bienfaiteurs. Alors il reprenait son indépendance, en inventant contre eux des griefs et en faisant le pauvre fier et déclamateur.

Après Trie, Rousseau habita successivement Grenoble, Bourgoin, Monquin et Lyon, promenant partout ses maux imaginaires. Pendant qu'on le fêtait à Grenoble, il écrivait : « J'ai des preuves de jour en jour plus certaines que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas. » « Rousseau, disait l'avocat-général Servan, s'abreuvait d'absinthe au même calice où d'autres eussent goûté le nectar. » Au bout de quelques semaines, il fit une visite de politesse à M. de Bérulle, président du parlement

de Grenoble. Ce magistrat le combla de prévenances et d'offres de service. « Ce n'est pas, ajouta-t-il en souriant, que je connaisse vos ouvrages; je n'en ai lu aucun. » A ces mots, Rousseau rougit, pâlit, et, sans prononcer une seule parole, il gagna la porte. Il courut arrêter une place dans la voiture de Lyon, qui partait le lendemain.

C'est à Bourgoin, entre Lyon et Grenoble, que Rousseau épousa, au mois d'août 1768, cette Thérèse Levasseur, qu'il appelait sa gouvernante; il le fit sous le nom de Renou, par la singulière raison que « ce ne sont pas les noms, mais les personnes qui se marient ». Il n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il commettait un faux. On a dit qu'il n'y avait point eu de contrat civil ni religieux, et lui-même nous apprend que « cet honnête et saint engagement avait été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite et d'honneur ». Ce serait un mariage à l'écossaise. Mais, comme la loi française ne reconnaît pas de mariage sans contrat, celui de Rousseau était nul, et Thérèse n'avait pas cessé d'être sa gouvernante. C'est cependant comme veuve de Rousseau qu'elle reçut, par ordre de George III, une somme de deux mille écus pour arrérages échus de sa pension, jusqu'au jour où il avait cru devoir la refuser, et que l'Assemblée nationale lui vota plus tard une pension de quinze cents livres.

Pendant son séjour à Monquin, près de Bourgoin Rousseau écrivit la fameuse lettre où il explique à sa façon les prétendues manœuvres de ses ennemis (26 février 1770). Le premier ministre, le duc de Choiseul, était le chef du complot. « Je lui donnai, dit-il, des louanges qu'il méritait trop peu pour les prendre au pied de la lettre. Il se crut insulté : de là sa haine et tous mes malheurs... Il s'est associé à la ligue de Diderot, de Grimm, de d'Holbach, de d'Alembert, de la comtesse de Boufflers, de la maréchale de Luxembourg, qui tous veulent me faire passer pour un monstre, et me rendre la vie odieuse, insupportable, pire cent fois que la mort... Ils sont allés jusqu'à faire disparaître les portraits de moi qui me ressemblent, et à en répandre un qui me donne un air farouche et une mine de cyclope. A ce gracieux portrait on a mis pour pendant celui de Hume, qui réellement a une tête de cyclope, et à qui l'on donne un air charmant... M. de Choiseul a fait plus : il a entrepris l'expédition de la Corse et réuni cette île à la France, pour me ravir l'honneur de donner une constitution à ses habitants. Ah ! si M. de Choiseul eût employé à bien gouverner l'État la moitié du temps, des talents, de l'argent et des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine, il eût été l'un des plus grands ministres qu'ait eus la France. »

A Monquin, Thérèse Levasseur eut encore des difficultés avec les gens de la maison. Rousseau, toujours sa dupe.

écrit au propriétaire une lettre violente, où il l'accuse « de souffrir les outrages atroces du bandit en cotillon auquel il les a livrés, et d'être dénué de crédit dans sa propre maison, au point de n'y pouvoir procurer la sûreté aux hôtes qu'il y a placés lui-même » ; et il le prévient, « en attendant qu'il puisse se procurer une autre demeure, qu'il pourvoira de son mieux à sa propre défense et à la protection qu'il doit à sa femme » (avril 1770).

Rousseau était à Lyon, lorsqu'il souscrivit pour la statue de Voltaire ; il dit que, puisque tous les écrivains pouvaient souscrire, il avait payé ce droit assez cher pour oser y prétendre. Voltaire voulut en vain faire refuser cette souscription ; il fallut la subir.

Plus généreux que ce vindicatif ennemi, Jean-Jacques se plut toujours à rendre justice à ses talents et même à son caractère. Il disait à Dussaulx, littérateur médiocre, depuis membre de la Convention : « Je ne connais point d'homme dont les premiers mouvements aient été plus beaux que ceux de Voltaire. » Il ne montra pas moins de générosité envers Diderot. Corancez, fondateur du « Journal de Paris » accusait un jour Diderot d'obscurité dans ses écrits. « Prenez-y garde, lui dit Rousseau, lorsqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, si quelque chose n'est pas compris, ce n'est pas toujours la faute de l'auteur. »

En 1770, Rousseau quitta la province pour aller s'éta-

blir à Paris. Il acheta quelques meubles et loua, dans la rue Plâtrière, qui porte aujourd'hui son nom, un pauvre réduit au cinquième étage, qu'il jugea habitable pour lui et sa femme, « en y mettant des planches. » Il fut probablement conduit dans la capitale par le besoin de suppléer à son modique revenu, en copiant de la musique, et peut-être aussi par le désir de faire des lectures de ses « Confessions », qu'il avait commencé à écrire en Angleterre. Ces lectures eurent lieu dans des sociétés particulières, et furent partout écoutées avec l'avidité qui s'attache au scandale. Le scandale ne manque pas à ce livre. Attaqué à la fois par le parti religieux et conservateur, qui l'accusait de scepticisme et d'impiété, et par le parti encyclopédique, qui le traitait de déserteur de la philosophie, le malheureux Jean-Jacques s'imagina qu'on voulait flétrir sa mémoire, et crut que le meilleur moyen de déjouer cette conspiration générale était de se faire connaître lui-même et de dévoiler ses actions, ses paroles et jusqu'à ses plus secrètes pensées. De là ce livre étrange des « Confessions », où il se déshonore en croyant se glorifier. Rousseau se croit obligé de tout révéler, et tout en disant de ces choses qu'on ose à peine se dire tout bas, même quand on ne s'entretient avec soi-même que pour s'en repentir et s'humilier, il se proclame le meilleur des hommes. « Je me suis montré tel que je fus, dit-il, vil et méprisable, quand je l'ai été ; bon,

généreux et sublime, quand je l'ai été. Que chacun de mes semblables découvre son cœur avec la même sincérité, et puis qu'un seul dise, s'il l'ose : « Je fus meilleur que cet homme-là. » Quiconque, dit-il en finissant, même sans avoir lu mes écrits, examinera, par ses propres yeux, mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchants, mes plaisirs, mes habitudes, et pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer. » C'est le délire de l'orgueil.

Rousseau resta sept ans à Paris. Il y passait son temps à copier de la musique, à herboriser, à recevoir quelques amis, les uns anciens, les autres nouveaux, à faire de longues promenades, au retour desquelles il écrivait ses impressions sous le titre de « Rêveries d'un promeneur solitaire », espèce de complément à ses « Confessions », monument d'un talent admirable et d'une étrange perversion d'idées. Bernardin de Saint-Pierre, à qui nous devons quelques détails sur les dernières années de Jean-Jacques, nous a laissé le récit intéressant d'une de ces promenades.

« Rousseau, dit-il, me proposa de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Elysées. Le matin, nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest ; l'air était frais ; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés

dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois, lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappés de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant. « Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. » Ce spectacle charmant nous rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quelques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poëte un sentiment si vrai de la nature, qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

« Arrivés au bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-roide, et nous fûmes à peine à son sommet, que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : « Providence qui avez soin des empires ! Providence qui avez soin des voyageurs ! » Ces paroles si simples et si

touchantes nous remplirent d'émotion ; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : « Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. » Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me répartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre ! » Remarquons, en passant, qu'un homme délicat qui se trouverait dans la position de Jean-Jacques ne désirerait pas être le « laquais de Fénelon ». Rousseau manque de goût même dans l'émotion. Il avait comblé, à force d'étude, les lacunes qu'une instruction négligée avait laissées dans son esprit ; mais il ne sut jamais corriger les défauts de sa première éducation. Il resta toujours un homme mal élevé.

« Cependant on nous introduisit au réfectoire, continue Bernardin de Saint-Pierre ; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah ! qu'on est heureux de croire ! »

On voit que Rousseau, dans l'intervalle de ses accès de noire mélancolie, retrouvait sa tranquillité d'âme,

son amabilité, sa douceur, la gaieté de ses jeunes années. Il avait alors tant de bonhomie, que les gens simples le prenaient pour un homme ordinaire. Citons-en un trait rapporté par le compositeur Grétry. « J'ai connu, dit-il dans ses « Essais sur la musique », une fille qui se destinait au théâtre italien, et que Jean-Jacques allait voir souvent : elle demeurait dans la même maison. — Il y a, me dit un jour cette fille, un bonhomme logé tout là-haut, qui entre souvent chez moi, lorsque, en descendant, il m'entend chanter. — Quel est cet homme? lui répondis-je, quel est son nom? — Je n'en sais rien ; il m'a dit qu'il me donnerait des avis sur mon talent, je l'ai regardé en riant : Est-ce que vous chantez, vous? lui ai-je dit. — Oui, m'a-t-il répliqué : je compose même quelquefois de la musique.— Quelles sont vos conversations? — Il me regarde beaucoup, et ne dit presque rien. — Et vous? — Ma foi, je fais mes affaires de ménage, je chante, et le laisse dans un coin. L'autre jour, comme je chantais, il me dit que je ne disais pas bien certaines paroles : je le demanderai à mon maître, lui répondis-je, et je ne voulus pas dire autrement. Eh bien ! il riait comme un fou chaque fois que je répétais ce passage-là. Dernièrement, j'eus une bonne scène avec lui. Il était là sur cette chaise ; et, comme je devais sortir, je m'habillai et mis mon rouge. — Vous êtes bien plus jolie, me dit-il, sans cette enluminure. — Oh ! pour ça, non, lui dis-je,

on a l'air d'une morte. — A votre âge, on n'a pas besoin d'art, j'ai peine à vous reconnaître. — Bon, bon, à tout âge, quand on est pâle, il faut mettre du rouge; vous devriez en mettre, vous. — Moi? — Oui. Je saute à l'instant sur ses genoux, et je lui mets du rouge malgré lui. Il s'est sauvé en s'essuyant, et j'ai cru qu'il étoufferait dans l'escalier, à force de rire. »

Au commencement de mai 1778, Rousseau quitta Paris et accepta une retraite dans la belle terre d'Ermenonville, près de Senlis, qui appartenait au marquis de Girardin. Le 2 juillet, il y fut saisi d'un grand froid et se plaignit d'un violent mal de tête. Pendant que sa femme lui faisait prendre quelques calmants, il tomba le visage contre terre, frappé d'apoplexie, et il expira sans proférer une parole. Il avait soixante-six ans. Quelques écrivains prétendent que sa mort fut le résultat du suicide, et qu'il se tua en se tirant au front un coup de pistolet. Cette assertion nous paraît dénuée de preuves suffisantes. Le procès-verbal de l'ouverture du corps, faite par cinq médecins, atteste « qu'il ne présentait ni cicatrices, ni blessures, si ce n'est une légère déchirure au front, occasionnée par la chute du défunt sur le carreau, au moment où il fut frappé de mort. » Une lettre du sculpteur Houdon, qui moula la tête de Rousseau, confirme la déclaration des médecins et prouve la véracité du procès-verbal.

Jean-Jacques fut enterré à Ermenonville, dans une petite île située au milieu du parc. En 1794, en vertu d'un décret de la Convention, son corps fut transporté à Paris en grande pompe, et déposé à côté de celui de Voltaire, dans les caveaux de l'église Sainte-Geneviève, transformée en Panthéon national.

Finissons par quelques mots sur le style de Rousseau, qui régénéra notre prose, tout en y apportant peut-être autant de mal que de bien. A partir de 1750, sauf dans les ouvrages de Montesquieu, de Voltaire et de Buffon, la prose française s'appauvrit et s'alanguit dans une molle élégance; les phrases sont maigres, courtes et mal liées. Rousseau arrêta la décadence. Doué d'une imagination ardente, il sut retrouver une langue pleine de vigueur, de passion, de couleur et de mouvement, et il lui rendit ces périodes amples, dont tous les membres, fortement liés entre eux, forment un ensemble solide et puissant.

Quant aux défauts particuliers du style de Rousseau, ils tiennent à un défaut général, qui peut se résumer dans un mot, la déclamation. En effet, ce qui domine dans les œuvres de Rousseau, c'est la déclamation, c'est-à-dire l'affectation d'en dire plus qu'il n'en pense, d'avoir plus de sensibilité qu'il n'en a. Sauf certains morceaux, où il a été vrai avec lui-même et avec les autres, et où il a été simple, parce qu'il était sincère, c'est en cherchant souvent l'effet par la déclamation qu'il a rencontré quelquefois l'éloquence.

XVII

BUFFON

(1707-1788)

Buffon est le « Montesquieu » de l'histoire naturelle : il fit pour la nature ce que Montesquieu avait fait pour les lois. Il eut, le premier en France, la gloire de rassembler les faits de l'histoire naturelle, de les observer, de les juger et d'en tirer des principes généraux pour former une théorie philosophique de la nature, comme Montesquieu avait fait la théorie de la législation. « L'Histoire naturelle » se place à côté de « l'Esprit des lois », et ces deux ouvrages méritent également d'être considérés comme les deux plus grands monuments littéraires et scientifiques du XVIIIe siècle. Mais si le but que se proposèrent ces deux grands hommes se ressemble, leur manière d'écrire est bien différente : le style de Montesquieu est concis, coupé, haché, pétillant de saillies; celui de

Buffon se compose de longues et harmonieuses périodes, admirablement adaptées à la peinture des merveilles de l'univers.

Comme Montesquieu, Buffon fut entraîné par le courant de son siècle. Il en accepta les mœurs, subit l'influence secrète de ces mœurs sur sa pensée, et partagea quelques-unes des erreurs de ses contemporains. Il tenta d'expliquer, sans recourir à un Dieu créateur, la formation de la terre et la force qui la fait mouvoir autour du soleil; et il attribua aux cinq sens l'origine de toutes nos idées et de tous nos sentiments : c'est la doctrine sensualiste, si chère au XVIII[e] siècle.

Georges-Louis Leclerc, créé comte de Buffon par Louis XV, naquit au château de Montbard, situé au nord de Semur, en Bourgogne. Son père, conseiller au parlement de Dijon, appartenait à une famille ancienne, et possédait une fortune considérable.

Le jeune Buffon fut élevé avec soin et succès ; mais il ne montra pas d'abord pour les sciences naturelles ce goût et cette aptitude qui devaient faire sa passion et sa gloire. Il ne s'occupa, dans ses premières études, que de lettres et d'antiquités:

En sortant du collége de Dijon, Buffon se mit à voyager. Il se lia avec le jeune duc de Kingston, et ils visitèrent ensemble une partie de la France, de l'Italie et de l'Angleterre. C'est le seul voyage qu'ait fait ce grand peintre de la nature.

De retour en France, Buffon se livra avec ardeur à l'étude des sciences. Il traduisit la « Statique des végétaux » et « l'Analyse de l'air », de Hales, un des plus célèbres physiciens de son temps, et le « Traité des fluxions », ou calcul infinitésimal, de Newton, un des plus grands génies de l'Angleterre. En même temps, il se livrait à de nombreuses expériences de physique et de physiologie. La plus connue est celle qui amena la découverte des miroirs ardents. Suivant une tradition répétée par tous les faiseurs d'abrégés, bien qu'elle ne soit pas mentionnée dans Tite-Live, Polybe et Plutarque, Archimède aurait brûlé les vaisseaux des Romains avec des miroirs ardents. Buffon, excité, dit-on, par un pari, essaya de trouver le moyen d'incendier, attribué peut-être à tort au grand géomètre de Syracuse, et il y réussit. Il combina des miroirs dans une courbe parabolique, de manière à ce qu'ils pussent, par leur coïncidence, réfléchir les rayons solaires en un point central éloigné ; et il parvint à allumer du bois à deux cents pieds de distance et à fondre du plomb à cent vingt pieds.

Egalement passionné pour la gloire et pour les plaisirs, Buffon sut faire aux plaisirs une part qui ne coûtait rien à sa gloire : sa jeunesse fut à la fois très-laborieuse et très-dissipée. Un domestique, nommé Joseph, était chargé de le réveiller chaque jour à six heures du matin, et il avait ordre de l'arracher du lit au besoin. Buffon disait

plus tard de ce domestique : « Je dois à Joseph au moins dix à douze volumes de mes œuvres. » Malgré les longues veilles des soupers et du jeu, il était debout à la même heure, et travaillait de douze à quatorze heures par jour. C'est là ce qui explique ses nombreux travaux, la perfection de son style, et peut-être aussi sa définition du génie, qu'il appelle « une longue patience ». Newton se faisait du génie la même idée : on lui demandait comment il avait pu faire ses immortelles découvertes, il répondit : « En y pensant toujours. »

Les travaux de Buffon attirèrent bientôt l'attention des savants. A vingt-six ans, il fut admis à l'Académie des sciences · et à trente-deux, il fut nommé intendant du jardin du roi, aujourd'hui le Jardin des Plantes (1739). Dès lors sa vocation fut décidée. Il se proposa d'étudier tout ce que renfermait ce jardin, et de décrire la nature entière, la terre, l'homme, les animaux, les plantes, les minéraux, et il se livra à cette tâche immense avec un zèle, une ardeur, une persévérance que rien ne put fatiguer.

Ce ne fut qu'après dix ans de recherches et de méditations, que Buffon se détermina à faire imprimer les trois premiers volumes de son « Histoire naturelle ». Ils parurent en 1749, un an après la publication de « l'Esprit des lois ». Dès son apparition, ce livre fut mis par les contemporains au-dessus de tous les ouvrages anciens et

modernes écrits sur le même sujet, et l'auteur regardé comme un des premiers naturalistes de l'Europe et un des plus grands écrivains de la France. C'était la première fois qu'on voyait la science revêtue de toute la magnificence de l'expression.

Dans l'espace de quarante ans, Buffon donna successivement trente-trois autres volumes, sans pouvoir accomplir la tâche qu'il s'était imposée. La formation de la terre, les différentes révolutions qu'elle a subies avant d'arriver à son état actuel, la nature et l'origine des substances qu'elle renferme, les phénomènes qui se passent à sa surface ou dans ses entrailles; l'histoire de l'homme et les lois qui président à sa naissance, à son développement et à sa mort; la description de plus de deux cents espèces d'animaux quadrupèdes, celle de plus de sept cents espèces d'oiseaux, et la peinture de leurs mœurs, de leurs qualités, de leurs habitudes; telles sont les matières qu'il a traitées dans ce vaste ouvrage, les embellissant de tous les ornements de l'art d'écrire et les relevant par des réflexions fines ou profondes, qui s'appliquent à la conduite de la vie.

Avant de parler de l'homme et des animaux, Buffon explique la formation de la terre qu'ils habitent. Les faits connus jusqu'à lui ne donnant pas la raison scientifique de toutes choses, il y supplée par son imagination, et il hasarde les hypothèses les plus hardies et quelquefois

les plus téméraires. Il suppose qu'une comète a heurté le soleil; qu'elle en a fait jaillir des éclats enflammés, qui ont formé les planètes et la terre que nous habitons; que la terre, semblable à une lave brûlante, a bouillonné pendant trente-sept mille ans; que plus tard, en se refroidissant, elle a attiré les vapeurs rejetées d'abord de sa surface, et qu'ainsi se sont formées les mers, qui, à à leur tour, ont produit les montagnes et les vallées; qu'au bout de vingt-cinq mille ans, elle a commencé à jouir d'une chaleur plus tempérée sous les pôles, qui ont été habités les premiers par les plus grands animaux pendant quinze mille ans. Buffon ne se contente pas de deviner le passé; il prétend aussi deviner l'avenir. Il prédit que la terre continuera toujours à se refroidir, que dans quatre-vingt-treize mille ans la vie n'y sera plus possible, et qu'elle verra périr et s'éteindre tous ses habitants. Toutes ces conjectures sont racontées avec une éloquence quelquefois sublime et avec la conviction d'un historien témoin des événements dont il ferait le récit. « Voilà, dit Buffon, dans l'orgueil de son génie, ce que j'apercevais par la vue de l'esprit. » Un mot de l'historien Hume nous montre à quel point fut frappée l'imagination des contemporains. « J'étais, dit-il, arrivé à un état de scepticisme complet, lorsque je reçus le livre de la « Théorie de la Terre »; et ce me fut une surprise extraordinaire de voir que le génie de cet homme donnait à

des choses que personne n'a vues une probabilité presque égale à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exemples de la puissance de l'esprit humain. »

Dans cette magnifique rêverie sur la création, il y a des découvertes devinées de génie. Ainsi, la science admet aujourd'hui comme des vérités la fluidité primitive du globe et sa chaleur centrale. Il est démontré qu'une masse fluide du volume de la terre, tournant avec sa vitesse sur elle-même, prendrait une forme aplatie aux pôles et renflée à l'équateur. Il est également prouvé qu'à une petite profondeur, variable selon les lieux, la température reste toujours la même, et qu'elle est égale à la température moyenne du sol. Au-dessous de ce point, la chaleur augmente en descendant et s'élève d'un degré environ pour trente mètres de profondeur. Donc à trois mille mètres au-dessous du point de température stationnaire, on doit trouver cent degrés de chaleur, température de l'eau bouillante.

Mais l'amour immodéré de l'hypothèse a fait tomber le grand naturaliste dans une foule d'erreurs. Il se trompe, par exemple, sur le refroidissement progressif du globe, dont il attribue la chaleur plus au feu intérieur qu'au soleil. La chaleur intérieure ne se fait point sentir à la surface du sol ; elle aurait beau s'éteindre tout à fait; la température extérieure, due exclusivement au soleil, ne changerait pas sur la terre.

Buffon se trompe aussi, quand il prétend que le nord a été d'abord le seul habitable. Ce qui prouve le contraire, c'est que les éléphants découverts sous les glaces de la Sibérie s'y trouvent entiers, revêtus de leur chair et de leur peau. « S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, dit Cuvier, leur putréfaction les aurait décomposés; et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et rendu glacial le pays qu'ils habitaient. » Ces grands animaux ont donc péri par une catastrophe soudaine, par un refroidissement subit, et non, comme le pensait Buffon, progressif.

Buffon se trompe encore sur la formation des montagnes, qui est due, non pas à la mer, comme il le prétend, mais au feu intérieur de la terre. Voltaire plaisanta de cette origine des montagnes, comme Buffon s'était égayé de l'origine des coquillages trouvés sur les Alpes; on connaît ces deux vers :

Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.

Le plus grave reproche que méritent plusieurs des hypothèses de Buffon, c'est qu'elles tendent à affaiblir l'idée

d'un Dieu créateur. Il a l'air de tout expliquer par la puissance de la nature, et de ne parler souvent du Créateur que pour éviter les tracasseries du pouvoir ecclésiastique. Madame Necker, son amie, le représente comme un pyrrhonien. Un autre ami, Hérault de Séchelles, avocat général au parlement de Paris, devenu plus tard un des plus furieux conventionnels, lui fait dire : « J'ai toujours nommé le Créateur ; mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et mettre à la place la puissance de la nature, l'attraction et l'impulsion. » Mais serait-il donc vrai que ce grand esprit ait substitué l'aveugle nature à la Providence ? Est-il possible qu'il n'ait pas cru en Dieu, celui qui terminait la « Première vue de la nature » par cette éloquente prière ?

« Grand Dieu ! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes, rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée. Qu'elle soit dans le silence ! Qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses ! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ;

mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme; le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. » On dit qu'à la lecture de cette magnifique invocation, le père de Buffon fut tellement transporté, qu'il tomba aux genoux de son fils.

Au reste, Buffon, jaloux de son repos, usa d'une extrême circonspection en tout ce qui regarde les croyances religieuses. La Sorbonne ayant condamné quelques propositions de son livre, il se justifia avec un air de soumission qui n'était peut-être pas exempt d'ironie. S'il est vrai que ce grand homme fût incrédule, plaignons-le d'avoir poussé l'hypocrisie aussi loin que Voltaire : il remplissait exactement tous ses devoirs de chrétien.

Quelle que soit l'opinion de Buffon sur l'existence de Dieu, il était profondément convaincu de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Dans son beau discours sur la « Nature de l'homme », il affirme avec force que l'âme existe et qu'elle est immortelle. « Notre âme, dit-il, n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée. Il nous est impossible d'apercevoir notre âme autrement que par la pensée : cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien de pénétrable, rien de matériel; donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible et immatériel. Notre corps, au contraire, et tous les autres corps ont plusieurs formes : chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différents organes avec lesquels nous les apercevons : notre corps, et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions la saisir et nous assurer de la connaître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images du corps; un lépreux dont la peau serait insensible n'aurait aucune idée que le toucher fait naître; un sourd ne peut connaître les sons. Qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensations dans l'homme qui en est pourvu, l'âme n'en existera pas moins; ses fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au dedans de lui-même. Otez, au con-

traire, toutes ses qualités à la matière; ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité, et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez. Notre âme est donc impérisssable, et la matière peut et doit périr. »

Après avoir exposé sa théorie sur la formation et les révolutions de la terre, et décrit l'homme, qui en est le roi, Buffon passe à la peinture des animaux. C'est la partie la plus belle et la plus populaire de ses immortels travaux. C'est là que son style atteint un degré d'élégance, de noblesse, de richesse, de pompe et de magnificence qu'on n'a pas surpassé dans notre langue, et qui lui a valu le titre de créateur de l'éloquence descriptive. C'est cette dignité imposante et continue, jointe à une clarté lumineuse, qui est le trait le plus frappant du style de ce grand écrivain. Quand il peint les formes extérieures, le caractère, les habitudes des animaux, il est inimitable. D'Alembert, qui ne l'aimait pas et qui l'appelait le « roi des phrasiers », essaya, avec quelques autres hommes de lettres, de corriger différentes pages, de changer des mots, la coupe des phrases, le mouvement du style; il avoua que tous leurs efforts avaient été vains, et qu'ils n'avaient rien pu trouver pour remplacer les expressions, la coupe et les mouvements dont s'était servi Buffon.

Personne n'a fait peut-être sur l'art d'écrire des étu-

des aussi profondes que Buffon. Il le médita toute sa vie et il disait dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours à écrire ; et il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. » Il ne se lassait jamais d'effacer, de corriger, de recopier. Ses « Époques de la nature », qu'il composa à l'âge de soixante-dix ans, furent écrites dix-huit fois de sa main. Il s'appliquait surtout à enchaîner étroitement les idées accessoires contre l'idée principale, de manière à n'en faire qu'une, à lier fortement ensemble les différents membres de la phrase, les phrases entre elles et les paragraphes entre eux. De là ce style solide, plein, où l'abondance des expressions répond toujours à l'abondance des choses, sans jamais aller jusqu'à la redondance. Ce grand écrivain donnait moins d'attention à la partie grammaticale qu'au choix des mots, qu'il pesait avec une justesse rigoureuse. Madame Necker dit qu'il ne pouvait rendre raison d'aucune des règles de la langue française, mais qu'il n'a pas mis dans ses ouvrages un mot dont il ne pût rendre compte.

On a mille fois loué la description du chien, du cheval, de l'écureuil, de l'éléphant, du lion, du cygne, et bien d'autres. Dans la peinture du paon, la riche palette de l'écrivain semble lutter contre l'éblouissante profusion de couleurs qu'étale le brillant oiseau de Junon. Il semble épuiser toutes les magnificences du langage pour

peindre cette roue étincelante. « Les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce front radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables. »

Buffon aimait à réciter ses plus belles pages. Les morceaux qu'il se plaisait à faire valoir par le débit sont la description des déserts de l'Arabie, dans l'histoire du chameau, et la peinture du premier homme racontant la première expérience qu'il a faite de ses cinq sens, premier essai de son existence physique et intellectuelle. La peinture de l'Arabie est assez courte pour être citée tout entière ; c'est un tableau parfait. « Qu'on se figure, dit Buffon, un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des os-

sements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. »

On voit que Buffon excellait dans le style périodique ; il s'y élevait quelquefois jusqu'au sublime, comme cela lui arriva en célébrant les travaux du célèbre voyageur La Condamine. Il le peignit « parcourant l'un et l'autre hémisphère, traversant les continents et les mers, surmontant les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi ; se livrant à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les

eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues ; pénétrant dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme ; où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois. » L'auditoire fut tellement frappé de cette grande image, qu'il demeura quelque temps dans le recueillement avant d'applaudir.

La pompe habituelle et un peu monotone du style de Buffon lui attira des critiques. Voltaire disait que son « Histoire naturelle » n'était pas « si naturelle ». On connait aussi ce vers :

> Dans un style ampoulé parlez-nous de physique.

Et d'Alembert disait un jour à Rivarol : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce comte de Tufière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal... — Oui, répondit le malin Rivarol, c'est comme ce sot de Jean-Baptiste Rousseau, qui s'est avisé de dire :

> Des bords sacrés où nait l'aurore,
> Aux bords enflammés du couchant.

au lieu de dire simplement « de l'est à l'ouest ». Cette réponse est plus spirituelle que juste : un poète lyrique

ne doit pas avoir la même langue qu'un naturaliste écrivant en prose. Tout en blâmant comme trop sévère le jugement de Voltaire et de d'Alembert, on pourrait souhaiter que Buffon eût retranché quelques périphrases, quelques périodes pompeuses, et mis quelquefois dans sa diction plus de souplesse et de simplicité : le beau velours fait un magnifique habillement, mais on ne porte pas toujours du velours.

On a aussi reproché à Buffon d'avoir eu plus d'imagination que d'âme, plus de bonté que d'émotion, et d'avoir manqué de cette sensibilité qui donne la vie et l'accent à tout ce qui touche l'écrivain. « Buffon surprend par son style, a dit Chateaubriand, mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien ; tous les chiens y sont... Qui manque-t-il ? Le chien de l'aveugle. Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien. » Une seule fois, vers la fin de sa carrière, le grand naturaliste se sentit peut-être ému, en rappelant la fable touchante du chant du cygne : « Les anciens, dit-il, ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux ; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer et faisant un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger

et douloureux murmure d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés ; on avait même vu des cygnes expirant en musique, et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poètes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : « C'est le chant du cygne ! »

Les premiers volumes de « l'Histoire naturelle » ouvrirent à Buffon les portes de l'Académie française ; il y fut élu en 1753. Dans son Discours de réception, il traita de ce grand art d'écrire qu'il cultivait avec tant de soin et de succès, et en parlant du style, il en donna le modèle. Ce fameux discours, sans être une théorie complète d'un art qu'aucun corps de règles ne peut embrasser tout entier, renferme d'admirables préceptes sur la composi-

tion, le plan, le ton, la nécessité de posséder pleinement son sujet avant de prendre la plume; sur le choix, l'ordre, la liaison des idées et des mots; sur les qualités qu'on peut acquérir et les défauts qu'on doit éviter. Ce grand maître mettait le génie du style au-dessus de tout.

« Bien écrire, dit-il, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes.

« Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité : si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets; s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les conséquences, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; « le style est l'homme même. » Ce mot célèbre, tant de fois cité, est vrai surtout de Buffon : son style était l'image de son génie et de sa personne. Il avait une belle taille, un air noble et

mposant. Dès six heures du matin, il se mettait au travail en grande toilette, en manchettes de dentelles et l'épée au côté. Il disait qu'il ne pouvait travailler que « lorsqu'il se sentait bien propre et bien arrangé. »

Buffon, qui mettait tant de poésie dans sa prose, n'aimait pas plus les vers que Montesquieu. Comme lui, il soutenait qu'on ne pouvait faire quatre vers de suite sans blesser le bon sens, et critiquait même les vers « d'Athalie ». « Mais ce qu'il disait était d'un homme si étranger aux premières notions de la poésie, aux procédés connus de la versification, qu'il n'eût pas été possible, dit La Harpe, de lui répondre sans l'humilier ». Au reste, si Buffon n'aimait pas la poésie, il goûtait fort bien les éloges qu'on lui adressait en vers. Il faisait grand cas des odes où Lebrun célébrait son génie. Un jour ce poète lui récitait une de ses plus belles odes : « Elle n'est pas aussi sublime, dit Buffon, que celle que vous m'avez adressée. »

La vanité était le côté faible de ce grand homme. Il était plus convaincu que personne de la supériorité de son génie, et il s'admirait avec une franchise poussée jusqu'à la naïveté. Son fils lui ayant élevé dans son parc de Montbard une petite colonne avec une inscription [1] où

[1] Excelsæ turri
Humilis columna.

il l'appelait une haute tour : « Mon fils, lui dit-il tout attendri, cela te fera honneur ! » J.-J. Rousseau, étant allé le voir à Montbard, s'était mis à genoux devant le pavillon où il avait écrit son « Histoire naturelle », et avait baisé le seuil de la porte. On demanda un jour à Buffon si c'était vrai. — « Oui, répondit-il froidement, Rousseau y fit un hommage. » Un autre jour, on lui demandait combien il comptait de grands hommes : « — Cinq, répondit-il : Newton, Bacon, Leibniz, Montesquieu et moi. »

Buffon, si amoureux de la gloire, en connut, de son vivant, toutes les douceurs. Peu d'écrivains, peu d'hommes ont joui d'une renommée plus grande, plus populaire, plus universelle. En France, les ministres avaient ordre de se rendre chez lui, quand il avait à leur parler, et de ne lui rien refuser pour les dépenses du Jardin des Plantes. On érigea en comté sa terre de Buffon, située à deux lieues de Montbard ; et on lui éleva une statue sous ses yeux, à l'entrée du Muséum d'histoire naturelle, avec cette magnifique inscription latine : « Majestati naturæ par ingenium, » qui signifie : « Génie égal à la majesté de la nature. » Au dehors, c'était la même considération, la même faveur publique. Pendant la guerre d'Amérique, des corsaires anglais avaient capturé un vaisseau où se trouvaient des caisses adressées de l'Inde à M. de Buffon, ils les lui envoyèrent respectueusement à Paris. De toutes

les parties du monde lui arrivaient des envois d'objets d'histoire naturelle; il en reçut de la plupart des souverains de l'Europe. L'impératrice Catherine II lui adressa, outre les plus rares produits de ses États, de superbes fourrures, une riche collection de médailles, et son portrait orné de diamants; et sur sa demande, Buffon lui envoya son buste de marbre, et le lui fit porter par son fils, « sa vivante image », jeune officier aux gardes. On regrette que Buffon, en remerciant Catherine, se soit laissé aller à la même adulation hyperbolique que Voltaire envers une femme qui, si elle était la Sémiramis du Nord, en fut aussi l'Agrippine. Il lui dit « que toutes les nations admirent et respectent également son esprit sublime et son grand caractère; » il la proclame « la première et l'unique personne du beau sexe qui ait été supérieure à tous les grands hommes, » et il exprime le vœu, bien peu patriotique, « qu'une nouvelle descente du nord au midi, sous l'étendard de son puissant génie, vienne réhabiliter cette partie croupissante de l'Europe. »

Plusieurs souverains et princes de l'Europe firent à Buffon l'honneur d'aller le voir chez lui. Il reçut la visite de l'empereur Joseph II et de son frère l'archiduc Maximilien, celle des rois de Danemark et de Suède. et celle du frère de Frédéric II, roi de Prusse. Il offrit un exemplaire de son « Histoire naturelle » à Maximilien, qui le refusa, disant qu'il ne voulait pas l'en priver. Jo-

seph II répara cette bévue. Il fit une visite à Buffon, au Jardin des Plantes. « Monsieur, lui dit-il, me voici sur les terres de votre empire. » Et il ajouta : « A propos, monsieur le comte, je ne dois pas oublier de réclamer un exemplaire de vos œuvres, que mon frère Maximilien a laissé chez vous par distraction. »

Buffon jouit presque toute sa vie d'une excellente santé. Cet homme qui, suivant l'expression de Voltaire, avait « l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète, « n'eut que deux accès de maladie de langueur, qui lui firent perdre deux ans. » Cette abréviation dans ma vie, disait-il, en a produit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner, dans les deux ans que j'ai perdus, deux ou trois volumes de « l'Histoire des Oiseaux ». Ses dernières années furent affligées, comme celles de Bossuet, son compatriote, par les douleurs de la pierre, qu'il supporta avec une grande force d'âme. Il mourut à Paris en 1788, un an avant la convocation des États-généraux. La gloire le suivit au tombeau. La France, tant de fois injuste envers ses hommes illustres, lui fit des funérailles qui furent, dit M. Villemain, « la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans plus tard. »

Buffon avait épousé, à cinquante-cinq ans, une femme beaucoup plus jeune que lui, et remarquable par son esprit et sa beauté. Elle éprouvait pour son mari une ad-

miration profonde et une affection qui ne fut pas toujours payée de retour. Elle lui donna un fils, et mourut après quelques années de mariage. Cet enfant adorait son père. On cite de lui un mot plein d'âme. A douze ans il tomba dans l'eau, et on l'accusa d'avoir eu peur. » J'ai eu si peu peur, dit-il, que, dût-on me donner l'espérance de vivre cent ans, comme mon grand-papa, je consentirais à mourir à l'instant, si je pouvais ajouter une année à la vie de mon père : non pas dans l'instant, ajouta-t-il en se reprenant ; je demanderais un quart d'heure pour jouir du plaisir de ce que j'aurais fait. » Ce noble jeune homme était colonel de cavalerie, lorsqu'il périt, à vingt-neuf ans, sous la hache révolutionnaire, quelques jours avant le 9 thermidor, qui délivra la France de Robespierre et de ses complices. Il monta sur l'échafaud avec courage, et ne dit que ces simples paroles : « Citoyens, je me nomme Buffon. » Ce grand nom aurait dû suffire pour l'arracher à la mort.

XVIII

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

RÉFORME LITTÉRAIRE

Pendant le XVIIIe siècle, la prose s'était enrichie de qualités nouvelles et durables sous la plume de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau et de Buffon. Mais la poésie avait dégénéré sous l'influence de la philosophie raisonneuse et sceptique. Voltaire, en la soumettant, comme la prose, aux lois du bon sens et de l'inflexible raison, amena ses disciples à négliger l'essence même de la poésie, c'est-à-dire l'imagination et le sentiment. Plus occupés de la forme que du fond, les poètes s'attachèrent plus à vaincre des difficultés qu'à rechercher l'originalité, le mouvement et la couleur. Cette poésie froide, compassée, languissante, dont l'esprit faisait presque tous les frais, représentait les mœurs polies, élégantes, mais sans franchise, sans naturel, de l'ancienne société; elle était l'expression de son horreur pour la trivialité, et de son

culte superstitieux pour le goût, ou plutôt pour l'idée timide qu'on s'en faisait. De là, dans les œuvres, moins d'invention que d'esprit, peu d'écarts dans le domaine grammatical et littéraire, mais aussi peu d'élan et de verve, et jamais un trait sublime.

Les conditions de l'art suivent les modifications de l'état social. L'avénement d'une société nouvelle, au XIXe siècle, en amenant des idées nouvelles et des goûts nouveaux, amena nécessairement une nouvelle forme littéraire. Chateaubriand et madame de Staël, disciples épurés de J.-J. Rousseau et de B. de Saint-Pierre, eurent les honneurs de l'innovation.

Chateaubriand, esprit poétique, créa tout un monde d'images, en associant le moyen-âge chrétien à l'antiquité grecque. Il renversa de leurs autels les divinités païennes, pour faire place dans la nature au vrai Dieu et à l'âme humaine, et il trouva des beautés nouvelles, inconnues au génie grec et latin. Il rattacha la critique à ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, et donna la couleur des temps et des lieux aux tableaux et aux souvenirs historiques. Il modifia la langue elle-même; il l'enrichit d'expressions, de figures, de formes nouvelles, et donna à la prose un coloris, une richesse, un éclat, une mélodie, qui manquent parfois même à notre langue poétique.

Comme Chateaubriand, madame de Staël découvrit des régions inconnues; elle réclama dans la littérature la

place qui doit appartenir à l'élément chrétien et à l'élément du Nord, trop effacés par la renaissance classique du XVIe siècle ; elle nous initia par des écrits ingénieux au génie germanique, et nous en fit peut-être trop admirer les conceptions fortes, mais bizarres, et les vues hardies, mais aventureuses. La connaissance des doctrines littéraires et des mœurs de l'Allemagne exerça une grande influence sur notre littérature, et contribua puissamment à pousser les esprits dans des routes nouvelles.

Les deux chefs de la réforme littéraire eurent d'abord peu d'imitateurs. Sous la République et l'Empire, les esprits, absorbés dans les convulsions politiques et dans le bruit des batailles, trouvaient peu de temps pour les créations littéraires. Aussi, la littérature continua-t-elle à n'être qu'une pâle et fade copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents.

Ce fut pendant les paisibles années de la Restauration, que la littérature rentra dans la voie tracée au commencement du siècle, et qu'elle engagea avec l'école dégénérée une lutte qui eut toute l'ardeur d'une guerre civile. Les novateurs, désignés par l'appellation inintelligible de « romantiques », que madame de Staël avait eu la malencontreuse idée de leur donner, entreprirent d'introduire dans la poésie plus d'imagination, de rêverie et de sentiment, de franchise et de naturel, des métaphores et

des images plus vives, enfin quelque chose qui s'éloignât, autrement que par la mesure et la rime, du langage de la prose. On abandonna la périphrase, le prétendu mot poétique, l'épithète métaphysique : on préféra l'expression précise, le mot propre et l'épithète pittoresque ; et la poésie retrouva sa langue, sa couleur, sa mélodie, dans les « Méditations » et les « Harmonies » de Lamartine, dans les « Odes » de Victor Hugo, dans les « Poèmes » d'Alfred de Vigny, dans ceux d'Alfred de Musset, dans les « Consolations » de Sainte-Beuve, et dans quelques chansons de Béranger.

La réforme s'étendit au mécanisme du vers et à la coupe de la strophe. Malherbe, pour rendre le rhythme plus sensible, avait prescrit dans l'alexandrin un double repos, l'un après la sixième syllabe, et l'autre à la fin du vers. Ce vers symétrique convient au ton solennel de notre tragédie, à l'épître philosophique, à la satire, au poème didactique et descriptif ; mais il ne saurait convenir à l'épopée, ni au récit familier, ni à l'allure variée et dégagée du dialogue. André Chénier avait commencé, sous l'inspiration des muses grecques, la réforme de l'alexandrin, et cherché à lui donner le ton, l'harmonie et la souplesse de l'hexamètre ancien. Pour la coupe de la strophe, il s'était également insurgé contre Malherbe, qui proscrit la longue période lyrique et ordonne aux poètes, sous prétexte de mieux faire sentir la cadence, de termi-

ner le sens avec chaque strophe. Chénier s'affranchit le premier de cette règle mesquine, qui gêne le mouvement de la pensée et brise le cours du fleuve lyrique ; il continua le sens d'une strophe à l'autre, et y trouva quelquefois de beaux effets de style.

Victor Hugo, Alfred de Vigny et les autres poètes romantiques perfectionnèrent ces innovations. Ils rendirent la césure mobile et pratiquèrent l'enjambement, pour obtenir un vers plus souple, plus familier, et pour varier l'harmonie. Ils firent sentir la mesure par le son éclatant de la rime, qui, mieux qu'un repos, indique la fin du vers. Ils agirent avec la même liberté dans la coupe de la strophe, et ils surent en marquer la cadence, sans interrompre le mouvement de la pensée, ni le cours de la période lyrique.

Les romantiques ne se bornèrent pas à ces réformes; ils en entreprirent d'autres non moins essentielles. Notre littérature était pauvre en œuvres épiques, lyriques et élégiaques. « La Henriade » mérite à peine le nom d'épopée; quelques odes harmonieuses de Malherbe, de J.-B. Rousseau et de Lebrun, remarquables de forme, mais faibles d'inspiration et de pensée ; les chœurs magnifiques « d'Esther » et « d'Athalie », quelques élégies gracieuses de Parny composaient toutes nos richesses lyriques et élégiaques. Alfred de Vigny hasarda d'ingénieuses innovations dans le style épique, sans faire

d'épopée; Victor Hugo créa l'ode moderne, et y fit entrer tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie et les idées philosophiques les plus élevées. Lamartine et, après lui, Alfred de Musset, donnèrent à l'élégie, où ils sont restés sans rivaux, des beautés inconnues. Le sentiment chrétien, que Lamartine y introduisit, l'éleva au rang des plus belles odes. Béranger prit tous les tons dans la chanson » ; y donna accès aux plus fiers élans de la poésie lyrique et aux plus douces effusions de l'âme. Au-dessous d'eux, Sainte-Beuve importa d'Angleterre l'élégie familière, domestique, où il déploya un talent plein de franchise et de vérité.

Les novateurs furent moins heureux au théâtre. Il était difficile de surpasser les chefs-d'œuvre de nos grands auteurs dramatiques; on entreprit de faire autrement. A la place de la tragédie héroïque de Corneille, de la tragédie passionnée de Racine et de la tragédie philosophique de Voltaire, on voulut introduire chez nous le drame fantastique, dont la Grèce, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne avaient donné des exemples. Corneille s'était adressé à l'esprit, Racine au cœur, Voltaire à la raison. On s'adressa à l'imagination, faculté jusqu'alors subordonnée en France, à la raison et au goût; et, au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, on créa des personnages fantastiques, ou bien on transforma les per-

sonnages historiques en héros imaginaires. On consulta trop peu la raison et le bon sens ; on ne s'assujettit pas assez aux conditions de vraisemblance, et l'on ne produisit aucun ouvrage comparable aux chefs-d'œuvre classiques. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la réforme dramatique, tout en échouant dans la pratique, triompha dans la théorie. Elle tempéra la loi des unités ; elle fit justice du style noble, de la tirade solennelle et monotone et de l'appendice obligé des confidents, et elle démontra que le système de Corneille et de Racine n'est pas le seul légitime, et qu'il y a plusieurs chemins pour arriver à l'émotion dramatique.

Plusieurs genres en prose, la philosophie, la critique, l'histoire, le roman, reçurent aussi de profondes modifications.

Chateaubriand et madame de Staël, secouant le joug de l'impiété voltairienne, avaient proclamé le spiritualisme comme un sentiment; ils avaient touché le cœur, mais la raison n'était pas convaincue. La science acheva la victoire. L'école catholique attaqua le sensualisme et le matérialisme, tout en anathématisant la raison humaine : M. de Bonald, Joseph de Maistre et Lamennais, qui en étaient les chefs, ne parlèrent que de règle, de devoir et de Dieu aux sectateurs de la philosophie du XVIIIe siècle, qui avaient proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir, et l'homme sans Dieu.

L'école électique de M. Royer Collard, de M. Cousin et de M. Jouffroy entreprit de ruiner les doctrines sensualistes et matérialistes, sans sacrifier la raison et la volonté de l'homme. Elle chercha à concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir, la philosophie avec le christianisme.

Dans l'esthétique, on s'éloigna de cette critique puérile, qui se réduisait à recommander l'observation étroite de certaines règles, et l'imitation extérieure des modèles. On remonta aux sources antiques, on étudia nos propres origines et les littératures étrangères, jusqu'alors si dédaignées; et l'art français vit s'ouvrir devant lui l'horizon de toutes les littératures de l'Europe.

Quatre noms éminents représentent la critique de notre époque sous ses différentes formes; ce sont ceux de MM. Villemain, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin et Nisard.

M. Villemain a élevé le premier la critique littéraire au niveau de l'histoire. Sous sa plume élégante et ingénieuse, la critique raconte les événements littéraires, les révolutions de l'esprit, les changements de goût, comme l'histoire raconte les événements de la guerre et de la politique, et elle montre l'influence réciproque que les écrivains et les sociétés exercent les uns sur les autres. On regrette qu'un critique doué d'une sagacité si vive, d'un goût si sûr, laisse quelquefois désirer des conclu-

sions plus nettes, des jugements plus décisifs. Ce n'est qu'avec mille ménagements, par exemple, qu'il ose condamner les erreurs du XVIIIe siècle. Il semble que M. Villemain ne veuille jamais user de toute l'autorité que lui a donnée, dans le jugement des choses de l'esprit, le plus rare bon sens, joint au double talent de le communiquer par la parole et par la plume. Cette timide réserve nuit à la pensée de l'écrivain, qui est rarement forte, et à son style, qui glisse et craint d'appuyer.

M. Sainte-Beuve excelle dans la biographie littéraire. Aux détails de la vie privée il mêle des appréciations fines et délicates, des questions intéressantes de littérature actuelle, et il déploie une érudition curieuse et patiente, une originalité ingénieuse, une rare souplesse de talent et un vif sentiment d'artiste et de poète.

C'est le côté moral qui fait l'originalité de la critique de M. Saint-Marc Girardin. Voici comment il procède dans son « Cours de littérature dramatique, ou de l'usage des passions dans le drame », qui est son principal ouvrage. Il prend un sentiment, l'amour paternel, par exemple ; il examine comment on l'a exprimé autrefois et comment on l'exprime aujourd'hui, et il cherche à tirer de cette comparaison quelque instruction utile, quelque leçon de bon goût et de saine morale. « J'ai « aimé, dit-il, à montrer l'union qui existe entre le bon

« goût et la bonne morale. » Ainsi, d'un cours de littérature M. Saint-Marc Girardin fait un véritable cours de morale où les notions les plus justes sur le vrai et le bien s'unissent au sentiment le plus exquis de l'art.

On reproche à ces trois critiques de trop s'occuper d'histoire, de biographie, de morale, de perdre souvent de vue les principes dogmatiques, de raconter beaucoup, et de ne pas assez juger les œuvres littéraires. M. Nisard a su se préserver de ce défaut. Disciple de Boileau, dont il joue le rôle, tout en admirant les nouveautés durables des écrivains de nos jours, il a voulu, dit-il, « faire de « la critique une science exacte, plus jalouse de con- « duire l'esprit que de lui plaire. Il s'est fait un idéal de « l'esprit humain dans les livres ; il s'en est fait un du « génie particulier de sa nation, un autre de la langue « française. Il met chaque auteur et chaque livre en « regard de ce triple idéal : il note ce qui s'y rapporte, « voilà le bon ; ce qui en diffère, voilà le mauvais. » Comme les autres critiques de notre époque, M. Nisard adopte la forme historique ; mais il subordonne les faits aux principes, l'histoire à la doctrine. Avant tout, il affirme, démontre et conclut. Dans son « Histoire de la littérature française », c'est l'histoire de l'esprit français qu'il se propose d'écrire. Tout en peignant nos grands écrivains, en expliquant les procédés de chacun d'eux, en faisant l'analyse de leurs chefs-d'œuvre, et en don-

nant la raison des beautés qu'on y admire, c'est l'esprit français qu'il peint sous ses différents aspects et avec les traits qui le distinguent du génie des autres peuples; c'est l'esprit français que nous voyons naître, grandir, briller et défaillir. Telle est l'originalité de cette histoire de notre littérature, dont l'esprit français est le héros et dont il fait l'unité; ouvrage indispensable aux maîtres qui enseignent et aux jeunes écrivains qui cherchent un guide. Quoique le dogmatisme de l'auteur soit tempéré par la délicatesse et la grâce de la forme, ses livres sont moins populaires que ceux de MM. Villemain, Sainte-Beuve et Saint-Marc Girardin, mais son influence est bien plus profonde; il a moins de lecteurs, mais seul peut-être il laissera des disciples.

C'est la réforme historique qui sera probablement la plus belle gloire de notre époque. Le spectacle des grandes choses accomplies sous la République et l'Empire apprit à mieux comprendre et à mieux juger les événements des siècles antérieurs. Après avoir lu l'histoire en action, on sentit qu'il fallait raconter le passé d'une manière plus réelle, plus animée, plus colorée, plus vraie. On se mit à remonter aux sources, à interroger les documents de toutes sortes, et l'on s'efforça de rendre par l'expression la vie et le mouvement aux hommes et aux choses qu'on avait entrevus dans la poussière des archives. Les systèmes devinrent moins exclusifs : autrefois, les uns ne

voyaient que du droit romain ; d'autres, que des coutumes germaniques ; d'autres, que la monarchie absolue ou la liberté pure. La nouvelle école étudie tous les éléments et cherche à faire à chacun sa part. Le cadre étroit de cette « Étude » ne nous permet pas de donner une appréciation des œuvres de nos principaux historiens. Bornons-nous à citer les noms de MM. Guizot, Thierry, Sismondi, Henri Martin, de Barante, Thiers, Mignet, Michelet, Louis Blanc.

Le XIXe siècle accomplit sa mission littéraire à travers les vicissitudes et les obstacles des révolutions politiques ; à peine la première moitié s'en est écoulée, et déjà il a produit des œuvres qui lui assurent une belle place dans l'histoire de la littérature. Mais il faut avouer que la réforme littéraire n'a pas été plus exempte d'excès que les révolutions politiques. La plupart des disciples de Chateaubriand n'ont su imiter que ce qu'il avait d'exagéré ; d'autres l'ont dépassé, et ont prodigué l'image, la couleur, l'antithèse, la métaphore, l'hyperbole. D'autres, sous prétexte de rompre avec la froide élégance de la littérature impériale, n'ont trouvé que des périodes boiteuses, des phrases heurtées, dont la dureté systématique déconcerte l'oreille. Quelques-uns enfin, abusant d'une facilité prodigieuse, et plus avides d'argent que de gloire, ont créé la littérature industrielle. L'écrivain cesse d'être un artiste et devient un négociant, occupé de produire à

bon marché et de vendre cher ; il fait tout à la hâte pour arriver plus vite à la fortune.

Ces déplorables excès sont le résultat de notre état social et politique. Il existe une connexion intime entre l'état littéraire et l'état social : ce qui se produit dans la société se révèle aussitôt dans la littérature. Un goût pur, une raison élégante, le culte désintéressé de l'art, ne sauraient fleurir au milieu d'une société sans cesse bouleversée par les révolutions politiques.

Mais les excès ne doivent pas faire méconnaître les avantages de la réforme littéraire. Les esprits intelligents adopteront le programme des novateurs, moins l'affectation, le factice et l'enflure, et celui des classiques, moins les règles timides et trop étroites. L'école à venir aura donc pour mission essentielle de concilier les deux systèmes, d'unir l'inspiration et la hardiesse des romantiques à la pureté, à l'élégance et au profond bon sens de nos écrivains classiques.

XIX

CHATEAUBRIAND

1768-1848

Chateaubriand, chef de la réforme littéraire, avait une imagination forte, *trop forte,* disait Bernardin de Saint-Pierre, une sensibilité vive, passionnée, facultés auxquelles il dut les brillantes et harmonieuses qualités de son style et aussi une grande partie de ses défauts. Au commencement de la révolution française, il visita l'Amérique. Le nouveau monde, avec ses forêts impénétrables, ses vastes fleuves, ses grands lacs, ses solitudes *démesurées*, agit puissamment sur sa jeune et ardente imagination et lui offrit des aspects qu'aucun poëte grec ou latin n'avait jamais contemplés ; pour peindre ses sensations il se créa un style digne de la beauté grandiose des tableaux qui se déroulaient à ses yeux : il devint le peintre incomparable des magnifi-

cences de la nature, le plus riche coloriste et le prosateur le plus harmonieux de notre langue. Aucun écrivain n'a mieux réussi à rendre avec des sons les formes et les couleurs. Comme peintre de la nature, il est plus animé que Buffon, plus vaste, plus étendu, plus élégant que J.-J.Rousseau, plus puissant et plus varié que Bernardin de Saint-Pierre, et il les surpasse tous les trois par l'harmonie de la phrase et par l'éclat de l'expression. Comme prosateur, il est inférieur à Pascal et à Bossuet ; il ne sait pas comme eux s'élever naturellement à la puissance et à la grandeur simple : ses effets sont souvent calculés, et sentent l'effort ; il lui arrive de dépasser le but ; sa noblesse devient de l'emphase, sa couleur s'exagère et s'étale inutilement. Il ne se contente pas d'exprimer fortement ses idées ; il les embellit, les charge d'ornements, et gâte ses plus belles peintures par l'excès et l'affectation : il abuse de la métaphore, de l'antithèse, de l'archaïsme, du néologisme, des rapprochements historiques. La raison et le goût ne l'avertissent pas des erreurs où l'entraînent son imagination et sa vanité d'écrivain. Toutefois le *Génie du christianisme*, où il célèbre les beautés et les bienfaits de la religion chrétienne, exerça une puissante influence sur les idées religieuses et morales et sur le goût littéraire. Il réconcilia les lettres avec la religion, et l'esprit religieux avec la liberté. Il bannit de la lit-

térature les traditions du paganisme et leur substitua les splendeurs de l'art chrétien. Il ramena les esprits à l'antiquité grecque, au moyen âge, moins par la science que par l'imagination. Son style brillant enrichit notre langue d'images et d'expressions nouvelles. En un mot, il fit une révolution dans la critique, dans l'histoire, dans le style et dans la poésie.

François-René de Chateaubriand, né à Saint-Malo en Bretagne, était le dernier des dix enfants du comte de Chateaubriand. Il reçut le titre de chevalier et fut destiné à la marine royale. Son enfance, qui fut triste, se passa au village de Plancouët chez sa grand'mère, ou dans le vieux château de Combourg, situé à douze lieues de Saint-Malo.

Le comte de Chateaubriand, ancien officier dans la marine marchande, était un homme dur, d'une humeur taciturne et insociable, d'une violence qui effrayait sa femme et ses enfants. L'éducation sévère du jeune François développa sa disposition à la rêverie et lui donna cette tristesse mélancolique qui avait été, dit-il, comme le fond de sa vie et qu'il a si souvent décrite avec complaisance et affectation. Sa mère, comme la plupart des mères d'hommes célèbres, était une femme supérieure ; elle était douée d'une imagination ardente et d'une vive sensibilité qu'elle lui transmit.

Il commença ses études au collége de Dol, situé

entre Combourg et Saint-Malo, et alla les achever à Rennes et à Brest. « Mon aptitude au travail, dit-il, était remarquable, ma mémoire extraordinaire. Je fis des progrès rapides en mathématiques, où j'apportai une clarté de conception qui étonnait mon professeur. Je montrai en même temps un goût décidé pour les langues. Le rudiment, supplice des écoliers, ne me coûta rien à apprendre. »

A quinze ans, il renonça à la marine, et dit, « pour gagner du temps, » qu'il voulait entrer dans l'Église. Il fut envoyé au petit séminaire de Dinan, où il ne resta que quelques mois. Il déclara à sa mère qu'il n'était pas assez fortement appelé à l'état ecclésiastique.

Il rentra à seize ans dans la maison paternelle et reprit sa vie monotone et triste, dont l'incident le plus remarquable fut l'affection passionnée qu'il ressentit pour sa plus jeune sœur Lucile et qu'il a eu la coupable indiscrétion de peindre, en la transformant, dans le petit roman de *René*. « Tout nourrissait l'amertume de mes dégoûts, dit-il ; Lucile était malheureuse ; ma mère ne me consolait pas ; mon père me faisait éprouver les affres de la vie. » Il voulut se tuer : il introduisit dans sa bouche le canon d'un vieux fusil, mais il eut beau frapper la crosse contre terre, le coup ne partit pas. L'apparition d'un garde suspendit sa résolution ; il re-

mit à un autre jour l'exécution de son projet, et bientôt il n'y pensa plus.

A dix-huit ans, son père lui dit : « Monsieur le chevalier, il est temps de renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre : vous allez partir pour Rennes, et de là pour Cambrai. Voilà cent louis, ménagez-les. Je suis vieux et malade, et n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien et ne déshonorez jamais votre nom. » Ce père terrible mourut d'apoplexie peu de temps après le départ de son fils.

Le chevalier de Chateaubriand fit la route de Rennes à Paris avec une marchande de modes, qui lui donna une place dans sa voiture, et qui le trouva bien froid et bien maussade. De là il alla rejoindre son régiment à Cambrai, où il fit son premier apprentissage. « J'appris facilement le maniement des armes et la théorie, et je franchis mes grades de caporal et de sergent aux applaudissements de mes instructeurs. »

Son frère aîné, devenu comte, qui venait d'épouser mademoiselle de Rosambo, petite-fille de M. de Malesherbes, le rappela à Paris en 1787, pour le présenter à la cour. Le jeune officier eut l'honneur de voir Louis XVI et Marie-Antoinette, qui lui fit un sourire gracieux, de monter dans les carrosses royaux et d'être invité aux chasses royales, choses, dit-il avec son affec-

tation ordinaire de détachement et d'indifférence, qui le touchèrent fort peu.

Ce que Chateaubriand rechercha surtout à Paris, ce fut la société des gens de lettres et des hommes éminents. Il vit Fontanes, qui devint plus tard son ami et son mentor littéraire, La Harpe, alors le premier des critiques, Parny, poëte gracieux, Chamfort, si spirituel et si amer, le poëte lyrique Lebrun-Pindare, et Mirabeau, le plus grand de nos orateurs parlementaires, qu'il rencontra dans un dîner. « On discutait des ennemis de Mirabeau. Il me regarda en face avec ses yeux d'orgueil, de vice et de génie, et m'appliquant sa main sur l'épaule, il me dit : ils ne me pardonneront jamais ma supériorité ! Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu. »

Il vit souvent M. de Malesherbes, qui l'admit dans son intimité et qui goûtait beaucoup sa conversation originale.

Lorsque la révolution commença à se déshonorer par ses excès et que les royalistes, au lieu de la diriger ou de la combattre par la force, sortirent de France, le jeune sous-lieutenant breton résolut de faire un voyage en Amérique. D'une part, il voulait étudier l'homme de la nature et peindre les mœurs des sauvages; de l'autre, il se proposait de découvrir le fameux passage du Nord-Ouest de l'Amérique, dont la recherche a coûté

la vie à tant d'intrépides navigateurs, et que l'Anglais Mac-Clure a eu l'honneur de trouver en 1850.

Au mois d'avril 1791, Chateaubriand s'embarqua à Saint-Malo et eut une heureuse traversée. « Nous jouissions du plus beau ciel, dit-il, les nuits, les levers et les couchers du soleil étaient admirables. » Plus tard il peignit, dans son *Génie du christianisme*, ces magnificences du soleil couchant (1).

Chateaubriand débarqua à Baltimore et se rendit à Philadelphie. Il avait une lettre pour Washington et il s'empressa de la lui porter. Le récit qu'il a fait de cette visite est un chef-d'œuvre.

« Lorsque j'arrivai à Philadelphie, le général Washington n'y était pas ; je fus obligé de l'attendre une huitaine de jours. Je le vis passer dans une voiture que tiraient quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus; Cincinnatus en carrosse dérangeait un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvait-il être autre qu'un rustre, piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue? Mais quand j'allai lui porter ma lettre de recommandation, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

(1) Prosateurs, p. 353 et 354.

« Une petite maison, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis ; point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom difficile à prononcer en anglais et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : " *Walk in, sir.* Entrez, Monsieur. »

« Elle marcha devant moi dans un de ces étroits corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises ; elle m'introduisit dans un parloir où elle me pria d'attendre le général.

« Je n'étais pas ému ; la grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'en imposent point : j'admire la première sans en être écrasé : la seconde m'inspire plus de pitié que de respect : visage d'homme ne me troublera jamais.

« Au bout de quelques minutes, le général entra : d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble, il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence : il l'ouvrit, courut à la signature qu'il lut tout haut avec exclamation : « Le colonel Armand ! » C'était ainsi qu'il l'appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouerie.

« Nous nous assîmes. Je lui expliquai tant bien que

mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes anglais et français, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement : je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du Nord-Ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. — « *Well, well, young man!* Bien, bien, jeune homme, » s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes. »

Le jeune voyageur comprit qu'il aurait fallu les secours d'un gouvernement pour exécuter son projet; il y renonça. « Si je ne rencontrai pas en Amérique ce que je cherchais, dit-il, j'y rencontrai une nouvelle muse. » Il ne découvrit pas le passage du Nord-Ouest, mais il trouva une littérature nouvelle. L'aspect varié du Nouveau-Monde produisit, comme nous l'avons dit, une vive impression sur l'imagination du jeune poëte. « Ce qu'il rapporta d'Amérique, dit Villemain, ce fut moins la vérité des détails qu'une impression générale de pittoresque et de grandeur, une étrangeté d'images et de couleurs, qui rajeunissaient la pensée et le langage. » Ses peintures de la vie sauvage ressemblent peu à celles de Fenimore Cooper, qui est bien plus vrai.

En quittant Philadelphie, Chateaubriand visita New-York, Boston, Albany. A Albany il prit un guide hollandais, qui parlait plusieurs dialectes indiens, il acheta

deux chevaux, et s'enfonça dans les solitudes américaines, en se dirigeant vers la cataracte du Niagara, dont il a fait une magnifique description. Chemin faisant, il rencontra un ancien marmiton du général Rochambeau, devenu maître de danse chez les sauvages, qui lui payaient ses leçons avec des peaux de castor et des jambons d'ours. « Ils étaient une vingtaine, tant hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Le petit Français, poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers ; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades (1). »

Chateaubriand menait cette vie errante depuis quelques mois, lorsqu'un jour en descendant l'Ohio, il se rapprocha des lieux cultivés et demanda l'hospitalité dans une ferme américaine, près de Chillicothe, au sud de Columbus, capitale de l'Ohio. Là un journal anglais lui tomba dans les mains; il y vit la fuite de Louis XVI, son arrestation à Varennes, et les progrès de l'émigra-

(1) PROSATEURS, p. 351.

tion. Toute la noblesse allait rejoindre les princes sur le Rhin et la Meuse. En qualité de gentilhomme, il crut qu'il était de son honneur de faire comme les autres, et il revint d'Amérique, afin de pouvoir émigrer. « Je crus entendre la voix de l'honneur, dit-il, et j'abandonnai mes projets. » — La question d'argent ne dut pas être étrangère à son retour précipité ; il avait épuisé toutes ses ressources pécuniaires, puisqu'il n'eut pas dequoi payer son passage. Le 10 décembre il partit de Baltimore et arriva au Havre le 2 janvier 1792, après avoir essuyé une tempête qui lui fournit une belle page.

Le voyage de Chateaubriand ne dura que huit mois, y compris l'aller et le retour. Il ne visita que quelques-uns des grands lacs et qu'une partie du cours de l'Ohio. Il ne vit point le Mississipi, ni la Louisiane, ni les Florides, qu'il décrit dans *Atala* et dans les *Natchez* ; il y transporta les scènes des lieux qu'il avait visités. Aussi les critiques américains disent que ces descriptions manquent d'exactitude et de vérité. Ils ont ri des ours enivrés de raisin, des flamants roses, et des perroquets à tête jaune, qu'il place sur les bords du Mississipi, où ils ne se trouvent point.

A peine de retour chez lui, le chevalier de Chateaubriand fit ses préparatifs d'émigration. Il fallait de l'argent. Pour s'en procurer, il se maria et il épousa mademoiselle de Lavigne, fille d'un ancien officier, amie

intime de sa sœur Lucile, qui devait avoir une dot de 500,000 francs, et que la révolution ne tarda pas à ruiner. « On me maria, dit-il, afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas. » Bientôt après, il se sépara de sa pieuse femme, qui n'occupa jamais qu'une bien petite place dans son cœur et dans sa vie. Il rejoignit l'armée des princes au siége de Thionville.

Le jeune officier breton paya de sa personne. Dans un assaut donné à la ville, le manuscrit de son petit roman d'*Atala*, qu'il portait dans son havre-sac, amortit deux balles; mais il fut blessé à la cuisse par un éclat d'obus. Quelques jours après, il fut atteint de la dyssenterie et d'une violente petite vérole. Le corps des émigrés ayant été licencié, Chateaubriand, dangereusement malade, partit pour Bruxelles à pied. En route il tomba mourant dans un fossé. Des gens du prince de Ligne eurent pitié de lui et le jetèrent dans un fourgon. Il arriva à Bruxelles dans un état pitoyable, « la cuisse entourée d'un torchis de foin, son uniforme en loques, une couverture de laine nouée au cou en guise de manteau. » Il demanda l'hospitalité dans plusieurs maisons; à la vue de sa maladie, on lui fermait la porte au nez. Heureusement il rencontra son frère, le comte de Chateaubriand, qui lui procura un logement, les soins d'un médecin et lui avança vingt-cinq louis.

Dès qu'il eut repris quelques forces, il alla s'embarquer à Ostende pour se rendre dans l'île de Jersey, où il comptait trouver M. de Bedée, son oncle maternel. La traversée fut des plus mauvaises et l'état du malade empira; on crut qu'il allait mourir. Dans une relâche qu'on fut obligé de faire à Guernesey, le capitaine ordonna de le descendre à terre et on l'abandonna sur le quai. La femme d'un pilote anglais prit pitié de lui; elle le fit porter chez elle, lui donna tous les soins possibles et lui sauva la vie. Enfin il put se rembarquer et il arriva à Jersey dans le délire. Il fut quatre mois entre la vie et la mort. Dès qu'il fut rétabli, il ne voulut pas être plus longtemps à charge à son oncle, et il partit pour l'Angleterre.

Il arriva de Southampton à Londres le 21 mai 1793. Sa santé, au lieu de se fortifier par le changement de climat, déclina; et les médecins déclarèrent qu'il ne devait pas compter sur une longue carrière.

Chateaubriand refusa de réclamer l'aumône d'un shilling par jour que le gouvernement anglais accordait à chaque émigré, et chercha à vivre en faisant des traductions d'anglais et de latin. Bientôt les traductions manquèrent, et il se vit exposé à de dures privations. « Mon lit consistait en un matelas et une couverture. Je n'avais point de draps. Quand il faisait froid, mon habit et une chaise, ajoutés à ma couverture, me tenaient

chaud. Mon cousin de la Bouetardaye chassé, faute de paiement, d'un taudis irlandais, quoiqu'il eût mis un violon en gage, vint chercher chez moi un abri contre le constable. Un vicaire bas-breton lui prêta un lit de sangle. La Bouetardaye était conseiller au parlement de Bretagne, il ne possédait pas un mouchoir pour s'envelopper la tête; mais il avait déserté avec armes et bagages, c'est-à-dire qu'il avait emporté son bonnet carré et sa robe rouge, et il couchait *sous la pourpre* à mes côtés. Facétieux, bon musicien, ayant la voix belle, quand nous ne dormions pas il s'asseyait sur ses sangles, mettait son bonnet carré, et chantait des romances en s'accompagnant d'une guitare qui n'avait que trois cordes. »

Les deux cousins habitaient dans un grenier dont la fenêtre donnait sur le cimetière de Mary-le-Bone, et quand il faisait froid, ils restaient au lit, faute de feu. Ils dînèrent d'abord à un shilling par tête dans un cabaret, puis à un demi-shilling; au déjeuner, on retrancha la moitié du pain et l'on supprima le beurre. Arrivés à leur dernier shilling, les deux amis convinrent de le garder pour faire semblant de déjeuner. Ils passèrent cinq jours sans prendre autre chose que de l'eau. « La faim me dévorait, dit-il. Je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des

boutiques de boulangers, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais : j'aurais mangé non-seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles. »

Heureusement Chateaubriand reçut quarante écus de son oncle de Bedée, et on lui proposa d'aller déchiffrer des manuscrits français du XIXe siècle, dans le comté de Suffolk, pour une société d'antiquaires. Il résidait ordinairement dans le village de Beccles, situé sur la petite rivière du Waveney qui sépare les comtés de Suffolk et de Norfolk. Parfaitement accueilli, il vit tous les *gentlemen* du voisinage, fit des promenades à cheval et reprit un peu de santé. Les malheurs de sa famille, annoncés dans les journaux, augmentèrent l'intérêt que lui portait la société anglaise. Son frère, le comte de Chateaubriand, et sa belle-sœur avaient péri sur l'échafaud révolutionnaire avec M. de Malesherbes et la présidente de Rosambo. Sa vieille mère avait été jetée dans une charrette et conduite du fond de la Bretagne dans les prisons de Paris ; sa femme et sa sœur Lucile étaient enfermées dans les cachots de Rennes. La révolution du 9 thermidor leur sauva la vie.

A Beccles, M. de Chateaubriand fit connaissance du révérend Yves, ministre anglican, qui habitait dans

la petite ville voisine de Bungay, et qui l'invita à venir demeurer chez lui. Sa fille unique, âgée de quinze ans, conçut pour le jeune émigré un sentiment dont on ne tarda pas à s'apercevoir. La mère lui proposa de l'épouser. « Je suis marié, » — répondit-il. Elle tomba évanouie. « Je sortis, dit Chateaubriand, et sans rentrer dans ma chambre, je partis à pied. J'arrivai à Beccles, et je pris la poste pour Londres. » Il laissait des regrets qu'il eût mieux valu prévoir et prévenir.

Revenu à Londres, Chateaubriand y publia en 1797 son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions*, qui lui valut quelque célébrité en Angleterre et lui procura « son pain du jour ». Il se proposait de montrer « qu'il n'y a rien de nouveau en histoire : l'homme, faible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse ; il tourne dans un cercle dont il tâche en vain de sortir. » On retrouve dans les révolutions passées les personnages et les traits principaux de la révolution française. « Pour prouver sa thèse, l'auteur fait une foule de rapprochements, souvent forcés, bizarres, quelquefois justes, et toujours curieux. Il compare Tyr à la Hollande, la Macédoine à la Prusse, Carthage à l'Angleterre, Annibal à Marlborough, l'influence de la révolution républicaine de la Grèce sur la Perse à celle de la révolution républicaine de la France sur l'Allemagne, la décadence du paganisme à celle du christianisme ;

il fait le parallèle des philosophes grecs et celui des philosophes modernes, celui d'Agis, roi de Sparte, de Charles Ier et de Louis XVI, celui de Platon, de Fénelon et de J.-J. Rousseau, celui des trente tyrans d'Athènes et des Jacobins ; il montre l'Asie envahissant la Grèce pour rétablir le tyran Hippias et l'Europe liguée pour replacer un roi sur son trône, Dumouriez et Jourdan sauvant la France à Jemmapes et à Fleurus comme Miltiade et Pausanias avaient sauvé la Grèce à Marathon et à Platée. Disciple enthousiaste de Rousseau, l'auteur était alors sceptique en politique, en morale, en religion; de là les erreurs de ce livre, dont il fit plus tard justice avec une sévérité qui doit désarmer celle de la critique. « Je ne saurais trop souffrir, dit-il, d'avoir écrit l'*Essai sur les Révolutions !* »

Malgré les défauts du fond et de la forme, l'*Essai sur les Révolutions* annonce un travail de recherches, une érudition, des jugements, des vues, un talent d'écrivain qui étonnent dans ce jeune émigré de vingt-huit ans. Bien des pages sont écrites de ce style qui allait faire une révolulion dans la langue française. Plusieurs morceaux de l'*Essai*, tels que la description d'une nuit en Amérique et celle de la cataracte de Niagara, ont pu être transportés avec bien peu de corrections dans le *Génie du christianisme.*

L'année même de la publication de l'*Essai*, Chateau-

briand vit arriver à Londres M. de Fontanes qu'il avait connu à Paris en 1790, et qui fuyait la proscription du 18 fructidor. Il se lia avec lui d'une étroite amitié qui rappelle celle de Boileau et de Racine. Fontanes, écrivain pur et élégant, critique fin, éclairé, admirateur passionné du XVIIe siècle, devint son guide littéraire et lui donna d'excellents conseils. « Je lui dois ce qu'il y a de correct dans mon style, dit Chateaubriand ; il m'apprit à respecter l'oreille : il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples. »

Au mois de juillet 1798, Chateaubriand reçut d'une de ses sœurs, la comtesse de Farcy, une lettre qui lui annonçait la mort de leur mère. « Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, ajoutait-elle, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non-seulement de piété, mais de raison : si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux. » — « Quand la lettre me parvint au delà des mers, dit-il, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles : ma conviction est sortie du cœur ; j'ai

pleuré et j'ai cru. » Il résolut d'expier son premier ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du christianisme.*

Lorsque le général Bonaparte, devenu premier consul, eut rétabli l'ordre par le despotisme, il ouvrit aux émigrés les portes de la France. Chateaubriand profita de la permission. Il arriva à Calais au printemps de 1800, muni d'un faux passeport que le ministre de Prusse lui avait donné sous le nom de Lassagne, habitant de Neufchâtel en Suisse.

A Paris il se lia avec des hommes qui travaillaient à combattre les idées du dix-huitième siècle et de la révolution et luttaient en faveur des principes religieux et conservateurs. Il retrouva son ami Fontanes, qui le présenta chez Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, et le critique La Harpe, que les excès révolutionnaires avaient converti et dont il a tracé dans ses *Mémoires* un portrait plein de verve et de finesse. « Le verbe haut, la mine animée, il tonnait contre les abus, faisant faire une omelette chez les ministres où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeant avec ses doigts, traînant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux plus grands seigneurs, qui raffolaient de ses insolences ; mais, somme toute, esprit droit, éclairé, impartial au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer, de pleurer à de beaux vers ou à

une belle action, et ayant un de ces fonds propres à porter le repentir. Il n'a pas manqué à sa fin : je le vis mourir chrétien courageux, le goût agrandi par la religion, n'ayant conservé d'orgueil que contre l'impiété, et de haine que contre la *langue révolutionnaire.* »

Chateaubriand fit aussi la connaissance de Joubert, homme d'un esprit fin, d'un goût pur et délicat, passionné pour la perfection, et dont le portrait, peint dans ses *Mémoires*, est un modèle de verve, de grâce et de sobriété.

De son côté, Joubert faisait quelque temps après un portrait sévère et achevé de Chateaubriand, dans une lettre adressée au comte Molé :

« Je voudrais vous dire aussi quelques mots de ce pauvre Chateaubriand.

« Il est certain qu'il a blessé dans son ouvrage (*le Génie du christianisme*) des convenances importantes, et que même il s'en soucie fort peu, car il croit que son talent s'est encore mieux déployé dans ces écarts.

« Il est certain qu'il aime mieux les erreurs que les vérités dont son livre est rempli, parce que ses erreurs sont plus siennes ; il en est plus l'auteur.

« Il manque à cet égard d'une sincérité qu'on n'a et qu'on ne peut avoir que lorsqu'on vit beaucoup avec soi-même, qu'on se consulte, qu'on s'écoute, et que le sens intime est devenu très-vif par l'exercice qu'on lui

donne et l'usage que l'on en fait. Il a, pour ainsi dire, toutes ses facultés en dehors, et ne les tourne point en dedans.

« Il ne se parle point, il ne s'écoute guère, il ne s'interroge jamais à moins que ce ne soit pour savoir si la partie extérieure de son âme, je veux dire son goût et son imagination, sont contents, si sa pensée est arrondie, si ses phrases sont bien sonnantes, si ses images sont bien peintes, etc., observant peu si tout cela est bon : c'est le moindre de ses soucis.

« Il parle aux autres, c'est pour eux seuls et non pas pour lui qu'il écrit ; aussi c'est leur suffrage plus que le sien qu'il ambitionne, et de là vient que son talent ne le rendra jamais heureux, car le fondement de la satisfaction qu'il pourrait en recevoir est hors de lui, loin de lui, varié, mobile et inconnu.

« Sa vie est autre chose. Il la compose ou, pour mieux dire, il la laisse s'arranger d'une toute autre manière. Il n'écrit que pour les autres, et ne vit que pour lui. Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ce qui ne l'est pas.

« Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus : comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette persuasion, il fait avec une pleine et

entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde.

« Un fonds d'ennui, qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à son gré, et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire s'il ne devenait tôt ou tard sage et réglé. Tel est en lui ce qu'on pourrait appeler l'homme natif. Voici celui de l'éducation.

« Il paraît qu'il se proposa ou qu'on lui proposa de bonne heure, pour dernier terme d'ambition, l'honneur d'être un homme de cour. Si vous y prenez garde, la seule qualité acquise qui ait été imprimée en lui avec force, et qu'il ait invariablement retenue, est celle qui rendrait propre à ce métier, une grande circonspection. Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système. Il ne contredit point; il fait très-volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, il garde non-seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens. Je crois que de sa vie il ne les a bien dits à personne. Tout entre en lui, et rien n'en sort. Il pousse les ménagements et la pratique de la discrétion jusqu'à laisser immoler à ses yeux la vérité, et peut-être quelquefois la vertu, sans les défendre. Il prêterait volontiers sa plume, mais non sa langue,

à la plus belle cause du monde. Enfin dans les épanchements et l'abandon même de la société intime, il ne contrarie ses amis qu'avec une répugnance où l'on sent la résistance à l'habitude. Voilà le Chateaubriand social.

« Ajoutez à cela quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux ; l'impuissance de résister à ses fantaisies, fortifiée par l'insouciance des suites qu'elles peuvent avoir ; en un mot, l'inconduite des jeunes gens très-généreux dans un âge où elle n'est plus pardonnable, et avec un caractère qui ne l'excuse pas assez ; car, né prodigue, il n'est point du tout né généreux. Cette vertu suppose un esprit de réflexion pratique, d'attention à autrui, d'occupation du sort des autres et de détachement de soi, qu'il n'a pas reçu, ce me semble, infus avec la vie, et qu'il a encore moins songé à se donner.

« Le voilà, je crois, tout entier. Le voilà peint et estimé en mal, à la rigueur ; je ne crois pas que sa conduite et son caractère puissent mériter un portrait qui ne soit là. »

Joubert passait l'été dans une maison de campagne, près de Villeneuve-Saint-Georges. Il présenta Chateaubriand à la comtesse de Beaumont, qui habitait le châ-

teau de Passy, situé dans les environs. Madame de Beaumont était fille du comte de Montmorin, ministre de Louis XVI, qui avait péri sur l'échafaud. Elle était déjà frappée du mal qui devait bientôt l'emporter. « Je me consacrai à ses douleurs, dit Chateaubriand ; c'est la personne qui tint le plus de place dans mon existence, à mon retour de l'émigration. » De son côté, madame de Beaumont devint admiratrice passionnée du jeune poëte.

Cependant Chateaubriand terminait son livre du *Génie du christianisme*, qu'il avait commencé à Londres aussitôt après son retour aux croyances chrétiennes. Avant de le publier, il voulut sonder le goût de l'opinion, et il donna le petit roman d'*Atala*, peinture de la passion chez les sauvages, qui eut un succès prodigieux.

Une orpheline, vouée par sa mère à la virginité, s'éprend d'un jeune sauvage, qu'elle sauve de la mort ; et dans un moment où elle craint de succomber à sa passion, elle s'empoisonne pour ne pas condamner au feu éternel l'âme de sa mère. La passion succombe dans le combat contre la religion.

« C'est d'*Atala*, dit-il, que date le bruit que j'ai fait dans ce monde. Je devins à la mode ; la tête me tourna. J'ignorais les jouissances de l'amour-propre, et j'en fus enivré. Si je n'ai pas été gâté, il faut que ma nature soit bonne. » *Atala* est un magnifique tableau d'une

nature neuve et sauvage, peint avec un éclat et une richesse de couleurs, avec une nouveauté et une mélodie de langage que ne connaissait pas encore la littérature française. Cette prose si brillante réveilla la poésie; les vrais disciples de Chateaubriand furent les poëtes. Tout le monde sait par cœur la belle description des *tombeaux aériens*, celle d'un *orage dans une forêt*, celle de la *cataracte de Niagara.*

Le parti philosophique, révolutionnaire en politique, mais classique en littérature, attaqua ce petit livre avec fureur. On accusa l'auteur d'avoir imité *Paul et Virginie;* on blâma le peu d'intérêt de l'action, l'exagération des couleurs, la bizarrerie du style, bien des traits d'une naïveté étudiée, comme cette phrase, que l'auteur n'a jamais corrigée : « Orage du cœur, est-ce une goutte de votre pluie ? » C'est du galimatias. Il y a des effets recherchés, comme la description d'une messe dite dans le désert : « L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait le vaste Orient; tout était d'or ou de rose dans la solitude; les ondes répétaient les feux colorés du ciel et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînent sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeurs sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment élevait dans les airs. » Ce rapprochement du lever du soleil et de la consécration de l'hostie

est recherchée, et la recherche est le contraire du sublime. Bernardin de Saint-Pierre lui-même trouva que Chateaubriand avait l'imagination trop forte. « Je n'ai qu'un tout petit pinceau, disait-il, et monsieur de Chateaubriand a une brosse. » Le public laissa crier les critiques et eut pour *Atala* les yeux de Chactas.

Enfin en 1802 parut le *Génie du christianisme*, dont la publication a été le plus grand événement littéraire du XIXe siècle. Les philosophes du XVIIIe avaient représenté le christianisme comme absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des lettres et du progrès des lumières. L'auteur entreprit de montrer que « la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël ; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, de plus grand que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. » Loin d'abrutir l'espèce humaine, elle a enrichi la littérature et les arts de beautés nouvelles, qui lui appartiennent exclusivement.

Jamais livre ne vint plus à propos et ne fut mieux secondé par toutes les influences. On venait de subir les terribles conséquences de l'incrédulité. Les contemporains avaient souffert et pleuré comme Chateaubriand, et ils voulaient croire; ils avaient besoin de foi; ils étaient avides des consolations religieuses dont ils étaient privés depuis de longues années. Bonaparte, qui rouvrait les églises et qui désirait fonder sa puissance sur la religion, comme une police des consciences, avait à lutter contre les hommes qui l'entouraient et contre les ennemis déclarés du culte; il fut donc heureux d'être défendu au dehors par l'opinion que le *Génie du christianisme* avait su conquérir.

J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre avaient commencé la réaction; ils avaient combattu les doctrines matérialistes et cherché à réveiller le sentiment religieux sans s'élever au-dessus du déisme. Chateaubriand fut leur disciple, et continua leur œuvre. Outre l'avantage de l'à-propos, il avait une foi plus chrétienne, une raison plus soumise au joug de l'Évangile. Il s'adressa moins à la raison qu'à l'imagination et au cœur; il chercha moins à convaincre les incrédules, à démontrer la vérité du Christianisme qu'à ranimer l'idée chrétienne par la poésie, qu'à faire aimer et admirer une religion qui a enrichi la littérature et les arts de beautés nouvelles inconnues au génie grec et latin.

Le *Génie du christianisme* se compose de quatre parties, divisées chacune en six livres.

La première traite du dogme et de la doctrine : c'est la plus faible, sauf le cinquième livre, où l'auteur retrouve tout son talent en décrivant les merveilles de la nature pour prouver l'existence de Dieu. Contentons-nous de citer cette peinture achevée d'un *nid de bouvreuils* :« Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un nid de bouvreuils dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature. »

La seconde et la troisième partie rénferment la *poétique* du Christianisme ou les rapports de la religion chrétienne avec la poésie, la littérature et les arts. Ce sont les plus belles : Chateaubriand s'y montre peintre admirable et critique original. Il faut lire ces deux parties tout entières, si l'on veut voir tout ce qu'elles renferment d'appréciations neuves, justes et délicates ; c'est de la critique littéraire de l'ordre le plus élevé. Pour prouver quelles puissantes inspirations le génie doit au

Christianisme, l'auteur compare la Bible et Milton à Homère, le Tasse et Racine à Virgile, Bossuet à Tacite, les caractères modernes aux caractères anciens, le merveilleux chrétien au merveilleux mythologique.

La quatrième partie contient l'exposition du culte et ce qui regarde le clergé, les ordres militaires, les ordres monastiques et les institutions de charité. Il y a de magnifiques pages sur les tombeaux chrétiens, sur les sépultures de Saint-Denis, sur le couvent du mont Saint-Bernard, sur les missions, surtout celles du Paraguay.

L'ensemble de l'ouvrage laisse à désirer. Moins penseur qu'écrivain, Chateaubriand donne plus de soin à la beauté du langage qu'à la conception des idées, à la disposition du plan, à l'arrangement et à la liaison des diverses parties d'un livre. Ajoutons que l'auteur ne parle que du catholicisme ; encore est-ce le catholicisme du moyen âge, religion d'imagination, de poésie et de légendes, et il lui attribue une influence exagérée sur toutes les œuvres modernes : le païen Philippe de Commines, par exemple, devient un historien chrétien ; le déiste Buffon doit au Christianisme l'ordre et la clarté de son style; c'est grâce au Christianisme que Delille et le sec et athée Saint-Lambert ont porté à sa perfection le genre descriptif, et que « les pompes de l'âge religieux de la France se sont réunies dans Versailles, » qui est peuplée des divinités du paganisme. Chateaubriand s'a-

dresse moins à la raison qu'à l'imagination et au sentiment, il prouve moins la vérité que la beauté du Christianisme, et c'est la beauté poétique plutôt que la beauté morale qu'il fait ressortir ; trop souvent il cherche l'éclat aux dépens du vrai et donne des images pour des preuves.

Il y a bien des paradoxes et des assertions injustifiables. En voici quelques exemples :

— « Il n'est rien de beau, de doux, de grand, dans la vie, que les choses mystérieuses. »

Il faut, avant tout, qu'un mystère soit vrai.

— « Dans les premiers âges du Christianisme, la sagesse était dans les rochers, dans les cavernes avec les lions ; jours trop tôt évanouis ! » Les lions seraient donc les meilleurs compagnons de la sagesse ?

— « Le plus haut état de civilisation est le plus bas état de moralité, et devenir poëte, c'est perdre la force de la pensée. » Mais les plus grands poëtes ne sont-ils pas au nombre des plus grands penseurs ? « Les ouvrages des grands poëtes, dit Fontanes, renferment souvent plus d'idées utiles et saines que ceux des grands philosophes. On ne peut être qu'un frivole versificateur, si on ne réunit une tête pensante à une âme sensible. »

— « Les poissons sont privés des organes de la voix, tandis que les animaux terrestres ont des chants et des cris, parce que l'eau a ses voix dans son propre élément,

et que la terre au contraire est muette. » Chateaubriand a dit, en parlant d'un autre auteur, que ces hardiesses ont un faux air de génie.

— « Les Français n'ont pas d'historiens, parce qu'ils ne mènent pas une vie assez privée ou assez domestique pour écrire l'histoire. » Mais la vie publique et le maniement des affaires ne sont-ils pas la meilleure des écoles pour former des historiens et leur donner le sens et l'intelligence des événements ?

On pourrait quelquefois reprocher au style des couleurs trop éclatantes, des figures trop hardies, des archaïsmes et des néologismes inutiles, des expressions et des alliances de mots extraordinaires.

Malgré ces défauts, le *Génie du Christianisme* méritait le succès éclatant qu'il obtint. Il réhabilita la religion chrétienne; il chassa de la littérature les divinités païennes, les remplaça par le vrai Dieu et l'âme humaine, et trouva une poésie nouvelle, que le dix-septième siècle n'avait pas soupçonnée. Il renouvela la critique littéraire en la rattachant au sentiment intime, et l'histoire en nous faisant remonter à l'étude de nos origines, en nous inspirant le goût du moyen âge, en appliquant la couleur des temps et des lieux aux récits et aux portraits historiques. Il modifia la langue elle-même en l'enrichissant d'expressions, d'épithètes, de métaphores, d'associations de mots, qui étonnèrent d'abord, et que

les écrivains les plus sobres ne se font plus aujourd'hui scrupule d'employer.

Au *Génie du Christianisme* Chateaubriand rattacha l'épisode de *René*, qui fit moins de bruit que celui d'*Atala*. Il se proposait de montrer comment la religion chrétienne a modifié les arts, la morale, l'esprit, le caractère et les passions des peuples modernes. Le héros, qui n'est autre que l'auteur idéalisé, est un jeune homme d'une imagination inquiète, livré à d'inutiles rêveries, rongé par un profond ennui, en proie au vague des passions ou plutôt à la passion du vague, et qui dans son orgueilleuse et égoïste mélancolie veut se tuer. Sa sœur Amélie lui fait promettre de vivre. Il quitte l'Europe et va chercher des aventures dans le nouveau-monde. Ce petit roman est l'ouvrage le plus original, le plus durable, qu'ait écrit Chateaubriand, parce que c'est celui où il a été le plus vrai avec les autres et avec lui-même. Le style seul suffirait pour le faire vivre ; c'est l'œuvre d'un écrivain consommé.

L'auteur a jugé ce petit livre avec une sévérité qui n'est pas exempte d'affectation.« Si *René* n'existait pas, dit-il dans ses *Mémoires*, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de Renés poëtes et de Renés prosateurs a pullulé : on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de

mots inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collége qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes ; de bambin qui à seize ans n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie; qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au *vague de ses passions*, qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus. »

Le *Génie du Christianisme* fit connaître Chateaubriand au premier consul. Après l'adoption du Concordat en 1802, Lucien, ministre de l'intérieur, donna une fête à son frère; Chateaubriand y fut invité « comme ayant rallié les forces chrétiennes et les ayant ramenées à la charge ». — « Bonaparte m'aperçut, dit-il, et m'aborda avec simplicité : sans me faire de compliments, sans questions oiseuses, sans préambule, il me parla sur-le-champ de l'Égypte et des Arabes, comme si j'eusse été de son intimité et comme s'il n'eût fait que continuer une conversation déjà commencée entre nous. Puis passant sans transition à une autre idée : « Le christianisme ! Les idéologues n'ont-ils pas voulu en faire un système d'astronomie ? Quand cela serait, croient-ils me persuader que le christianisme est petit ? Si le christianisme est l'allégorie du mouvement des sphères, la géométrie des astres, les esprits forts ont beau faire, malgré eux ils

ont encore laissé assez de grandeur à l'*Infâme*. Bonaparte incontinent s'éloigna. »

A la suite de cette entrevue, Bonaparte qui « était un grand découvreur d'hommes, » et que l'auteur du *Génie du christianisme* avait comparé à Cyrus dans la préface de son livre, nomma Chateaubriand secrétaire d'ambassade à Rome, où son oncle, le cardinal Fesch, devait représenter la France.

Au printemps de 1803, Chateaubriand partit le premier pour se rendre à son poste. Contrairement à l'étiquette diplomatique, il demanda une audience au pape, qui lui fit un gracieux accueil et qui lui adressa des compliments flatteurs sur le *Génie du christianisme*, dont « un volume était obligeamment ouvert sur sa table ».

Dès son arrivée, le cardinal Fesch se plaignit de la présomption de son secrétaire et ne lui épargna pas les déboires. Il le logea au plus haut étage, affecta de ne point le consulter et le chargea de la signature des passeports et d'autres détails insignifiants. Un homme du caractère, du talent et de la célébrité de Chateaubriand ne pouvait pas être chancelier d'ambassade. Aussi pensa-t-il bien vite « à se tirer du bourbier ».

C'est pendant les loisirs forcés que lui laissaient ces fonctions secondaires qu'il adressa à son ami Fontanes son admirable *Lettre sur Rome et la Campagne romaine*, un des morceaux les plus parfaits qu'il ait écrits. C'est

aussi pendant son séjour à Rome qu'il perdit madame de Beaumont, dont il a raconté la mort avec une vérité saisissante. Ce récit est une des meilleures pages des *Mémoires d'Outre-Tombe,* parce que l'auteur s'y oublie lui-même contre son ordinaire.

Tout à coup Chateaubriand reçut la nouvelle que le premier consul l'avait nommé ministre de France auprès de la petite république catholique du Valais; c'était une place nouvelle créée pour lui.

Il quitta Rome le 21 janvier 1804 et se rendit à Paris pour recevoir les instructions du gouvernement. Le 21 mars, jour de l'assassinat du duc d'Enghien, il entendit crier près des Tuileries: « Jugement de la commission militaire convoquée à Vincennes, qui condamne à la peine de mort le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon. »

« Ce cri, dit-il, tomba sur moi comme la foudre ; il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon. Je rentrai chez moi : je dis à madame de Chateaubriand: Le duc d'Enghien vient d'être fusillé. Je m'assis devant une table, et je me mis à écrire ma démission. En osant quitter Bonaparte, ajoute-t-il fièrement, je me plaçais à son niveau. » Il attribuait sans doute à sa plume la même importance qu'à l'épée de Napoléon.

Cette protestation, que personne n'imita, fait honneur au courage de Chateaubriand. Mais on est peiné de lire dans ses *Mémoires* que « Fontanes, alors président du

Corps législatif, devint presque fou de peur au premier moment, et qu'il le réputait fusillé avec toutes les personnes qui lui étaient attachées.» Il avait dit de Fontanes dans ces mêmes *Mémoires*: « Il n'était pas possible d'être meilleur homme : timide en ce qui le regardait, il devenait tout courage pour l'amitié; il me le prouva lors de ma démission à l'occasion de la mort du duc d'Enghien.» En effet, Fontanes osa blâmer l'assassinat de Vincennes et rester fidèle à son ami. Quelques mois après, le premier consul, devenu empereur, lui disait: « Eh bien! Fontanes, vous pensez toujours à votre duc d'Enghien ? — Sire, répondit Fontanes, il me semble que l'empereur y pense autant que moi. »

Plus tard, l'empereur demanda encore à Fontanes : «Voyez-vous toujours ce cerveau brûlé de Chateaubriand? —Oui, sire, répondit Fontanes, il m'a fait hier l'honneur de dîner chez moi avant son départ pour l'Orient.—Ah ! il part. »

Rentré dans la vie privée, Chateaubriand commença les *Martyrs*. Ce livre était destiné, dans sa pensée, à prouver la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux mythologique. Avant d'y mettre la dernière main, il résolut de visiter les lieux où devaient se passer les scènes de son roman épique, afin que la description fût vive, animée, exacte, telle qu'on ne peut la trouver que chez un témoin oculaire.

En juillet 1806, il partit pour Venise, et il alla s'embarquer à Trieste pour ce voyage dont il a fait le brillant récit sous le titre modeste d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il visita les ruines de Sparte, Corinthe, Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Jérusalem, et revint par l'Égypte, le nord de l'Afrique et l'Espagne. La vue de Grenade et de l'Alhambra lui inspira le petit roman du *Dernier Abencerage*, un de ses plus charmants écrits.

Il rentra à Paris en juin 1808, après onze mois d'absence. Il alla s'établir dans une petite maison de campagne, située à une demi-lieue de Sceaux et appelée la Vallée-aux-Loups, qu'il avait achetée et qu'il a rendue célèbre. C'est là qu'il écrivit les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, le *Dernier Abencerage* et la médiocre tragédie de *Moïse*.

Cependant le joug de Napoléon s'appesantissait de plus en plus sur la France. Chateaubriand, devenu propriétaire du *Mercure*, résolut de donner au despote un avertissement sévère, et de lui rappeler que l'histoire est chargée de venger l'oppression des peuples. Dans un article sur le *Voyage en Espagne* de M. de Laborde, il écrivit ces lignes hardies : « L'historien seul peut peindre les crimes des hommes sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et

qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. » Napoléon fut irrité de cet article. « Chateaubriand, dit-il à Fontanes, croit-il que je suis un imbécile, que je ne le comprends pas ? Je le ferai sabrer sur les marches de mon palais. » Ainsi, dit M. Guizot, Napoléon ne put souffrir qu'on dît que son historien naîtrait peut-être sous son règne, et il se crut obligé de prendre l'honneur de Néron sous sa garde. Fontanes désarma la colère de l'empereur, qui se contenta de faire supprimer le *Mercure*.

Les *Martyrs* furent publiés en 1809. L'auteur a exposé dans la préface le but de ce livre : « J'ai avancé, dit-il, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple. « Pour prouver sa thèse, il choisit un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, et il plaça l'action

au moment de la persécution de Dioclétien, vers la fin du troisième siècle. Voici le résumé de cette action, qui est le dévouement généreux de deux chrétiens.

Cymodocée, fille d'un prêtre païen de la Messénie, nommé Demodocus, s'égare pendant la nuit avec sa nourrice. Elle rencontre un jeune homme chrétien, nommé Eudore, qui la ramène chez son père. Demodocus et sa fille se rendent chez Eudore pour le remercier. On lui demande le récit de ses aventures. Eudore raconte qu'après une jeunesse dissipée passée à Rome dans tous les désordres, il fut banni de la cour et envoyé dans les Gaules à l'armée de Constance. Fait prisonnier dans un combat, il devint esclave de Pharamond, roi des Francs. A la paix il recouvra la liberté, se distingua dans une expédition en Bretagne, et fut nommé gouverneur de l'Armorique. Il y rencontra une jeune druidesse, nommée Velléda, qui lui fit oublier ses devoirs. Pour expier sa faute, il résolut de quitter le service, et il partit pour l'Égypte, où il se proposait de demander sa retraite à l'empereur Dioclétien. Il l'obtint, et rentra dans sa famille en Messénie.

Le récit terminé, Cymodocée déclare à son père qu'elle veut se faire chrétienne pour pouvoir devenir l'épouse d'Eudore. Demodocus consent à leur union, afin de soustraire sa fille aux poursuites d'Hiéroclès, favori de l'empereur Galerius et gouverneur de l'Achaïe. Hiéroclès

furieux fait disperser les fidèles par ses soldats, au moment des fiançailles, et fait appeler Eudore à Rome. Demodocus se détermine à envoyer sa fille à Jérusalem pour la mettre sous la protection de la mère de Constantin. Cymodocée est baptisée dans le Jourdain par saint Jérôme, puis elle se rembarque pour la Grèce. Une tempête la jette sur les côtes de l'Italie, et elle tombe au pouvoir des satellites d'Hiéroclès, devenu premier ministre de Galerius. Grâce à l'empereur, elle est délivrée des mains de ce monstre. Demodocus arrive à Rome. Une persécution terrible éclate contre les chrétiens. Eudore est arrêté par l'ordre d'Hiéroclès et condamné aux bêtes. A cette nouvelle, Cymodocée s'échappe d'auprès de son père et court trouver Eudore dans l'amphithéâtre pour partager son sort. Les deux fiancés sont déchirés par les bêtes féroces et reçoivent ensemble la palme du martyre.

L'action plaît par sa simplicité ; mais l'intérêt est souvent ralenti, refroidi par la surabondance des descriptions, par l'abus de l'érudition mythologique et historique, et la lecture du livre finit par devenir fatigante.

Le plan est défectueux comme celui de tous les ouvrages de Chateaubriand ; bien des événements sont rapprochés et réunis ensemble avec trop peu d'art. Et que d'anachronismes, que d'invraisemblances, que de faits romanesques, que de détails forcés ou faux ! Eudore,

mort vers 313, a pour contemporains saint Jérôme, né en 331, Symmaque, né en 350, saint Augustin, né en 354, Pharamond et Mérovée, qui vécurent plus de cent ans plus tard.

Le paganisme que nous donne Chateaubriand est celui d'Homère ; sous Dioclétien, le paganisme était un culte dégénéré, expirant ; on n'y croyait plus. Cicéron disait que de son temps deux augures ne pouvaient se regarder sans rire. Quant au Christianisme, l'auteur peint, non la simplicité du culte des premiers siècles, mais le culte pompeux du dix-septième. Il oppose le paganisme d'Homère au christianisme de Bossuet, qui en est séparé par un intervalle de 3000 ans, et il nous présente souvent une mythologie d'opéra, comme dans le *Génie du Christianisme* il avait peint le catholicisme poétique du moyen âge.

On sait que Chateaubriand a un merveilleux talent pour la description. Il en abuse dans les *Martyrs*, et il tente l'impossible, lorsqu'il entreprend de décrire les joies du ciel et les tourments de l'enfer. La description de l'enfer et du paradis sont difficiles à faire. « On manque de renseignements, » disait une femme d'esprit. Chateaubriand est resté dans cette peinture, bien au-dessous de Fénelon, son maître, qui ne peignit que le Tartare et les Champs-Élysées du paganisme. On sourit lorsqu'il montre les personnes de la Trinité conversant

ensemble et le Père adressant un discours au Fils. « L'Esprit qui remonte et descend sans cesse du Fils au Père, et du Père au Fils, s'unit avec eux dans ces profondeurs impénétrables. Un triangle de feu paraît alors à l'entrée du saint des saints. »

En dépit de ses efforts et de son talent, l'auteur ne réussit pas à prouver la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux mythologique. Après les *Martyrs*, comme après les chefs-d'œuvre de Dante et de Milton, les vers de Boileau restent vrais :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Fontanes avait réfuté, en 1802, la théorie exposée par son ami dans le *Génie du Christianisme*. « La majesté du Christianisme, avait-il dit dans un article du *Mercure*, est trop sévère pour souffrir de tels *ornements*. Si on veut l'embellir, on la dégrade. Comment agrandir ce qui est infini ? Comment *égayer* une religion qui a révélé toutes les misères de l'homme ? D'ailleurs le Christianisme a des traditions précises et des traditions invariables, dont ne s'accommode point un art qui ne vit que de fictions. »

Chateaubriand fut plus heureux à montrer la supériorité des mœurs chrétiennes et des caractères chrétiens, qui ont plus de pureté, de noblesse, de profondeur et

d'élévation que les mœurs et les caractères des païens. Il a fait une peinture admirable de nos mœurs nationales, de la Gaule, de l'armée romaine, de l'armée franke, et des combats que les Romains et les Francks se livrèrent sur les bords du Rhin. C'est la lecture de ces belles pages qui révéla à Thierry la vérité historique faussée par les historiens, et qui décida de sa vocation.

Le style des *Martyrs* est magnifique : il y a dans cette prose un coloris, une richesse, un éclat, que n'avait pas même notre langue poétique. Quelques livres sont écrits avec une élégance, une pureté, une netteté, une précision, qui ne laissent rien à désirer. La diction ne faiblit que quand la pensée n'est pas vraie. Alors il y a de l'affectation dans l'expression, dans les images, dans les comparaisons, et jusque dans la simplicité qui est trop étudiée. Ce sont les descriptions qui sont les plus belles pages des *Martyrs*. Comme l'auteur peint bien *la cime indéterminée des forêts, le ciel noyé de la Scandinavie, les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur!* Ce sont des expressions hardies et neuves dans notre langue. Chateaubriand trouve dans la prose des effets d'harmonie imitative que ne désavoueraient pas nos meilleurs poètes. En voici des exemples: « La lame se lève, elle approche, elle se brise : on entend le gouvernail tourner avec effort

sur ses gonds rouillés. » — « Satan arrive au pied de sa royale demeure. Les gardes du palais se lèvent et laissent le marteau d'airain retomber avec un bruit lugubre sur la porte d'airain. » — « Le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles : les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit d'abîme en abîme roule et retombe. »

A côté de l'harmonie sombre de la demeure de Satan, voyez la douce mélodie du dernier chant de Cymodocée, qui fut pour la jeune vierge le chant du cygne (1). Citons encore, comme un modèle, la description d'un ouragan dans le désert (2). Chateaubriand atteint souvent aussi la perfection dans la narration. Voyez, par exemple, le combat des Romains et des Franks, au livre VI, et le sacrifice d'Eudore, où l'intérêt est si habilement ménagé jusqu'au dernier mot (3).

Le livre des *Martyrs* souleva de violentes et amères critiques. Le gouvernement, hostile à l'auteur, le fit déchirer dans ses journaux, qui contestèrent les idées, les faits, les caractères, le style même qu'on alla jusqu'à traiter de bizarre et extravagant. Il y a, en effet, des bizarreries, comme cette phrase sur la planète de Saturne :

(1) PROSATEURS, p. 355.
(2) Id., p. 358.
(3) Id., p. 357.

« Cette terre en deuil qui, loin des rayons du jour, porte « un anneau ainsi qu'une veuve inconsolable. » C'est burlesque. Chateaubriand perdit confiance et courage, il crut qu'il s'était trompé. « Les chrétiens de France, dit-il dans ses *Mémoires*, à qui j'avais rendu de si grands services en relevant leurs autels, s'avisèrent bêtement de se scandaliser de mes fictions, peu chrétiennes, disaient-ils. Et ce fut l'évêque de Chartres qui se chargea de faire justice des horribles impiétés de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Je crus de bonne foi l'ouvrage tombé : la violence de l'attaque avait ébranlé ma conviction d'auteur. » Fontanes vint en aide à son ami et le consola comme autrefois Boileau avait consolé Racine des injustes critiques contre la tragédie de *Phèdre*. Il lui adressa ces stances mélodieuses et charmantes, qui renferment un jugement littéraire :

Chateaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler.
Trop heureux qui, suivant ta trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut t'égaler !

Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?
Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts,

Et dans ta prose cadencée
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable
Je trouve un charme différent,
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

Le public, sans souscrire absolument au jugement de Fontanes, lut beaucoup les *Martyrs*, qui continuèrent la réaction commencée par le *Génie du Christianisme* et augmentèrent l'admiration et la sympathie pour la religion chrétienne.

Deux ans après, Chateaubriand publia l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, où il inséra les descriptions et les observations dont il n'avait pu faire usage dans le poëme des *Martyrs*. Ce livre original et intéressant, le mieux composé de ses ouvrages, ne trouva que des admirateurs. Il n'y a plus ces couleurs trop brillantes, ces figures trop hardies, ce luxe d'images, ces alliances de mots, qui avaient dérouté la critique. Le style se distingue par l'élégance, la souplesse, la variété, le naturel et souvent par une simplicité familière. On ne peut guère y blâmer que l'abus d'une érudition souvent hasardeuse, la répétition des réflexions sur les vicissitudes des choses humaines, celle de ces idées de tristesse et de mélancolie, qui finissent par fatiguer le lecteur, et

quelques hors-d'œuvre, comme l'histoire des guerres puniques et de la ruine de Carthage, celle de la dernière croisade et de la mort de saint Louis.

Le voyage de la Grèce est peut-être supérieur à celui de la Palestine. Ce fut un plaidoyer en faveur des Grecs ; l'auteur rappelait avec enthousiasme ce qu'ils avaient été, et avec douleur ce qu'ils étaient devenus sous la stupide oppression des Turcs. Il y a néanmoins des pages neuves et admirables sur la Judée, « cette terre travaillée par des miracles, qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort, » sur ses stériles montagnes d'un blanc poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe, sans mousse, sur la cité des désolations, dont l'apparition soudaine au milieu d'une solitude désolée a quelque chose d'effrayant.

L'année même de la publication de l'*Itinéraire*, l'Académie française élut Chateaubriand à la place de Joseph Chénier, qui venait de mourir, et l'empereur approuva le choix. Chénier, ancien conventionnel, avait voté la mort de Louis XVI. Selon l'usage, le nouvel élu devait faire un discours de réception et louer son prédécesseur. Chateaubriand, ancien émigré, ne put s'empêcher de flétrir le régicide de Chénier. La commission de l'Académie lui demanda de modifier son discours. Il s'y refusa, et son fauteuil resta vide. Quelques jours après,

le préfet de police le fit inviter à s'éloigner de Paris ; il se retira à Dieppe, d'où il ne tarda pas à retourner à la Vallée-aux-Loups. Il ne paraît pas que l'empereur fût bien irrité contre lui. A propos des prix décennaux, qu'il avait institués pour les sciences, les arts et les lettres, il fit demander à l'Académie pourquoi elle n'avait pas même mentionné le *Génie du Christianisme*, et il dit à Fontanes que, puisque l'Académie ne l'avait pas trouvé digne de concourir pour le prix, il lui en donnerait un, qu'il le nommerait surintendant général de toutes les bibliothèques de France. Ce projet n'eut pas de suite.

Bientôt les événements offrirent à Chateaubriand une occasion de donner cours à la haine secrète qu'il nourrissait contre l'empereur. Napoléon, qui, depuis quelques années, semblait défier la fortune et se jouer du sort des peuples, finit par succomber sous les efforts de l'Europe entière coalisée. Pour achever de le perdre dans l'opinion publique et préparer la France à accepter l'ancienne famille royale, Chateaubriand écrivit, en 1814, son trop fameux pamphlet intitulé: *Buonaparte et les Bourbons*, qui, selon l'expression de Louis XVIII, valut à la cause royale plus qu'une armée de cent mille hommes. C'est une invective violente où il flétrit avec une exagération passionnée, injuste, le despotisme de l'empire, ses excès, ses fautes, ses crimes, et l'accuse de la dépopulation et de la ruine de la France. Emporté

par la fougue de la colère, il traite Napoléon d'*étranger*, le trouve absurde en administration ; il rabaisse même ses talents militaires, « égalés, sinon même surpassés par plusieurs de nos généraux, » il l'accuse d'avoir plus corrompu les hommes et fait plus de mal que tous les tyrans de Rome ensemble. « Encore quelque temps d'un pareil règne, et la France n'eût plus été qu'une caverne de brigands. » Ce pamphlet avait le tort impardonnable d'accabler d'injures et de déconsidérer le chef de l'armée française, au moment où cette armée était battue et où la France était envahie par l'Europe entière. L'intérêt de parti étouffait les trop légitimes douleurs de la patrie. Plus tard, Chateaubriand rendit plus de justice à Napoléon dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.*

La première Restauration eut lieu en 1814. Louis XVIII, en montant sur le trône de son frère Louis XVI, octroya une Charte qui organisait le système parlementaire et garantissait la liberté individuelle, la liberté des cultes, le vote de l'impôt et le respect de la propriété. Malheureusement il est plus facile de donner des lois que de les faire entrer dans les mœurs et de les observer. « La race légitime, étrangère à la nation pendant vingt-trois années, dit Chateaubriand, était restée au jour et à la place où la Révolution l'avait prise, tandis que la nation avait marché dans le temps et dans l'espace. De là l'impossibilité de s'entendre et de se rejoindre. » Pour engager

les esprits à la conciliation, il publia une brochure intitulée : *Réflexions politiques*, où il réfutait les objections des libéraux qui trouvaient la Charte incomplète, et celles des ultra-royalistes, qui ne voulaient point de Charte et demandaient le rétablissement de la monarchie absolue et de l'ancien régime. « La cour, dit-il, en reçut une impression que ma fidélité aux Bourbons n'a pu effacer. » Louis XVIII disait à ses familiers : « Donnez-vous de garde de jamais admettre un poëte dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien. » Ce n'était pas l'opinion de notre poëte : il prétendait peut-être plus encore au génie politique qu'au génie littéraire.

Cependant Chateaubriand fut nommé ministre d'État sans portefeuille, et bientôt après, ministre plénipotentiaire du roi en Suède. Le 18 janvier, il assista à l'exhumation des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Leurs corps, enterrés depuis 1793 à neuf pieds de profondeur, sous une épaisse couche de chaux vive, avaient dû être promptement consumés. On ne trouva que des ossements. « Au milieu de ces ossements, dit-il dans ses *Mémoires*, je reconnus la tête de la reine par le sourire que cette tête m'avait adressé à Versailles. » Quelle prétention et quelle irrévérence envers l'auguste victime !

La première Restauration n'eut pas une longue vie. Le gouvernement de Louis XVIII accorda trop aux émi-

grés, licencia les officiers de l'Empire, alarma les intérêts créés par la Révolution, et froissa les idées de liberté et d'égalité. Napoléon, informé du mécontentement qui gagnait les esprits, partit secrètement de l'île d'Elbe, débarqua sur la côte de Provence et arriva en triomphe à Paris. Le roi, se voyant délaissé, avait quitté la capitale et s'était réfugié à Gand. Chateaubriand l'accompagna et reçut le titre de ministre de l'intérieur *par intérim*. Le 12 mai 1815, il rédigea un *Rapport sur l'état de la France*. Il y faisait l'éloge flatté du gouvernement de Louis XVIII et une critique passionnée de celui de Napoléon, et défendait la Charte que le parti absolutiste accusait d'avoir causé tout le mal.

En revenant de l'exil pour la seconde fois, Louis XVIII, à qui le duc de Wellington avait presque imposé pour principaux ministres le prince de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, et Fouché, ex-oratorien, régicide, devenu duc d'Otrante, s'arrêta au château d'Arnouville, près de Gonesse. « Le soir, vers les neuf heures, dit Chateaubriand, j'allai faire ma cour à Sa Majesté. Introduit dans une des chambres qui précédaient celle du roi, je ne trouvai personne ; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre ; entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le

cabinet du roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr; l'évêque apostat fut caution du serment. » Tacite a-t-il rien de supérieur à ce tableau?

Après la seconde Restauration, Chateaubriand, nommé pair, devint, dans la haute Chambre, chef du parti ultra-royaliste. Il fit une opposition implacable au ministère Talleyrand, à celui du duc de Richelieu, à celui du comte Decazes, et combattit avec violence les principes et les hommes de la révolution. Il entreprit de faire l'éducation politique des hommes de son parti et de rallier les émigrés à la Constitution, et il écrivit son livre de la *Monarchie selon la Charte.* Il y exposait d'une manière nette et précise les principes du gouvernement parlementaire. Le roi, dit-il, n'est, en vertu de la charte, qu'un être moral, essentiellement nul et sans volonté propre, il règne et ne gouverne pas; les ministres sont responsables et doivent sortir de la majorité de la chambre des députés.

Après cette exposition irréprochable des doctrines constitutionnelles, il s'élève contre les principes et les hommes de la révolution; il exclut du pouvoir tous les révolutionnaires et les envoie *cultiver leurs champs.* Il veut que les premières places de l'État soient confiées

aux *honnêtes gens*, aux *hommes de probité et de vertu*, c'est-à-dire aux émigrés. Il se contente de sept par département : un évêque, un commandant, un préfet, un procureur du roi, un président de la cour prévotale, un commandant de gendarmerie et un commandant des gardes nationales. « Que ces sept hommes-là soient à Dieu et au roi, et je réponds du reste. » Le journal libéral *le Censeur* lui fit cruellement remarquer qu'il en oubliait un huitième : le bourreau. Notre publiciste demande, en outre, l'établissement de familles aristocratiques, comme sauvegarde du trône, et il veut qu'on accorde au clergé des propriétés particulières, la tenue des registres de l'état civil et le monopole de l'instruction publique. Ce catéchisme constitutionnel, où se trouvent mêlés le faux et le vrai, où l'auteur prend souvent des images pour des raisons, est écrit d'un style sobre, précis, animé, qui n'a rien de la langue poétique si familière à l'auteur des *Martyrs*.

Chateaubriand venait de terminer cet ouvrage, lorsque Louis XVIII, effrayé des tendances ultra-royalistes de la chambre *introuvable*, où dominaient les *amis insensés du trône*, en prononça la dissolution. Irrité de cette mesure, il ajouta à son livre un *Post-Scriptum* violent, où il s'écriait que le système des intérêts révolutionnaires triomphait, et où il représentait le roi comme dominé par des ministres révolutionnaires, qui l'entraî-

naient à sa perte. Chateaubriand n'avait pas cette fermeté de jugement ni cette discipline de l'esprit sans lesquelles on ne peut traiter les affaires politiques. Ses écrits polémiques sont virulents, irritants. Il prétendait verser de l'huile sur nos plaies; mais c'est de l'huile bouillante qu'il verse. Louis XVIII, offensé qu'on élevât des doutes sur sa volonté personnelle et qu'on l'accusât de faiblesse, fit saisir le livre et raya l'auteur du nombre des ministres d'État. Privé des appointements de 12,000 fr. attachés à sa place, quoiqu'on lui laissât comme pair une pension de 15,000 francs, Chateaubriand se vit réduit à vendre sa bibliothèque et sa maison de la Vallée-aux-Loups.

Cependant les élections envoyèrent à la nouvelle chambre une majorité modérée, et les ministres restèrent au pouvoir. Chateaubriand, non content de les combattre dans la chambre des pairs, fonda avec MM. de Bonald et de Lamennais le journal *le Conservateur*, où il attaqua aveuglément toutes leurs mesures; il traita de révolutionnaire leur politique conciliante et alla jusqu'à accuser de trahison M. Decazes, le ministre favori de Louis XVIII. Singulière inconséquence, il aimait sincèrement la liberté, et il faisait une guerre acharnée au gouvernement qui s'efforçait de la donner à la France. Sa vanité était blessée, il croyait la monarchie perdue si elle ne l'appelait pas à la diriger. Au reste, il déploya

les qualités d'un redoutable polémiste : la vivacité du trait, l'éclat et la vigueur du style, l'exagération de la passion. Grand fut le succès du *Conservateur*. « La révolution opérée par ce journal, dit-il avec orgueil, fut inouïe : en France, il changea la majorité dans les chambres ; à l'étranger, il transforma l'esprit des cabinets. Ainsi les royalistes me durent l'avantage de sortir du néant dans lequel ils étaient tombés auprès des peuples et des rois. »

Un crime détermina la chute du ministère Decazes. La mort du duc de Berry, fils puîné du comte d'Artois, assassiné en 1820 par un garçon sellier, fanatique républicain, provoqua une réaction de l'opinion publique. Un député de l'extrême droite accusa M. Decazes de complicité avec l'assassin, et Chateaubriand écrivit dans le journal *le Conservateur* que « les pieds lui avaient glissé dans le sang ». Il voulut plus tard atténuer ce mot cruel et calomnieux : « J'ai dit que les pieds lui glissèrent dans le sang, écrit-il dans ses *Mémoires*, ce qui signifie, non pas qu'il fût coupable du meurtre, mais qu'il tomba dans la mare rougie qui se forma sous le couteau de l'assassin. » Louis XVIII, pressé par sa famille, qui menaça de ne plus reparaître aux Tuileries, se crut obligé de se séparer du ministre qu'il appelait son fils.

Le duc de Richelieu, homme modéré, mais plus agréable aux royalistes, reprit le pouvoir. MM. de Vil-

lèle et de Corbière, amis de Chateaubriand, entrèrent au Conseil avec le titre de ministres d'État sans portefeuille. Chateaubriand, qui s'était rendu impossible par la violence de son opposition, fut nommé ambassadeur en Prusse. — « Je quittai la France, dit-il avec dépit, laissant mes amis en possession d'une autorité que je leur avais achetée au prix de mon absence. » Il ne promena pas longtemps son ennui à Berlin. Au bout de quelques mois, il demanda et obtint un congé, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, fils du duc de Berry.

Pendant son séjour à Paris, MM. de Villèle et de Corbière, mécontents de la politique modérée du duc de Richelieu, donnèrent leur démission, et il suivit leur exemple « par fidélité pour ses amis ». Ces démissions amenèrent la retraite du ministère. Le duc de Richelieu, attaqué avec violence par les ultra-royalistes, qui le trouvaient trop libéral, et par les libéraux, qui le trouvaient trop royaliste, essuya plusieurs échecs dans les chambres et porta au roi sa démission le 15 décembre 1821.

MM. de Villèle, de Corbière et de Montmorency devinrent les chefs de la nouvelle administration, composée d'ultra-royalistes. Chateaubriand, « que le roi consentait toujours à éloigner, » obtint l'ambassade d'Angleterre. Il paraît qu'il se plut peu à Londres, et

qu'il y plut médiocrement. Il excita dans la société anglaise plus de curiosité que d'enthousiasme : on le considérait plutôt comme un brillant écrivain que comme un solide penseur, et l'on prisait peu ses talents politiques. Il a exhalé sa mauvaise humeur dans ses *Mémoires* : « Toute renommée vient vite au bord de la Tamise et s'en va de même, dit-il... je me serais échauffé mal à propos pour obtenir quelques renseignements de la Cour à Londres : en vain vous parlez, on ne vous écoute pas... La journée de Londres était ainsi distribuée : à six heures du matin, on courait à une partie fine, consistant dans un premier déjeuner à la campagne; on revenait déjeuner à Londres ; on changeait de toilette pour la promenade de Bond Street ou de Hyde Park; on se rhabillait pour dîner à sept heures et demie; on se rhabillait pour l'opéra; à minuit on se rhabillait pour une soirée ou pour un rout. Quelle vie enchantée! J'aurais préféré cent fois les galères. Le suprême bon ton était de ne pouvoir pénétrer dans les petits salons d'un bal privé, de rester dans l'escalier obstrué par la foule, et de se trouver nez à nez avec le duc de Somerset, béatitude où je suis arrivé une fois. Les Anglais de la nouvelle race sont infiniment plus frivoles que nous; la tête leur tourne pour un *show* : si le bourreau de Paris se rendait à Londres, il ferait courir l'Angleterre.»

Notre ambassadeur n'épargne pas même les Renés

anglais, qui étaient un peu ses disciples. « En 1822, dit-il, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir ; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine; cœur ennuyé, byronien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être. »

Chateaubriand commet bien des bévues quand il blâme les innovations qui se préparaient en Angleterre, il dit que l'amour-propre emportait Canning jusqu'à parler à la tribune la langue du propagandiste, que le duc de Wellington, son successeur, venait démolir, que lord Grey et O'Connell, ouvriers en ruines, travaillèrent successivement à la chute des vieilles institutions. Mais ce fut pour affermir ces institutions, en les corrigeant, que le duc de Wellington consentit à l'émancipation catholique préparée par O'Connell, et que lord Grey fit enfin adopter la réforme parlementaire, dont il était depuis trente ans l'avocat infatigable.

Une révolution qui éclata en Espagne vint bientôt offrir à Chateaubriand l'occasion de jouer un grand rôle politique. Le parti constitutionnel espagnol entreprit de forcer le roi Ferdinand VII à rendre à la nation les

institutions libérales qu'elle s'était données pendant sa lutte héroïque contre Napoléon. Ferdinand, prince méchant et borné, voulut résister et devint prisonnier des cortès. Les gouvernements absolutistes de l'Europe s'alarmèrent et convoquèrent en 1822 un congrès à Vérone, pour s'entendre sur le moyen de comprimer l'esprit révolutionnaire dans la péninsule. « Comme ma tête était remplie des affaires d'Espagne, dit Chateaubriand, et comme je rêvais un plan pour l'honneur de la France, je croyais pouvoir être de quelque utilité au nouveau congrès en me faisant connaître sous un rapport auquel on ne songeait pas. » A sa demande, il fut nommé un des plénipotentiaires qui devaient accompagner à Vérone le vicomte de Montmorency, ministre des affaires étrangères.

Louis XVIII et M. de Villèle, chef du cabinet, voyant que la guerre était repoussée par l'opinion la plus saine et la plus générale et prévoyant l'opposition de l'Angleterre, voulaient temporiser, éviter la guerre ou la faire à leur heure, sans paraître obéir à l'ascendant des cours absolutistes de Russie, de Prusse et d'Autriche. Chateaubriand, pour plaire au roi et au premier ministre, avait feint de partager leur modération et s'était montré ouvertement opposé à l'intervention des puissances du Nord dans les affaires du Midi. M. de Montmorency, persuadé qu'il fallait étouffer la révolution en

Espagne si on ne voulait pas la voir éclater en France, dépassa ses instructions officielles, et le congrès décida que la France ferait la guerre au gouvernement insurrectionnel de l'Espagne. A son retour à Paris, sa conduite fut désapprouvée par le roi et le premier ministre, et il crut devoir donner sa démission. Chateaubriand, son ami, qui au fond partageait ses idées et qui avait contribué à sa retraite par sa dissimulation et par une conduite un peu tortueuse, accepta son portefeuille avec trop d'empressement. Il obtint le ministère des affaires étrangères, depuis longtemps l'objet de son ambition. Une fois libre d'agir, il cessa de dissimuler et poussa à la guerre, qui fut décidée. Au reste, il conduisit habilement la politique pendant l'expédition, qu'il appelle avec orgueil « sa guerre d'Espagne ». Sa correspondance avec Canning, opposé à l'intervention, est un modèle de patriotisme, de raison et de fermeté.

Grâce à la disposition du peuple espagnol, la campagne d'Espagne ne fut qu'une promenade militaire. L'armée française, commandée par le duc d'Angoulême, passa la Bidassoa le 6 avril 1823, entra dans Madrid le 24 mai et prit Cadix le 1er octobre. Le roi captif recouvra sa liberté et reprit le pouvoir absolu. C'était la Charte qu'on venait de détruire dans la péninsule. Chateaubriand eut le tort de ne rien faire pour prévenir le retour du despotisme brutal qui avait causé le sou-

lèvement de l'Espagne, et les vengeances sauvages de Ferdinand VII, qui se montra impitoyable envers les vaincus. Il aurait dû prévoir cette sanglante réaction, lui qui a peint Ferdinand cruel et débauché comme Vitellius, et qui dit dans ses *Mémoires :* « En fait de prévision et de conception indépendante, personne ne saurait nous en montrer. » En échange des sacrifices de la France, il aurait pu obtenir l'oubli du passé et des institutions libérales pour l'avenir.

Le ministre français devait d'autant plus exiger des garanties, qu'il connaissait bien la race incorrigible des rois absolus. « Le pouvoir permanent les enivre, dit-il dans l'*Histoire du Congrès de Vérone ;* ils perdent les notions de la terre ; tout ce qui n'est pas à leurs autels, prières prosternées, humbles vœux, abaissements profonds, est impiété. Leur propre malheur ne leur apprend rien ; l'adversité n'est qu'une plébéienne grossière qui leur manque de respect, et les catastrophes ne sont pour eux que des insolences. Ces hommes, par le laps du temps, deviennent des *choses ;* ils ont cessé d'être des *personnes ;* ils ne sont plus que des monuments, des pyramides, de fameux tombeaux. »

Après avoir heureusement terminé sa guerre d'Espagne, Chateaubriand faisait des plans pour la grandeur de la France, pour lui rendre ses frontières naturelles, pour la soustraire à la honte des traités de Vienne

et de Paris. Son renvoi du pouvoir vint dissiper ces rêves brillants : « Il fut chassé comme un valet qui avait volé la montre du roi sur la cheminée. » Chateaubriand, pour être le premier écrivain de son siècle, se croyait le premier homme d'État de l'Europe. Il frémissait de ne pas être le chef du ministère ; il supportait avec impatience la prépondérance de M. de Villèle, qui était l'homme politique du cabinet, qui avait la confiance du roi et des chambres, et qui sentait sa supériorité. « Chateaubriand a bien plus d'esprit que moi, disait-il; mais j'ai plus de jugement que lui ; et ce n'est pas l'esprit qui emploie le jugement, c'est le jugement qui emploie l'esprit. » Chateaubriand se conduisait envers le premier ministre avec une hauteur présomptueuse, en rival plutôt qu'en collègue subordonné. Leur antipathie éclata à propos de la conversion de la rente cinq pour cent en rente trois pour cent, proposée par le ministère. Chateaubriand qui, à l'en croire, était « mieux instruit des finances que les trois quarts de ses collègues, » désapprouvait la mesure et la blâmait dans les salons. Cependant il promit de la soutenir devant la chambre des pairs. Il ne tint point parole : pendant neuf jours que dura la discussion, il garda le silence. Cette conduite fut considérée comme une trahison par le roi et les autres ministres et son renvoi fut décidé. M. de Villèle, aveuglé par le ressentiment, oublia, en se

débarrassant de son incommode collègue, les égards qu'il devait à une ancienne amitié, à un talent éminent, et que lui commandaient les simples lois de la politesse.

Le 6 juin 1824, Chateaubriand reçut tout à coup cette lettre d'un laconisme si rude : « Monsieur le vicomte, j'obéis aux ordres du roi en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient de rendre. VILLÈLE. » Cette ordonnance destituait le ministre des affaires étrangères. Chateaubriand fut mortellement blessé du ton de la lettre et de la manière dont il était chassé. « Je rugis, » dit-il. Son ami M. Bertin, propriétaire du journal des *Débats*, courut au ministère et demanda pour lui l'ambassade de Rome ; il ne put l'obtenir. Il dit à M. de Villèle que son journal pourrait bien le renverser comme il avait renversé M. Decazes. « Vous avez renversé son ministère en faisant du royalisme, répondit M. de Villèle; pour renverser le mien, il vous faudra faire de la révolution. »

Il eût été plus beau de supporter l'injure en silence avec la dignité d'un grand caractère et de rester fidèle à ses opinions et à son parti. Chateaubriand se serait élevé dans l'estime des hommes et se serait fait regretter de ses anciens amis. La passion l'emporta sur la foi politique. Il n'avait pas cette élévation d'âme qui sait pardonner. Il écrivait en 1822, à M. de Marcellus, en parlant de Canning: « L'amour-propre blessé ne se repent

« jamais, ne revient jamais, ne pardonne jamais. » « — Les blessures qu'on me fait, dit-il plus tard, dans un langage peu chrétien et peu monarchique, ne se ferment jamais. Si un homme me donnait un soufflet, il aurait ma vie ou j'aurais la sienne; si c'était un roi... » Cette phrase interrompue signifie sans doute qu'il lui faudrait la vie d'une monarchie. Cette jouissance lui fut donnée. « Je repris mes armes, » dit-il. Chevalier du trône et de l'autel, il se jeta dans l'opposition libérale, et il commença contre ses collègues de la veille une guerre ardente, implacable, dans la chambre des pairs, dans des brochures et dans le journal des *Débats*. Le gentilhomme légitimiste se fit journaliste démocrate. Les coups que, dans son aveugle vengeance, il porta au ministère frappèrent souvent la royauté elle-même et sapèrent les fondements de la monarchie légitime, qu'il avait tant contribué à rétablir par sa plume, et dont il accéléra la chute.

Après une lutte acharnée de trois ans, Chateaubriand eut la joie de voir tomber son adversaire. M. de Villèle, abandonné des ultra-royalistes, dont il contenait les prétentions, et harcelé par les libéraux, qui lui reprochaient ses concessions au parti sacerdotal, fut contraint de se retirer devant cette étrange coalition royaliste et révolutionnaire (1828).

Il eut pour successeur M. de Martignac, homme aimable

et modéré, plus agréable au parti libéral. Chateaubriand, que la violence de son opposition rendait impossible comme ministre, fut nommé ambassadeur à Rome. « Si j'étais tant passionné pour l'ambassade de Rome, dit-il avec son orgueilleuse indifférence, c'est précisément parce qu'elle ne menait à rien, et qu'elle était une retraite dans une impasse. » En se rendant à son poste il passa par Turin et fut présenté à la cour. La reine lui dit : « Seriez-vous un parent de ce Chateaubriand qui a écrit quelque chose? »

Outre l'ambassade de Rome, Chateaubriand reçut du ministère une somme d'argent qu'on est affligé de le voir accepter. M. de Villèle payait 144,000 francs par an au journal des *Débats* pour prix de son appui. En apprenant la disgrâce de son ami, M. Bertin avait renoncé à la subvention et déclaré la guerre au gouvernement. A l'arrivée du ministère Martignac, non-seulement on rétablit la subvention, mais le propriétaire du journal exigea qu'on lui payât, en outre, la subvention retranchée pendant qu'il avait combattu le ministère Villèle. On lui compta 500,000 francs, dont 200,000 pour Chateaubriand, comme indemnité pour son traitement de ministre d'État, qu'il n'avait pas touché depuis 1816. Trois ans auparavant, Chateaubriand avait publié une édition complète de ses œuvres, et en avait retiré 500,000 francs, sans pouvoir rétablir sa fortune épuisée

par ses goûts fastueux, ses prodigalités, son incurie, sa bienfaisance même. Il semait l'or, il aimait à donner. « Je ne suis pas tendre, disait-il un jour; mais je ne puis refuser un malheureux. C'est la plus facile manière d'être chrétien; l'aumône est plus aisée que la pénitence. »

Le ministère Martignac, qui s'appliquait à concilier les deux partis hostiles, ne concilia personne; autant aurait valu recommander à des fous d'être sages. Après dix mois d'efforts inutiles, il fut battu par une coalition de la droite et de la gauche, à propos de la loi sur l'administration départementale, que les royalistes trouvaient trop démocratique, et les libéraux trop aristocratique. Il donna sa démission, et fut remplacé par le ministère Polignac, qui représentait toutes les prétentions de l'ancien régime (1829).

Chateaubriand se démit de son ambassade, qui n'avait duré que sept mois, et revint en France. Avant de remettre sa démission, il demanda une audience au roi, qui se montra disposé à le recevoir comme son ambassadeur. Il refusa de se présenter comme ambassadeur, et il ne fut pas reçu. Il reprit sa redoutable plume et fit dans *les Débats* une guerre violente aux nouveaux ministres. Le ministère, en minorité dans les deux chambres, aima mieux faire un coup d'État que de se retirer. Le 25 juillet 1830, trois ordonnances suspen-

dirent la liberté de la presse, cassèrent la chambre des députés nouvellement élue, et changèrent la loi électorale. A cette nouvelle, Paris se souleva et la lutte se termina par la défaite du gouvernement.

Chateaubriand venait d'arriver à Dieppe, lorsqu'il apprit les événements de Paris. Il accourut pour défendre les libertés publiques. Le 30 juillet, lendemain de son retour, il sortit pour savoir des nouvelles. Des jeunes gens, l'ayant reconnu près de la colonnade du Louvre, l'entourèrent en criant : Vive le défenseur de la liberté de la presse ! Vive Chateaubriand ! « Un de ces jeunes gens passa tout à coup sa tête entre mes jambes, dit-il, et m'enleva sur ses épaules. » On le porta en triomphe jusqu'au palais du Luxembourg, où siégeait la chambre des pairs. « Qu'on détruise la monarchie, leur criait-il ; en huit jours, avec la liberté de la presse, je l'aurai rétablie. » Folle présomption ! Le Créateur seul a pu dire : « Qu'on détruise ce temple, et je le rebâtirai dans trois jours. »

Cependant Charles X avec le Dauphin avait abdiqué en faveur du duc de Bordeaux, son petit-fils, enfant de neuf ans ; il avait nommé le duc d'Orléans lieutenant général du royaume et l'avait chargé de faire proclamer Henri V. Le duc d'Orléans convoitait le trône ; « il l'attendait, se renfermant dans sa fausseté, comme l'araignée attend le moucheron qui se prendra dans sa toile. »

Le 7 août, Chateaubriand fit un effort dans la chambre des pairs pour sauver la couronne du jeune Henri V. Le discours qu'il prononça dut être bien amer au roi déchu et à ses derniers conseillers. Il séleva contre « les affreux ministres qui avaient souillé la couronne, soutenu la violation de la foi par le meurtre, et s'étaient joués des serments faits au ciel, des lois jures à la terre ; » il loua « la défense juste, héroïque, du peuple de Paris, soulevé pour défendre la loi contre la conspiration de la bêtise et de l'hypocrisie; » il flétrit « la lâcheté de ces généreux royalistes, dont les exploits projetés ont fait chasser les descendants de Henri IV à coups de fourche. » Il termina en plaidant avec éloquence la cause du jeune roi. Il ne s'était concerté avec personne, et il ne fut point soutenu. « Il y avait, dit-il, une impatience de parjure dans cette assemblée que poussait une peur intrépide ; chacun voulait sauver sa guenille de vie, comme si le temps n'allait pas, dès demain, nous arracher nos vieilles peaux, dont un juif bien avisé n'aurait pas donné une obole. »

A propos de ce discours, qui fut le dernier prononcé par Chateaubriand, disons que, bien que sa parole exerçât beaucoup d'empire à la chambre des pairs, il était moins grand comme orateur que comme polémiste. Il n'avait pas ce talent de l'improvisation que la contradiction excite et agrandit. Il méditait et colorait à loisir

ses brillants discours, dont la magnificence n'avait pas toujours le naturel et la vérité du débat politique. Et comme chef de parti, il n'avait pas ces petits soins, ces attentions minutieuses, ces complaisances d'esprit, qui attirent et retiennent de nombreux partisans; il affectait une fierté polie, souvent glaciale, une réserve orgueilleuse, une dédaigneuse indifférence, qui éloignaient de sa personne.

Le duc d'Orléans chercha à s'attacher Chateaubriand; il lui fit dire qu'il serait charmé de le voir. Chateaubriand se rendit au Palais-Royal, « sans se flatter d'un succès, mais pensant qu'il pouvait faire entendre des vérités utiles. » Il supplia le prince d'être le tuteur et le soutien du jeune roi. « Vous êtes investi de tous les pouvoirs, lui dit-il. Allons rejoindre Henri V; appelez auprès de vous, hors de Paris, les chambres et l'armée; sur le bruit de votre départ, l'effervescence tombera, et l'on cherchera un abri sous votre pouvoir éclairé et protecteur. Quel rôle pour vous, monseigneur! vous pouvez régner quinze ans sous le nom de votre pupille; vous aurez eu la gloire unique dans l'histoire d'avoir pu monter au trône et de l'avoir laissé à l'héritier légitime; en même temps vous aurez élevé cet enfant dans les lumières du siècle, et vous l'aurez rendu capable de régner sur la France; une de vos filles pourrait un jour porter le sceptre avec lui. » Tout fut inutile. Louis-

Philippe, homme d'un égoïsme résolu, aima mieux mettre la couronne sur sa tête. Il fit offrir l'ambassade de Rome à Chateaubriand, qui la refusa. Heureux de terminer sa carrière politique comme il l'avait commencée, il se démit de la pairie et renonça à la pension viagère de quinze mille francs attachée à la dignité de pair.

Chateaubriand ne cessa de maudire le gouvernement de Louis-Philippe et d'en prédire la chute. « Si l'on peut juger de la conduite du nouveau personnage élu, par ce que l'on connaît de son caractère, il est présumable que ce prince ne croira pouvoir conserver sa monarchie qu'en opprimant au dedans et en rampant au dehors. Le tort réel de Louis-Philippe n'est pas d'avoir accepté la couronne ; son véritable tort est d'avoir été tuteur infidèle, d'avoir dépouillé l'*enfant* et l'*orphelin*, délit contre lequel l'Écriture n'a pas assez de malédictions : or, jamais la justice morale n'a manqué de punir les infractions à la loi morale.

« Philippe, son gouvernement, tout cet ordre de choses impossibles et contradictoires périra dans un temps plus ou moins retardé par des cas fortuits, par des complications d'intérêts intérieurs et extérieurs, par l'apathie et la corruption des individus, par la légèreté des esprits, l'indifférence et l'effacement des caractères ; mais, quelle que soit la durée du régime actuel, elle ne sera jamais assez longue pour que la branche d'Or-

léans puisse pousser de profondes racines. » La haine le rendait prophète.

En 1831, Chateaubriand reprit la plume et il écrivit le pamphlet *De la Restauration et de la Monarchie élective*, où il expliquait son refus de servir le nouveau gouvernement. « Je n'ai point voulu, dit-il, me mettre en contradiction avec moi-même, armer mon long passé contre mon court avenir, rougir à chaque mot qui sortira de ma bouche, ne pouvoir me relire sans baisser la tête de honte.

« Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à la République, au Directoire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une, à la première Restauration, à l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire, à la seconde Restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe : je ne suis pas si riche. »

L'année suivante, un message de la duchesse de Berry, qui cherchait à soulever la Vendée en faveur de son fils Henri V, compromit Chateaubriand aux yeux du pouvoir. Il fut arrêté le 12 juin comme inculpé de complot contre l'État et enfermé pendant douze heures dans un cachot. Le lendemain, le préfet de police lui donna pour prison une chambre de son appartement et l'entoura de soins et d'égards. Au bout de quinze jours, il fut mis en liberté.

C'est pendant sa captivité que Chateaubriand composa en l'honneur de la jeune Eliza Frisell, fille d'un anglais

de ses amis, qui venait de mourir, la gracieuse romance de la *Jeune fille* et de la *Jeune fleur.*

Il descend le cercueil et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur ;
Terre, tu les portas, et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Au sortir de prison, Chateaubriand, ruiné par la banqueroute de l'acquéreur de ses œuvres, se trouva dans de cruels embarras d'argent et se vit harcelé par une nuée de créanciers. « O argent que j'ai tant méprisé, s'écrie-t-il, je suis forcé d'avouer que tu as pourtant ton mérite. Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde... Je pourrais bien m'adresser aux monarques ; comme j'ai tout perdu pour leur couronne, il serait assez juste qu'ils me nourrissent. Mais cette idée qui devrait leur venir ne leur vient pas, et à moi elle vient encore moins. » Mais si cette idée ne lui est pas venue, comment a-t-il pu l'écrire ? Au reste, l'idée vint à Charles X, qui, informé de sa détresse, lui envoya de l'exil une somme de vingt mille francs et offrit de lui continuer la pension de pair à laquelle il avait renoncé par son refus de prêter serment. Chateaubriand accepta les vingt mille francs « comme un prêt momentané, » mais refusa la pension.

Grâce aux bienfaits du roi déchu et à vingt mille

francs qu'il reçut de son neveu le comte de Chateaubriand, il se débarrassa des dettes les plus pressantes. Il n'en devint pas plus heureux. Comme il avait refusé de prêter serment au nouveau gouvernement, il ne voulut pas lui devoir la protection qui est due à tous. Il résolut de s'expatrier tout à fait, et en 1831, il partit pour la Suisse. C'est pour le rappeler que le chansonnier Béranger lui écrivit les belles strophes qui commencent ainsi :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

. . . .
Ta voix résonne et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur!
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Le peu d'accueil qu'il trouva chez l'étranger et le regret de la France le ramenèrent bientôt à Paris.

En 1833 il publia un *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry,* devenue prisonnière de Louis-Philippe, son oncle, et enfermée au secret dans la citadelle de Blaye. Il lui disait dans une éloquente péroraison : « Madame, votre fils est mon roi. » Il fut poursuivi, mais acquitté par le jury. Bientôt après, la noble captive trouva moyen de lui faire parvenir un message secret. Elle le chargeait de partir pour Prague, afin d'an-

noncer à Charles X son mariage secret avec le comte napolitain Lucchesi-Palli, et d'obtenir qu'elle conservât son rang de princesse française et la tutelle de son fils. Chateaubriand se mit en route et s'acquitta de sa mission. L'accueil que lui fit le vieux roi lui arracha des larmes. Il a laissé de cette triste cour exilée une peinture qui fait peine à lire. Il divulgue, presque en se moquant, les petitesses de la famille royale et raille sans pitié le cardinal de Latil, le baron de Damas, le duc de Blacas, dont les conseils avaient sans doute été funestes à la royauté, mais qui n'étaient plus que les courtisans de l'exil. Il a beau dire que « le malheur le trouvera toujours pour second » ; il tient à montrer qu'il fut le seul sage au milieu de l'imbécillité générale, au risque de faire briller son esprit aux dépens de son cœur.

Il y a de belles pages dans le récit de ce voyage d'Allemagne ; en revanche que de choses sont indignes de l'auteur de l'*Itinéraire !* Telle est cette phrase, qui n'est pas la seule tache : « Législatrice du monde, Rome assise sur la pierre de son sépulcre, avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude lactée. » C'est du galimatias.

De retour à Paris, Chateaubriand ne tarda pas à reconnaître l'impossibilité de renverser l'odieuse monar-

chie de Juillet. Alors il tomba dans un profond découragement; il se retira du monde et partagea son temps entre ses travaux littéraires et la société de quelques amis. Isolé de l'ancien parti royaliste par sa longue et violente opposition, il accueillit avec un singulier empressement quelques amitiés démocratiques, qui lui attiraient de la popularité. Il voyait entre autres nouveaux amis le brillant journaliste républicain Carrel, le célèbre astronome Arago, le poète Béranger, qui avait chansonné le trône, l'autel et tout l'ancien régime, Lamennais, qui brûlait alors ce qu'il avait adoré et qui maudissait en style biblique les rois, les grands et les prêtres. Une femme entreprit de guérir l'esprit malade, la misanthropie chagrine du grand poète. C'était madame Récamier, fille d'un ancien administrateur des postes et veuve d'un banquier lyonnais ruiné. Cette femme, séduisante par la beauté, la grâce, l'esprit, la bonté, s'était vu rechercher en mariage par le prince Auguste de Prusse, le vicomte Matthieu de Montmorency, le duc de Laval, le philosophe Balanche, et J.-J. Ampère, plus jeune qu'elle de vingt-trois ans. Coquette habile, satisfaite d'être admirée, adorée, elle avait refusé ces brillants hommages, et avait su changer ses adorateurs en amis dévoués et respectueux. Elle vivait alors retirée au couvent de l'Abbaye-aux-Bois, rue de Sèvres, où elle réunissait un groupe d'hommes distingués dans les lettres et la

politique. Son salon devint le dernier asile de l'insurmontable ennui de Chateaubriand. Pendant plus de vingt ans, elle dépensa des trésors de tendresse, de dévouement, de générosité, pour panser les blessures de ce cœur ulcéré, distraire ses tristesses, dissiper sa mélancolie morose, et supporta avec une patience angélique ses prétentions, son humeur fantasque, ses tyranniques exigences. Chateaubriand, tout égoïste et tout orgueilleux qu'il était, sentait le prix de ce dévouement si tendre et si ingénieux. Il ne pouvait se passer de cette précieuse amie. Il le lui disait dans une pièce de vers, qui se terminait par cette strophe gracieuse :

> Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
> Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau ;
> Et quand tu cesseras de luire sur ma voile,
> Tu brilleras sur mon tombeau.

Il est douteux cependant que ce superbe égoïste ait rendu à celle qu'il appelait sa Béatrix ce qu'il recevait d'elle en affection.

Au milieu des préoccupations et des luttes politiques, Chateaubriand avait trouvé le temps, la force et la liberté d'esprit de se livrer à des travaux littéraires. En 1828, il avait écrit, à la prière de Charles X, des *Mémoires sur la Vie du duc de Berry*, véritable panégyrique, inspiré par le royalisme le plus sentimental. La même

année, il avait publié les *Natchez*, qu'il avait composés pendant son voyage d'Amérique, et dont il avait tiré les épisodes d'*Atala* et de *René* et plusieurs descriptions insérées dans le *Génie du Christianisme*. Il y raconte les malheurs des Natchez, nation sauvage de la Louisiane. C'est un ouvrage bizarre, où il peint l'Amérique en style d'Homère et la France dans le style des Peaux-Rouges. Le principal défaut est la double forme du livre. La première partie est une espèce d'épopée avec invocation, exposition, fictions, merveilleux mêlé à des événements modernes, division en livres ou chants, prose poétique ayant toutes les hardiesses de la poésie. La seconde partie, bien supérieure à la première, est un roman écrit en prose ordinaire. En 1826, Chateaubriand avait donné une nouvelle édition de son *Essai sur les Révolutions*, accompagnée de notes nombreuses, où il corrigeait sévèrement les erreurs de ce livre, jusqu'alors inconnu en France.

En 1836, Chateaubriand vendit à une société ses *Mémoires*, commencés en 1811 et continués à différentes époques, qui ne devaient paraître qu'après sa mort. On s'engagea à lui payer une somme de deux cent cinquante mille francs, dont il acquitta ses dettes, et à lui servir une pension viagère de douze mille francs. Cet arrangement, joint à la publication de quelques livres de commande, assura l'indépendance de sa vieillesse. Parmi

ces ouvrages qu'il écrivit pour vivre et qui n'ajoutent rien à sa gloire, on peut citer les *Quatre Stuarts*, des *Voyages* en Amérique, en Italie et en Auvergne, des *Études historiques*, une *Analyse de l'Histoire de France*, un *Essai sur la littérature anglaise*, une traduction du *Paradis perdu*, une *Vie de Rancé*, le *Congrès de Vérone et la Guerre d'Espagne*.

Les *Quatre Stuarts* sont un brillant morceau, où l'auteur se plaît à raconter les curiosités de l'histoire, non sans commettre une foule d'erreurs.

Les *Voyages en Amérique et en Italie*, qui contiennent quelques pages dignes de la plume de l'auteur, sont précédés d'une préface où il résume les voyages faits dans toutes les parties du monde.

Les *Études historiques*, que l'auteur appelle « le plus long travail de sa vie, celui où il a remué le plus d'idées et de faits, » sont une espèce de résumé de l'histoire de l'empire romain et des premiers siècles du Christianisme. Chateaubriand y veut imiter le ton imposant et solennel de Bossuet ; il ne réussit pas. L'aigle de Meaux s'élève sans effort, et son style est un grand modèle de mesure, de calme et de réserve. Chateaubriand semble confondre l'effort avec la force ; il vise à l'effet, il abuse de la métaphore, de l'antithèse, du néologisme, et manque souvent de chasteté.

Il y a cependant de beaux fragments, comme les

considérations sur la marche des sociétés païenne, chrétienne et barbare, le tableau de l'agonie du monde païen, celui de la royauté nomade d'Attila. Mais c'est une œuvre incomplète et souvent peu exacte. Le style seul a reçu tous les soins de l'auteur, sans être exempt des fautes de mesure et de goût, trop ordinaires à Chateaubriand. Telle est cette phrase sur la mort d'Attila : « Attila creva du trop de sang qu'il avait bu et des voluptés dont il se gorgeait. »

La préface renferme une énumération des sources de l'histoire de France et un jugement sur nos principaux historiens. Il y a des éloges pour tous les contemporains, même pour le volumineux et insupportable compilateur Capefigue, « digne disciple de l'école bénédictine, » même pour le chansonnier Béranger, qui ne s'attendait pas sans doute à figurer parmi les historiens.

L'*Analyse de l'Histoire de France* n'est guère qu'un programme, où l'on trouve plus de *curiosités* que d'enseignements. Une partie du règne des Valois est seule écrite dans la grande manière de l'auteur.

L'*Essai sur la littérature anglaise*, « écrit, dit tristement Chateaubriand, pour conserver mon indépendance d'homme, » est un ouvrage incomplet, composé de notes disparates et de hors-d'œuvre, qui fut fait dans l'espace d'un an. Un an ne suffit pas pour lire tout ce qu'un peuple a écrit pendant sept à huit cents

ans, et pour juger tous les monuments d'une littérature qui touche à tant de questions. L'auteur y parle de toutes choses, surtout de lui-même : il donne de longs extraits de ses *Mémoires*, alors inédits, et il répète bien des choses empruntées aux *Quatre Stuarts* et à d'autres ouvrages déjà publiés. On n'est pas moins étonné de voir figurer dans cette *Histoire de la littérature anglaise* Luther, Voltaire, Mirabeau, Danton, Sieyès, Benjamin Constant, Fontanes, Delille, Gilbert, Lamennais, dont il cite la belle parabole de *la Mère et la Fille*, Reboul avec sa jolie élégie de *l'Ange et l'Enfant*, et Lamartine, et Carrel, et Béranger, et le capitaine Ross et bien d'autres qui n'ont rien à faire avec le sujet. Cinq pages sont consacrées à Henri VIII écrivain, et quatorze au pédant Jacques Ier et à son *Basilicon Doron* ou Présent Royal, que personne ne lit plus.

En revanche, que d'auteurs sont omis ! que d'autres n'obtiennent qu'une mention dédaigneuse ! que d'autres sont nommés pêle-mêle sans distinction de mérite ! Chateaubriand n'accorde que quelques lignes à Chaucer, l'immortel auteur des *Contes de Canterbury*, qui fut, après Dante, le plus grand génie poétique du moyen âge. Il ne donne que des détails insignifiants sur le règne d'Élisabeth, qui fut l'époque la plus brillante de la littérature anglaise, et que l'amour-propre national met au niveau des siècles de Périclès, d'Auguste et de

Louis XIV. Il omet Marlowe, l'Eschyle de la poésie anglaise, Massinger et bien d'autres ; il se borne à nommer les deux collaborateurs Beaumont et Fletcher, et Ben Jonson, qu'il appelle *Johnson*, et Bacon, le père de la philosophie expérimentale et un des plus grands prosateurs anglais. Spenser, modèle de richesse, de grâce et de délicatesse, n'obtient que trois pages, qui ne le font point connaître. « Spenser, dit Chateaubriand, a l'imagination brillante, l'invention féconde, l'abondance rhythmique ; avec tout cela, il est glacé et ennuyeux. » Seul de tous les écrivains du siècle d'Élisabeth, Shakespeare a attiré l'attention sérieuse de Chateaubriand, qui lui a consacré soixante-dix pages sans rendre pleine justice à ce prince des poëtes, doué à la fois du génie de la comédie et de la tragédie, qui retrouva l'art dramatique perdu depuis les Grecs et le porta à sa perfection en peignant les joies et les douleurs humaines. « Lire Shakespeare jusqu'au bout, dit-il, c'est remplir un pieux mais pénible devoir envers la gloire et la mort. » Que d'hypothèses gratuites faites sur Shakespeare ! « Son père était peut-être catholique. — Il était lui-même peut-être catholique. — Il assista peut-être au supplice de Marie Stuart. — Il tenait la bride des chevaux à la porte des théâtres. — Il était apparemment méprisé d'Élisabeth et de Jacques Ier (qui furent ses protecteurs). — Il avait du mépris pour lui-même et pour la race humaine. —

Il doutait de tout; il paraît avoir considéré la vie comme une heure fugitive et un agréable loisir. » A quoi bon toutes ces suppositions et beaucoup d'autres, que rien n'autorise à faire? Chateaubriand s'apitoie sur la pauvreté de Shakespeare, qui n'était pas pauvre. A l'époque où on lui fait tenir la bride des chevaux à la porte des théâtres, il était un des propriétaires du théâtre de Blackfriars. Plus tard il acheta des biens à Stratford, son pays natal, il y habita la plus belle maison de la ville et y passa les dernières années de sa vie dans la société des *gentlemen* du voisinage. C'est encore à propos de Shakespeare que notre auteur fait cette singulière supposition : « Je tiens, dit-il, que la vie du père des fables a été retracée par le père de l'histoire. » Malheureusement Hérodote n'a point écrit la vie d'Homère.

Milton est le mieux apprécié de tous les poëtes anglais. Chateaubriand lui a consacré près de la moitié du second volume. Il analyse ses divers ouvrages ; il montre que les révolutions ont rapproché Milton de nous, qu'il est devenu un homme de notre temps, qu'il était aussi grand écrivain en prose qu'en vers, mais que la renommée du prosateur s'est perdue dans la gloire du poëte. Là encore on pourrait relever bien des erreurs. Chateaubriand dit à tort que Milton était noble. En Angleterre, pour être noble, il faut avoir un titre. Il

prétend que Milton, dans son *Histoire d'Angleterre*, a bien débrouillé l'Heptarchie anglo-saxonne. Milton, loin de se donner cette peine, dit que les guerres et les batailles de l'Heptarchie ne méritent pas plus d'être racontées que les combats des milans et des corbeaux.

L'histoire de la littérature sous les quatre Stuarts, sous la reine Anne et sous les George n'est pas même esquissée. Dryden, par exemple, est à peine nommé; l'éloquence de Cromwell n'obtient pas plus de justice. Cromwell ne semblait se servir de la parole que pour cacher sa pensée, et ses discours étaient souvent lourds, mystiques, embarrassés, obscurs. Mais quand il voulait, il savait s'exprimer avec autant de précision et de clarté que de vigueur et d'énergie. Il n'y a que quelques phrases sur Defoe, Bolingbroke, Pope, Addison, Swift, Gray, Goldsmith, Sterne, Richardson, Fielding, Hume, Gibbon, Cowper, Burns, Byron, Walter Scott, Wordsworth, Shelley, Coleridge, et bien d'autres écrivains qui méritaient plus qu'une mention insignifiante ou injurieuse. Chateaubriand dit, par exemple, de Burns qu' « il écrivit plusieurs chansons à boire pleines de *humour*, mais qui n'ont pas la verve des refrains de Désaugiers. » Burns est un des plus grands lyriques du monde et un des plus parfaits poëtes qui aient chanté la famille, et il exerça une puissante influence sur Words-

worth, Campbell, Moore et sur la forme littéraire de ses successeurs.

Que d'erreurs il y aurait à relever dans ces deux petits volumes! Chateaubriand dit, par exemple: « J'ai vu mourir Chatterton. » Lorsque Chatterton mourut en 1770, Chateaubriand, à peine âgé de deux ans, devait être encore en nourrice. Notre auteur met sous Henri VIII le poëte Drummond, né en 1585, et le prédicateur Joseph Hall, né en 1574, sous Élisabeth le poëte oublié Habington, né en 1605, et sous la maison de Hanovre Otway et Denham, morts sous Jacques II. Il fait mourir à la bataille de Naseby en 1645 lord Falkland, qui fut tué en 1643 à la première bataille de Newbury. Il place en 1796 la fameuse rupture de Burke et de Fox, qui eut lieu en 1791, à propos des premiers excès de la Révolution française.

Dans la traduction du *Paradis perdu*, Chateaubriand adopta le système de la littéralité et il le poussa trop loin. « J'ai calqué le poëme de Milton à la vitre, » dit-il. Ce fut un tort. De tous les poëtes, Milton est peut-être celui qui perd le plus à une traduction servilement littérale. Sa langue, si savante, si majestueuse, si magnifique, si harmonieuse, devient pénible, forcée, rude, bizarre, souvent inintelligible. On ne reconnait plus ni Milton ni l'auteur des *Martyrs*. Bornons-nous à quelques exemples.

Chateaubriand imite la plupart des inversions anglaises, qui sont souvent contraires au génie de notre langue. Il traduit ainsi le début du poëme : « La première désobéissance de l'homme et le fruit de cet arbre défendu, dont le mortel goût apporta la mort dans ce monde, et tous nos malheurs, avec la perte d'Éden, jusqu'à ce qu'un Homme plus grand nous rétablit et reconquît le séjour bienheureux, chante, Muse céleste. » Il y a une foule de phrases semblables. « De grandes choses et pleines de merveilles tu as révélées à mes oreilles. — Une compagne je ne t'ai pas destinée. — La terre sur son centre il posa. — Mes yeux il ferma. — Une action hardie tu as tentée. — Ce que vous avez reçu vous avez employé. »

Chateaubriand place le participe passé avant le substantif ; il dit : « L'*inhabité* désert, — la très-*humiliée* Ève. »

Il traduit des mots anglais d'origine française par les mêmes mots français, qui souvent n'ont pas la même signification. Ainsi il traduit *vain attempt* par *vaine attente*, au lieu de *vaine tentative*, — *dungeon* par *dongeon*, au lieu de *cachot*, — *Adam stood blank*, par *Adam devint blanc*, au lieu de *Adam pâlit*. — *Fish not hither summoned*, poissons non *semoncés* ici, pour *non appelés ici*. — *Event perverse*, événement *pervers*, pour événement *funeste*. — *Eve emperess of this fair world*, Ève impératrice

de ce monde beau, pour Ève *souveraine de ce bel univers.* — Ève dit : « Garderai-je les avantages de la science *sans copartner ?* » au lieu de *sans en faire part.* — Satan dit à Gabriel : « *With thy compeers*, avec tes *compères,* » au lieu de tes *pairs,* les égaux. C'est transcrire au lieu de traduire.

Il a beau dire qu'il « sait l'anglais aussi bien qu'homme de France », il se trompe quelquefois. Ainsi il traduit *bogs* par *gouffres,* au lieu de *marais.* — *The evil one* par *le mal unique,* au lieu de *le méchant.* — Le ruisseau de Siloé qui coulait *fast by* the oracle of God, *rapidement* près de l'oracle de Dieu. *Fast by* signifie *tout près,* et non *rapidement.* — *Nature from her seat,* la nature *sur* ses fondements, pour *de dessus* ses fondements. — *In mid heaven*, dans un *demi-ciel*, au lieu de *dans le milieu du ciel.* — *Adam the godliest of men*, Adam *le meilleur* des hommes, au lieu de *le plus pieux* des hommes. — *Thy gay legions,* tes *élégantes* légions, au lieu de *tes brillantes* légions. — *Stood at my head a dream*, à ma tête se tint un songe. C'est inintelligible.

Ajoutons que Chateaubriand emploie une foule de mots vieillis, de mots nouveaux, inusités, tels que l'*ost* pour l'armée, l'*hast* pour la lance, *décréer*, *désimmortaliser, emparadiser*, *enténébrer*, *fragrance*, *inopposé*, *irraisonnable, prohibiteur*, les flancs *hirsutes* du désert, des collines *intumescentes*, *forclore* un ennemi.

Arrêtons-nous ; il serait fastidieux de relever tous les passages où cette traduction si littérale n'est ni exacte, ni littéraire, ni française.

Le *Congrès de Vérone* est un extrait des *Mémoires* alors inédits de l'auteur, où il raconte les délibérations du congrès de Vérone et l'expédition française en Espagne, qu'il appelle le plus grand événement politique de sa vie. Ce morceau d'histoire, qui renferme une foule de jugements vrais et de vues saines et grandes, est écrit d'un style plus simple, plus précis, moins flottant, que les autres ouvrages de Chateaubriand. Cependant il ne se corrige pas de son amour pour l'effet cherché, pour le trait, le ton sentencieux. Telle est cette phrase sur un lieutenant de la garde, qui aima mieux être fusillé que de mentir. « Goiffieux dédaigna de se sauver par un mensonge : il était Français. » Les Français mentent-ils moins que les autres peuples ? Cette phrase rappelle cette autre, tirée de l'*Itinéraire* : « Abou-Gosh verra qu'un Français peut manquer de mémoire, mais jamais de parole. » Ce serait bien beau, si c'était vrai.

Un autre défaut ordinaire à Chateaubriand, c'est l'emploi continuel du *moi* ou du *nous*, dont l'orgueil dépasse quelquefois toutes les bornes, comme dans cette phrase : « Il nous était impossible d'oublier tout à fait que nous étions le restaurateur de la religion et l'auteur du *Génie du christianisme.* » A quel homme est-il per-

mis de s'appeler le restaurateur de la religion ? Dans son édition annotée de l'*Essai sur les Révolutions*, il convient que le *moi* y revient trop souvent. « Le *moi* m'est d'autant plus odieux, dit-il, que rien n'est plus antipathique à mon esprit. » C'est sans doute pour cela que depuis il multiplia tant le *nous*.

On peut encore reprocher à Chateaubriand d'avoir l'air de substituer l'honneur à la vertu, à la religion. Il dit, à propos de la guerre d'Espagne : « Mais que serions-nous devenu en cas de revers? Nous nous serions jeté dans la Seine. » Quel honneur y a-t-il à se jeter dans la Seine ? Et quelle mort pour un homme qui s'appelle le restaurateur de la religion ?

La *Vie de Rancé*, que Chateaubriand écrivit « pour obéir aux ordres de l'abbé Séguin, directeur de sa conscience, » ne nous fait pas connaître le grand et austère réformateur de la Trappe. Elle manque trop souvent de goût et de gravité. L'auteur nous raconte la chronique galante du règne de Louis XIII, et il cite bien des traits piquants, mais peu dignes de lui et de son héros. Tel est celui-ci, qui n'est pas le plus étonnant : « Le vieux duc de Montbazon, ayant lu que saint Paul était un *vaisseau d'élection*, croyait que le saint voyageait dans un navire nommé *Élection*. Il disait à la reine : Madame, laissez-moi aller ; ma femme m'attend. Dès qu'elle entend un cheval, elle croit que c'est moi. » C'est dans la

Vie de Rancé que se trouve cette phrase si connue : « Saint-Simon écrit à la diable pour l'immortalité. » C'est une bizarrerie inconcevable comme il y en a tant d'autres.

En 1843, le comte de Chambord, fils du duc de Berry, invita Chateaubriand par une lettre affectueuse à venir le voir à Londres et à loger chez lui. « Après cette lettre, dit l'illustre vieillard, il suffit d'être en vie pour partir coûte que coûte, et si l'on était mort, il faudrait s'y faire porter dans son cercueil. » A soixante-quinze ans, et malgré ses infirmités, il fit le voyage de Londres pour rendre un dernier hommage au jeune prince qu'il appelait son roi. En 1845, Chateaubriand voulut revoir encore une fois son jeune roi. Il se rendit à Venise, et y passa quelques jours auprès du comte de Chambord.

Cependant la vieillesse de Chateaubriand devenait de plus en plus triste. Il doutait de sa gloire, dont il avait toujours été fort soigneux ; il craignait l'oubli pour son nom, et cette crainte faisait son tourment secret. Aux faiblesses de l'âge vinrent s'ajouter des infirmités physiques et intellectuelles. Sa mémoire et ses autres facultés baissaient. Ses doigts, raidis par la goutte, ne pouvaient plus écrire, et la dictée fatiguait son attention. Pour cacher le déclin de ses facultés, il ne parlait presque plus ; et s'il parlait, ce n'était guère que pour exhaler sa tristesse chagrine et amère contre la vie qui

allait lui échapper. A quoi servent donc le génie et la gloire, s'ils ne peuvent faire passer doucement les dernières années de la vie à un des plus brillants esprits que notre siècle ait admirés? Béranger savait seul le tirer de ce mutisme mélancolique. « Venez nous voir tous les jours, lui disait madame de Chateaubriand, car vous avez seul le pouvoir de faire parler mon mari. » Dans ses dernières années, l'illustre vieillard perdit presque l'usage de ses jambes. Deux valets le portaient de sa voiture à l'entrée du salon de madame Récamier. On le plaçait dans un fauteuil, qu'on roulait jusqu'à l'angle de la cheminée. C'est là qu'il passait ses soirées, immobile, taciturne. Madame Récamier, devenue aveugle, oubliait ses propres infirmités pour alléger celles de son ami, et redoublait de tendresse, de soins ingénieux, pour l'aider à se mêler à la conversation qui avait lieu autour de lui.

En février 1847, mourut madame de Chateaubriand, femme supérieure, pieuse, qui, malgré de grandes différences de goûts et d'humeur et une froideur peut-être naturelle, se montra toujours passionnée pour la gloire de son mari, et qui pourtant fut méconnue, négligée, sacrifiée. Peu de mois après, Chateaubriand, alors âgé de soixante-dix-neuf ans, proposa à son amie, qui en avait soixante-dix, de lui donner son nom. Madame Récamier s'y refusa; elle préféra sans doute conserver

l'indépendance de sa position et le mérite d'un dévouement désintéressé. Peut-être se souciait-elle peu d'inscrire ses soixante-dix ans dans un contrat de mariage.

Les derniers jours de Chateaubriand furent attristés par la terrible insurrection démocratique de juin 1848, qui menaçait la France d'une sanglante anarchie. « Assis devant ses fenêtres ouvertes, pâle, silencieux et sombre, dit un témoin oculaire, il prêtait l'oreille au bruit de la guerre civile : chaque coup de canon lui arrachait des tressaillements et des larmes. » Il expira le 4 juillet, entouré de madame Récamier, de son neveu le comte de Chateaubriand, d'une sœur de charité, et de l'abbé Deguerry, qui devait périr victime de l'insurrection démagogique de la commune. Madame Récamier mourut du choléra l'année suivante. Chateaubriand fut enterré avec une grande pompe à Saint-Malo sur la pointe d'un rocher, appelé le Grand Bé, que sa ville natale lui avait offert de son vivant. Son cercueil fut déposé dans un tombeau creusé dans le granit, que vient battre la marée montante.

La mort de Chateaubriand permit la publication de ses *Mémoires*. Ce livre, auquel il avait donné le singulier titre de *Mémoires d'Outre-Tombe*, est une apologie orgueilleuse de l'auteur et une diatribe violente contre ses ennemis et ses amis, ses adversaires et ses collègues, hommes et femmes, morts et vivants, souvent sans

respect de la vérité. Tous ont tort et se sont trompés ; lui seul a raison et il est irréprochable.

Il se pardonne tout, et rien aux autres hommes.

Chateaubriand n'épargne pas même sa famille : il nous apprend que son père était dur, hautain, insociable, avare ; sa mère petite, laide, maussade, parcimonieuse, grondeuse.

Il maltraite les émigrés, ses anciens compagnons d'exil, dont il avait pris la défense dans l'*Essai sur les Révolutions*. « Quel est l'homme, écrivait-il alors, qui ose dire : Je n'eusse pas fait comme eux ? » Comme l'événement a donné tort à l'émigration, il prétend l'avoir toujours condamnée. « Je sentais parfaitement, dit-il, que l'émigration était une folie et une sottise... Mon peu de goût pour la monarchie absolue ne me laissait aucune illusion sur le parti que je prenais. » Il était donc revenu d'Amérique et s'était marié pour aller porter les armes contre son pays sans avoir pour excuse l'entraînement de la foi chevaleresque en la royauté ! Il se dit fidèle à son parti par point d'honneur tout en trouvant *bête* l'objet de sa fidélité.

L'auteur de ce livre est plein de contradictions. En 1814, il avait dit de Louis XVIII : « Sa tête est superbe, son regard est à la fois celui d'un roi et d'un homme de génie. » En 1826, il avait dit dans la nouvelle édition

de l'*Essai sur les Révolutions* : « On y trouvera un jeune homme dont le cœur est tout à son roi, à l'honneur et à la patrie. » Dans ses *Mémoires* il parle de Louis XVIII et de la royauté comme le ferait un écrivain démagogue. « Notre cœur n'a jamais beaucoup battu pour les rois... Pourquoi ai-je été royaliste contre mon instinct dans un temps où une misérable race de cour ne pouvait ni m'entendre ni me comprendre ? » Et il écrit cette étrange phrase: « Je suis bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère. » En racontant son voyage de Prague, il ne ménage pas les duretés à Charles X, au dauphin, à la dauphine et aux compagnons de leur exil.

Chateaubriand n'est pas plus indulgent pour ses anciens amis que pour les rois. Il trace leur portrait avec une verve amère, quelquefois inconvenante. « Le comte de la Bourdonnaie, jadis mon ami, dit-il, est bien le plus mauvais coucheur qui fut oncques; il vous lâche des ruades sitôt que vous approchez de lui ; il attaque les orateurs à la Chambre comme ses voisins à la campagne ; il chicane sur une parole comme il fait un procès pour un fossé. — Le prince de Polignac, esprit borné, fixe et ardent, me parut dans cette confiance imperturbable qui faisait de lui un muet éminemment propre à étrangler un empire. — M. Portalis, ministre des affaires étrangères, est le

plus misérable caractère qui fut oncques. — Le duc de Blacas (alors exilé à Prague) a la plus haute idée de lui-même: maladie française. A l'entendre, il fait tout, il peut tout; il dispose des rois; il mène Metternich par le bout du nez; il tient Nesselrode au collet; il règne en Italie; les trois derniers papes lui doivent leur exaltation, etc. — Le cardinal de Latil (autre exilé de Prague) était toujours le prestolet à ventre rondelet, à nez pointu, à face pâle, tel que je l'avais vu en colère à la chambre des pairs. — Il dit du baron de Damas qu'une congestion religieuse lui embarrassait le cerveau. — Il dit du général Lafayette, qui avait beaucoup contribué à placer Louis-Philippe sur le trône : « Heureux d'avoir fait revivre la garde nationale, il se laissa jouer comme un vieux maillot par Philippe, dont il croyait être la nourrice; il s'engourdit dans cette félicité. » L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* ne ménage pas les ambassadeurs, ses anciens collègues: « Ces espions titrés, à prétentions exorbitantes, dit-il, qui se mêlent de tout pour se donner une importance qui leur échappe, ne servent qu'à troubler les cabinets près desquels ils sont accrédités, et à nourrir leurs maîtres d'illusions. » — Il a des boutades contre les Français. Après avoir dit dans l'*Itinéraire* qu'un Français ne manque jamais à sa parole, et dans le *Congrès de Vérone* qu'il est incapable de mensonge, il écrit dans ses Mémoires : « La hâ-

blerie est notre défaut. Interrogez un Français et fiez-vous à ses récits, il aura toujours tout fait. » Parlez pour vous, monsieur le vicomte, qui vous vantez d'avoir relevé les autels, restauré la religion, d'avoir tout fait sous la Restauration et bien d'autres choses encore.

Chateaubriand, sévère pour les autres jusqu'à la cruauté, étale un orgueil sans exemple dans l'histoire de la littérature. Il se plaît à se comparer à tous les personnages anciens et modernes, hommes de guerre, hommes d'État, poëtes, orateurs, et c'est lui qui est toujours le plus grand. Il a des phrases que lui seul a pu écrire, comme celle-ci : « Louis XVIII, à qui je contribuai à donner une seconde fois la couronne par l'heureuse issue de la guerre d'Espagne », et celle-ci : « Les chrétiens, à qui j'avais rendu de si grands services en relevant leurs autels. » Quoiqu'il ait montré peu d'esprit de conduite et de fermeté de caractère, il se croit au moins l'égale du plus habile diplomate et du plus grand ministre de la France. « Lisez mes dépêches, écrit-il, et dites si l'entente des petites choses et du positif n'est pas aussi manifeste de mon côté que du côté des ministres et des défunts ambassadeurs. » Il faudrait citer tout le chapitre intitulé *Présomption* pour montrer jusqu'où va cet orgueil insensé. Dans un autre endroit il cite, en faisant semblant d'en rire, des lettres où on lui dit qu'il réunit la hauteur de Bossuet à la profondeur de Mon-

tesquieu. Ailleurs, sous des airs de dédain, il fait avec complaisance l'énumération de ses dignités, de ses décorations, du nombre et de la livrée de ses domestiques, de l'éclat de ses fêtes et de ses dîners. On dirait un parvenu. Tout en se posant en démocrate exempt des préjugés aristocratiques, il donne sa généalogie et consacre plus de cent pages aux différentes branches de la maison de Chateaubriand, qui, dit-il, « rivalise de grandeur et d'ancienneté avec celles des Rohan et des Montmorency-Laval. A la vue de mes parchemins, ajoute-t-il fièrement, il ne tiendrait qu'à moi, si j'héritais de l'infatuation de mon père et de mon frère, de me croire cadet des ducs de Bretagne. »

Cet homme si orgueilleux affecte une modestie, un désintéressement, une indifférence, un dédain de tout, qui ressemblent encore à de l'orgueil. « On me supposait de l'ambition dont je n'ai pas même le germe. — Je suis toujours prêt à reconnaître la supériorité des autres et ma propre faiblesse. — Rois de la terre, gardez vos couronnes, et surtout ne me les offrez pas, car je n'en veux mie. — Je ne sache pas dans l'histoire une renommée qui me tente. Fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande gloire du monde, je ne m'en donnerais pas la fatigue. » Ce refrain perpétuel de vanité des vanités n'est-il pas une vanité de plus? Quand on est aussi détaché, aussi indifférent à

tout, on devrait avoir moins de vanité de ses succès, moins de haine et de colère contre ses adversaires et ses rivaux.

L'étalage que Chateaubriand fait de son ennui, de son scepticisme, n'est pas moins fatigant. « Mon défaut capital, répète-t-il sans cesse, est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel. — Je m'ennuie de la vie; l'ennui m'a toujours dévoré: ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. — Moi qui n'ai jamais cru au temps où je vivais, moi, sans foi dans les rois, comme sans conviction à l'égard des peuples, moi qui ne me soucie de rien excepté de mes songes, à condition qu'ils ne durent qu'une nuit. — Je ne crois plus ni à la gloire ni à l'avenir, ni au pouvoir ni à la liberté, ni aux rois ni aux peuples. — La légitimité ou la république! premier ministre dans l'une ou tribun dictateur dans l'autre! — Mon esprit est fait pour ne croire à rien, pas même à moi, il est fait pour dédaigner tout, grandeurs et misères, peuples et rois. — Tout me lasse: je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie. — Je ne crois à rien, excepté en religion. » — Mais la foi en Dieu ne doit-elle pas inspirer la foi en la vertu, en l'amitié et dans toutes les belles choses? Voilà où en était arrivé le restaurateur des autels et de la religion chrétienne.

Cet homme, si dégoûté de tout, se fait prophète de

malheur et termine ses Mémoires par les prédictions les plus sinistres sur l'avenir du monde.

On peut aussi reprocher à Chateaubriand d'avoir commis, dans ses Mémoires, des indiscrétions impardonnables, sans aucun souci des convenances envers les gouvernements et envers des personnes dont quelques-unes étaient encore vivantes. Que de confidences trahies! que de sentiments froissés! que d'intérêts publics ou privés compromis par cette publicité indiscrète et prématurée!

Au point de vue littéraire, les ***Mémoires d'Outre-Tombe*** offrent tous les genres de composition : il y a de l'histoire, de la biographie, de la polémique, des tableaux, des portraits, de la caricature, de la satire, des paysages, de la poésie en prose, dithyrambe, élégie, idylle, rêverie, fantaisie. Que de pages admirables que n'auraient pas désavouées La Bruyère, Saint-Simon, Voltaire et J.-J. Rousseau!

La plus belle partie est le récit de l'enfance et de la jeunesse de l'auteur; on y trouve toutes les richesses de son style, sans aucun mélange de ses défauts. Quelle peinture fine, gracieuse, charmante, par exemple, il a tracée de sa vie d'enfant chez sa grand'mère au joli village de Plancouët (1)! A propos de son séjour à Paris en

(1) PROSATEURS, p. 360.

1789, il a donné une série de portraits piquants, quelquefois sympathiques, souvent sévères, de Malesherbes, de Mirabeau, de Chamfort, et de bien d'autres, et porté sur l'état de la France des jugements dignes d'un grand historien. Le récit de sa campagne d'émigré et de sa vie d'exilé est un curieux mélange de gaîté, de verve et de mélancolie. Après sa rentrée en France, il fait un beau tableau de Paris en 1800, et trace les portraits de La Harpe, de Joubert, de Saint-Martin, de la marquise de Coislin, de Saget, épicurien lyonnais, que La Bruyère et Saint-Simon auraient bien signés.

L'histoire de l'Empire est un brillant hors-d'œuvre, qui manque d'impartialité. Chateaubriand semble avoir voulu surtout faire un parallèle entre lui et Napoléon, et ce n'est pas l'empereur qui est le plus grand des deux.

L'histoire de la Restauration et celle de la vieillesse de l'auteur sont un mélange de récits, de tableaux et de portraits, où il donne carrière à son impitoyable verve satirique. C'est la partie la plus inégale, la plus faible. Les qualités deviennent plus rares, les défauts marquent davantage et l'emportent sur les qualités. Il y a souvent manque de mesure et de goût, exagération de couleur, abus de toute sorte.

Finissons cette étude par un portrait de l'auteur peint par lui-même. « En aucun temps il ne m'a été possible

de surmonter cette espèce de retenue et de solitude intérieure qui m'empêche de causer de ce qui me touche. Personne ne saurait affirmer, sans mentir, que j'aie raconté ce que la plupart des gens racontent dans un moment de peine, de plaisir ou de vanité. Un nom, une confession de quelque gravité ne sort point ou ne sort que rarement de ma bouche. Je n'entretiens jamais les passants de mes intérêts, de mes desseins, de mes travaux, de mes idées, de mes attachements, de mes joies, de mes chagrins, persuadé de l'ennui profond que l'on cause aux autres en leur parlant de soi. Sévère et véridique, je manque d'ouverture de cœur : mon âme tend incessamment à se fermer : je ne dis point une chose entière, et je n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces *Mémoires*. Si j'essaye de commencer un récit, soudain l'idée de sa longueur m'épouvante ; au bout de quatre paroles, le son de ma voix me devient insupportable et je me tais. Comme je ne crois à rien, excepté en religion, je me défie de tout : la malveillance et le dénigrement sont les deux caractères de l'esprit français ; la moquerie et la calomnie, le résultat certain d'une confidence.

« Mais qu'ai-je gagné à ma nature réservée ? d'être devenu, parce que j'étais impénétrable, un je ne sais quoi de fantaisie qui n'a aucun rapport avec la réalité. Mes amis mêmes se trompent sur moi, en croyant me

faire mieux connaître et en m'embellissant des illusions de leur attachement. Toutes les médiocrités d'antichambres, de bureaux, de gazettes, de cafés, m'ont supposé de l'ambition, et je n'en ai aucune. Froid et sec en matière usuelle, je n'ai rien de l'enthousiaste et du sentimental : ma perception distincte et rapide traverse vite le fait et l'homme, et les dépouille de toute importance. Loin de m'entraîner, d'idéaliser les vérités applicables, mon imagination ravale les plus hauts événements, me déjoue moi-même ; le côté petit et ridicule des objets m'apparaît tout d'abord ; de grands génies et de grandes choses, il n'en existe guère à mes yeux. Poli, laudatif, admiratif pour les suffisances qui se proclament intelligences supérieures, mon mépris caché rit et place sur tous ces visages enfumés d'encens des masques de Callot. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes ; dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités. Aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé ; androgyne bizarre, pétri des songes divers de ma mère et de mon père.

« Les portraits qu'on a faits de moi, hors de toute res-

semblance, sont principalement dus à la réticence de mes paroles. La foule est trop légère, trop inattentive pour se donner le temps, lorsqu'elle n'est pas avertie, de voir les individus tels qu'ils sont. Quand par hasard j'ai essayé de redresser quelques-uns de ces faux jugements dans mes préfaces, on ne m'a pas cru. En dernier résultat, tout m'étant égal, je n'insistais pas; un *comme vous voudrez* m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne ou de chercher à établir une vérité: je rentre dans mon for intérieur, comme un lièvre dans son gîte ; là, je me mets à contempler la feuille qui remue ou le brin d'herbe qui s'incline.

« Je ne me fais pas une vertu de ma circonspection invincible autant qu'involontaire : si elle n'est pas une fausseté, elle en a l'apparence; elle n'est pas en harmonie avec des natures plus heureuses, plus aimables, plus naïves, plus abondantes, plus communicatives que la mienne. »

XX

MADAME DE STAËL

1766-1817

Madame de Staël contribua, comme Chateaubriand, à pousser la littérature française dans des voies nouvelles. Elle y introduisit l'élément du nord qu'avait trop effacé, au seizième siècle, la renaissance des études grecques et latines. Elle a plus d'esprit, plus de pénétration, plus d'idées que Chateaubriand, elle est plus élevée, plus sérieuse, plus philosophe; mais elle est moins habile dans l'art d'écrire et ne l'égale pas en élégance poétique, en variété, en souplesse, en coloris, en harmonie. Son style est quelquefois vague, monotone, incorrect, déclamatoire. Madame de Staël est la femme qui a émis le plus d'idées et soulevé le plus de questions. Mais trop dominée par une sensibilité excessive, elle saisit plutôt le côté enthousiaste des choses que le côté réel; ses sentiments sont souvent chimériques ou

rendus chimériques par l'exagération. Ses héros favoris sont tous exaltés, et leurs passions vont jusqu'à l'idolâtrie, au délire.

Germaine Necker, plus connue sous le nom de baronne de Staël, naquit à Paris. Son père, appelé Necker, était un Genevois qui, de simple commis, devint un des plus riches banquiers de son temps et un des principaux ministres de Louis XVI. C'est lui qui dirigeait le gouvernement à l'époque de la convocation des États généraux qui amenèrent la révolution. Madame Necker, fille d'un pasteur calviniste suisse, était une femme de mérite, qui a laissé cinq volumes de *Mélanges* remarquables par la finesse des aperçus; mais elle avait un caractère raide, formaliste, inflexible, et une sévérité qui ne savait pas allier l'amour maternel à la règle austère du devoir. Aussi la jeune Germaine craignait sa mère autant qu'elle aimait son père; elle avait pour lui une affection dont l'intensité rappelle celle de madame de Sévigné pour sa fille.

Grande était l'ambition de M. et de madame Necker pour leur fille unique. Aussi la jeune Germaine fit de fortes études; elle assista, en s'y mêlant, aux conversations du salon de sa mère, qui réunissait chez elle les hommes les plus célèbres et les plus spirituels de l'époque. On y voyait entre autres le grand Buffon, La Harpe et Marmontel, littérateurs instruits et bons

critiques, l'emphatique Thomas, Chamfort, si piquant par ses bons mots, le déclamateur Raynal, l'Allemand Grimm, qui écrivait notre langue avec la facilité d'un Français, Gibbon, un des plus grands historiens de l'Angleterre. Germaine était une enfant pleine de gaieté, de vivacité, de franchise. Grâce à cette éducation, ses facultés intellectuelles prirent un développement précoce; elle montrait un esprit supérieur à son âge. Le désir de plaire à ses parents la rendait capable de tout. Témoin, à dix ans, de l'admiration que leur inspirait Gibbon, elle s'imagina qu'il était de son devoir de l'épouser, afin qu'ils pussent toujours jouir d'une société qui leur était si agréable, et elle fit sérieusement à sa mère la proposition de ce mariage. Il y avait d'autant plus de mérite dans cette singulière idée, que Gibbon était loin d'être beau.

Mademoiselle Necker s'accoutuma de bonne heure à composer. A quinze ans, elle fit un extrait de l'*Esprit des lois* avec des réflexions. L'année suivante, son père ayant publié le fameux *Compte rendu* de son ministère, elle lui écrivit, pour le féliciter, une lettre anonyme dont le style la fit reconnaître. Parmi les œuvres de sa première jeunesse, on a imprimé des *Nouvelles*, le drame en vers de *Sophie*, et la tragédie de *Jane Grey*, qui ne sont que des ébauches de talent. Madame de Staël n'a point réussi dans la versification. Elle n'avait pas le génie poétique, qui est un don naturel comme celui de la

musique. Sa pensée ne savait pas prendre la forme des vers, et son talent improvisateur ne pouvait pas s'assujettir au joug de la mesure, de la rime et des autres règles de la versification française. On remarque déjà dans ces premières compositions ce désir de produire de grands effets, d'exciter de fortes émotions, qui était le caractère dominant de sa conversation et de ses livres.

Dès lors aussi elle avait cette sensibilité vive et profonde, cet enthousiasme pour le génie, la vertu, le malheur, la mélancolie, le dévouement passionné, qu'avait propagé J.-J. Rousseau. Les éloges donnés à son père la faisaient fondre en larmes ; la présence des personnages célèbres lui donnait des battements de cœur; ses lectures produisaient sur elle une telle impression que l'enlèvement de Clarisse, dans le roman de Richardson, avait été, disait-elle plus tard, un des événements de sa jeunesse. Elle éprouva les mêmes impressions dans un âge plus avancé : le petit roman de *René*, l'épisode de Velléda, dans les *Martyrs*, la scène de l'enterrement dans l'*Antiquaire* de Walter Scott, les premiers poëmes de lord Byron lui causèrent des émotions inconcevables.

Mademoiselle Necker, tout occupée de ses travaux littéraires, faisait peu d'attention aux petits détails du monde auxquels sa mère attachait beaucoup d'importance. Ainsi, lors de sa présentation à la cour, elle

manqua une révérence, et une garniture de sa robe se trouva un peu détachée. Un autre jour qu'elle entrait chez la duchesse de Polignac, elle oublia son bonnet dans sa voiture. On rit beaucoup de ces petits accidents ; elle en riait elle-même la première, au grand chagrin de sa mère.

La fille unique de Necker était un trop grand parti pour ne pas être recherchée de bonne heure. Son mariage offrait quelques difficultés. Sa mère exigeait qu'elle épousât un protestant, et son père ne voulait point se séparer d'elle ni la donner à un homme qui n'eût pas une grande existence. Un gentilhomme suédois, le baron de Staël-Holstein, conseiller d'ambassade à Paris, aspira à la main de la riche héritière, et sut intéresser à sa cause son ambassadeur, plusieurs dames qui étaient en correspondance avec Gustave III, et même Louis XVI et Marie-Antoinette, qui écrivirent au roi de Suède pour le prier de lui assurer l'ambassade de Paris. Au bout de cinq ans de négociations, Gustave III, charmé de procurer une des fortunes les plus considérables de l'Europe à un de ses sujets, qui le représenterait dignement en France, nomma le baron de Staël ambassadeur, et le mariage fut célébré en 1786.

La comtesse de Boufflers, correspondante du roi de Suède, qui avait beaucoup contribué à le conclure, moins en vue du bonheur des deux époux que dans l'in-

térêt du roi et du baron de Staël, écrivit bientôt après à Gustave III : « Je souhaite que M. de Staël soit heureux, mais je ne l'espère pas. Sa femme est élevée dans des principes d'honnêteté et de vertu, il est vrai ; mais elle est sans aucun usage du monde et des convenances, et si parfaitement gâtée sur l'opinion de son esprit, qu'il sera difficile de lui faire apercevoir tout ce qui lui manque. Elle est impérieuse et décidée à l'excès. Elle a une assurance que je n'ai jamais vue à son âge et dans aucune position. Elle raisonne sur tout à tort et à travers, et quoiqu'elle ait de l'esprit, on compterait vingt-cinq choses déplacées pour une bonne dans ce qu'elle dit. L'ambassadeur n'ose l'avertir, de peur de l'éloigner de lui dans les commencements... Au reste, les partisans de son père la portent aux nues ; ses ennemis lui donnent mille ridicules ; les personnes neutres, tout en rendant justice à son intelligence, lui reprochent de parler trop et de montrer plus d'esprit que de bon sens et de tact. Si elle était moins gâtée par l'encens qu'on lui prodigue, j'aurais essayé de lui donner quelques conseils. »

La comtesse de Boufflers ne prévit que trop juste. Ce mariage de pure convenance ne fut pas heureux. La différence d'idées et de goûts y jeta du froid dès le commencement. L'esprit dominateur de la jeune femme et les prodigalités du mari finirent par amener une séparation de biens, consentie des deux parts vers 1796.

Ils avaient deux fils et une fille, qui en 1816 épousa le duc de Broglie. Madame de Staël éleva elle-même sa fille. « Ma mère ne voulut jamais avoir de gouvernante pour moi, disait la duchesse de Broglie ; elle me donna des leçons tous les jours, même dans ses plus grands chagrins. »

C'est deux ans après son mariage que madame de Staël publia ses *Lettres sur J.-J. Rousseau*, le premier de ses ouvrages qui mérite d'être cité (1788). Ce livre, étonnant pour une jeune femme de vingt-deux ans, annonce une imagination brillante, une âme passionnée, une exagération pathétique, et un talent d'écrivain plein d'éclat. Mais c'est moins un jugement qu'un panégyrique : elle excuse tout, même l'ingratitude de Rousseau et son suicide, qu'elle donne à tort comme certain.

Lorsque la convocation des États généraux eut lieu en 1789, Necker était premier ministre. Madame de Staël, transportée de l'idée que son père aurait la gloire de présider à la régénération de la France, partagea l'enthousiasme général pour la révolution. Sa joie fut de courte durée. Louis XVI, cédant aux funestes conseils de la cour, commit bientôt la faute de renvoyer son ministre, qui avait la confiance de l'Assemblée nationale et qui était l'idole du peuple. Aussitôt les Parisiens, alarmés des projets de la couronne, se mirent en in-

surrection et s'emparèrent de la Bastille (14 juillet 1789). Necker fut rappelé, et rentra à Paris en triomphe. Ce ne fut pas pour longtemps. Necker, si habile financier, se montra homme d'État présomptueux et incapable. Il voulut ménager tous les partis, et il les offensa tous. Au bout de quelques mois, il se vit obligé de donner sa démission et il quitta la France en fugitif. Il laissait généreusement au trésor deux millions qu'il avait prêtés au gouvernement, et qui ne furent rendus à sa fille qu'en 1816. Lorsque la guerre éclata en 1792 entre la France et la plupart des puissances de l'Europe, le baron de Staël se trouva seul ambassadeur à Paris et jouit d'un grand crédit auprès du parti révolutionnaire. Madame de Staël profita de sa position pour sauver la vie et la liberté au comte de Narbonne, « son ami de cœur, » dit Gouverneur Morris, au vicomte Mathieu de Montmorency et au comte de Jaucourt, proscrits après l'insurrection du 10 août 1792. Bientôt menacée d'être arrêtée à son tour, elle quitta Paris pendant les massacres de septembre et ne dut son salut qu'à la protection de Tallien, qui l'accompagna au delà des barrières. Elle se retira auprès de son père au château de Coppet, situé à deux lieues de Genève. Au mois d'août de l'année suivante, elle adressa au comité de salut public une *Défense de la reine Marie-Antoinette*, qui venait d'être enfermée dans la prison de la Conciergerie

et qui était menacée d'être mise en accusation devant le tribunal révolutionnaire. Cette prière touchante fut inutile. Des *Réflexions sur la paix*, adressées à Pitt et aux Français en 1794, n'eurent pas un meilleur résultat, bien qu'elles fussent citées avec éloge par Fox dans le parlement d'Angleterre. De son côté, le baron de Staël, rappelé par Gustave III, partit pour la Suède. Après le 9 thermidor et la chute des terroristes, il fut renvoyé à Paris comme ambassadeur, et sa femme vint le rejoindre. En 1799, il fut de nouveau rappelé à Stockholm. Sa santé s'étant affaiblie, il voulut se rapprocher de sa femme et de ses enfants et revint en France. Madame de Staël alla au-devant de lui jusqu'à Poligny, où il mourut le 9 mai 1802.

C'est pendant son séjour à Coppet que madame de Staël fit, en 1794, la connaissance de Benjamin Constant, à qui, pour son malheur et sa réputation, elle laissa prendre trop de place dans son cœur et dans sa vie. Benjamin Constant, né à Lausanne en 1767, descendait d'une de ces familles qui s'étaient expatriées après la révocation de l'édit de Nantes et qui se considéraient toujours comme françaises. On a dit que c'était l'homme qui avait le plus d'esprit depuis Voltaire. Cela pouvait être vrai de sa conversation; mais ses ouvrages ne donnent pas de lui une aussi haute idée. Au fond, c'était un sophiste sceptique, railleur et corrompu, qui ne

méritait ni les succès ni les amitiés qu'il obtint. Une lettre, datée du 21 octobre 1794, atteste l'admiration que lui inspira madame de Staël. « J'ai rarement vu, dit-il, une réunion pareille de qualités étonnantes et attrayantes, autant de brillant et de justesse, une bienveillance aussi expansive et aussi cultivée, autant de générosité, une politesse aussi douce et aussi soutenue dans le monde, tant de charme, de simplicité, d'abandon dans la société intime.... Elle a infiniment plus d'esprit dans la conversation intime que dans le monde ; elle sait parfaitement écouter ; elle sent l'esprit des autres avec autant de plaisir que le sien ; elle fait valoir ceux qu'elle aime avec une attention ingénieuse et constante, qui prouve autant de bonté que d'esprit. Enfin c'est un être à part, un être supérieur tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, le connaissent et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. »

Sous le Directoire (1795-1799), madame de Staël, tout en méprisant les cinq directeurs, qu'elle appelle *l'aristocratie du régicide*, défendit leur gouvernement, dont l'existence lui paraissait la meilleure sauvegarde de la liberté, « sans laquelle il n'y avait pour la France que honte et malheur. » — « Je n'aurais pas conseillé d'établir une république en France, dit-elle dans ses *Considérations sur la révolution* ; mais une fois qu'elle

existait, je n'étais pas d'avis qu'on dût la renverser. » Pourquoi ne pas la renverser, si elle devait faire le malheur du pays? Puisque madame de Staël admirait la constitution anglaise, pourquoi n'aurait-elle pas désiré de la voir alors établir en France? Elle a voulu dans ses *Considérations sur la révolution française* expliquer et justifier ce changement d'opinion politique : « Ceux qui se font honneur de rester fidèles à la même idée, dit-elle, sont presque toujours des esprits bornés. Comment faire toujours la même manœuvre, quel que soit le vent? La science de la vraie politique consiste à tenir compte des circonstances. » En 1795, elle écrivit des *Réflexions sur la paix intérieure*, où elle cherchait à rallier à la république les royalistes constitutionnels, et où elle prédisait que, pour arriver à la monarchie modérée, il faudrait passer par le gouvernement militaire. Elle devint l'âme du cercle républicain de l'hôtel de Salm, qui défendait la république contre le cercle royaliste de Clichy. Après le coup d'État du 18 fructidor 1797, que le Directoire fit pour affermir son pouvoir menacé et qui amena la proscription des royalistes, elle profita de son influence pour intercéder en faveur des victimes. Elle sauva la vie à M. de Norvins, qui allait être fusillé, à Dupont de Nemours, que « Chénier, dit-elle, fit passer pour un vieillard de quatre-vingts ans, quoiqu'il en eût à peine

soixante. Ce moyen déplut à l'aimable Dupont, qui a toujours eu de grands droits à la jeunesse par son âme. » Quelque temps avant le coup d'État, elle avait obtenu le rappel de M. de Talleyrand, émigré en Amérique, et avait contribué avec Joseph Chénier à le faire nommer ministre des affaires étrangères. « M. de Talleyrand, dit-elle, avait besoin qu'on l'aidât pour arriver au pouvoir; mais il se passait ensuite très-bien des autres pour s'y maintenir. » Talleyrand ne se piqua pas de reconnaissance. Lorsque sa bienfaitrice fut persécutée par Napoléon, dont il était le ministre, il s'éloigna d'elle et resta spectateur indifférent de son exil.

L'intérêt que madame de Staël prenait à la politique ne lui faisait pas négliger les lettres. En 1795, elle écrivit l'*Essai sur les fictions*. Elle veut des fictions sans mythologie, sans merveilleux, sans allégorie, sans comparaison, et tombe dans un positivisme littéraire qui serait fatal à la poésie. Elle condamne aussi la fable et le roman historique, sous prétexte que le faux s'y mêle trop au vrai.

L'année suivante, madame de Staël publia son livre *De l'influence des passions sur le bonheur*. Elle fait consister le bonheur dans l'enivrement d'une seule passion : le bonheur est plutôt une longue succession de plaisirs. Elle prétend que nos passions sont indépendantes de notre volonté : il est dangereux d'enseigner que l'homme ne

peut pas résister à ses passions. Elle proscrit toutes les passions, sauf la pitié, non parce qu'elles nous rendent coupables, mais parce qu'elles nous rendent malheureux ; et elle n'excepte pas même les bonnes, comme l'ambition, l'amour de la gloire, l'amitié, la tendresse conjugale, filiale et maternelle, qui sont la source de nos vertus. Pour la seconde fois elle excuse le suicide. Dans sa jeunesse, dit Sismondi, elle avait une grande peur de la mort, et s'extasiait sur ceux qui osaient la braver : le suicide et le duel lui paraissaient le *nec plus ultra* de l'héroïsme. » A cette époque, madame de Staël avait cessé d'être chrétienne ; elle avait oublié la sévère piété de sa mère et adopté les idées sceptiques du dix-huitième siècle. Elle s'accusa plus tard d'avoir loué le suicide. « Je m'en suis amèrement repentie, dit-elle. J'étais alors dans tout l'orgueil et toute la vivacité de la première jeunesse. Mais à quoi servirait-il de vivre, si ce n'était pas dans l'espoir de s'amender ? » Elle se réfuta elle-même dans ses *Réflexions sur le suicide*, imprimées à Stockholm en 1812. « Le suicide est inconciliable avec la foi chrétienne, dit-elle. Celui qui se rend coupable de suicide pervertit toutes les idées de courage et fait de la mort même un scandale. »

C'est dans le livre de l'*Influence des passions* qu'elle commence à exalter cette disposition tendre et rêveuse,

qu'elle appelle la mélancolie. Ce n'est pas la mélancolie et les stériles rêveries, c'est l'action qu'il faut prêcher aux hommes. « Mieux vaut agir que rêver, » disait Fénelon. La mélancolie n'apaise pas les passions ; elle inspire le dégoût du travail et mène au suicide par orgueil ou par paresse.

En 1801, madame de Staël donna un ouvrage plus important, intitulé *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* Elle se proposait d'expliquer le caractère des différentes littératures par les institutions sociales, politiques et religieuses de chaque siècle et de chaque pays, et de montrer comment le progrès des lettres a modifié, à son tour, le gouvernement, la religion, les lois, les mœurs des différents pays et des différents siècles. Elle prétend qu'il y a un progrès constant dans les lettres, les sciences, les arts, et que l'humanité marche vers un état de perfectibilité indéfinie. Pour admettre la perfectibilité de la société, il faudrait supposer la perfectibilité indéfinie de l'individu, laquelle est limitée par ses passions. L'auteur fait une exception pour la poésie. « La poésie, dit-elle, n'est point susceptible d'une perfection indéfinie. La poésie des Grecs n'a été ni surpassée ni même égalée par les modernes. »

La première partie du livre est consacrée à l'examen des littératures anciennes et modernes ; la seconde

traite de la littérature contemporaine en France et de son avenir. Pour exécuter un plan aussi vaste et aussi hardi, il aurait fallu réunir à la connaissance approfondie de toutes les littératures et de l'histoire universelle un esprit philosophique qui ne se trompât jamais sur les causes et les résultats des faits. C'était une tâche au-dessus des forces d'une jeune femme de trente-cinq ans. Madame de Staël n'avait pas assez étudié les auteurs grecs et latins, dont elle parle quelquefois bien légèrement. En outre, elle observait peu et raisonnait beaucoup ; elle voyait loin, mais elle ne voyait pas toujours clair.

Pour prouver son système de la perfectibilité, madame de Staël place les auteurs romains au-dessus des auteurs grecs. La singulière raison qu'elle donne de ce paradoxe, c'est qu'à Rome la littérature commença par la philosophie, tandis qu'en Grèce elle avait commencé par *l'imagination*. C'est une erreur : la littérature romaine commença, comme toutes les autres, par la poésie ; la philosophie ne parut que vers la décadence de la république.

Elle soutient aussi que les Romains ont plus de sensibilité que les Grecs. C'est une autre erreur : les Romains, durs comme la pierre, ne réussirent point dans la tragédie, qui exige plus de sensibilité que tous les autres genres littéraires. La tragédie à Rome, c'étaient les combats des gladiateurs et des bêtes féroces.

Madame de Staël ne trouve point de véritable sensibilité dans les poëtes grecs. « Le genre humain, dit-elle, n'avait point encore atteint l'âge de la mélancolie, sans laquelle il n'y a rien de grand et de philosophique. » Mais d'abord, y a-t-il un âge de la mélancolie et un âge de la gaieté ? Et ces Grecs, qu'elle accuse de manquer de sensibilité, n'ont-ils pas donné les plus beaux exemples de l'amour filial dans Antigone, de l'amour conjugal dans Pénélope et dans Alceste, de l'amour maternel dans Mérope, Clytemnestre, Andromaque ?

Elle montre une sévérité non moins injuste pour la philosophie de la Grèce, qui la première proclama, par la bouche du divin Platon, la consolante doctrine de la Providence, et dont les pensées nourrissent le genre humain depuis plus de deux mille ans, et pour son éloquence philosophique, « à laquelle il manque, dit-elle, une grande puissance pour faire naître l'émotion ; c'est la mélancolie et la sensibilité. »

Elle maltraite peut-être encore davantage les historiens de la Grèce. « Ils n'approfondissent point les caractères, dit-elle, ils ne jugent point les institutions. Ils ne blâment ni n'approuvent. Ils vous peignent la conduite des hommes comme la végétation des plantes, sans porter sur elle un jugement de réflexion. » C'est à faire douter si l'auteur a jamais lu Thucydide, Xénophon, Polybe et les autres historiens grecs.

En vertu du principe de la perfectibilité, madame de Staël met les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV bien au-dessous du dix-huitième, « dans ce qu'il y a de plus important, la raison et la philosophie. » D'après ce système, la question de prééminence est une question de chronologie : le dix-neuvième siècle doit l'emporter sur le dix-huitième et il sera le premier de tous les siècles. C'est bien rassurant pour nous.

Au reste, c'est moins sur le terrain de la littérature que sous le rapport des mœurs qu'on peut soutenir la doctrine de la perfectibilité. Si l'on considère l'histoire de l'humanité, on voit ce que les mœurs ont gagné avec le temps. Sous l'influence du christianisme, l'idolâtrie, l'esclavage, le servage, la traite des nègres ont disparu, la condition des malheureux s'est adoucie, une foule d'abus ont été réformés ; la croyance à la sorcellerie, à l'alchimie, à l'astrologie, s'est dissipée, depuis qu'on a découvert les véritables lois de la physique et de l'astronomie.

Une des idées les plus originales du livre *De la Littérature*, c'est la distinction que l'auteur établit entre la littérature du midi, dont Homère est le père, et la littérature du nord, qui tire son origine d'Ossian, barde écossais du quatrième siècle. On admire dans la première plus de goût, de régularité, d'urbanité, d'élégance, plus

de beauté dans la forme; la seconde a plus de profondeur de sentiment, plus de passion, de mélancolie et d'enthousiasme, qualités que madame de Staël attribue au climat nuageux du nord, à l'indépendance des tribus germaniques, au respect des anciens Germains pour les femmes, à la réforme protestante et à la lecture de la Bible. Il y aurait bien des réserves à faire.

Ossian, qui n'est connu que depuis les pastiches de Macpherson, n'a exercé aucune influence sur les grands écrivains qui ont vécu depuis sa découverte. Peut-on comparer ce barde, dont les poésies mélancoliques fatiguent par le retour des mêmes tableaux, des mêmes sentiments, et « dont les images peu variées, au dire même de madame de Staël, ne sont point mêlées à des réflexions qui puissent intéresser, » avec les chefs-d'œuvre d'Homère, qui offrent tous les genres de beautés et de sentiments? Ossian est un type très-incomplet de la poésie du nord ; c'est Shakespeare qui devrait en être le véritable représentant.

Dire que les peuples du nord ont plus de sensibilité et de mélancolie que ceux du midi, c'est oublier que les poésies les plus mélancoliques ont été composées par l'Arabe Job il y a plus de trois mille ans, et que les pages les plus attendrissantes des poëtes modernes sont empreintes du caractère des poésies bibliques. Madame de Staël veut bien reconnaître de la mélancolie dans les

psaumes des Hébreux, mais elle la trouve bien inférieure à la mélancolie du nord. Elle s'extasie, par exemple, sur la mélancolie d'Young, qui est tout artificielle, et sur l'enthousiasme passionné de Werther, « qui fait du bien aux esprits disposés à l'enthousiasme. » Werther, orgueilleux, égoïste, paresseux, révolté contre les inégalités sociales, en proie à de sombres et coupables désirs, finit par la démence et le suicide et n'inspire aucune sympathie.

Le livre *De la Littérature* servit de prospectus au romantisme, qui représente surtout la liberté dans l'art, le retour au moyen âge, qui veut remettre en honneur les mœurs chevaleresques et le merveilleux chrétien. C'est là que l'auteur soutint pour la première fois qu'il fallait faire autrement que les anciens, exprimer nos propres idées et nos propres sentiments, être nous-mêmes, donner plus de place à l'élément chrétien et à l'élément germanique, qui existaient dans la société barbare du moyen âge et qui avaient été trop effacés par la renaissance du seizième siècle.

Un des chapitres les plus piquants du livre *De la Littérature* est celui que l'auteur a consacré aux femmes qui cultivent les lettres. Suivant son habitude, madame de Staël y généralise les observations faites sur elle-même et semble raconter son histoire. Mais c'est à tort qu'elle se plaint de l'injustice des hommes envers les

femmes célèbres. « Les hommes, dit-elle, pardonnent plutôt aux femmes de manquer à leurs devoirs que d'attirer l'attention par des talents distingués. L'opinion semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. N'est-elle pas une femme supérieure? Tout est dit alors. » « On me blâme, comme femme, d'écrire et de penser, » dit-elle ailleurs. Madame de Staël se fait illusion. Les critiques, tout en relevant des assertions téméraires, des paradoxes, des sophismes, des erreurs, des négligences de style, ont rendu pleine justice aux brillantes qualités de ses livres et de son incomparable conversation. Au reste, les critiques ne la rendirent pas aussi malheureuse qu'elle veut bien le prétendre. « Le genre de talent qui a fait parler de moi, comme écrivain, dit-elle, m'a toujours valu plus de plaisir que de peine. »

Vers la fin de 1802, madame de Staël publia le roman de *Delphine*, qui jeta un grand éclat sur son nom. Dans la préface, elle prétend que « le roman présente des difficultés effrayantes. » Que dirait-elle de l'épopée, de la tragédie, de la comédie, qui sont bien autrement difficiles ! Elle se reprit elle-même dans son livre *De l'Allemagne*. « De toutes les fictions, dit-elle, le roman est la plus facile. »

Elle prit pour épigraphe cette phrase empruntée aux *Mélanges* de sa mère : « Un homme doit savoir braver l'opinion ; une femme, s'y soumettre. » C'est un mauvais conseil. Si l'opinion publique a raison, un homme n'a pas le droit de la braver ; et si elle a tort, une femme ne doit point s'y soumettre. Ajoutons que Delphine, l'héroïne du roman, est malheureuse, non pour avoir bravé l'opinion, mais pour avoir méprisé les convenances de son sexe, commis des imprudences, des fautes graves, et violé ses devoirs.

Delphine est une jeune veuve de vingt-quatre ans, qui à la beauté, à l'esprit, à la grâce, réunit l'enthousiasme, la mélancolie, et même le génie, bien qu'elle n'ait rien fait. Mais il lui manque la raison, le bon sens, qui la guideraient dans le choix de ses affections. Malgré bien des avertissements, elle se passionne pour madame de Vernon, femme fausse, perfide, égoïste, qu'elle devrait craindre et fuir, et pour Léonce, homme beau, brave, spirituel, mais égoïste et vaniteux, qui ne respecte que l'opinion publique et qui est prêt à lui sacrifier les principes, les devoirs et les intérêts les plus importants de la vie. Elle est si persuadée de la pureté de sa morale, qu'elle voit la cause de ses malheurs partout, excepté dans ses imprudentes et coupables liaisons.

Delphine est le portrait de madame de Staël, qui s'est peinte elle-même. Elle veut prouver qu'une femme

malheureuse dans le mariage, comme cela lui était arrivé, ne peut se résigner ni échapper à son sort, sans s'exposer à d'amères douleurs. Il y a pourtant bien des femmes qui savent trouver le bonheur dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Pour juger de la moralité du livre, nous suivrons la règle donnée par madame de Staël. « La morale d'un ouvrage d'imagination, dit-elle, se compose de l'impression que son ensemble laisse dans l'âme : si lorsqu'on pose le livre, on est plus rempli de sentiments doux, nobles, généreux, l'ouvrage est moral. » Ce genre de moralité ne se trouve pas dans *Delphine*, dont la lecture ne laisse pas une impression favorable au perfectionnement de l'âme. L'auteur, il est vrai, fait périr ses deux coupables héros, mais c'est après les avoir rendus intéressants en associant à leurs vices de belles et brillantes qualités. Une autre leçon dangereuse, c'est que le mépris de la règle est une preuve d'un esprit supérieur.

Malgré quelques défauts de style et le retour trop fréquent des mots de *grâce, sensibilité, enthousiasme, mélancolie,* le roman de *Delphine* est écrit avec une verve facile et abondante. Les caractères sont peints avec une fine pénétration; tel est celui du duc de Mendoce, que La Bruyère n'aurait peut-être pas désavoué.

Revenons aux événements politiques, qui eurent tant d'influence sur la vie et le talent de madame de Staël. Le

Directoire, avili par sa faiblesse, ses violences, son immoralité, fut renversé le 18 brumaire 1799 par le général Bonaparte, qui le remplaça par le Consulat, et qui, au lieu de concilier la liberté avec l'ordre, ne rétablit l'ordre qu'en étouffant la liberté. Madame de Staël avait plusieurs fois rencontré le général Bonaparte dans le monde; ils éprouvaient peu de sympathie l'un pour l'autre, et ils ne tardèrent pas à se heurter. Elle lui demanda un jour quelle femme il préférait. — « Celle qui a le plus d'enfants, » répondit-il. Cette réponse grossière dut profondément blesser une femme qui était passionnée pour la gloire littéraire et qui commençait à être une puissance. Aussi le salon de madame de Staël devint-il le rendez-vous des amis de la liberté qu'alarmait la despotisme naissant du premier consul, et elle s'exprimait elle-même sans ménagement sur les actes du nouveau gouvernement. « Je me laissai aller, dit-elle, à quelques sarcasmes contre la constitution consulaire. »

Bonaparte n'ignorait pas combien l'étincelante et spirituelle conversation de madame de Staël était séduisante et combien elle pouvait lui nuire. « Je ne sais, disait-il, comment il arrive qu'on m'aime toujours moins, quand on l'a vue. Elle monte les têtes dans un sens qui ne me convient pas. » Un jour il lui envoya son frère Joseph pour lui demander de s'attacher à son gouvernement et pour lui offrir le remboursement des

deux millions que Necker avait prêtés au trésor. « Enfin que voulez-vous? » ajouta Joseph Bonaparte. — « Il ne s'agit pas de ce que je veux, répondit-elle, mais de ce que je pense. » Le plus grand grief de Bonaparte contre elle était son amour pour la liberté. Madame de Staël ne se laissa ni gagner ni intimider. Benjamin Constant, membre de l'opposition dans le tribunat, l'ayant consultée sur un discours où il se proposait de dénoncer la tyrannie du premier consul, elle l'encouragea de toutes ses forces, sans s'inquiéter de ce qu'il pourrait lui en arriver. Bonaparte, soupçonnant le conseil qu'elle avait donné, lui fit signifier par Fouché, ministre de la police, d'avoir à l'avenir plus de réserve. En dépit de cette menace, elle continua de parler sans ménagement et d'agir sur ses nombreuses relations dans les Conseils, dans les bureaux, et sur les hommes les plus influents de la société. Le premier consul, impatient de toute opposition, l'exila à quarante lieues de Paris. On prétendit qu'elle était étrangère, et, comme telle, soumise à la surveillance de la police. Joseph et Lucien Bonaparte et le général Junot firent de vains efforts pour obtenir la révocation du décret. Elle écrivit elle-même une lettre suppliante au premier consul pour le fléchir; tout fut inutile, il fallut s'éloigner de Paris.

Madame de Staël résolut de quitter la France et de se retirer en Allemagne. « J'avais, dit-elle, le désir de me

relever, par la bonne réception qu'on me promettait en Allemagne, de l'outrage que me faisait le premier consul, et je voulais opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France. » C'est vers la fin de 1803 qu'elle partit pour l'Allemagne, accompagnée de Benjamin Constant ; elle se rendit à Weimar, célèbre alors par la réunion de plusieurs écrivains de génie. Elle fût reçue en souveraine, « en sultane de la pensée. » Le duc et la duchesse de Weimar rivalisèrent d'hommages avec les hommes de lettres, et la grande duchesse Loüise, « le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre, » lui voua une amitié dont les témoignages subsistent dans leur correspondance. Ce voyage, qui était un exil, devint pour madame de Staël une source de gloire : ses idées s'étendirent, s'élevèrent ; son talent se transforma et se compléta dans la fréquentation des grands écrivains et dans la connaissance de la langue allemande, langue neuve, originale, alors inconnue en France. Elle trouva sa muse en Allemagne, comme Chateaubriand avait trouvé la sienne en Amérique.

A Weimar, qu'on appelait alors l'Athènes de l'Allemagne, madame de Staël vécut dans la société de Goëthe, de Wieland et de Schiller. Sa première entrevue avec Schiller est une anecdote agréable et donne une haute idée du caractère de ce grand poëte.

« La première fois que j'ai vu Schiller, dit-elle dans son livre *De l'Allemagne,* c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante. Il lisait très-bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé : je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres ; il ne se refusa point à me combattre, et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises : la vivacité et la plaisanterie ; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots ; je fus si frappée de cette simplicité de caractère qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées ; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai dès cet instant une amitié pleine d'admiration. »

Goëthe et Schiller ne supportaient pas sans quelque fatigue l'inépuisable conversation de madame de Staël, si pleine de verve, d'esprit, d'émotion pathétique. Ils l'ont sévèrement jugée. « Son esprit généralise tout, écrit Schiller à Goëthe. Elle n'a de sympathie qu'avec ce qui

est passionné, rhétorique et résumé. La beauté idéale de la véritable poésie lui échappe; mais aussi elle ne se laisse pas séduire par le charme de la poésie fausse. La clarté, la précision, la merveilleuse activité de son intelligence produiront sur vous une impression favorable. Ce qu'il y a de pis chez elle, c'est une rapidité d'élocution foudroyante. Pour la suivre dans sa course, il faudrait n'être qu'oreilles. Cela m'embarrasse beaucoup, et je ne cause pas avec elle sans beaucoup de peine. »—« Le démon m'amène ici la *philosophe française*, écrit encore Schiller à Kœrner; c'est bien de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées la plus mobile, la plus prête au combat et la plus fertile en paroles. »

« Elle voulait connaître Weimar, son aspect moral, social, littéraire, dit Goëthe. Elle voulait aussi être connue, et ne se donnait pas moins de peine pour atteindre ce dernier but que pour approfondir nos idées, nos habitudes et nos mœurs. Mais être connue ne lui suffisait pas: elle prétendait surtout faire de l'effet. Il lui fallait produire une vive impression sur les sens, la sensibilité et l'intelligence de ses auditeurs. Elle nous reprochait de manquer d'activité, et n'oubliait rien pour stimuler cette apathie dont elle accusait les Allemands. Elle ne comprenait pas cette résolution calme et profonde qui dirige toutes les actions d'après un seul principe vers un seul but. Elle vivait dans le présent; elle

avait besoin d'une activité de tous les moments et d'une succession rapide de vives impressions. C'était pour elle l'idéal de la vie humaine, comme l'idéal de la société était à ses yeux une arène de discussions perpétuelles.

« Son bonheur était de philosopher dans un salon, c'est-à-dire de discuter brillamment sur d'inscrutables problèmes. Dans la chaleur de la conversation elle s'élançait, et se plongeait étourdiment au fond de cette sphère intime, où le sentiment et la pensée se cachent : elle s'emparait de ces sujets qui doivent rester des mystères et n'être débattus qu'entre Dieu et notre propre cœur. Femme et femme française, elle soutenait son opinion avec énergie, avec éloquence, avec une obstination souvent sophistique, et n'écoutait guère ou ne pesait pas avec scrupule les objections de ses antagonistes.

« Sur les plus importants objets, elle ne vous laissait pas une minute de réflexion. Après avoir soulevé des questions dont la profondeur épouvante la pensée, elle prétendait que la conversation marchât aussi rapidement que possible ; vous eussiez dit qu'il ne s'agissait que de se renvoyer la balle avec vivacité et que le reste importait peu. »

Après un séjour de trois mois à Weimar, madame de Staël partit pour Berlin, où elle fut gracieusement accueillie par le roi, la reine et surtout par le prince

Louis de Prusse qui goûtait fort sa société. Elle y fit la connaissance des deux Humboldt, du publiciste Ancillon, de l'historien Jean de Müller, et de G. Schlegel, un des meilleurs critiques de l'Allemagne, malgré ses injustices pour Molière et les autres poëtes français, qu'il ne savait pas apprécier. Schlegel, épris d'admiration pour elle, abandonna un cours qu'il faisait sur la littérature et les arts pour la suivre et se dévouer à l'éducation de ses enfants. Il recevait un traitement de douze mille francs avec l'hospitalité d'une grande existence. Il voulut prétendre à une affection trop vive et il osa la témoigner ; il fut repris avec une fermeté qui le découragea, et il se contenta de l'amitié qu'on lui offrait.

Madame de Staël était à Berlin depuis six semaines lorsque la mort de son père, arrivée le 9 avril 1804, la rappela tout à coup à Coppet. Elle chercha quelque adoucissement à sa douleur en mettant en ordre et en publiant les manuscrits de M. Necker avec un essai sur sa vie, qui est un véritable panégyrique. On ne peut s'empêcher de sourire en lisant les éloges exagérés qu'elle prodigue à son père. Elle avait dit, dans ses *Lettres sur Rousseau* que « le livre *Des opinions religieuses* de Necker est le plus grand pas que les hommes aient fait vers l'Être suprême. » Dans l'essai sur sa vie, elle l'appelle « un homme d'un admirable génie, un homme sublime, unique par l'universalité de ses facultés comme

Voltaire par la diversité de ses talents. » — « N'est-ce pas une chose sans exemple, s'écrie-t-elle, que le premier calculateur soit en même temps l'un des écrivains français en prose les plus remarquables par l'éclat et la magnificence de son imagination ? » L'illusion de la tendresse filiale ne saurait aller plus loin. Le style de Necker, fin, abstrait, dit Sainte-Beuve, ne se peint jamais dans l'imagination, quoiqu'il atteigne à l'expression rare de quelques grandes vérités, et quelquefois à une éloquence touchante et persuasive. Le général Bonaparte vit Necker en se rendant en Italie, avant la bataille de Marengo, et ne fut guère content de sa conversation. « Il m'a fait, dit-il, l'effet d'un régent de collége bien lourd et bien boursouflé. »

Necker n'était pas en reste de compliments avec sa fille. Ainsi, dans ses *Œuvres posthumes* publiées par elle, il a fait un chapitre intitulé: *Du langage de madame de Staël.* Le voici tout entier : « Le langage de madame de Staël a je ne sais quoi qui tient de la beauté. » Cet éloge est du moins un modèle de précision. Dans un autre chapitre il voudrait définir la grâce, et il n'y réussit pas. Il se tire d'affaire en disant : « Voyez madame de Staël. Comprenez-vous ? » Madame de Staël prodigue le mot de *grâce* dans ses livres ; mais la grâce n'est pas la qualité dominante de son style.

La santé de madame de Staël s'étant profondément

altérée par le chagrin que lui causait la mort de son père, on lui conseilla l'air du midi. Elle partit pour l'Italie et y passa l'hiver de 1804 à 1805. Sismondi, qui l'accompagnait, écrivait de Rome : « Madame de Staël plaît partout ; mais elle ne trouve rien qui lui plaise, elle s'irrite contre cette langue sonore, qui retentit pour ne rien dire. Dans la poésie qu'on lui vante, elle ne trouve pas d'idées, et dans la conversation point de sentiment. » Avant ce voyage, elle était restée indifférente aux jouissances des beaux-arts et au spectacle de la nature. La vue de l'Italie lui révéla pour la première fois la nature et les arts, et lui inspira *Corinne*, son chef-d'œuvre littéraire, dont le succès fut immense et la plaça au rang des premiers écrivains de l'époque.

Madame de Staël écrivit *Corinne* au château de Coppet, où elle était revenue dans l'été de 1805. L'année suivante, le désir de revoir ses amis et de surveiller la publication de son livre l'attira en France. Elle se rendit d'abord à Auxerre, puis à Rouen, et enfin elle obtint de Fouché, ministre de la police, la permission de se rapprocher encore davantage de la capitale et d'aller habiter le château d'Acosta, situé près de Meulan, à douze lieues de Paris. C'est de là qu'elle fit imprimer *Corinne*.

Bien que l'ouvrage fût étranger à la politique, l'esprit en déplut au despote ombrageux de la France : il n'y avait pas un seul mot d'éloge pour lui. Napoléon fut

tellement irrité du succès de ce roman, qu'il en fit lui-même, dit M. Villemain, une amère critique, qui fut insérée dans le *Moniteur*. Il y blâmait sévèrement l'intérêt répandu sur le héros, qui est Anglais, et reprochait à l'auteur de manquer de patriotisme. Bientôt après, madame de Staël reçut l'ordre de sortir de France. Elle regagna Coppet le cœur navré de douleur.

Corinne, qui attira à madame de Staël un nouvel exil, est un roman aux incidents duquel est mêlée la description de tout ce que l'Italie offre de remarquable sous le rapport du climat, des lettres, des arts, des mœurs et de la société. Le héros Oswald, lord Nelvil, est un jeune Écossais, beau, distingué, d'un caractère mobile, sensible et passionné, plongé dans une mélancolie profonde causée par la mort de son père, dont il craignait d'avoir abrégé les jours par des torts. Il fait un voyage en Italie pour sa santé. Chemin faisant, il rencontre à Innsprück le comte d'Erfeuil, jeune émigré français, brave, léger, spirituel, d'une gaieté inaltérable, qui lui est sacrifié, parce qu'il ne connait ni la mélancolie ni l'enthousiasme. Oswald le raille de sa légèreté. « Vous appelez légèreté, lui répond-il, la promptitude de mes observations. Ai-je moins raison, parce que j'ai raison plus vite? »

Le lendemain de leur arrivée à Rome, les deux voyageurs assistent à une grande solennité ; c'est le couronnement de Corinne au Capitole. Corinne est la

personne la plus célèbre de l'Italie : elle est poëte, improvisatrice, musicienne, peintre et femme enthousiaste. Mais on ne sait rien de sa naissance ni de sa famille. Voici comment elle apparut aux yeux des deux amis.

« Les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs ; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate ; tout le monde criait : *Vive Corinne ! vive le génie, vive la beauté !* L'émotion était générale, mais lord Nelvil ne la partageait point encore ; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

« Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa robe était blanche ; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein ; et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle

était contente d'être admirée ; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe ; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté ; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur ; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer, et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait ; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie ; enfin tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection. »

L'enthousiaste Oswald, ébloui, troublé par ce spectacle, se présenta chez Corinne, et il fit sur elle une si forte impression qu'elle résolut de le fixer en Italie, « en lui faisant aimer les beautés en tout genre dont ce pays est doué. » Il ne se fit pas prier. Ils visitèrent ensemble les monuments de la ville éternelle, les palais, les églises, les couvents, les tombeaux, les ruines an-

tiques, et Corinne fit admirer à son ami les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture. Ensuite elle lui expliqua les beautés de la littérature et de la musique, et lui fit une peinture vive et pénétrante des mœurs et de la société italienne (1). C'est surtout le monde et la vie sociale que madame de Staël excelle à peindre.

Lorsqu'ils eurent tout visité à Rome, Corinne et Oswald partirent pour Naples, où de nouvelles merveilles s'offrirent à leur admiration. A Naples, Corinne, qui jusqu'alors n'avait pas voulu se faire connaître, remit à Oswald l'histoire écrite de sa vie. Elle était la fille aînée de lord Edgermond et de sa première femme, qui était romaine. Après une enfance passée en Italie et la mort de sa mère, elle était retournée, à quinze ans, chez son père, qui habitait une petite ville du Northumberland. Ce changement de climat et d'habitudes avait été peu de son goût. Elle fait une description, qui est une satire sévère, de cette ville de province, « si c'est toutefois une ville qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux ; » de ce pays, « où l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent ; où les femmes n'ont d'autre vocation que les devoirs domes-

(1) PROSATEURS, p. 343. *Un prédicateur italien.*

tiques, et où la plupart des gentilshommes campagnards, buvant, chassant et dormant, croyaient mener la plus sage et la plus belle vie du monde. » Les dîners sans fin, le libre usage de la bouteille, la retraite des dames laissant les hommes à table, la froideur et la tristesse qui règnent parmi elles dans le long intervalle entre le dîner et le thé, tout cela, dit un critique de la *Revue d'Édimbourg*, est peint avec une exacte vérité. On prétend qu'une petite ville de province crut se reconnaître dans la peinture de ses ridicules.

Lord Edgermond étant mort, il ne resta d'autres relations à Corinne qu'une belle-mère, femme réservée, froide, impérieuse, et une jeune sœur, nommée Lucile, née du second mariage de son père. A vingt et un ans, devenue libre de ses actions, elle était repartie pour la patrie de sa mère, où elle n'avait pas tardé à se rendre célèbre par ses talents.

Après avoir admiré tout ce que Naples avait de beau et de curieux, Corinne et Oswald se rendirent à Venise. A peine arrivé, Oswald apprit que le régiment dont il était colonel allait être envoyé aux Indes occidentales. Il fallut se séparer ; on se fit des adieux pleins d'angoisses et de protestations.

Cependant Oswald, occupé des préparatifs de son départ, négligea bientôt sa correspondance avec l'Italie, et ses lettres devinrent insensiblement plus réservées,

plus rares, plus courtes. L'impétueuse Corinne, dévorée d'inquiétude, courut à Londres. Chose étrange, elle y resta plusieurs semaines sans informer Oswald de son arrivée. Oswald partit pour l'Écosse ; elle le suivit de près, mais ne chercha point à le voir. Il y avait deux mois qu'Oswald n'avait reçu de ses nouvelles ; ce silence lui fit croire qu'il était oublié. Sur ces entrefaites, on lui dit que son père en mourant avait témoigné le désir qu'il épousât Lucile, fille cadette de lord Edgermond, son meilleur ami. Il la vit, et, grâce aux habiles manœuvres de lady Edgermond, le mariage eut lieu. Tels sont les héros de la sensibilité et de la mélancolie. Corinne, désespérée d'un événement qu'il lui aurait été si facile de prévenir, quitta l'Angleterre et alla s'établir à Florence, persuadée que ses souffrances ne tarderaient pas à la débarrasser du fardeau de la vie.

Cependant lord Nelvil, à peine marié, partit pour les Indes occidentales, où il resta quatre ans. Il en revint triste, mélancolique et malade. Il résolut d'aller passer l'hiver en Italie avec sa femme et sa fille, nommée Juliette, encore enfant. A Florence, il apprit que Corinne était atteinte d'une maladie mortelle, et il lui fit demander par un ami commun la permission de la voir.

« C'est un homme qui m'a fait trop de mal, répondit-elle ; il est heureux ; moi, je me meurs : qu'il me laisse en paix. » Elle consentit à recevoir lady

Nelvil, qui était sa sœur, et la petite Juliette, qui avait ses yeux et ses cheveux noirs. Lorsqu'elle sentit approcher sa fin, elle réunit dans une salle de l'académie de Florence tous ceux qui désiraient entendre les derniers vers qu'elle avait composés. Une foule immense accourut. Corinne se plaça dans un coin obscur de la salle, et une jeune fille vêtue de blanc et couronnée de fleurs chanta ses vers, qui étaient ses adieux à la vie, adressés au coupable qui avait fait son malheur. Peu de jours après, la mort la délivra de ses souffrances. Le roman finit donc comme il avait commencé, par une scène théâtrale.

L'idée de *Corinne* est la même que celle de *Delphine*. C'est encore une femme supérieure qui se croit obligée de choisir entre la gloire et le bonheur, entre l'emploi de son génie et les modestes devoirs de son sexe. Corinne trouve ridicules les convenances de la société et monotones les vertus domestiques, elle s'écarte de la règle que l'opinion lui a tracée, et elle est malheureuse. Mais pourquoi une femme supérieure ne pourrait-elle pas concilier ses devoirs domestiques avec la culture de ses talents ? N'en est-il pas de même de l'homme? Bien souvent l'accomplissement de ses devoirs nuit au développement de ses talents et à sa gloire.

Il y a une frappante ressemblance entre l'auteur et ses deux héroïnes. « Delphine, dit madame Necker de

Saussure, est le vrai portrait de madame de Staël pendant sa jeunesse ; Corinne en est l'idéal, c'est la femme telle qu'elle la rêvait. » Corinne, femme d'une imagination exaltée, d'une sensibilité irritable, ayant besoin de faire de l'effet, d'être admirée, applaudie, aimée, est-ce que madame de Staël aurait voulu être, et c'est ce qu'elle fut, moins le capitole.

Le style de *Corinne* est supérieur à celui des précédents ouvrages de madame de Staël. Ce n'est plus le style improvisé de la conversation; l'auteur est arrivé à l'art, à la précision, à la pureté. Il y a des pages parfaites sur la peinture de la société italienne.

Cependant le succès de *Corinne* ne consolait pas madame de Staël de son exil ; elle gémissait d'être éloignée de Paris ; ce n'est qu'à Paris qu'elle trouvait la société dont elle ne pouvait se passer et un auditoire capable d'écouter et d'applaudir sa prodigieuse conversation. « La conversation, comme talent, disait-elle, n'existe qu'à Paris, et la conversation a été, depuis mon enfance, mon plus grand plaisir. J'éprouvais une telle douleur à l'idée d'être privée de ce séjour, que ma raison ne pouvait rien contre elle. »

C'était la conversation, c'est-à-dire la parole improvisée, qui la rendait si séduisante. « Si j'étais reine, disait la comtesse de Tessé, ancienne amie de Necker, j'ordonnerais à madame de Staël de me parler toujours. »

Dans l'orgueil de son talent, elle disait elle-même : « Quel bonheur si l'on pouvait être reine pendant vingt-quatre heures ! Que de belles choses on dirait ! » « Madame de Staël, disait le comte de Sabran, un de ses amis, voudrait que le monde fût un salon et en être le lustre. » En effet, madame de Staël ne vivait que par la conversation ; elle s'y inspirait ; la conversation était sa muse. C'est dans la conversation qu'elle composait ses livres. Elle jetait d'abord ses idées sur un brouillon. Ensuite elle consultait ses amis. Elle mettait le sujet sur le tapis, provoquait la discussion, et profitait de tout ce qui se disait et de ce qu'elle disait elle-même, et ce n'était pas le moins piquant ; car sa conversation était supérieure à ses écrits. « Chez elle, dit Sismondi, l'inspiration était instantanée. » Ainsi son livre se faisait par la conversation en même temps qu'il s'écrivait. « J'ai vu de la sorte, dit M. de Barante, plusieurs de ses ouvrages, entre autres *Corinne*, passer devant moi. » « Ses improvisations, dit Chênedollé, étaient beaucoup plus brillantes que ses chapitres écrits. » On pouvait dire d'elle ce qu'on a dit d'une autre femme : « Vous trouvez qu'elle écrit bien. Si vous l'entendiez parler, vous trouveriez qu'elle écrit mal. »

C'est donc après le séjour de Paris que soupirait madame de Staël ; elle avait « ce mal de la capitale, » qui ôte un peu à la dignité de son exil. Pour obtenir la

permission d'y retourner, elle réclama l'intervention bienveillante d'un ambassadeur étranger, à qui Napoléon témoignait une estime toute particulière. « Je n'aurais aucune objection à élever contre elle, dit l'empereur, si elle était républicaine ou même royaliste; mais elle est constitutionnaliste, et remplirait les salons de Paris de discussions que je prétends amortir. C'est une femme dangereuse; je ne veux pas d'elle dans ma capitale. » Il fallut se résigner à rester à Coppet.

Les amis de madame de Staël lui vantaient comme une consolation dans son exil la vue des lacs, des montagnes, des glaciers de la Suisse. « Bah ! disait-elle tristement, je préfère au lac de Genève le ruisseau de la rue du Bac. » Chateaubriand lui fit une visite. « Je lui parlai de sa fortune et de sa solitude, dit-il, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur; je la blessai. Madame de Staël aimait le monde; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes dans un exil dont j'aurais été ravi. » Un jour qu'elle se promenait au bras de Fauriel, il s'arrêta pour admirer un point de vue. « Ah ! mon cher Fauriel, s'écria-t-elle, vous en êtes encore au préjugé de la campagne ! » Une autre fois elle causait de la campagne avec le comte Molé. « Tenez, lui dit-elle tout à coup, si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cent lieues

pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas. »

Il fallait avoir bien besoin de la société de Paris pour ne pas s'arranger de l'existence seigneuriale de Coppet. Riche, généreuse, ménageant habilement une grande fortune, madame de Staël régnait à Coppet comme Voltaire avait régné à Ferney. Elle y offrait une opulente hospitalité; il y avait souvent trente personnes, amis ou étrangers. Les hôtes habituels étaient madame Necker de Saussure, sa cousine, femme d'une intelligence supérieure, Benjamin Constant, qu'elle proclamait « le premier esprit du monde, » le comte Elzéar de Sabran, Bonstetten, patricien de Berne, homme d'esprit et de goût, l'historien Sismondi, Schlegel qui, craignant d'être pris pour un précepteur ordinaire, l'appelait familièrement « chère amie » devant les étrangers, le vicomte Mathieu de Montmorency, la belle et aimable madame Récamier, M. de Barante, préfet de Genève, et son fils Prosper de Barante, le futur diplomate et historien. Parmi les personnages éminents qui, à différentes époques, firent des visites à Coppet, on distingue le prince Auguste de Prusse, qui se fit remarquer par son humanité dans la guerre contre la France, le poëte allemand Werner, le poëte danois OEhlenschlœger, lord Byron, le romancier Lewis, sir James Mackintosh, historien, publiciste, orateur, zélé défenseur des idées libérales dans

le parlement de Westminster et un des ornements de la société anglaise.

Le temps se passait surtout en conversations piquantes ou élevées sur la politique, la philosophie, la littérature, les arts, où madame de Staël et Benjamin Constant rivalisaient de verve, d'esprit et d'éloquence. « On n'a point connu madame de Staël, dit Sismondi, si on ne l'a pas vue avec Benjamin Constant. Lui seul avait la puissance, par un esprit égal au sien, de mettre en jeu tout son esprit, de la faire grandir par la lutte, d'éveiller une éloquence, une profondeur d'âme et de pensée, qui ne se sont jamais montrées dans tout leur éclat que vis-à-vis de lui, comme lui aussi n'a jamais été lui-même qu'à Coppet. » Pour varier les plaisirs, on jouait la tragédie, la comédie et des pièces composées par l'hôtesse, qui réunissait le talent tragique à celui de la déclamation; on faisait de la musique, et elle y trouvait encore l'occasion de se faire applaudir : madame de Staël jouait bien du piano et chantait agréablement. « Madame de Staël, écrivait le poëte Werner, est une reine qui nous retient dans son cercle par une sorte de magie. Elle est d'une taille moyenne, forte, brunette, et son visage n'est pas beau. Mais on oublie tout dès qu'on voit ses yeux superbes, dans lesquels une grande âme divine non-seulement étincelle, mais jette feu et flamme. »

Lord Byron dit que madame de Staël avait fait de

Coppet le lieu le plus agréable de la terre par la société qu'elle y recevait et que ses talents animaient. « Elle était la bonté même, ajoute-t-il, et personne au fond n'était plus spirituel et plus aimable; mais elle était gâtée par son désir d'être... elle ne savait quoi. Chez elle, elle était charmante; chez les autres, vous l'auriez souhaitée partout ailleurs, et surtout dans sa propre maison. » De son côté, madame de Staël trouvait lord Byron l'homme le plus séduisant de l'Angleterre. Toutefois elle ajoutait : « Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme. »

Sismondi traite madame de Staël bien plus sévèrement. Il écrit qu'elle « était intolérante de toute opposition, insultante dans la dispute, et très-disposée à dire aux gens des choses piquantes, sans colère et seulement pour jouir de sa supériorité... Elle juge avec une extrême sévérité, sa vanité blesse; elle répète avec complaisance les mots flatteurs qu'on a dits sur elle, comme si elle ne devait pas être blasée là-dessus; et lorsqu'on parle de la réputation d'un autre, elle a toujours soin de ramener la sienne avec un empressement tout à fait maladroit. » Sismondi avoue naïvement qu'il se plaisait moins à Coppet que dans les salons de Genève. « J'avais une part beaucoup plus active dans la conversation, dit-il; j'animais les autres, je les faisais parler, et sentant qu'on était content de moi, je l'étais aussi. »

Benjamin Constant parle aussi, mais avec plus d'indulgence, de la vanité de madame de Staël. « Je ne connais, dit-il, aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde, et qui fasse moins peser cette conviction sur les autres. » Assurément madame de Staël avait la conscience de son génie et n'affectait point de la cacher. Elle disait quelquefois : « Avec tout l'esprit que j'ai, avec mon talent, ma réputation... » Il lui est arrivé de dire d'un écrivain : « Il n'est pas mon égal ; si jamais nous nous battons, il sortira boiteux de la lutte. »

Dans l'automne de 1807, madame de Staël fit un voyage à Vienne, afin de compléter ses études sur l'Allemagne, qu'elle se proposait de peindre, et elle y passa un an dans la société du prince de Ligne, de la princesse Lubomirska et de plusieurs autres personnages distingués par leur naissance et leur esprit. Le souvenir de la France la suivait partout. « Tout ce que je vois ici, disait-elle, est meilleur, plus instruit, plus éclairé peut-être que la France ; mais un petit morceau de France ferait bien mieux mon affaire. »

En 1808, elle retourna à Coppet et consacra deux ans à écrire son livre sur l'Allemagne, qui devait être une réaction contre la littérature classique née de la Grèce et de Rome, contre la philosophie sensualiste du dix-huitième siècle et le despotisme de Napoléon.

Lorsqu'il fut terminé, elle voulut en surveiller l'impression; et, au commencement de l'été de 1810, elle loua le vieux château de Chaumont-sur-Loire, situé à quarante lieues de Paris, distance déterminée pour le rayon de son exil. Elle soumit d'abord son manuscrit à la censure impériale, qui, après avoir fait quelques suppressions et affaibli quelques témérités, en autorisa la publication. Dès que le livre fut imprimé, elle en adressa un exemplaire à l'empereur avec une lettre où elle le suppliait de lui accorder une audience et de lui permettre de s'établir dans une campagne auprès de Paris. Elle ne reçut point de réponse. Sur ces entrefaites, le propriétaire de Chaumont étant revenu d'Amérique, madame de Staël alla habiter d'abord la terre de Fossé, qui lui fut offerte par M. de Salaberry, puis le château de Fréteval, qui appartenait à son ami le vicomte Mathieu de Montmorency. C'est là qu'elle apprit que son livre avait été saisi et les dix mille exemplaires imprimés mis au pilon pour faire du carton. « Je voudrais bien au moins, dit-elle, qu'on m'envoyât ces cartons pour mettre mes bonnets. » La police accusait cet ouvrage de manquer encore plus de patriotisme que *Corinne*, parce que l'auteur, toutes les fois qu'elle comparait les Français et les Allemands, faisait la satire des premiers et l'éloge des seconds. On aurait pu ajouter que dans plus d'une page elle semblait inviter les Alle-

mands à une résistance énergique contre la France. « Nous n'en sommes pas encore réduits, lui écrivit le duc de Rovigo, ministre de la police, à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez... Votre ouvrage n'est point français ; il ne m'est pas possible de le laisser paraître. » Et il lui signifiait de sortir de France sous trois jours. Madame de Staël partit la mort dans l'âme et rentra à Coppet, « traînant l'aile comme le pigeon de La Fontaine et résignée à vivre dans ce château, en ne publiant plus rien sur aucun sujet. » « Le désespoir s'est emparé de moi, écrivait-elle à madame Récamier, voilà six ans de peines, et d'études et de voyages à peu près perdus. »

Heureusement elle avait conservé le manuscrit de son livre, et elle le fit réimprimer à Londres en 1813. Cet ouvrage, divisé en quatre parties, est un mélange de voyage, de peinture de mœurs, de critique littéraire et philosophique, de considérations sur la religion et l'enthousiasme.

La première partie nous fait connaître l'Allemagne par d'intéressantes descriptions et nous révèle le caractère et les mœurs des habitants. L'auteur peint avec exactitude le pays (1), les dehors de la vie allemande, les préjugés, les habitudes intellectuelles. Mais son

(1) PROSATEURS, p. 344. *Fête d'Interlaken.*

analyse du caractère allemand laisse bien à désirer.

« Le livre *De l'Allemagne*, dit Henri Heine, ressemble à la *Germania* de Tacite qui, peut-être en écrivant son apologie des Germains, a voulu faire la satire indirecte de ses compatriotes. » Madame de Staël, irritée contre la France du consulat et de l'empire, a peint une Allemagne patriarcale, vertueuse, idéaliste, enthousiaste, rêveuse, mélancolique, un peuple qui est doué de tous les beaux sentiments et de toutes les vertus et qui représente toutes les grandeurs morales du spiritualisme, le désintéressement héroïque, le sublime dans la vie privée comme dans la vie politique. Mais comment concilier « cette pureté d'âme, qui est naturelle aux femmes allemandes, » avec le nombre des enfants illégitimes, qui dépasse celui de tous les États de l'Europe, et qui est de plus de 50 pour 100 à Vienne, et avec cette facilité du divorce, qui fait que, selon son expression, « elles changent aussi facilement d'époux que s'il s'agissait d'arranger les incidents d'un drame »?

Madame de Staël explique, par la bonhomie et la parfaite loyauté qui le distingue, la faiblesse politique du bon peuple allemand. « L'habitude de l'honnêteté, dit-elle, le rend tout à fait incapable, quand il le voudrait, de se servir de la ruse... Ses défauts, comme ses qualités, le soumettent à l'honorable nécessité de la justice. » Elle ne s'extasie pas seulement sur cette simplicité de

cœur, cette gravité de mœurs de la famille, cette droiture inflexible, cette soif insatiable de la justice; elle admire l'absence de tout esprit militaire même dans la Prusse, qui depuis un siècle n'était qu'une vaste caserne. Elle ne voit chez les Prussiens que les lumières, l'esprit de justice et le sentiment d'indépendance. « Ils s'occupent de la vérité pour elle-même, dit-elle, sans penser au parti que les hommes peuvent en tirer; ils s'attachent en tout genre à la contemplation et cherchent dans le ciel l'espace que leur étroite destinée leur refuse sur la terre. Ils se disputent le domaine des spéculations, mais ils abandonnent aux puissants de la terre le réel de la vie. »

Heine, qui devait connaître ses compatriotes, en fait un portrait bien différent : il flagelle leur grossièreté, leurs appétits matériels, « leur aversion idiote pour l'étranger, leur bigotisme militaire. » Il annonce les violences et les excès qu'ils commettront, si jamais la guerre éclate entre la France et l'Allemagne; et sa fatale prédiction ne s'est que trop exactement accomplie à nos dépens. Nous avons vu ce peuple si juste, si pacifique, si désintéressé, si étranger aux passions et aux convoitises de ce monde, aggraver sans nécessité les cruels maux de la guerre, bombarder les monuments, les églises, les hôpitaux, incendier des villages avec la poudre et le pétrole, saccager les campagnes, piller les

propriétés particulières, enlever des otages dans les villes impuissantes à payer leurs exorbitantes réquisitions, fusiller tout combattant qui n'avait pas l'uniforme de soldat, et proclamer que la force prime le droit, que le vainqueur a toujours raison, et le vaincu toujours tort.

Les Allemands ont trouvé tout naturels les éloges que ne leur a pas épargnés madame de Staël; mais ils ne lui ont pas pardonné la critique de quelques défauts qui nuisent à la perfection de leur caractère. Elle s'est permis, par exemple, de rire « de la sentimentalité des femmes, qui s'exaltent sans cesse jusqu'à l'affectation, de la lourdeur de leur esprit, qui fait que la conversation, comme talent, n'existe pas en Allemagne, » et de dire « que les Allemands manquent de caractère, que leur empressement gracieux et complaisant pour le pouvoir fait de la peine, qu'ils sont flatteurs avec énergie et vigoureusement soumis. »

C'est dans la seconde partie, qui traite de la littérature et des arts, que madame de Staël retrouve ses avantages. Elle trace une esquisse animée de l'histoire littéraire de l'Allemagne. Avant de parler des ouvrages, elle parle des auteurs qu'elle avait presque tous connus à Weimar ou à Berlin. Elle passe successivement en revue Lessing, le fondateur de la nouvelle école littéraire; — Wieland, écrivain dans le genre français, qui perfectionna la langue; — Winckelmann, dont la cri-

tique tourna les imaginations vers l'étude des monuments antiques; — Klopstock, dont la *Messiade* fit époque dans la poésie ; — Goëthe, le génie le plus grand, le plus original, qui produisit des chefs-d'œuvre dans tous les genres en prose et en vers, et qui pourrait seul représenter la littérature allemande tout entière; — Schiller, poëte dramatique d'un génie rare, et un des hommes qui ont le plus honoré la carrière des lettres; — Schlegel, critique éloquent comme un orateur, mais injuste, comme Lessing, envers les poëtes français; — Werner, qui, après Goëthe et Schiller, fut le premier poëte dramatique de son pays ; — Jean-Paul Richter, romancier populaire, humoriste spirituel, dont les ouvrages sont trop allemands pour plaire aux étrangers; — le Suisse Jean de Müller, qui est le plus savant historien de l'Allemagne, et « qui peint en poëte les hommes et les événements. » Les portraits de ces grands écrivains peuvent paraître flattés, mais à vrai dire, ils ne le sont pas.

Les appréciations de leurs chefs-d'œuvre sont judicieuses, ingénieuses, délicates, et annoncent une rare pénétration ; les extraits que donne l'auteur sont traduits avec un grand talent. Une des plus belles pages est le portrait d'Attila, esquissé à propos de la tragédie de Werner.

« L'auteur prend l'histoire de ce *fléau de Dieu* au mo-

ment de son arrivée devant Rome. Le premier acte commence par les gémissements des femmes et des enfants qui s'échappent d'Aquilée en cendres ; et cette exposition en mouvement, non-seulement excite l'intérêt dès les premiers vers de la pièce, mais donne une idée terrible de la puissance d'Attila. C'est un art nécessaire au théâtre, que de faire juger les principaux personnages plutôt par l'effet qu'ils produisent sur les autres que par un portrait, quelque frappant qu'il puisse être.

« Enfin il paraît, ce terrible Attila, au milieu des flammes qui ont consumé la ville d'Aquilée ; il s'assied sur les ruines des palais qu'il vient de renverser, et semble à lui seul chargé d'accomplir en un jour l'œuvre des siècles. Il a comme une sorte de superstition envers lui-même ; il est l'objet de son culte ; il croit en lui ; il se regarde comme l'instrument des décrets du ciel, et cette conviction mêle un certain système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes, comme s'il n'en avait pas commis plus qu'eux tous ; il est féroce, et néanmoins, c'est un barbare généreux ; il est despote, et se montre pourtant fidèle à sa promesse ; enfin, au milieu des richesses du monde, il vit comme un soldat, et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir. Attila remplit les fonctions de juge... il prononce sur les délits portés à son tribunal d'après un instinct naturel, qui va plus au fond des actions que

les lois abstraites dont les décisions sont les mêmes pour tous les cas. Il condamne son ami coupable de parjure, l'embrasse en pleurant, mais ordonne qu'à l'instant il soit déchiré par des chevaux. L'idée d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre volonté lui paraît à lui-même une nécessité. Les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité et de décision, qui exclut toute nuance ; il semble que cette âme se porte, comme une force physique, irrésistiblement et tout entière dans la direction physique qu'elle suit. Enfin on amène devant son tribunal un fratricide, et, comme il a tué son frère, il se trouble et refuse de juger le criminel. Attila, malgré tous ses forfaits, se croit chargé d'accomplir la justice divine sur la terre, et, prêt à condamner un homme pour un attentat pareil à celui dont sa propre vie a été souillée, quelque chose qui tient du remords le saisit au fond de l'âme. »

On a remarqué comme un exemple de la force d'expression qui en général caractérise le style de madame de Staël, cette phrase : « Un seul homme, multiplié par ceux qui lui obéissent, remplit d'épouvante l'Asie et l'Europe. » Le mot *multiplié*, emprunté à la science des nombres, produit un grand effet : il nous montre Attila dans chacun de ses innombrables soldats ; toute cette multitude d'hommes avides de carnage, c'est Attila ; toute cette cavalerie, à qui rien n'échappe, c'est Attila.

« Quelle image gigantesque de la volonté absolue ce spectacle n'offre-t-il pas! » s'écrie l'auteur. Et tout ce spectacle, elle le présente d'un seul mot à la pensée; c'est la manière des grands écrivains. On crut trouver dans Attila quelques allusions à la personne de Napoléon Ier, que madame de Staël appelle le moderne Attila dans ses *Dix ans d'exil*, ce qui prouve qu'elle y pensait.

Madame de Staël expose bien les systèmes dramatiques des Français et des Allemands, et montre que la littérature devait prendre une direction différente dans les deux pays. En France, les auteurs, inspirés par le désir de plaire à la cour et à la société, se sont naturellement conformés à ce qui plaît à cette société, tandis que les écrivains solitaires de l'Allemagne se sont livrés davantage à leurs propres impressions. Les premiers se proposent de faire une œuvre d'art, les autres ne songent qu'à épancher leurs sentiments. De là vient que la beauté de la forme l'emporte dans la littérature française, et la vérité des sentiments dans la littérature allemande. « Les Français, dit-elle, excellent dans tout ce qui a rapport à l'action, à l'intrigue, à l'intérêt des événements; mais les Allemands l'emportent dans la peinture des sentiments et des orages secrets des fortes passions... Quelques scènes produisent une impression plus vive dans les pièces étrangères; mais rien ne peut

être comparé à l'ensemble imposant et bien ordonné de nos chefs-d'œuvre dramatiques. »

Les inconvénients des deux écoles ne lui échappent pas. « Peut-être, dit-elle spirituellement, trouverait-on qu'en France il y a maintenant trop de freins pour des coursiers si peu fougueux, et qu'en Allemagne beaucoup d'indépendance littéraire ne produit pas encore des résultats assez brillants. »

Madame de Staël fait sentir, par un trait fort plaisant, quelle est la source du mauvais goût dans un grand nombre de comédies allemandes. « Si les plaisanteries bizarres et vulgaires de quelques ouvrages prétendus comiques manquent de goût, ce n'est pas à force de naturel; c'est parce que l'affectation de l'énergie est au moins aussi ridicule que celle de la grâce. *Je me fais vif*, disait un Allemand en sautant par la fenêtre. Quand on se fait, on n'est rien. Il faut recourir au bon goût français contre la vigoureuse exagération de quelques Allemands, comme à la profondeur des Allemands contre la frivolité dogmatique de quelques Français.

Dans la troisième partie de son livre, madame de Staël forme l'entreprise, hardie pour l'intelligence d'une femme, d'exposer les divers systèmes de la philosophie allemande. Elle aimait les philosophes allemands, parce qu'elle les croyait spiritualistes et adversaires des doctrines sensualistes et sceptiques du dix-huitième siècle;

elle prenait leur idéalisme pour le spiritualisme. Elle s'efforce d'expliquer avec son enthousiasme ordinaire leurs systèmes bizarres, obscurs, stérile énumération de formules abstraites, qui se sont détruits les uns les autres,et qui ne sont le plus souvent que le chaos de toutes les idées,la confusion de tout langage,la négation de toute science et de toute foi. Kant se défie de la raison, qu'il semble condamner au scepticisme, et sa philosophie finit par y aboutir. Son livre capital, la *Critique de la raison pure*, attaque toutes les preuves de l'existence de Dieu, sauf les preuves morales, et tue le dieu des déistes. Fichte, qui pousse le scepticisme de Kant jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, imagine des formules singulières : « Moi égale moi, dit-il ; il n'existe qu'un seul être, le moi absolu, qui nie l'existence de tous les êtres. » Les dames disaient : « Ne croit-il pas au moins à l'existence de sa femme ?—Non.—Et madame Fichte souffre cela? » Schelling, tout en faisant une réaction contre Fichte, ne parvient qu'à être le père du panthéisme allemand. Hegel, le plus grand philosophe de l'Allemagne, a écrit, dans sa *Phénoménologie*, des pages dont le jargon semble défier l'intelligence humaine et fait douter qu'il se soit compris lui-même. Il définit la lumière *le moi de la nature*, et le feu *l'air devenu affirmatif*. « La conscience, dit-il, a conscience de soi, et la conscience ayant conscience de soi, c'est l'absolu. « Or l'absolu, si on l'en-

tend comme Hegel, est le néant personnifié. Aucun philosophe, disent ses admirateurs, ne s'est élevé à des hauteurs pareilles. Mais à quoi bon s'élever si haut, si c'est pour tomber dans le néant ?

Heine prétend que madame de Staël n'a rien compris à la philosophie allemande, et qu'il est fort heureux que les Français ne sachent rien de cette philosophie, « qui pourrait embrouiller les têtes et faire beaucoup de mal. » Le côté comique des philosophes allemands, dit encore Heine, c'est qu'ils se plaignent sans cesse de ne pas être compris. Quand Reinhold pensait comme lui, Fichte déclara que personne ne le comprenait mieux que Reinhold. Mais Reinhold ayant rompu avec lui, il dit : « Reinhold ne m'a jamais compris. » Lorsque Fichte se sépara de Kant, il écrivit que Kant ne se comprenait pas lui-même. Hegel, sur son lit de mort, disait : « Un seul homme m'a compris, et encore il ne m'a pas bien compris. »

Comme je n'ai pas, plus que Heine, la vertu de changer les pierres en pain, je me garderai bien d'entreprendre l'explication de la philosophie allemande, et d'en conseiller la lecture à ceux qui n'aiment pas à se laisser duper. Il suffit de dire que cette philosophie n'était guère qu'un retour à la doctrine naturaliste de Spinosa, et que les successeurs de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, MM. Strauss, Rothe, Böhme, Richter, Schmidt, Feuerbach, prêchent aujourd'hui le matéria-

lisme et l'athéisme de Diderot. Et voilà le fruit de tous ces orgueilleux systèmes philosophiques qui promettaient de tout comprendre et de tout expliquer !

Après avoir successivement examiné les mœurs, la littérature et la philosophie de l'Allemagne, madame de Staël finit son livre par des considérations de l'ordre le plus élevé sur la religion, et sur l'enthousiasme, dont elle accorde le privilége aux Allemands, et qu'elle voudrait substituer à la raison dans l'étude du monde physique et du monde moral. « L'enthousiasme, dit-elle, prête de la vie à ce qui est invisible, et de l'intérêt à ce qui n'a point d'action immédiate sur notre bien-être dans ce monde... C'est l'amour du beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement réunis dans un même sentiment. »

L'enthousiasme fournit à madame de Staël plusieurs pages très-belles et très-éloquentes, surtout la dernière du livre, qui finit par une phrase sublime. « Enfin, quand elle arrive, la grande lutte, quand il faut à son tour se présenter au combat de la mort, sans doute l'affaiblissement de nos facultés, la perte de nos espérances, cette vie si forte qui s'obscurcit, cette foule de sentiments et d'idées qui habitaient dans notre sein et que les ténèbres de la tombe enveloppent, ces intérêts, ces affections, cette existence qui se change en fantôme avant de s'évanouir, tout cela fait mal, et l'homme vul-

gaire paraît, quand il expire, avoir moins à mourir. Dieu soit béni cependant pour le secours qu'il nous prépare encore dans cet instant ! nos paroles seront incertaines, nos yeux ne verront plus la lumière ; nos réflexions, qui s'enchaînaient avec clarté, ne feront plus qu'errer isolées sur de confuses traces ; mais l'enthousiasme ne nous abandonnera pas, ses ailes brillantes planeront sur notre lit funèbre, il soulèvera les voiles de la mort, il nous rappellera ces moments où, pleins d'énergie, nous avions senti que notre cœur était impérissable, et nos derniers soupirs seront peut-être comme une noble pensée qui remonte vers le ciel. »

On pourrait citer encore le spirituel chapitre *Des étrangers qui veulent imiter l'esprit français*, et l'admirable chapitre sur *l'Esprit de conversation*, qui est un véritable traité de l'art, fait par un grand maître.

D'un autre côté, on noterait bien des taches dans ce brillant tableau du siècle poétique de Goëthe. La définition de la poésie, par exemple, n'est pas très-claire. « La poésie, dit l'auteur, est une possession momentanée de tout ce que notre âme souhaite ; le talent fait disparaître les bornes de l'existence, et change en images brillantes le vague espoir des mortels. » La définition de la poésie romantique n'est ni moins singulière, ni plus intelligible. » La poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts ; elle se sert des impressions

personnelles pour nous émouvoir ; le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous. »

Malgré ses défauts, le livre *De l'Allemagne* exerça une puissante influence sur les lettres françaises. L'Allemagne fut révélée à la France par madame de Staël, et cette exposition de doctrines nouvelles fit faire un grand pas à la réforme littéraire. « On s'informa plus exactement de nous, dit Goëthe, ce qui ne pouvait manquer de nous assurer une grande influence sur tout l'occident de l'Europe. » Cela devait être, puisque c'est le mélange de la race germanique avec la race celtique et la race latine qui, sous les auspices du christianisme, a créé le moyen âge et les nationalités modernes.

Le livre *De l'Allemagne* montre qu'il s'était opéré en madame de Staël une révolution morale. Ses idées religieuses s'étaient profondément modifiées ; elle avait renoncé aux doctrines sceptiques du dix-huitième siècle. Le malheur peut-être l'avait ramenée à la religion de sa mère. Elle paraît surtout préoccupée de la moralité de ses écrits. C'est dans ce dernier ouvrage qu'elle dit : « Un livre n'est suffisamment moral que lorsqu'il sert au perfectionnement de l'âme... La religion est le véritable fondement de la morale... La religion est la vie de l'âme... L'homme est dévoré ou plutôt réduit en

poussière par l'incrédulité. » Dès lors, dit le spirituel Suédois Brinckmann, son ami, chaque année de sa vie valait moralement mieux que la précédente, comme le dernier de ses ouvrages est toujours le plus parfait sous le rapport du style et de la composition. »

Un second mariage qu'elle contracta dans l'hiver de 1811 à 1812 l'amena à de plus réguliers devoirs. Elle épousa, à quarante-six ans, un officier français, nommé Albert Rocca, qui n'en avait que vingt-sept. Rocca, ancien élève de l'Ecole polytechnique, devenu officier dans un régiment de hussards, servit en Espagne et fut couvert de blessures dans un combat. Il arriva à Genève portant une jambe de bois, les bras et les épaules gravement meurtris. « Deux mots de pitié, que lui adressa madame de Staël, produisirent sur lui un effet prodigieux, dit madame Necker de Saussure. Il la vit, sa tête et son cœur s'enflammèrent, et il ne mit point de bornes à ses vœux. » — « Je l'aimerai tant, dit-il à un ami, qu'elle finira par m'épouser. » Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés ; et madame de Staël trouva enfin ce qu'elle avait toujours rêvé, le bonheur dans le mariage. Cette union resta secrète. La baronne de Staël-Holstein ne voulut pas quitter le nom aristocratique qu'elle avait illustré ; peut-être aussi craignait-elle les railleries que le monde pourrait faire sur la disproportion d'âge des deux époux.

La police impériale ne se contenta pas de reléguer madame de Staël à Coppet; elle la poursuivit jusque dans son exil. M. de Barante, préfet de Genève, lui montrait des égards; il fut remplacé par un homme « plus docile au pouvoir (1811). » Ce nouveau préfet, nommé M. Capelle, entreprit d'abord de la convertir à la cause de Napoléon. Il lui dit un jour que, si elle voulait aimer l'empereur, il lui paierait les deux millions que lui devait le trésor. « Je savais bien, répondit-elle, que pour recevoir ses rentes il fallait un certificat de vie; mais je ne savais pas qu'il fallût une déclaration d'amour. » Une autre fois, M. Capelle l'engageait, comme moyen de faire sa paix et de rentrer en France, à célébrer la naissance du roi de Rome. « Je n'ai aucune idée sur ce sujet, répondit-elle en souriant; et je m'en tiendrai à faire des vœux pour que sa nourrice soit bonne. »

Ce mot piquant, s'il fut rapporté, dut augmenter l'irritation de Napoléon. On redoubla de rigueurs. « Madame de Staël, disait le préfet de Genève, s'est fait une existence agréable chez elle; ses amis et les étrangers viennent la voir à Coppet; l'empereur ne veut pas souffrir cela. » Schlegel fut obligé de la quitter, sous prétexte qu'il la rendait anti-française. Le vertueux Mathieu de Montmorency et la belle madame Récamier furent condamnés à l'exil pour l'avoir visitée

dans le sien ; les quarante lieues de distance de Paris leur furent infligés. Ses autres amis effrayés cessèrent d'aller la voir. « Tout ce qui prétendait aux places, dit-elle, s'éloigna de ma maison, comme on fuit une contagion funeste. » Elle se plaint de cet abandon, « de ces peurs, déguisées en mal de poitrine. » Le bruit courut que le ministre de la police voulait faire mettre un corps de garde au bas de l'avenue de Coppet pour arrêter les visiteurs. Le préfet lui signifia la défense de voyager dans les pays étrangers, même en Suisse, et la menaça de la prison, si elle montrait la moindre intention de s'éloigner de Coppet. Il ajouta que, si elle partait, elle serait arrêtée, et qu'on la ferait réclamer même à Vienne et à Berlin.

Cette existence devint un tourment. « Je craignais toujours, dit-elle, que d'un exil si rigoureux on ne passât bientôt à la prison, ce qui était pour moi plus terrible que la mort. » Sa tête s'exalta. « Je suis l'Oreste de l'exil, s'écriait-elle ; je suis dans mon imagination comme dans la tour d'Ugolin. » Il lui échappa des vivacités peu patriotiques. Ainsi elle écrivit à Moreau et l'engagea à revenir d'Amérique pour combattre contre la France. Elle ne songea plus qu'à recouvrer la liberté par la fuite. Elle hésita longtemps. « J'ai, dit-elle, de la hardiesse dans l'imagination, et de la timidité dans le caractère. » Elle pouvait être arrêtée et jetée dans un cachot.

Elle voulait se réfugier en Angleterre ; mais le blocus continental, qui fermait tous les ports, rendait ce voyage impossible. Elle résolut d'y aller en passant par la Russie et la Suède, la seule route qui lui fût ouverte. Elle parvint enfin à tromper la vigilance de son geôlier et à s'évader de Coppet. Le 23 mai 1812, elle monta en voiture, la tête nue, un éventail à la main, et partit avec M. Rocca, sa fille et un de ses fils, comme pour faire une promenade; ils emportaient dans leurs poches ce qu'il leur fallait pour quelques jours de voyage. Ils traversèrent rapidement la Suisse, l'Autriche et la Galicie. Là ils apprirent que la route directe de Pétersbourg était occupée par l'armée française, qui faisait cette fatale campagne de Russie. Madame de Staël s'y rendit en passant par Moscou, où l'approche des Français ne lui laissa pas le temps de s'arrêter. Elle trouva un accueil gracieux auprès de l'empereur Alexandre, « homme d'un esprit et d'une instruction remarquables. »

Dans un banquet où elle assistait chez le prince Narischkin, on but au succès des armes réunies des Russes et des Anglais contre la France. « Non contre la France, s'écria-t-elle vivement, mais contre celui qui opprime la France. » Au mois de septembre, madame de Staël alla s'embarquer au petit port d'Abo, en Finlande, et arriva heureusement à Stockholm. Bernadotte,

qu'elle avait connu en France, et qui était devenu prince royal de Suède, l'accueillit comme une ancienne amie, qui partageait sa haine contre Napoléon. Dans son enthousiasme exagéré pour ce prince, elle l'appelle « le héros du siècle, celui qui joint la vertu au génie. » Elle lui dédia ses *Réflexions sur le suicide* et ne lui épargna pas les compliments. « Vous pourriez, lui dit-elle, gagner tout un peuple un à un, si chaque individu qui le compose avait le bonheur de s'entretenir un quart d'heure avec vous. » Son fils cadet entra dans l'armée suédoise, et périt l'année suivante dans un duel, où son adversaire lui enleva la tête d'un coup de sabre.

Après un séjour de huit mois à Stockholm, madame de Staël s'embarqua pour l'Angleterre. Elle publia à Londres son livre *De l'Allemagne*, que la police impériale avait supprimé. Elle écrivit une préface pour la traduction du livre de Wilberforce sur la traite des nègres, et commença ses *Considérations sur la révolution française*. Elle fit la connaissance de lord Grey, de lord Holland, de lord Lansdowne, du grand avocat Brougham, qu'elle étonna par son incomparable conversation. Elle fut présentée à Louis XVIII, lorsque ce prince, ayant quitté le château d'Hartwell, passa quelques jours à Londres avant de s'embarquer pour la France. Elle se passionna de nouveau pour la constitution anglaise, dont elle fit un magnifique éloge dans ses *Considéra-*

tions, et pour l'Angleterre, qui lui parut par excellence le pays de la vie de famille et de la liberté politique. Elle en revint avec des opinions un peu aristocratiques, qu'elle n'avait pas professées sous le Directoire et le Consulat.

Malgré sa haine contre Napoléon, madame de Staël s'affligea vivement des revers militaires de 1814, qui cependant devaient lui ouvrir les portes de la France. Lorsqu'on apprit à Londres que les alliés avaient passé le Rhin, un ministre anglais lui demanda ce qu'elle souhaitait. « Je désire, répondit-elle, que l'empereur soit victorieux et tué. » A la nouvelle de la prise de Paris, il lui sembla qu'il n'y avait plus de France. Elle a raconté dans ses *Considérations sur la révolution française* avec quelle poignante douleur elle vit, en abordant à Calais après dix ans d'exil, les soldats étrangers qui avaient envahi la France.

A peine arrivée à Paris, madame de Staël rouvrit son salon, où se rencontraient des hommes de tous les partis. Les habitués ordinaires étaient des amis de la liberté, opprimés par Napoléon et disposés à se rallier aux Bourbons, si les Bourbons acceptaient les idées nouvelles et respectaient les intérêts nés de la révolution. Malheureusement les Bourbons, impatients de ressusciter l'ancien régime, se souciaient peu d'entendre parler de constitution et d'idées libérales. Aussi Louis XVIII et

les autres princes refusèrent-ils de recevoir madame de Staël. Elle se vengea en faisant à ce gouvernement réactionnaire une guerre de bons mots et d'épigrammes. A propos des nombreux anoblissements, elle disait : « Il faudrait, une fois pour toutes, créer la France marquise. »

L'année suivante, les Bourbons, « après avoir fait, dit Sismondi, pendant dix mois toutes les fautes de la présomption et pendant dix jours toutes celles de la faiblesse, » se virent obligés de quitter de nouveau la France et de fuir devant Napoléon, revenu de l'île d'Elbe et accueilli par l'armée comme un libérateur. Madame de Staël se retira précipitamment à Coppet. L'empereur lui fit demander de revenir à Paris, sous prétexte qu'il avait besoin d'elle pour propager les idées constitutionnelles. Elle ne crut point à la sincérité libérale du despote. « Il s'est bien passé de constitution et de moi pendant douze ans, dit-elle, et à présent même il n'aime pas plus l'une que l'autre. »

Après la seconde restauration, madame de Staël retourna à Paris. Cette fois elle obtint plusieurs audiences de Louis XVIII, qui goûtait fort sa conversation. Ce prince lui fit remettre les deux millions que lui devait le trésor et que lui avaient refusés les gouvernements précédents. Benjamin Constant, toujours besoigneux, lui emprunta vingt mille francs, et il ne se pressa pas de les rendre. Lorsqu'elle les lui demandait, il répondait

par des compliments et vantait ses beaux yeux. « On m'en a souvent dit autant, dit-elle un jour, mais à meilleur marché. » Après la mort de madame de Staël, Benjamin Constant, invité par son fils à fixer un terme pour acquitter cette dette, répondit qu'il n'avait qu'un moyen de se procurer de l'argent, c'était de faire imprimer les lettres qu'elle lui avait écrites. Comme cette publication pouvait avoir des inconvénients pour la mémoire de sa mère, le baron de Staël racheta ces lettres en donnant une quittance à son méprisable débiteur.

La seconde invasion de la France ne fut pas moins douloureuse que la première à madame de Staël. Elle écrivait au duc de Broglie, son gendre : « Il faut bien du bonheur dans les affections privées, pour supporter la situation de la France vis-à-vis des étrangers. » Canning ayant choisi le salon du premier gentilhomme de la chambre, au palais des Tuileries, pour lui dire : « Il ne faut plus se faire d'illusions, madame ; la France nous est soumise, et nous vous avons vaincus. » — « Oui, répondit-elle avec vivacité, parce que vous aviez avec vous l'Europe et les Cosaques ; mais accordez-nous le tête-à-tête et nous verrons. »

En 1816, la santé de M. Rocca inspirant des inquiétudes, madame de Staël fit un voyage en Italie et passa quelques mois à Pise et à Florence. Au printemps, elle retourna à Coppet, et en automne elle se rendit à Paris.

Bientôt après son arrivée, elle fut atteinte d'une maladie si grave que l'excès de la fièvre lui ôta l'usage des mains et des pieds. Elle sentit que sa fin approchait. Chateaubriand lui fit une visite à son lit de mort. « *My dear Francis*, lui dit-elle, j'ai toujours aimé Dieu, mon père et la liberté. » Elle expira le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille, qu'elle avait saluée avec tant d'enthousiasme.. Elle était dans la cinquante-deuxième année de son âge. Elle fut enterrée à Coppet dans le tombeau de son père et de sa mère. « C'en est donc fait, dit Sismondi, qui était présent aux funérailles, de ce séjour où j'ai tant vécu, où je me croyais si bien chez moi ! C'en est fait de cette société vivifiante, de cette lanterne magique du monde, que j'ai vue s'éclairer là pour la première fois, et où j'ai tant appris de choses ! Ma vie est douloureusement changée ; personne peut-être à qui je dusse plus qu'à elle... Que j'ai souffert le jour de l'enterrement ! Un discours du ministre de Coppet sur la bière, en présence d'Albertine (la duchesse de Broglie) à genoux devant le cercueil, avait commencé à m'amollir le cœur, à me faire mesurer toute l'étendue de ma perte, et je n'ai pu retenir mes larmes. »

M. Rocca ne survécut que quelques mois à son illustre femme. Le baron de Staël mourut sans postérité en 1827, et la duchesse de Broglie en 1838, laissant un fils, qui

s'est fait une grande réputation comme écrivain, publiciste, orateur et homme d'État.

Après la mort de sa mère, le baron de Staël publia deux ouvrages qu'elle avait laissés inachevés : ce sont les *Considérations sur la Révolution française* et *Dix années d'exil*. Dans le premier madame de Staël se propose de juger les principaux événements et les principaux personnages de la révolution, et, avant tout, de justifier la vie publique de son père. Voilà pourquoi M. Necker y occupe tant de place. Aveuglée par son amour filial, elle fait de son père le plus grand homme de la révolution. « Il eût été, dit-elle, plus capable que personne de s'exprimer avec force et chaleur, et il aurait triomphé de Mirabeau dans l'Assemblée constituante, s'il avait pu y prendre la parole... S'il fût né Anglais, je dis avec orgueil qu'aucun ministre ne l'eût jamais surpassé; car il était plus ami de la liberté que Pitt, plus austère que Fox, et non moins éloquent, non moins énergique, non moins pénétré de la dignité de l'État que lord Chatham... Il joignait à l'étonnante sagacité de son esprit une sensibilité pour le sort de l'espèce humaine dont il n'y a eu d'exemple dans aucun publiciste... Il a toujours annoncé d'avance les événements qui ont eu lieu depuis ; ses ouvrages sur la révolution ont un caractère de prophétie. » Ces phrases ne peuvent que faire sourire. Madame de Staël juge les hommes par

le degré d'admiration qu'ils eurent pour Necker, et elle se montre d'une sévèrité souvent injuste pour ses adversaires, qu'elle traite « d'illustres obscurs. » Pour justifier l'opinion de son père, elle fait une longue exposition de la constitution anglaise, qu'elle loue et admire sans restriction et qu'elle aurait voulu voir établir en France.

Madame de Staël explique avec une vive pénétration les causes de la révolution française et prouve qu'elle était inévitable. Elle montre la royauté avilie par les vices de Louis XV et devenue insupportable par l'excès de l'arbitraire, la noblesse dégénérée, odieuse pour son orgueil et ses priviléges, le haut clergé riche, irréligieux et corrompu, le peuple opprimé et malheureux. Malgré quelques exagérations dans le blâme et dans la louange, son livre est écrit à un point de vue modéré, libéral ; il respire l'amour du progrès, de l'amélioration morale, de la justice, l'union de la religion et de la liberté politique, la haine des abus et des excès.

Le baron de Staël nous apprend que les deux premiers volumes sont seuls terminés, que plusieurs chapitres du troisième n'avaient pas été revus par l'auteur et que les autres n'avaient été composés que de premier jet. Les deux parties qui ont reçu tous les soins de l'auteur sont écrites du style le plus naturel, et souvent avec un esprit, une énergie, un éclat, une sûreté de

pinceau, qui font penser à Montesquieu. Elle s'élève jusqu'à l'éloquence dans le récit de la mort de Mirabeau, qu'elle termine par ces paroles: « Je me reproche d'exprimer ainsi des regrets pour un caractère peu digne d'estime; mais tant d'esprit est si rare, et il est malheureusement si probable qu'on ne verra rien de pareil dans le cours de sa vie, qu'on ne peut s'empêcher de soupirer lorsque la mort ferme ses portes d'airain sur un homme naguère si éloquent, si animé, enfin si fortement en possession de la vie. »

Citons encore ce qu'elle dit de la catastrophe de Robespierre : « On vit cet homme, qui avait signé pendant plus d'une année un nombre inouï d'arrêts de mort, couché tout sanglant sur la table même où il apposait son nom à ses sentences funestes. Sa mâchoire était brisée d'un coup de pistolet; il ne pouvait pas même parler pour se défendre, lui qui avait tant parlé pour proscrire. »

Aux considérations sur les hommes et les faits madame de Staël joint des récits, comme celui de la journée du 10 août, des anecdotes particulières, des détails curieux, dont l'intérêt fait regretter qu'elle n'ait pas raconté davantage.

Le récit de son exil, commencé en 1800 et interrompu en 1804, recommence en 1810 et s'arrête brusquement en 1812, à son arrivée à Stockholm ; il ne comprend

donc qu'un espace de sept ans. Madame de Staël raconte ces sept années avec une vivacité, une verve et un naturel qui ne laissent rien à désirer, et le style a l'aisance, le mouvement, l'abondance de sa merveilleuse conversation. Le voyage en Suisse, surtout la visite aux Trappistes de Fribourg (1), la description de la Russie et surtout le beau chapitre sur Moscou font regretter que ce livre n'ait pas plus souvent la forme d'un voyage. On est fâché que Bonaparte y occupe tant de place. Bonaparte avait persécuté madame de Staël ; elle prend sa revanche ; elle l'attaque avec une éloquence amère et le juge avec une partialité souvent poussée jusqu'à l'injustice. Elle l'appelle l'Attila moderne, elle ne voit en lui que le génie de l'égoïsme, du mépris pour Dieu, pour les hommes et pour les lois de la morale. « Le genre de supériorité de Bonaparte, dit-elle, provient bien plus de l'habileté dans le mal que de la hauteur des pensées dans le bien. — Bonaparte, enivré du mauvais vin du machiavélisme, ressemblait, sous plusieurs rapports, aux tyrans italiens du quatorzième et du quinzième siècle. » La passion l'aveugle au point qu'elle fait des vœux pour le succès des armes étrangères. « Je souhaitais que Bonaparte fût battu, dit-elle, au commencement de la campagne de Marengo ; c'était le

(1) PROSATEURS, p. 348.

seul moyen d'arrêter les progrès de sa tyrannie. Le bien de la France exigeait qu'elle éprouvât des revers. » La tyrannie n'existait pas encore en 1800, et c'est une singulière manière d'entendre le bien de son pays; dans aucun cas on ne doit lui souhaiter des revers. L'indépendance nationale n'est-elle pas le premier des biens? Madame de Staël oublie qu'elle avait dit que « les premiers devoirs d'un citoyen sont toujours envers sa patrie. » Si Bonaparte fut petit dans sa conduite envers madame de Staël, elle manqua de dignité dans ses regrets et ses plaintes, elle fit trop de bruit de son exil et ne sut pas supporter avec calme et simplicité cette mesquine et odieuse persécution.

Si elle est sévère pour Bonaparte, elle ne gâte pas la France par ses éloges. Qu'on en juge par les phrases suivantes tirées des *Considérations* et de *Dix années d'exil* : « Il n'y a rien de si violent en France que la colère qu'on a contre ceux qui s'avisent de résister sans être les plus forts. — Les Français n'apprennent, en politique, la raison que par la force. — La puissance déprave les Français plus que les autres hommes. — Il est inouï combien il est facile de faire prendre une bêtise pour étendard au peuple le plus spirituel de la terre. » Et cependant madame de Staël adorait la France, qu'elle appelle « l'aimable et généreuse France, terre

de gloire et d'amour. » Elle semble dire de la France ce qu'Alceste dit de Célimène :

J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte.

TABLE.

XIII. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DÉCADENCE DE LA POÉSIE.

XIV. — MONTESQUIEU

(1689-1755)

XV. — VOLTAIRE.

(1694-1778)

XVI. — J.-J. ROUSSEAU

(1712-1778)

XVII. — BUFFON.

(1707-1788)

XVIII. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

RÉFORME LITTÉRAIRE.

XIX. — CHATEAURRIAND.

member of the French Academy. He was born at Paris, Feb. 1, 1801, and received a thorough education in medicine. By the closest application he became master of Greek, Sanscrit, Arabic, and in fact of all the principal ancient and modern languages. Having become one of the most accomplished linguists of the age, he distinguished himself by his able editorial management of several journals and literary periodicals. Democratic in his opinions, he made himself prominent among the opponents of Juillet. He assumed editorial control of the National, retaining that position until 1851. He warmly embraced Auguste Comte's new social and philosophical doctrine, and wrote an able review entitled "A Reasonable Review of the Course of Positive Philosophy," in 1845. His great work was his dictionary of the French language. This was commenced in 1844 and its publication was completed in 1872. It is a most complete and valuable production, embracing not only a careful definition of the truest signification of words, but a full analysis of the derivation as far back as modern research extends. The work comprises a true thesaurus of the French language, and is one of the highest authorities extant. Many other scholarly productions have come from his pen. Among the standard works of which he was the author are his "History of the French Language," "Medicine and Physicians," "Literature and History," "Conservatism, Revolution and Positivism," "Auguste Comte and the Positive Philosophy," and a translation of Strauss's "Life of Jesus." In modern French politics M. Littré took quite an active part. He was elected to the National Assembly in 1871, and was afterward chosen a member of the Council General. He took a place on the French Right and voted constantly with the Republican minority. In 1875 he was made senator for life. He was a member of the French Academy, his admission in 1871 exciting some controversy.

665. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.